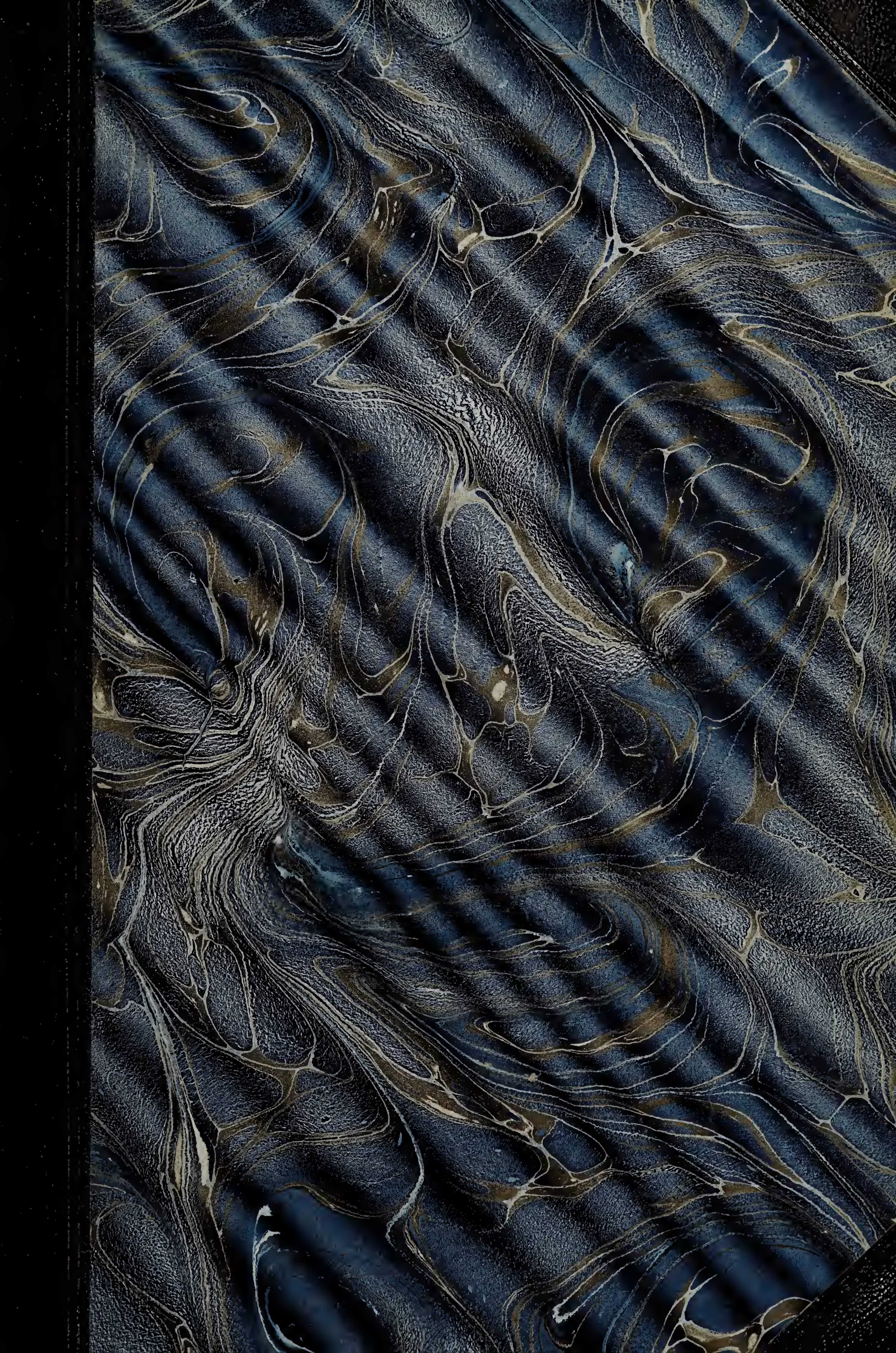
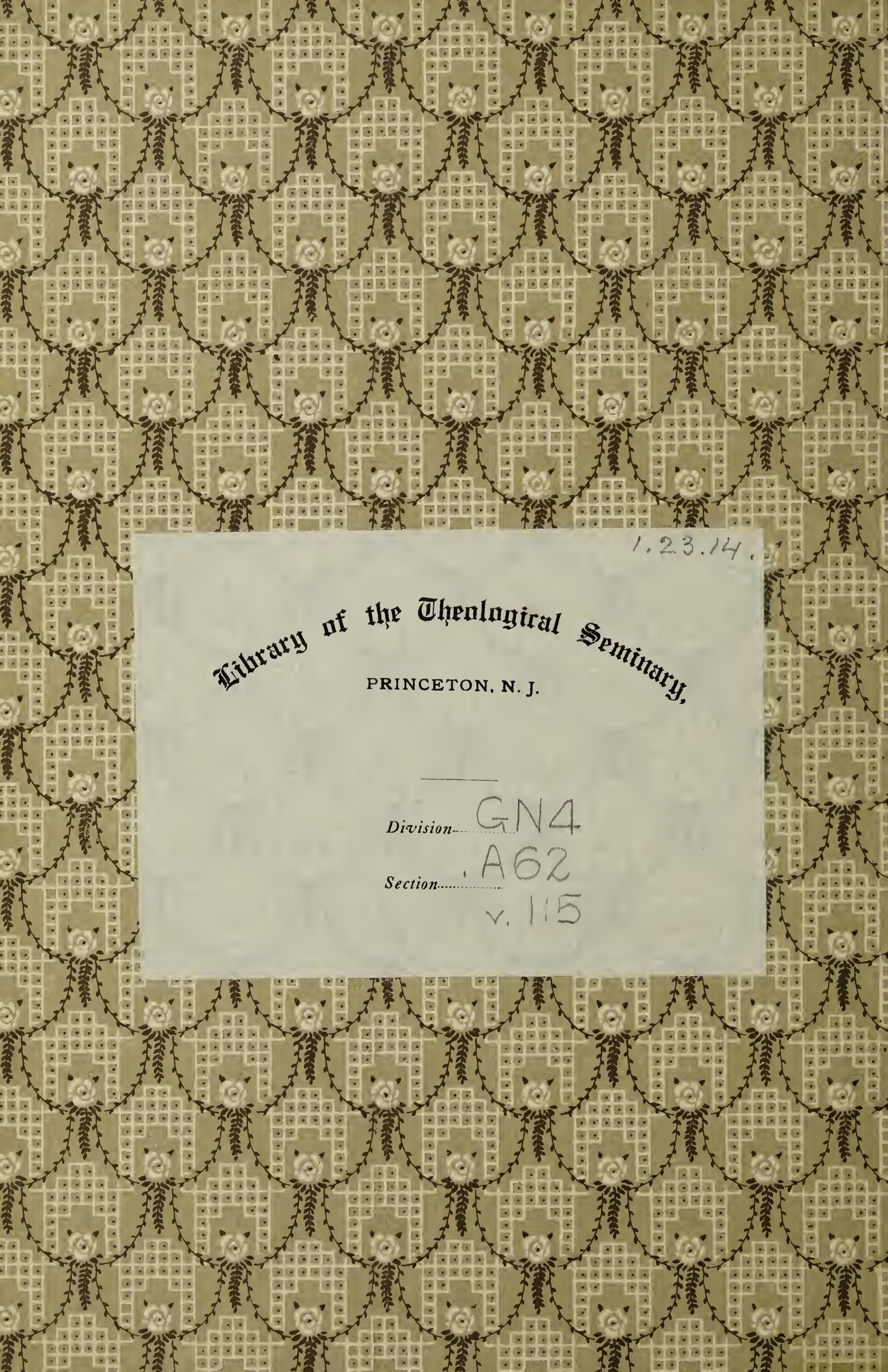






COLLECTION INTERNATIONALE DE MONOGRAPHIES ETHNOLOGIQUES

BIBLIOTHÈQUE- -BIBLIOTHEK

ANTHROPOS

TOM. / BAND I. DIRECTION P. W. SCHMIDT S. V. D. 5. FASC / HEFT

INTERNATIONALE SAMMLUNG ETHNOLOGISCHER MONOGRAPHIEN

AU YUN-NAN

LES LO-LO P'O

UNE TRIBU DES ABORIGÈNES DE LA CHINE MÉRIDIONALE

PAR

ALFRED LIÉTARD

DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS
MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE A DJO-KOU-LA (YUN-NAN)

MÜNSTER i. W. 1913
ASCHENDORFFSCHE VERLAGSBUCHHANDLUNG

EN VENTE

POUR LA FRANCE:
PICARD, FILS ET CIE.
PARIS VIe, 82, RUE BONAPARTE

POUR L'ANGLETERRE:
LUZAC AND CO.
LONDON WC, 46, GREAT RUSSELL STREET

Revue internationale d'ethnologie et de linguistique

„Anthropos“

Internationale Zeitschrift für Völker- und Sprachenkunde.

Abonnementspreis ohne Porto: 20 Kronen = 17,50 Mark = 17,50 Shillings = 20 Francs etc.

Honorar: 50 Kronen = 40 Mark per Bogen nebst 25 Separatabdrücken.

Alle Mitteilungen und Anfragen, die sich auf die Administration der Zeitschrift beziehen, sind zu adressieren: An die Administration des „Anthropos“, Mödling bei Wien, Österreich.

Alle auf die Leitung der Zeitschrift bezüglichen Mitteilungen und Anfragen sind zu adressieren an: P. W. Schmidt S. V. D., Redakteur des „Anthropos“, St. Gabriel, Mödling bei Wien, Österreich.

Prix d'Abonnement sans port: 20 Francs = 17,50 Shillings = 20 Lire = 20 Pes. etc.

Honoraires: 50 Francs = 50 Lire = 50 Pes. = 40 Shillings etc. pour chaque feuille, avec 25 tirages à part.

Pour tous les renseignements concernant l'administration prière de s'adresser: A l'administration de l'«Anthropos», Mödling près Vienne, Autriche.

Pour tous les renseignements concernant la direction prière de s'adresser directement: Le R. P. Guill. Schmidt S. V. D., Directeur de l'«Anthropos» St. Gabriel, Mödling près Vienne, Autriche.

Man abonniert auf die Zeitschrift: **On s'abonne à la Revue:**

Für Österreich und Deutschland bei: Administration des „Anthropos“, Mödling bei Wien, Österreich.

Pour la France chez: Alphonse Picard et Fils, Paris VIe, 82, Rue Bonaparte.

Pour la Belgique: Bibliothèque Choisie, Louvain, 12, Grand' Place.

For England at: Luzac & Co., London W. C., Great Russell Street 46.

In United Stades and Canada: Society of the Divine Word (Agency of the „Anthropos“) Techny, Cook Co., Ill., U. S. A.

Per l'Italia presso: Fred. Pustet, Roma Piazza San Luigi de' Francesi 33—33 A.



COLLECTION INTERNATIONALE DE MONOGRAPHIES ETHNOLOGIQUES

BIBLIOTHÈQUE-ANTHROPOS-BIBLIOTHEK

TOM. / BAND I. DIRECTION P. W. SCHMIDT S. V. D. 5. FASC. / HEFT

INTERNATIONALE SAMMLUNG ETHNOLOGISCHER MONOGRAPHIEN

AU YUN-NAN

LES LO-LO P'O

UNE TRIBU DES ABORIGÈNES DE LA CHINE MÉRIDIONALE

PAR

ALFRED LIÉTARD

DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ETRANGÈRES DE PARIS
MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE A DJO-KOU-LA (YUN-NAN)

MÜNSTER i. W. 1913
ASCHENDORFFSCHE VERLAGSBUCHHANDLUNG

EN VENTE

POUR LA FRANCE:
PICARD, FILS ET CIE.
PARIS VIe, 82, RUE BONAPARTE

POUR L'ANGLETERRE:
LUZAC AND CO.
LONDON WC, 46, GREAT RUSSELL STREET

DRUCK DER ASCHENDORFFSCHEN BUCHDRUCKEREI, MÜNSTER i. W.

TABLE DES MATIÈRES.

Première partie.

Nom, division et distribution des Lo-lo.

Deuxième partie.

Vie physique des Lo-lo.

Troisième partie.

Vie psychique des Lo-lo.

Quatrième partie.

La langue des Lo-lo p'o.

PRÉFACE.

Des trois ou quatre races, divisées en un grand nombre de sous-groupes, qui peuplent le Yun-nan, celle des Lo-lo a été le plus étudiée jusqu'à ce jour par les Européens.

Pour s'en convaincre, il suffit de parcourir l'opuscule de M. Cordier *.

La question lo-lo est loin cependant d'être épuisée. L'an dernier, un grand explorateur français, M. Madrolle, m'écrivait: «Les Lo-lo sont ici à la mode depuis le passage de la mission d'Ollone au Kien-tch'ang, et son itinéraire nouveau dans leurs montagnes alpestres, en compagnie du P. de Guébriant.

«Les Lo-lo forment bien un peuple tout-à-fait distinct des Chinois, mais la multiplicité des tribus chez eux a quelque peu embrouillé l'état de la question, d'autant plus que nous manquons encore d'un travail d'ensemble sur eux.

«Aussi serait-il fort intéressant d'avoir des articles provenant des missionnaires établis dans le pays, et, j'en suis convaincu, les Revues scientifiques accepteraient avec reconnaissance un travail assez complet sur une ou plusieurs tribus, appuyé sur de nombreuses notes, documents et renseignements qui augmenteraient notamment la revue générale sur les Lo-lo, parue dans le T'oung-pao, n⁰ 5 (Décembre 1907).»

La lettre de ce savant explorateur m'a décidé à livrer au public ce que je connais personnellement sur les Lo-lo, et à étudier en particulier une tribu, celle des Lo-lo p'o, chez qui j'ai vécu pendant quatre ans.

---

* Les Lo-los. Etat actuel de la question, par Henri Cordier. Extrait du T'oung-pao. Librairie Brill, à Leide 1907.

Je me suis d'abord procuré nombre de documents lo-lo déjà publiés, de façon à pouvoir citer des références le plus possible, soit en les approuvant ou en les rectifiant.

Si parfois je me permets une critique, qu'on veuille bien ne jamais y voir rien de désobligeant pour les intéressés. Ceux qui ont écrit sur les Lo-lo sont des ouvriers de la toute première heure. Les quelques erreurs inévitables que d'aucuns ont pu commettre n'enlèvent rien à leur savoir ni à leur mérite.

Ma prétention du reste n'est nullement de finir ou de trancher la question lo-lo. Je dois même avouer que chez moi-même il reste encore beaucoup de points fort obscurs.

Quoiqu'il en soit, puisse cette étude rendre quelques services à la science, et faire connaître mieux encore ce peuple que j'aime. C'est mon unique désir.

Alfred Liétard.

[Nous avons le regret de communiquer aux lecteurs de cet ouvrage la mort de son auteur, survenue pendant l'impression de son livre. Né à Vieux-Condé (Nord) le 31 décembre 1872. le R. P. Liétard était entré au Séminaire des Missions Etrangères de Paris, avait été ordonné prêtre le 28 juin 1896 et était parti pour la Chine le 29 juillet suivant. Il mourut à Tchao-t'ong (Yun-nan) le 5 juillet 1912. Les sciences ethnologique et linguistique subissent une perte sensible dans la mort de ce missionnaire plein de dévoûment pour elles et doué de qualités pas communes pour l'observation fidèle et objective des faits. Il avait publié un «Essai de Dictionnaire Lo-lo français, Dialecte A-hi» dans le «T'oung-Pao», vol. XIII (1912) n° 5 et une étude ethnologique: «Au Yun-nan, Minkia et La-ma-jen.» «Anthropos» VII (1912), p. 677—705.

R. I. P.

P. G. Schmidt S. V. D.

PREMIÈRE PARTIE.

NOM, DIVISION ET DISTRIBUTION DES LO-LO.

ARTICLE I.

Des termes *Man-tse* et *Y-jen*, appliqués au Lo-lo.

Dès la plus haute antiquité, les Chinois ont désigné les autres peuples sous les noms de *Man* et de *Y*.

Man [1] = gentes australes; avec les sens de «barbares» et «sauvages».

Y [2] = porteurs de grands arcs; et par extension «gens extera»; «barbari», mais «barbares» dans le sens du latin «extranei» ou du français «étrangers».

De nos jours encore, les mots *Man-tse* et *Y-jen* sont employés par les Chinois et par les Européens.

1° *Man-tse* [3] = fils de Barbares, de Sauvages: sert à désigner tous les Lo-lo du Seu-tch'ouan; et ceux du Yun-nan, au nord du district de Yong-pé t'in. Cependant il s'applique surtout aux Lo-lo non-soumis du Léang-chan au Seu-tch'ouan; et à ceux également plus ou moins indépendants au nord du Yong-pé t'in.

2° *Y-jen* [4] = hommes étrangers (barbares); sert à désigner tout ce qui n'est pas Chinois. Par conséquent Lo-lo, Thaï, Min-kia, Miao-tse, Thibétains, et même nous autres Européens, sommes des *Y-jen,* au point de vue chinois.

Quand un Chinois emploie le terme de *Y-jen,* il importe cependant de bien distinguer ce qu'au juste il a en vue. En effet, malgré son sens très général, ce terme, au Yun-nan et au Seu-tch'ouan méridional, sert spécialement à désigner les Lo-lo.

Eux-mêmes admettent fort bien ce terme; et souvent des Lo-lo, parlant chinois, vous diront: «*Ngo-men pou che té Han-jen, ngo-men che Y-jen* = nous ne sommes pas des Chinois, nous sommes des Y-jen.»

3° Au lieu du terme *Y-jen,* on emploie souvent aussi celui de *Y-kia*[5] = familles des étrangers; familles étrangères; — ou celui de *Y-kia jen*[6] = hommes des familles étrangères.

En somme: *Y-jen, Y-kia, Y-kia jen,* c'est *unum et idem.* C'est la dénomination générale dont les Chinois se servent pour désigner les Lo-lo; et elle est fort bien admise par les Lo-lo eux-mêmes.

Et alors, toujours au Yun-nan, pour désigner les autres peuples, on spécifiera et l'on dira:

a) Pai-y[7], *Long-jen*[8], *Cha-jen*[9], *Tchong-kia tse*[10], pour les groupes de race Thaï.

b) Min-kia[11], *Pé eul-tse*[12], *La-ma jen*[13], pour les groupes de race Min-kia.

c) Miao-tse[14], pour la race Miao-tse.

d) Kou-tsong[15], *Si-fan*[16], *Mo-so*[17], pour les groupes de race thibétaine.

4° Au *Koui-tcheou,* le terme *Y-jen,* ou *Y-kia,* désigne également tout ce qui n'est pas Chinois; et les Lo-lo de là-bas peuvent donc être appelés ainsi.

En réalité, cependant, dans cette province, ce terme est plutôt réservé pour désigner les groupes de race Thaï.

Il est donc bien important, comme on le voit, de distinguer à quel peuple ce terme est appliqué, suivant les provinces ou les pays, pour ne pas commettre d'erreurs dans les ouvrages scientifiques.

C'est pour n'avoir pas suffisamment pris garde à ces distinctions que, par ex.:

A. M. Cordier * nous dit: «Les PP. Esquirol et Williatte, du Kouei-tcheou, viennent de publier un Dictionnaire Y-jen . . .»; il semble croire qu'il s'agit d'un Dictionnaire Lo-lo. En réalité, il s'agit d'un Dictionnaire «Dioï» (en chinois, Tchong-kia tse[18], tribu de race Thaï).

B. C'est pour avoir oublié ces distinctions locales que M. Leclère ** est tout-à-fait inintelligible quand il écrit: «La race aborigène

---

* Les Lo-los. T'oung Pao. Leide 1907, p. 66.

** Etude géologique et minière. Dunod, Paris 1902, p. 163.

des Y-jen reste encore isolée au S. O. du Yun-nan. Avant l'arrivée des Lolos, elle avait déjà subi . . . l'invasion des Méos . . ., et celle des Thaïs et des Long-jen.»

Quelle peut bien être cette race des Y-jen, autres que les Lo-lo, les Méo, les Thaï ou les Long-jen?

C. C'est également pour le même manque de précision que M. Rocher* semble faire des *Y-kia* au Yun-nan, une race de métis. Il fait sans doute allusion aux *Pen-ti jen* [19], mélange de Chinois avec des femmes aborigènes min-kia ou lo-lo. Mais nulle part au Yun-nan, à ma connaissance du moins, ces vieux métis ne sont désignés sous le nom de *Y-kia,* terme spécialement réservé aux Lo-lo, et, en tout cas, ne servant jamais ici, je crois, à désigner les groupes métis de *Pen-ti jen* qui rentrent dans la race chinoise.

D. C'est pour les mêmes raisons, qu'on ne voit pas bien à quoi fait allusion M. von Richthofen, quand il écrit**: «Tandis que les Man-tse . . . se marient avec des Chinois, jamais le cas ne se produit entre Lo-los et Chinois.» — «Les Lo-los sont dans leur état actuel depuis un temps immémorial, même lorsque les Man-tse étaient les maîtres du pays.»

Quelle différence y a-t-il entre Man-tse et Lo-lo? sinon que les Man-tse sont des Lo-lo non-soumis. Et des Man-tse qui se marient avec des Chinois! c'est plutôt rare! La chose au contraire a lieu, rarement c'est vrai, mais elle a lieu entre Lo-lo et Chinois! Ne serait-ce pas plutôt les *Si-fan* que M. von Richthofen désignerait ici par le terme de *Man-tse*?

E. Au Tonkin, et même au Yun-nan, sur les frontières du *K'ai-hoa fou,* il existe également un peuple, gratifié du nom de *Yao-jen* [20] par les Chinois: et du nom de *Man* par les Tonkinois. Quoique ce mot *Man* ait le même sens au Tonkin qu'au Seutch'ouan, il faut bien constater cependant que le dit peuple n'a aucune parenté avec les Lo-lo. Aussi je m'étonne fort que M. Leclère***: «ayant recueilli à tout hasard les principaux

* Province du Yun-nan. Paris 1880, t. II; p. 21.

** v. Cordier, *l. c.* p. 57.

*** Cordier, *l. c.* p. 78.

termes du vocabulaire mann sur les bords du Fleuve Rouge, ait pu ensuite constater son identité avec celui des indigènes de la région de Lou-lan et avec celui des habitants du Léang-chan.»

Pour être complet, disons qu'au Yun-nan, au pays de *Ta-li*, le terme *Y-jen* ou *Y-kia,* quoique connu, est souvent remplacé par celui de *T'ou-kia* [21] = familles de la terre. Il peut s'employer pour tout ce qui n'est pas Chinois; mais il sert davantage lui aussi à désigner les Lo-lo, qui, eux-mêmes, parlant chinois, se donnent souvent entre eux le nom de *T'ou-kia pan* [22] = compagnons des familles de la terre.

Ce n'est pas à dire cependant que les Lo-lo du pays de Ta-li soient les individus désignés par les auteurs chinois sous le nom de *T'ou-jen* [23], ainsi que le croit M. Madrolle *. A mon avis, en effet, les *T'ou-jen* des auteurs chinois sont des *Thaï* et non des *Lo-lo.*

A l'est, au pays de Lou-lan et K'iu-tsin, par ex., les termes de *Y-jen,* ou celui de *T'ou-kia,* sont souvent remplacés pour désigner les Lo-lo, par celui de *Lao-pen-kia* [24], avec le sens de «vieilles familles aborigènes».

---

* v. Quelques peuplades Lo-lo. — Extrait du T'oung-pao. Leide 1908, p. 17.

ARTICLE II.

Des termes *Hé-y* et *Pé-y*, appliqués aux Lo-lo.

Etant connu qu'au Yun-nan, le terme chinois *Y-jen* désigne les *Lo-lo,* il faut savoir également que les Chinois distinguent des *Hé-y* [1], et des *Pé-y* [2]. C'est-à-dire des «Barbares noirs» et des «Barbares blancs».

1° Les Barbares noirs seraient ainsi appelés à cause de leur teint plus bronzé. — Ceci n'est pas très-sérieux.

2° La différence de noirs et de blancs viendrait de la différence des habits, en étoffe chez les premiers, en toile chez les seconds. — Ceci est encore moins sérieux.

3° Les Barbares noirs seraient les «indépendants»; les Barbares blancs seraient ceux soumis à la Chine. — Ceci est faux, vu qu'au Yun-nan, tous les Lo-lo sont soumis, et cependant, parmi ces soumis, nombreuses sont les tribus des *Hé-y.* Au Seu-tch'ouan également, nombreux sont les *Pé-y* qui vivent au milieu des indépendants; et parmi les soumis à la Chine on trouve également des *Hé-y.*

4° Enfin, les noirs seraient ceux qui gardent toute leur chevelure; les blancs ceux qui se rasent à la chinoise. — Ceci n'est pas davantage exact.

Quoiqu'il en soit de cette classification en noirs et en blancs, la réalité est celle-ci, à savoir:

A. Au Seu-tch'ouan, les *Hé-y* sont les individus de cette caste lo-lo que l'on appelle communément la «caste noble». Les *Pé-y* sont les représentants de la «caste moins noble». Sont compris aussi parmi le *Pé-y* les représentants de la caste des esclaves, qui sont d'origine purement chinoise.

B. Au Yun-nan, les *Hé-y* sont de même les individus passant communément comme étant de caste noble. Les *Pé-y* sont les serfs ou les esclaves de ces *Hé-y.* Ajoutons cependant que ces *Hé-y* rangent toutes les tribus lo-lo en dehors des leurs parmi les *Pé-y.* Mais remarquons aussi que ces autres tribus lo-lo se gratifient, en langue chinoise, du nom de *Y-jen,* mais jamais de celui de *Pé-y,* à ma connaissance du moins. Je fais exception pour la seule tribu des *Lou p'ou,* chez qui l'on vous répond parfois: «Nous sommes ceux que les *Hé-y* appellent *Pé-y.*»

Ces *Hé-y,* en Chinois toujours, et au Yun-nan encore, sont divisés en *Ta hé-y*[3]; et en *Siao hé-y*[4]; c'est-à-dire en grands et en petits Barbares noirs. Ainsi, dans mon ancien district de Lang-gny-tsin, j'avais un village de *Ta hé-y* à Tso-li à 20 ly à l'est de Lou-fong ts'uen (sous-préfecture de Lou-lan); et plusieurs villages de *Siao hé-y,* à 10 ly au sud, et sud-est de Chè-mo (sous-préfecture de Mi-lé).

Quelle différence y a-t-il entre ces «grands» et ces «petits» Barbares noirs? Je ne le vois pas lien jusqu'à présent! Mais j'espère d'avoir sous peu la bonne fortune de pouvoir les étudier tout à mon aise.

La langue chez eux est la même, je crois; parfois, ils s'allient entre eux. Le costume des hommes est semblable; celui des femmes est identique. Seul le grand voile qui, couvrant la tête, retombe sur les épaules et le dos, chez les femmes *ta hé-y,* n'est pas porté par les femmes *siao hé-y.* De même ces dernières, contrairement aux premières, vont rarement à cheval. —

Ce terme *Pé-y* (Barbares blancs) a été cause de nombreuses confusions chez les explorateurs. La plus sérieuse se rencontre chez le Dr. Thorel * qui divise ces sauvages indigènes 1⁰ en Lo-lo blancs, rattachés aux Laotiens; 2⁰ en Lo-lo noirs, ou sauvages noirs, autochtones du Yun-nan. Evidemment, le Dr. Thorel et après lui, Elie Reclus ** qui nous parle des *Chan,* les Barbares blancs des Chinois, ont confondu *Pé-y* = Lo-lo, avec *Pai-y* = tribus Thaï.

* v. Cordier, *l. c.* p. 54.

** Nouvelle géographie universelle. Hachette, Paris 1882, VII, p. 519 et suiv.

Ces *Pé-y* et ces *Pai-y* (deux groupes de deux races bien distinctes) vivent en effet côte à côte aux environs de Ma-chang (sur le Fleuve bleu entre 99° et 100° de long, et 26° et 27° de lat.), où le Dr. THOREL a pu les étudier. Les Barbares blancs des Chinois sont bien des Lo-lo, et non des Thaï (Chan), comme le pense RECLUS.

Les Auteurs chinois, à ma connaissance du moins, n'accolent jamais le caractère 白 = blanc, au caractère 夷 = barbare, pour désigner les *Pai-y*, un des groupes Thaï du Yun-nan. Ils se servent à cet effet* des caractères phonétiques:

1° 擺 夷 = *Pai-y*. Etaler; Barbares.
2° 僰 夷 = *P'o-y* ou *P'é-y*. Envoyer en exil; Barbares.
3° 百 夷 = *Pé-y*. Cent; Barbares.
4° 白 衣 = *Pé-y*. Blancs; habits.
5° 白 彝 = *Pé-y*. Blancs: vases mortuaires.
6° 僰 彝 = *P'oy*. Envoyer en exil; vases mortuaires.
7° 白 譯 = *Pé-y*. Blanc; interpréter.

Nulle part donc, nous ne voyons le terme de «Barbares blancs» appliqué aux Thaï du Yun-nan. Malgré les multiples manières d'écrire ce nom, celle de *Pai'y* 擺 夷 est la plus commune, je crois.

Pai se prononce à peu près comme dans notre mot français «paille». Dans le langage courant, au Yun-nan, ces Thaï sont aussi appelés *Pan-y* 板 夷 ou 把 夷 *Pa-y*. Ce sont, à mon avis, simples confusions de prononciation.

Le *Tien Hi*, livre historique du Yun-nan** nous explique ainsi l'origine du nom *Pé-y* ou *Pai-y*, donné à ces Thaï:

«Les *P'o-y* 僰 夷 dit-il, sont originaires d'au-dessus de la Rivière Noire. On les appelle maintenant *Pé-y* 百 夷, par suite d'une faute de prononciation. Ils habitent dans des terrains bas, humides et broussailleux. Aussi, on a composé leur nom primitif *P'o* 僰 des caractères *Ki* 棘 et *jen* 人 = hommes des broussailles.»

* v. DEVÉRIA, Frontière Sino-annamite. Leroux, Paris 1886, p. 99.
** Edition de 1887, chap. 37.

Ce nom serait donc d'origine chinoise; d'autant plus que nombre de tribus *Pai-y* du Yun-nan s'appellent elles-mêmes *Koun Thaï* = Hommes Thaï; ce qui n'a aucune ressemblance avec *Pai-y* ou *P'o-y* ou *Pé-y*.

Il ne faut pas davantage confondre, comme on le fait souvent, les *Pai-y** ou *Pé-y*** des auteurs chinois avec les *Pè jen* 白 人 de ces mêmes auteurs. Ces derniers sont les *Min-kia* qui dans leur langue s'appellent *Pè dzeu* m. à m. fils de *Pè*. *Pè* est leur nom de race; d'où les auteurs chinois ont fait *Pè jen*. Le vocabulaire *min-kia* n'a aucune ressemblance avec le vocabulaire *pai-y*, ce qui n'empêche pas les auteurs chinois de nous affirmer que *Pai-y* et *Min-kia* sont deux tribus d'une même race!

---

* V. les caractères chinois p. 9 Nr. 1.
** V. les caractères chinois p. 9 Nr. 3.

ARTICLE III.

Des termes *Hé Lo-lo* (= Lo-lo noirs) et *Pé Lo-lo* (= Lo-lo blancs).

Ces *Y-jen*, divisés en *Hé-y* et en *Pé-y*, sont également appelés *Lo-lo*, tant au Seu-tch'ouan qu'au Yun-nan.

Je consacrerai plus loin un article à l'origine du mot *Lo-lo* *.

De même qu'ils distinguent des *Hé-y* et des *Pé-y*, les Chinois distinguent aussi des *Hé Lo-lo* [1] et des *Pé Lo-lo* [2]; c'est-à-dire des «Lo-lo noirs» et des «Lo-lo blancs».

Les versions touchant l'origine des distinctions de «Lo-lo noirs» et «Lo-lo blancs» sont les mêmes que celles données plus haut pour *Hé-y* et *Pé-y*. Il faut ici en ajouter une autre cependant, à

---

* Je crois bon de commencer cet article par une petite remarque.

Les sinologues européens, traduisant les auteurs chinois, rendent souvent les caractères 猓 玀 par les sons *Ko-lo*. M. Pelliot (Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Or., t. IV, n° 4, p. 1118) a écrit: «La lecture *Kouo* pour 猓 est celle du Dictionnaire de K'ang-hi . . . Toutefois il ne faut pas oublier que tous ceux qui ont connu ces populations par les Chinois eux-mêmes les ont toujours entendu appeler des Lo-lo. La transcription 玀 玀 *Lo-lo* est celle du *Houang ts'ing tche kong t'ou*, et dès l'époque des T'ang on rencontre 盧 鹿 *Lou-lou* avec une liquide initiale et non une gutturale. Comme il y a au moins un cas très fréquent, celui de 裸 *louo*, où la phonétique 果 *kouo* entre dans un caractère qui se prononce avec la liquide initiale, je serais partisan de lire 猓 *lo* et non *kouo*, et de transcrire par suite *Lo-lo* au lieu de *Kouo-lo*.»

Cette remarque est fort juste, et si on en tient compte, les écrits chinois sur les Lo-lo paraissent souvent quelque peu plus sensés. —

Egalement je crois bon de faire observer que si je n'emploie pas la manière d'écrire le chinois adoptée par le Ministère des Affaires-Etrangères, c'est pour une simple raison locale, mais une raison locale qui a son importance. J'écris les mots chinois comme on les prononce au Yun-nan et suivant la manière d'écrire du Dictionnaire des Missionnaires du Seu-tch'ouan (Hong-kong 1893). Ainsi, au Yun-nan, par exemple, les caractères 猓 玀 se prononcent *Lo-lo* et non pas *Ko-lo*.

savoir que les «Lo-lo blancs» sont ceux qui ont l'habitude de se laver la figure: les «Lo-lo noirs» au contraire ne se lavent jamais! C'est enfantin, comme toute chinoiserie, du reste!

Quoiqu'il en soit de l'origine, disons qu'en réalité les «Lo-lo noirs» sont les *Hé-y*; et les «Lo-lo blancs» sont les *Pé-y,* tant au Yun-nan qu'au Seu-tch'ouan.

Il faut remarquer cependant que dans certaines parties du Yun-nan, les auteurs chinois et même les chinois modernes, distinguent également des *Hé Lo-lo* et des *Pé Lo-lo*; et que toutefois dans ces pays, les *Hé Lo-lo* ne semblent nullement être de la même caste que les «Nobles» des frontières Yun-nan — Kouy-tcheou; également, dans ces pays, les *Pé Lo-lo* ne semblent nullement dépendre des précédents.

Il serait facile de résoudre le problème, en étudiant ces tribus éloignées, gratifiées de ces dénominations par les Chinois. Je n'ai pas eu jusqu'à présent l'occasion d'être en rapport avec elles. Je me contente donc de signaler le fait. Ainsi, par exemple, l'on m'affirme qu'il y a des *Hé Lo-lo* et des *Pé Lo-lo* au pays de Li-kiang fou. Les *Lo-lo* fortement enchinoisés de la plaine de K'iu-tsin fou, sont également des *Pé Lo-lo,* disent les Chinois.

Je crois toutefois qu'il ne faut attacher aucune importance à la classification de «Lo-lo noirs» et de «Lo-lo blancs», en dehors de celle qui fait des «Lo-lo noirs», la caste noble; et des «Lo-lo blancs», toutes les autres tribus. Ainsi, on m'avait signalé entre Tch'ou-hiong fou et Kouang-t'ong hien, au nord de la grand-route, au bord de la plaine et dans les montagnes, des «Lo-lo noirs» et des «Lo-lo blancs». Je me suis rendu chez eux et à mon grand désappointement, j'ai trouvé une seule et même tribu, celle des Lo-lo, s'appelant *Lo-lo p'o,* dans leur dialecte. Ils ignorent complètement la distinction de noirs et de blancs; distinction purement chinoise, comme j'ai pu m'en convaincre. Pour les Chinois de ces pays, en effet, les «Lo-lo blancs» sont ceux qui habitent la plaine ou près la plaine, et qui, fréquentant davantage les marchés chinois, comprennent quelque peu la langue des Célestes et font parfois un semblant de toilette; les Noirs, sont ceux qui habitent la montagne, descendent rarement dans les marchés et ne s'occupent guère de toilette!

De même l'auteur du *Tien Hi,* à la fin de son article sur les «Lo-lo noirs», semble ranger parmi les Noirs, les indigènes de T'ie-so, Pin-tch'ouan tcheou, Kou-ti [3], dont le pays était autrefois appelé «pays des brigands». Il est certain cependant que les Lo-lo de là-bas ne sont pas des «Lo-lo noirs», c'est-à-dire des Lo-lo de la caste noble.

Quoiqu'il en soit, d'après les auteurs chinois*: «Les «Lo-lo blancs» occupent le dernier degré de l'échelle parmi les barbares étrangers. Il y en a dans les préfectures de Yun-nan, de K'ai-hoa, et de Kin-tong. Ils habitent dans les montagnes et les forêts de bambous, ou bien dans des hameaux. Les femmes se bandent les pieds.»

«Les «Lo-lo noirs» forment la classe la plus estimable des Barbares qui habitent sur le sol yunnanais. Leur langage et leur nourriture sont à peu près les mêmes que ceux de la population chinoise. Ils vivent répandus sur les territoires des préfectures de Yun-nan, K'iu-tsin, Lin-ngan, Tch'en-kiang, Ou-tin, Kouang-si, Tong-tch'ouan, Tchao-t'ong, Tch'ou-hiong, Chouen-nin, Mong-hoa, Li-kiang.»

D'après ces auteurs, les Lo-lo noirs seraient, semble-t-il, la caste noble; et tous les autres Lo-lo seraient des «Lo-lo blancs». Je m'étonne cependant alors de voir ces auteurs disperser les «Lolo noirs» dans douze préfectures du Yun-nan, et les «Lo-lo blancs» dans trois préfectures seulement. Le contraire me paraîtrait plus vraisemblable.

Malgré les dires des auteurs chinois, je doute qu'il y ait beaucoup de femmes se bandant les pieds chez les «Lo-lo blancs», à moins qu'ils ne se soient à ce point enchinoisés. La chose existe, mais c'est tellement rare! Dans ce cas du reste, ces Lo-lo ont oublié même leur langue et ne se disent plus Lo-lo! Et même, parmi ces Lo-lo enchinoisés, le bandage des pieds chez les femmes est presque inconnu.

N'allez pas croire davantage, même sur l'affirmation des auteurs, que: «La langue des Lo-lo noirs ait quelque ressemblance avec la langue chinoise», à moins qu'ils ne fassent allusion à la

* v. Devéria, *l. c.* p. 138—140.

ressemblance, quant au son, de certains mots, dans les deux langues.

Ainsi l'auteur de *Tien-Hi** nous donne trois mots lo-lo, à savoir:

Sa-p'o [4] = maître.
Tsou k'o [5] = homme courageux.
Nè tè [6] = épouse principale d'un chef.

Sa-p'o est en effet le terme qui veut dire «maître» dans le dialecte *A-Hi.* — Il se change

en *si-p'o* dans certains dialectes au Seu-tch'ouan;
en *seu-p'a* dans le dialecte Sa-gni;
en *seu-p'o* dans le dialecte Lo-lo p'o;
en *sè-p'ou* dans le dialecte Ou-lou, etc. . . .

Tsou ko. J'ignore quel dialecte rend le mot «courageux» par *k'o*; la chose n'est nullement invraisemblable. Quant au mot «homme», «homo», il se rend en effet

par *ts'ou* dans le dialecte A-Hi;
par *ts'o* dans les dialectes Sa-gni, Ko-p'ou, Ou-lou, Na-p'ou, etc. . . .
par *ts'a* dans les dialectes Lo-lo p'o, Li-sou, Keu-seu, etc. . . .
par *tch'a* dans le dialecte Mi-si p'o. —

Nè tè. Je ne connais pas de dialecte rendant par *nè tè* le terme «épouse principale». La chose est invraisemblable cependant.

Généralement les Lo-lo désignent l'épouse principale sous le terme de «épouse grande»; et la secondaire par celui de «épouse petite». Ainsi, chez les *Lo-lo p'o, mè vè-mo* = épouse principale, *mè jè-mo* = épouse secondaire. Chez eux également, *neu* ou *nè* a le sens de «fille, femme»; mais n'est employé que dans les chansons et dans les noms de filles. Ainsi la grande fille s'appellera souvent *neu ta*; et la dernière fille se nommera *neu dè.*

* vol. 37. Chapitre des *Lou-lou.*

ARTICLE IV.

Des différentes espèces de *Lo-lo*, citées par les auteurs chinois.

Les auteurs chinois mentionnent également des *Miao Lo-lo* [1], *Hai Lo-lo* [2], *Kan Lo-lo* [3], *Sa-mi Lo-lo* [4], *A-tcho Lo-lo* [5], *Lou-ou Lo-lo* [6], *Sa-wan Lo-lo* [7], *A-ho Lo-lo* [8], *Ko Lo-lo* [9], *P'ou-la Lo-lo* [10] *. — M. Cordier nous donne des fac-similés de ces figures représentant ces indigènes dans l'ouvrage chinois. Ces figures, inutile de le dire, sont de la haute fantaisie chinoise!

Egalement nous trouvons, dans «l'Histoire particulière du Nan-tchao» ** des *A-wou Lo-lo* [11], *Lao-wou Lo-lo* [12], *Cha-ni Lo-lo* [13], *A-hi Lo-lo* [14].

Il ne serait pas impossible, je crois, d'identifier tous ces noms, qui sont: 1° ou des noms chinois, connus comme étant donnés à certaines tribus lo-lo; 2° ou de vrais noms indigènes de tribus lo-lo, parfois plus ou moins chinoisés. Ainsi, par exemple:

A. On trouve au Li-kiang fou des Lo-lo, appelés *Miao Lo-lo* [15] par les Chinois.

B. Les Lo-lo, aujourd'hui chinoisés de la plaine de K'iu-tsin fou, qui originairement appartenaient à la tribu des *Ou-lou,* sont appelés, ou plutôt étaient appelés *Hai Lo-lo* [16] par les Chinois.

On les appelle aussi *Pa Lo-lo* [17], nous dit l'Histoire du Nan-tchao ***. Ces noms leur viennent de ce qu'ils cultivent les champs inondables. En effet, ces indigènes appellant l'eau *hai,* et les plaines cultivées *pa.*

---

* Cordier, *l. c.* p. 4.

** Traduction de M. Sainson, Imprimerie nationale. Paris MDCCCCIV, p. 166 et suiv.

*** Sainson, *l. c.* p. 167.

Hai et *Pa,* n'en déplaise aux historiens, sont des mots chinois et nullement lo-lo. Il y a ici confusion des auteurs, mais confusion intéressante à signaler:

Hai 海, en chinois, au Yun-nan, veut dire «lac».

Pa 壩 veut dire «plaine».

Or, au pays de K'iu-tsin fou, les Chinois pour dire «plaine», emploient le mot *hai,* au lieu du mot *pa,* usité partout ailleurs. Cette anomalie chinoise vient évidemment de ce que les rizières de la plaine de K'iu-tsin gardent l'eau toute l'année et que la plaine ressemble toujours à un lac.

Quant aux Lo-lo de ces pays, ils appellent l'eau *y-ddya*; les plaines *a-djo* et les lacs *heu-ndyé.*

C. Sur la route de Yun-nan-sen à Ta-li, on couche le quatrième jour à un marché appelé Tchè-tse*. Là, on trouve une route qui va vers Cha-iu-kiou. Le long de cette route, on rencontre nombre de Lo-lo, appelés *Kan Lo-lo* par les Chinois. Egalement sont gratifiés de ce nom, les Lo-lo qui habitent la vallée de Kan hai tse, à 30 ly, S. O. de *Chè-tse.* Enfin les *Ko Lo-lo* dont je parlerai plus bas sont aussi appelés de ce nom par les Chinois.

D. Les *Sa-mi Lo-lo* sont les Lo-lo *Sa-mè* de la plaine de Yun-nan fou à l'Est, E. S. — M. Devéria ** dit: *Li-mei* 灑美 ou *Sa-mi* 撒彌, peu nombreux au Yun-nan. *Li-mei* pourrait être la transcription phonétique de *Lemet,* nom des sauvages de Xieng-khong . . .

Le caractère 灑 se lit *sa* au Yun-nan: et au lieu de *Li-mei* ou *Sa-mi* de M. Devéria. nous devons lire *Sa-mei* ou *Sa-mi,* les deux noms chinois qui en réalité servent couramment à désigner la tribu des *Sa-mè* de la plaine de Yun-nan fou.

E. Les *A-tcho Lo-lo* sont les *A-djè p'o* du *Mi-lè hien.* Le caractère *tcho* 者 se prononce *tchè* au Yun-nan. Les Chinois ne pouvant écrire *a-djè,* écrivent *a-tchè.*

F. Les *Lou-ou Lo-lo*, sont, je suppose, les *Lou-ou p'o* dont la tribu peuple les montagnes du Kouang-si tcheou. à l'Est, N. E.

* Les gens du pays prononçent *Chè-tse.*

** *L. c.* p. 163.

de Tchou-uen, sur la route de Yun-nan-sen à Mong-tse par Mi-lé. Les Chinois les désignent aussi parfois sous le nom de *Lao-ou*[18].

G. Les *Ko Lo-lo* sont évidemment les *Ko-p'ou* du Seu-tsong hien, du Lo-p'in tcheou et du P'in-y hien; lesquels sont aussi connus sous les noms purement chinois de *Kan Lo-lo*, *Kan-y*[19] ou *Kan-po lo*[20].

H. Les *P'ou-la Lo-lo* sont une des tribus lo-lo bien connue des régions de Mong-tse et de K'ai-hoa.

I. Les *Lao-wou Lo-lo* sont aussi appelés *Lo-ou*[21], dit l'Histoire du Nan-tchao*. Il existe en effet entre Kouang-t'ong hien et les salines de Heou-tsin, une tribu lo-lo qui s'appelle *Lo-ou p'o*. Les Chinois les désignent sous le nom de *Lao-ou,* et les *Lo-lo p'o,* leurs voisins, les appellent *La-ou-tse*. Les femmes *Lo-ou* ne portent pas le pantalon; le type est plus distingué que celui des *Lo-lo p'o* qui cependant n'aiment pas à passer pour des *Lo-ou.* Ils disent en effet couramment: «Nous ne sommes pas des *Lao-ou*; nous sommes des *Lo-lo p'o.*»

J. Les *Cha-ni Lo-lo*. Le caractère *cha* 洒, se lit *sa* au Yun-nan. Les *Sa-ni Lo-lo* sont donc les *Sa-gni p'a,* connus aussi sous le nom simplifié de *Gni* ou *Gni p'a*; et qui peuplent le district de Lou-lan, etc.

K. Les *A-hi Lo-lo* sont les *A-hi p'o* du Lou-lan tcheou et du Mi-lè hien. Les Européens écrivent souvent *A-chi* ou *A-shi.*

* Sainson, *l. c.* p. 170.

ARTICLE V.

Des termes *Hé kou-t'eou* (= Os noirs) et *Pé kou-t'eou* (= Os blancs), appliqués aux Lo-lo de Seu-tch'ouan.

Il nous reste encore à examiner les termes chinois de *Hé kou-t'eou* [1] = Os noirs, et de *Pé kou-t'eou* [2] = Os blancs.

Ces deux termes ne sont usités qu'au Seu-tch'ouan, et au Yun-nan sur les frontières N. et N. O. N.

Je puis parler sûrement des Lo-lo du Seu-tchouan, quoique ne les ayant jamais fréquentés. Aussi, dois-je dire d'abord que tous mes renseignements à leur sujet me viennent du Père Joseph-Eugène Martin (né en 1853; du diocèse de Lyon, des Missions-Etrangères de Paris; parti pour le Seu-tch'ouan méridional en 1876). Le P. Martin, depuis 18 ans missionnaire chez les Lo-lo du Seu-tch'ouan, en connaît parfaitement et la langue et les mœurs. Ses cahiers, tant au point de vue linguistique que ethnographique, sont nombreux et on ne peut plus intéressants. Mais c'est un humble que ce bon Père! Il semble avoir horreur de la publicité. Nombre d'explorateurs, heureusement pour la science, ont pu puiser à ses sources; entre autres, Baber; et plus récemment, le Dr. Legendre, M. Bons d'Anty, et M. d'Ollone.

Je ne désespère pas de voir le P. Martin nous donner lui-même et sous peu une étude ethnographique et linguistique sur ces Indigènes si intéressants par eux-mêmes et que lui seul, jusqu'aujourd'hui, peut connaître sérieusement. Ce missionnaire réside actuellement à Gyé-lé o-ka (en chinois Lo-tse keou), à 60 ly de Tou-lin, rive droite du T'ong-ho.

Disons d'abord qu'au Seu-tch'ouan, il y a 1° les Lo-lo indépendants, ou Man-tse; et 2° les Lo-lo soumis. Les premiers

occupent l'intérieur du Léang-chan; les seconds entourent le Léang-chan sur ses quatre faces. Parmi ces derniers, nombreux sont ceux soumis seulement en apparence. Le gouvernement chinois à donné des globules à certains d'entre eux, qui répondent de l'ordre sur les frontières. Cette soumission est bien factice, mais elle contente l'orgueil chinois.

Disons ensuite que, tant parmi les Indépendants que parmi les Soumis, il y a trois castes, à savoir: 1⁰ la caste des *Hé-y*, appelée communément «caste noble»; 2⁰ la caste des *Pé-y*, que j'appellerai «caste moins-noble»; et 3⁰ la caste des esclaves, d'origine purement chinoise.

Ceci posé, l'expression *Hé kou-t'eou*, me dit le P. Martin, est purement chinoise, et je n'en ai pas trouvé trace en langue lo-lo. Les Chinois s'en servent souvent pour désigner la caste noble, soit chez les Indépendants, soit chez les Soumis.

Dans ce cas, *Pé kou-t'eou* désigne la caste moins noble, et même la caste des esclaves.

Mais par vanité ou par mépris, ils donnent de préférence ce nom de *Hé kou-t'eou* aux seuls Lo-lo indépendants, sans distinction de castes. Régulièrement, dans ce sens, ils devraient dire *Seu Lo-lo* [3] = Lo-lo crus, c'est-à-dire indépendants, par opposition à *Chou Lo-lo* [4] = Lo-lo cuits, c'est-à-dire soumis à la Chine: et de fait, ils disent souvent ainsi sans que ces termes atteignent la distinction de castes.

C'est donc à tort que M. Bons d'Anty * dit: «Chevelures brunes, traduction du nom ethnique particulier que se donnent les Lo-lo noirs» [nom inexactement rendu par Baber sous l'appellation incompréhensible d'Os noirs!].

«Os noirs» désigne donc parfois dans une bouche chinoise les Lo-lo de caste noble, tant des Indépendants que des Soumis; alors, «Os blancs» désigne les autres Lo-lo de castes inférieures, également tant des Indépendants que des Soumis.

Mais plus généralement, «Os noirs» désigne tous les Indépendants, et «Os blancs», les Soumis à la Chine.

* * *

* Cordier, *l. c.* p. 30.

Résumons ici brièvement le contenu de ces cinq premiers articles:

1° L'expression *Man-tse* [5] = fils de sauvages, fils de barbares grossiers, désigne les *Lo-lo* indépendants du Seu-tch'ouan, et quelques-uns du Yun-nan, au nord du Yong-pé t'in.

2° Les termes *Y-jen* [6], *Y-kia* [7] = barbares, étrangers, qui originairement désignent tout ce qui n'est pas Chinois, sont spécialement réservés au Yun-nan pour désigner les Lo-lo.

3° Au Seu-tch'ouan, les *Hé-y* [8] = Barbares noirs, sont les *Lo-lo* de caste noble, appelés aussi *Hé Lo-lo* [9]. Et les *Pé-y* [10] = Barbares blancs, sont les Lo-lo de caste moins noble, appelés aussi *Pé Lo-lo* [11]. Mais la caste des esclaves, *Wa-tse* [12], est confondue avec la caste moins noble, sous les mêmes noms de *Pé-y* ou *Pé Lo-lo.*

4° Au Yun-nan, les *Hé-y* sont également les Lo-lo de caste noble, ou *Hé Lo-lo.*

Les *Pé-y* sont les esclaves des nobles, ou même, toutes les autres tribus lo-lo. *Pé-y* équivaut à *Pé Lo-lo.*

Ajoutons cependant qu'au Yun-nan, sous la rubrique de *Hé Lo-lo* et de *Pé Lo-lo,* les Chinois semblent s'être embrouillés passablement.

Comme on peut le constater, les termes chinois ne peuvent guère nous aider dans l'étude des problèmes ethnographiques. Si j'en juge par ce que j'ai lu des relations des voyageurs, ces termes chinois presque uniquement employés par eux, ne font qu'embrouiller les choses.

Il importe du reste de toujours bien distinguer dans ces questions, si l'on emploie des termes chinois, ou des termes indigènes. La confusion, sous ce rapport, peut faire supposer des choses absurdes par les savants.

Baber, par exemple*, nous parle «d'une troisième classe formée de *Wa-tze* ou esclaves»; et Devéria de conclure que ce nom *Wa-tze* est peut-être l'équivalent ou une corruption de *Oua-hé,* appliqué aux *Ho-nhi*! Evidemment, Devéria n'eût pas fait cette supposition s'il avait su que *Wa-tze* est non pas un

* Devéria, *l. c.* p. 147.

mot lo-lo, mais le mot chinois *Oua-tse* [13] = esclaves chez les Barbares; qui ne peut avoir aucune relation avec *Oua-hé* [14], autres mots chinois qui signifient «noir de tuile».

On ne saurait trop non plus se défier des dires chinois, quand il s'agit des peuples voisins; même des dires des Chinois, ayant vécu en captivité chez les *Man-tse.* C'est précisément pour s'être trop fié à ces dires que Baber * a pu annoncer en Europe que chez les Lo-lo, on lave le nouveau-né dans l'eau froide et on lui met sur le front, en manière de baptême, de la bouse de vache . . .! ou bien que la naissance des filles est généralement regardée avec plus de satisfaction que celle des garçons . . .; ou bien qu'un chef épouse trois femmes, un sous-chef, deux, et le commun des Lo-lo, une seule! ou bien que les Lo-lo font usage de couteaux et de fourchettes . . .; ou bien encore, qu'il faut trois hommes pour tendre leurs arcs etc.!

* Devéria, *l. c.* p. 148.

ARTICLE VI.

Origine du mot *Lo-lo.*

Après avoir examiné les dénominations données aux Lo-lo par les Chinois, il est beaucoup plus important, je crois, de nous occuper des dénominations dont les *Lo-lo* eux-mêmes se gratifient. Et d'abord examinons le mot *Lo-lo* lui-même.

1° Les *Lo-lo,* disent les Historiens chinois *, sont les barbares *Ts'ouan,* descendants de *Lou-lou.* C'est de ce dernier nom *Lou-lou* que, par corruption, est venu le mot *Lo-lo.*

2° Le mot *Lo-lo,* dit Baber **, est une injure d'origine chinoise dont on ne pourrait pas faire usage en leur présence, bien qu'ils l'excusent et l'emploient même quelquefois par complaisance, lorsqu'ils ont affaires à des étrangers ignorants.

3° Le nom *Lo-lo,* dit L. Metchnikov, n'a pas de sens en langue chinoise, à moins que cette syllabe redoublée n'indique, comme la désignation grecque de «barbares», des «bredouilleurs», qui ne savent pas s'exprimer en langage policé.

4° Le mot *Lo-lo,* dit le P. Vial ***, pourrait bien venir du mot *No* redoublé par euphonie; *no,* étant le terme générique dont se servent les *Man-tse* du Seu-tch'ouan pour se désigner.

5° Le Ct Bonifacy † semble croire que *Lo-lo* pourrait bien venir de *La,* un des préfixes les plus employés dans les anciennes langues du Haut-Tonkin et de la Chine méridionale pour les noms de peuple. *La* aurait donné *La-la,* et serait devenu plus tard *Lo* et *Lo-lo.*

6° Devéria †† écrit: «Ce nom prend au XIIe siècle une nouvelle forme . . . *Lo-lo-sse* . . . Les annales annamites nous disent qu'en

* Sainson, *l. c.* p. 165. ** Devéria, *l. c.* p. 145.
*** Les Lo-los, Changhai 1898, p. 69.
† Cordier, *l. c.* p. 86. †† *L. c.* p. 142.

1508, les Lo-los noirs, *Hàc la-la*, tribu sauvage du Yun-nan, avaient passé la frontière et envahi l'Annam.

Les différents peuples du Yun-nan, à l'origine, sont désignés par les historiens chinois sous les noms des pays qu'ils habitent. Les *Lo-lo* ne font pas exception à la règle.

Vers le VIe siècle seulement les historiens leur donnent le nom de *Ts'ouan* [1].

Au VIIe siècle, ces *Ts'ouan* sont connus sous le nom de *Lou-lou*, qui s'écrit *Lo-lo*, chez les historiens de l'époque mongole*.

Je ne discuterai pas l'origine du mot *Lou-lou*. Je constate seulement que de nos jours, cette appellation est parfaitement inconnue tant des Chinois que des Lo-lo.

Pour le mot *Lo-lo*, c'est autre chose.

Ce mot *Lo-lo* est parfaitement le nom particulier d'une tribu de cette race, nom, qui à mon avis, a été appliqué à toute la race par les Chinois.

Cette tribu n'est autre que la tribu *Lo-lo p'o*. Elle se trouve disséminée sur les frontières des districts de Pin-tch'ouan tcheou, Ta-yao hien, Yao-tcheou et Yong-pé t'in d'une part. C'est là que j'ai pu l'étudier tout à mon aise.

D'autre part, j'ai trouvé en 1907 d'autres nombreux représentants de cette tribu entre les villes de Kouang-t'ong hien et de Tin-yuen hien; et en 1908, dans les montagnes, entre Yao tcheou, Tchen-nan tcheou, Tch'ou-hiong fou et Kouang-t'ong hien.

Comme on peut le constater sur la carte, ceci représente une immense étendue de pays, et semble indiquer une tribu fort nombreuse.

Ce mot *Lo-lo* est le nom indigène, le nom propre de la tribu. Les gens s'appellent eux-mêmes de ce nom, même devant les Chinois, pour la bonne raison du reste qu'ils n'ont que ce nom pour se désigner.

«*Nyo-vè Lo-lo p'o nga* = nous sommes des Lo-lo», disent-ils journellement dans leur langue, ou bien, en parlant chinois: «*Ngo-men che Lo-lo p'o.*» Bien plus, tous les Chinois les appellent de ce nom, qui, contrairement à ce qui a lieu partout ailleurs au Yun-nan et Seu-tch'ouan, n'est nullement considéré ici comme une insulte.

* Pelliot, B. e. f. e. o. t. IV No. 1—2 p. 137.

Ici, quand on veut injurier quelqu'un, on l'appelle *Li-sou*. Dans ce cas, les Chinois diront: «*Gni tché ko Li-sou* = toi, ce Li-sou!» — Et les femmes lo-lo, par exemple, diront: «*Ngo Li mo nga, t'i-cheu-lé pè n'hè* = je suis une Li-sou; je ne sais rien faire!» autrement dit, «je suis une propre-à-rien!» — Les *Li-sou* sont une autre tribu lo-lo, faisant suite à celle des *Lo-lo p'o* dans le Yong-pé t'in. Plus loin, dans les montagnes, ils s'appellent *Li-sou p'a*; plus près des Chinois, ils disent simplement *Li p'a*. C'est pourquoi les *Lo-lo p'o* les appellent *Li p'o*. (*Li-mo* = une femme *Li-sou*.)

Les *Lo-lo p'o* que j'évangélise à Djo-kou-la (en chinois = *Tchou-kou-la*), sont ici depuis plus de 700 ans. Ils viennent de Kouan-fang et Sân-tch'a-ho, non loin de Pé-ien-tsin où ils sont arrivés, venant de pays situés entre T'a-yao hien et Yao tcheou.

Nous avons vu que le terme *Lou-lou* n'était guère employé par les historiens avant le VIIe siècle et celui de *Lo-lo*, avant la dynastie mongole.

Or, remarquez, c'est précisément au VIIe siècle, que Yao tcheou (qu'on trouve parfois sur les cartes, sous le nom ancien de Yao-ngan), devient un point stratégique chinois au Yun-nan. En 680, les Chinois renoncèrent à s'y maintenir. En 688, ils essayèrent de s'y réinstaller, et y placèrent une garnison de 500 hommes, relevant administrativement du gouverneur chinois de Tch'en-tou, au Seu-tch'ouan *.

Ce pays de Yao tcheou, à mon avis, était déjà à cette époque habité à l'est par les Lo-lo, et à l'ouest par les *Min-kia*.

Egalement, en 1252—1253, quand les Mongols firent la conquête du Yun-nan, c'est également avec les Lo-lo du Yao tcheou qu'ils durent presque d'abord faire connaissance.

En effet, *Hou-pi-lié* (Khoubilai), après avoir pris Ta-li, ordonne à ses troupes de poursuivre *Kao t'ai-siang*, premier ministre de *Touan hin-tche*, alors roi de Ta-li.

Kao t'ai-siang vaincu, avait voulu se retirer à T'ong-che-lo (ancienne préfecture de Yao-ngan, aujourd'hui Yao tcheou) pour faire des levées parmi les 37 tribus Man. Mais il n'y était pas

* Pelliot, B. e. f. e. o. t. IV, 1—2 1904 Nop.13t6e · ·ısʌu

encore arrivé que les troupes mongoles, pressant leurs chevaux, y avaient pénétré avant lui *.

En 1255, disent les Annales mongoles, le général *Ou-leang-kia-tai*, venant de chez les Thibétains, alla attaquer les Karájan, le Tchaghanjan et les *Lo-lo seu* [2] **. Cette forme *Lo-lo seu* est purement indigène. Les *Lo-lo p'o*, en effet, sont aussi des *Lo-lo seu*. *Seu*, dans leur dialecte, a le sens de «homme en général» sans distinction de sexe:

Lo-lo seu = des Lo-lo (hommes ou femmes).
Lo-lo p'o = des Lo-lo (hommes).
Lo-lo mo = des Lo-lo (femmes).

Les annales annamites nous disent qu'en 1508, les «Lo-lo noirs» *Hàc La-la*, avaient passé la frontière et envahi l'Annam.

Ceci est-ce une preuve que *Lo-lo* vient de *La-la*? — Nullement. A mon avis, les caractères *Hé Lo-lo* 黑 玀 玀 se lisent *Hàc La-la* en sino-annamite; et c'est tout!

Est-ce à dire cependant que des individus du Yun-nan, descendant au Tonkin en 1508, n'aient pas pu s'appeler eux-mêmes *La-la*? La chose n'est nullement impossible.

Au Yun-nan, en effet, je divise la langue lo-lo en trois dialectes principaux: 1° celui d'*a*; 2° celui d'*o*; 3° celui d'*ou*. Nous avons, par exemple, le verbe «manger» qui se rendra par:

1° *dza*, chez les *Li-sou p'a*.
2° *dzo*, chez les *Lo-lo p'o*.
3° *dzou*, chez les *Ko-p'ou*.

Et précisément, les *Li-sou* dont j'ai parlé plus haut et qui parlent le dialecte d'*a*, les *Li-sou*, dis-je, appellent les *Lo-lo p'o* du nom de *La-la p'a*; et même, comme ils n'ignorent pas que dans ces pays de l'ouest, le terme *Li-sou* est injurieux, souvent devant les Etrangers, ils s'appellent eux-mêmes *La-la p'a*.

Je ne veux nullement soutenir cependant que les *Li-sou* furent les envahisseurs de l'Annam en 1508. Mais je veux dire qu'il n'est nullement impossible qu'au Yun-nan, le mot *Lo-lo* puisse se prononcer *La-la* et même *Lou-lou*, suivant certains dialectes.

---

* Sainson, *l. c.* p. 109. ** Devéria, *l. c.* p. 142.

Quoiqu'il en soit, *Lo-lo* n'est pas un mythe; c'est le nom, parfaitement lo-lo, d'une tribu. Que veut dire le mot *Lo-lo*?

Malgré mes investigations, je n'ai pu le découvrir jusqu'à ce jour. Ce mot n'existe sûrement pas dans le dialecte *Lo-lo p'o*, sinon comme nom de tribu.

La chose n'est pas pour m'étonner; car il en est de même pour presque tous les noms des autres tribus. Que veulent dire, par exemple, *A-Hi*. *Sa-mi*, *Sa-gni*, *Lou-ou*, *Li-sou* etc.? Bien malin qui me le dira!

J'ai trouvé le mot *lo-lo*, employé dans le dialecte *A-Hi* avec le sens de «doucement». Malheureusement, ce même mot se prononce *lè-lè* dans le dialecte *Lo-lo p'o*.

Et on dira, par exemple «aller lentement»: *man-man tseou* [3]:

Lo-lo wo (dialecte *A-Hi*),

Lè-lè yi (dialecte *Lo-lo p'o*).

Le P. Martin m'écrit également: «Ici chez mes *Gyé-lé*, le mot *lo-lo* ou *lou-lou* signifie «fortune». Un homme riche, qui a de la fortune. se dit: *Lo-lo gyo so ma*» *.

Les tribus da Léang-chan, comme celles du Yun-nan, sont *Lo-lo* cependant. Remarquez en outre que le mot *Man-tse* est encore plus injurieux en Chinois que le mot *Lo-lo*.

Celui-ci, en effet, n'a pas de sens en Chinois; l'autre, au contraire, veut dire «fils de sauvages»!

De plus, le mot *Lo-lo* a pour lui l'avantage de désigner partout un même peuple. Demandez des renseignements ethnographiques à un Chinois, en employant les termes de *Y-jen*, *Pé-y*, *Mant-se*, vous risquez souvent de tomber à côté de la question. Employez au contraire le mot *Lo-lo*, le dernier paysan venu ne confondra jamais avec une autre race; car les *Lo-lo*, à quelque tribu qu'ils appartiennent, sont partout connus sous ce nom.

* Le mot *Lo-lo* peut fort bien être conservé par les savants pour désigner cette race autochtone du «Seu-tch'ouan méridional», du «Yun-nan entier», et d'une partie du Koui-tcheou. M. Bonin propose, lui, de rejeter ce nom appliqué à tort aux tribus du Léang-chan, injurieux en chinois, ridicule en français. Et il propose de conserver celui de *Man-tse* (Cordibr, *l. c.* p. 77).

Ce terme, il est vrai, presque partout au Yun-nan, est injurieux; mais, injurieux dans la bouche d'un Chinois! Un Lo-lo l'excusera toujours dans la bouche d'un Européen; car ici comme ailleurs, c'est le ton quit fait la chanson.

Et il en est de même au Seu-tch'ouan, je crois. Le P. Martin m'écrit à ce propos: «Le mot *Lo-lo* est connu des Lo-lo, en tant que dénomination que leur appliquent les Chinois. En certains endroits, les Lo-lo ne sont pas contents de s'entendre ainsi appeler, à cause de l'air de mépris que les Chinois y mettent. Ils préfèrent que les Célestes les appellent *Y-kia*[4], *T'ou-min*[5]. Ici chez mes *Gyé-lé,* ça leur est parfaitement indifférent!»

ARTICLE VII.

Les Lo-lo et leurs tribus au Seu-tch'ouan.

A l'origine, nous disent les historiens chinois, les tribus lo-lo étaient fort nombreuses!

La chose n'est pas pour étonner; vu qu'aujourd'hui encore, les Lo-lo sont divisés en un grand nombre de tribus. Pour la division de ces tribus elles-mêmes, il nous faut examiner séparément les Lo-lo du Seu-tch'ouan et ceux du Yun-nan.

A. Au Seu-tch'ouan, chez le P. Martin du moins, tous les Lo-lo, à quelque catégorie qu'ils appartiennent, s'appellent *No-su.*

No-su se change en *No-seu*, *No-so* ou *No-sou*, suivant les dialectes.

C'est le nom de race; c'est le terme générique employé par tous les Lo-lo pour désigner les «Lo-lo en général», sans distinction de Noirs, de Blancs, ou d'Esclaves.

No veut dire «noir».

Su, à mon avis, doit avoir le même sens que le *seu* de *Lo-lo seu* dont j'ai parlé plus haut. C'est une particule adjectivante qui, grosso modo, a le sens de «homme, personne» en général, sans distinction de sexe. *No-su*, c'est comme qui dirait en chinois *No-jen*, c'est-à-dire «individus *No,* hommes *No*». Remarquez cependant que le mot *su, seu* des Lo-lo ne pourrait pas s'employer dans tous les cas où en chinois on emploie le mot *jen.*

B. Baber nous dit également*: «Les Lo-lo, près de Ma-pien, se désignent eux-mêmes sous le nom de *Lo-sou.* Dans les environs de Lei-po t'in, leur nom est *No-sou* ou *Ngo-sou* (probablement une simple variante de *Lo-sou*). Près de Houi-li tcheou, le

---

* Devéria, *l. c.* p. 146.

terme employé est *Lé-sou*; sur les bords de la rivière T'ong, c'est *Ngo-sou*.»

Le changement de *n* en *l* n'est pas un changement radical. Il existe fort bien en chinois, où, par exemple, on dira indifféremment *Lo-mi* ou *No-mi* [1], *Yun-nan* ou *Yun-lan* [2]. Je n'ai pas rencontré ce changement dans les quelques dialectes lo-lo que je connais; mais il est fort probable qu'il existe, même en Lo-lo.

Le changement de *o* en *eu*, en *ou*, en *é*, ou en *a*, est fort fréquent suivant les divers dialectes, parfois même dans la même dialecte.

Ainsi «noir» se dit *no* chez le P. Martin, *nè* chez les *Lo-lo p'o*, *na* chez les *Na p'ou* etc.

C. Si le nom générique dont les Lo-lo du Seu-tch'ouan se servent pour se désigner est *No-su*, il y a cependant là-bas trois castes de Lo-lo, à savoir:

1° les *No-o* ou *No-ho* = les Noirs (par excellence);

2° les *K'u-o* ou *K'u-ho* = les Blancs;

3° et la caste des esclaves ou serfs.

O ou *ho*, est la marque du pluriel dans la langue des Lo-lo du Seu-tch'ouan.

La troisième caste, celle des esclaves ou serfs, est d'origine chinoise indubitable, tant du côté des hommes que du côté des femmes. Elle est formée de Chinois enlevés par les Lo-lo, et mariés à des Chinoises également enlevées. Cette troisième classe, quoique devenue assez nombreuse à certains endroits à l'intérieur du pays, est connue comme d'origine chinoise depuis des centaines d'années, et cela continue de nos jours; de sorte que tant Lo-lo noirs *No-ho*, que Lo-lo blancs *K'u-ho*, se croiraient déshonorés en épousant des personnes de cette troisième caste.

Et cependant, ces serfs rougiraient de se dire Chinois, ou d'origine purement chinoise.

Aux yeux des étrangers, ces serfs passent donc pour *No-su* (Lo-lo), et eux-mêmes se donnent ce nom générique, surtout quand ils parlent lo-lo, dès leur naissance. Parfois même, ils passeront pour *No-ho*, s'ils ont pour maîtres des Noirs ou pour *K'u-ho*, s'ils ont pour maîtres des Blancs; et cela surtout après plusieurs

générations par alliance entre eux évidemment. Plus généralement cependant, les Chinois les rangent simplement parmi les *K'u-ho.* C'est ce qui embrouille souvent les voyageurs et les Chinois, faute d'être au courant des générations connues entre seuls Lo-lo, et qu'ils ne disent pas toujours. De là vient aussi que les Chinois croient et disent souvent que les «Lo-lo blancs» sont des métis de Chinois et de Lo-lo.

Les Lo-lo emploient pour spécifier les individus de cette troisième caste (esclaves) les termes de *P'ou* ou de *Gy-zeu.*

P'ou = prix, acheté.

Que veut dire *Gy-zeu*?

Gy = sans doute «tribu», «race».

Zeu = «fils», ou «adopté», ou même simplement n'est que diminutif.

Gy-zeu voudrait donc dire «petite race», «petite tribu»; c'est-à-dire «diminutif de tribu», «incorporation par pure bienveillance, ou par adoption secondaire».

D. Les Noirs sont souvent appelés «Nobles» par les Européens; alors, les «Blancs» sont les «pas Nobles» ou les «moins Nobles». Il n'y a pourtant pas de terme lo-lo pour traduire adéquatement les mots «Noble», «pas Noble». Les Lo-lo pour ce faire, se servent de périphrases, par exemple, «Lo-lo vrais», «Lo-lo blancs», «Lo-lo d'origine moins illustre». Mais où est l'origine de noblesse entre Nobles et moins Nobles? C'est là le problème! Je l'expliquerais volontiers d'après la tradition qui veut que «les Lo-lo descendent de deux frères dont l'un domina l'autre, qui fut ainsi avec sa postérité considéré comme moins noble.

La noblesse d'un Noir consiste sans doute dans la pureté de sa race; c'est-à-dire descendance de vrai Noir, non-soumis directement aux Chinois, en tant que propriétaires du moins.

La moindre-noblesse du Blanc consiste à n'être pas esclave direct d'un Noir; c'est-à-dire à n'être pas d'origine chinoise; contrairement à ceux de la 3e caste, qui, eux, sont d'origine chinoise, et esclaves directs. Ce n'est qu'avec le temps qu'ils peuvent devenir simplement serfs.

Egalement, le mot «esclave» existe en lo-lo; mais il n'est guère employé pour désigner ces esclaves, surtout lorsqu'on s'adresse à eux directement. On se sert pour cela d'une forme plus polie, à savoir: «Lo-lo ayant prix», «Lo-lo petite race». Et si, par exemple, on veut demander à un esclave de qui il est esclave, on dira: «*Ni k'a-ma o bo?* = par qui es-tu possédé? à qui appartiens-tu?» — Il répondra, par exemple: «Je suis esclave dans la tribu des *Gyé-lé* = *Ga Gyé-lé bo so* = je suis, j'appartiens aux *Gyé-lé*» *.

E. Au Seu-tch'ouan, la tribu est à proprement parler une famille. Le mot «famille» est même souvent employé avec ce sens de «tribu». Ainsi, l'on dira: «Un esclave de la tribu des *Gyé-lé* = *Gyé-lé kyé gy-zeu ma*, m. à m. un esclave de la famille *Gyé-lé.*»

Le mot *kyé* n'est autre que le mot chinois *kia* 家 prononcé à la façon lo-lo.

J'entends par tribu, ajoute le P. Martin, une fraction de Lo-lo portant un nom spécial, moins général que celui de *No-su*; mais non pas le nom patronymique; c'est un nom moins usité d'un petit groupe de familles.

Le mot «tribu» signifie «branche, bifurcation». La tribu, en tant qu'elle a nom distinct des autres, a été le nom d'un ancien Lo-lo, qui a eu assez grand nombre d'enfants; d'où son nom est devenu nom de famille; et l'on disait: «Un tel, fils (ou de la famille) de ce père célèbre!»

La postérité d'icelui se multipliant collatéralement avec la postérité d'un autre frère, il en est résulté deux noms de famille. Les deux familles, après deux, trois siècles, ou plus, ont passé, pratiquement quant au nom, à l'état de deux tribus différentes.

C'est pourquoi, il est difficile de distinguer ce qui est famille nombreuse et très-répandue, ce qui est tribu et sous-tribu, branche principale et branche secondaire.

---

* En style plus relevé, les Lo-lo du Seu-tch'ouan s'appellent aussi *Ni* par opposition aux Chinois *Cho*. Et ils diront, par exemple, *Ni y cho* = Lo-lo et Chinois; littéralement *Ni* = impurs, *Cho* = purs. Je crois que les Lo-lo donnent à ces termes le sens de «peau plus brune» et «peau plus blanche».

Aussi, ici au Seu-tch'ouan, contrairement au Yun-nan, différence de tribu n'implique pas nécessairement différence de dialecte: et, par contre, des gens de même tribu, éloignés les uns des autres parlent parfois un dialecte assez différent. Le costume n'est pas toujours semblable dans une même tribu; les gens de différentes tribus sont parfois mélangés dans le même village. Bien plus, l'on ne se marie pas dans la même tribu! Et pourquoi? Parce que la souche mâle n'est pas assez éloignée; et qu'alors, une même tribu, c'est pratiquement encore une même famille. Tant que le nom d'un groupe assez nombreux de familles n'a pas changé pratiquement pour équivaloir à une autre tribu, on est censé trop parent encore: de sorte que se marier dans la même tribu ressemblerait à un frère qui marie sa sœur.

En outre de la majorité de telle ou telle tribu, en chaque village, il y a très souvent quelques familles d'une autre tribu. Ordinairement, c'est un Lo-lo de la tribu principale qui a donné terrains à faire et place à loger à son gendre d'une autre tribu. Dans ce cas, le mariage peut se faire entre jeunes gens du même village, puisqu'ils sont de tribus différentes, quoique parents par les femmes, même au 2e degré; ce qui arrive assez souvent, et est peut-être cause à la longue, c'est-à-dire, quand cela s'est répété plusieurs fois de suite entre parents, du peu de fécondité par appauvrissement du sang.

F. Chacune des deux castes (Noirs et Blancs) ont leurs tribus. On trouve parfois le même nom de tribus dans les deux castes.

Même des esclaves, anciens Chinois volés, mariés ensuite à des femmes de même acabit, sont devenus serfs de purs esclaves qu'ils étaient d'abord. Certains ont fait souche chez les Indépendants et sont devenus assez nombreux pour former deux ou trois tribus de serfs des Nobles. Ce sont eux surtout qui, de nos jours, vont voler les Chinois pour les vendre aux Noirs; ou même, ils sont envoyés pour cela par les Noirs, qui font rarement eux-mêmes cette besogne.

Ces esclaves toutefois prennent généralement le nom de la tribu (des Noirs ou des Blancs) chez qui ils sont esclaves.

Les noms des tribus ont un sens, dont il est souvent difficile actuellement de se rendre compte, à cause du monosyllabisme de la langue, de l'abondance des divers sens représentés par le même son. Mais certainement, ici aussi bien que dans toutes les langues, ces noms ont eu un sens, une raison d'être.

Voici une liste de quelques noms de tribus lo-lo du Seu-tch'ouan que je reproduis pour la simple curiosité de la chose:

Tribus de Lo-lo Noirs.

A-eul-hé. — A-eul no. — A-oh. — A-y. — A-tcha. — A-tou. — A-ni. — A-lo. — Oeul-keu. — Gyé-tseu no. — Gy-cheu. — Nyu. — Gou-gyé. — Hé. — Lo. — Lè-vou. — Lo-o. — La-pcheu. — Mo-k'a. — Mou-keu. — Mou-zeu. — O-gu. — Ouo. — Peu-y. — Reu-lé. — Zeu-di.

Tribus de Lo-lo Blancs.

A-ga. — A-myé. — A-tsa. — A-tsyé. — A-bi. — Bou-geu. — Beu-tyo. — Cha-ma. — Ché-hé. — Cheu-dja. — Cha-ka. — Di-bi. — Di-di. — Oeul-keu. — Guo-kou. — Gya-gou. — Gya-zeu. — Gya-pa. — Ka-ma. — K'a-la. — Kyo-gyo. — La-bou. — Lé-lé. — Mmo-eul. — Mdi. — Pou-ti. — P'ou-k'a. — Si-dzi. — Tou-mou. — Tseu-kyu.

Tribus de Noirs et Blancs.

Gyé-lé. — Ma. — Peu-lo.

Tribus d'Esclaves.

Gu-leu. — Ka.

ARTICLE VIII.

Les Lo-lo au Yun-nan.

Au Yun-nan, les Lo-lo, à part trois tribus, à ma connaissance du moins, n'ont pas de nom générique, pour désigner la race.

Chaque tribu emploie son nom particulier pour désigner tous les Lo-lo, même ceux en dehors de la tribu. Les *A-hi*, par exemple, se désigneront sous le nom particulier de *A-hi, A-hi p'o* et tous les autres *Lo-lo* seront également désignés sous ce nom de *A-hi*. On dira, par exemple, «*Sa-gni p'o, keu-hi A-hi p'o ngeu* = Les *Sa-gni* sont des *A-hi*» — ce qui veut dire: «Les *Sa-gni* sont des Lo-lo.»

Font exception les trois tribus des *Na p'ou*, des *Ko p'ou* et des *Lou p'ou*, qui se donnent le nom générique de *Na-seu p'ou*, nom sous lequel ils désignent également tous les Lo-lo en général.

Le P. Henri Maire, missionnaire au Yun-nan, qui vit depuis nombre d'années au milieu de la tribu des Ko p'ou dans la sous-préfecture de Seu-tsong, me dit en effet: «Par ici, les Lo-lo se disent descendre de trois frères. Les descendants de l'aîné sont les *Ko p'ou*, les descendants du second sont les *Ou-lou p'ou*, et les descendants du troisième sont les *Na p'ou*. Les *t'ou-seu* [1] et les Indigènes riches, que nous désignons souvent du nom de «Nobles», appartiennent presque tous à cette troisième tribu. A certains endroits, les *Ou-lou* se donnent le nom de *A-ou p'ou*, ou même simplement de *Lou p'ou*. Les trois tribus se désignent sous le terme générique de *Na-seu p'ou*, et ils se servent du même terme générique pour désigner les autres Lo-lo en général.»

Ces renseignements me sont également confirmés par le P. Badie, missionnaire à K'iu-tsin fou, où il se trouve dans la tribu des *Ou-lou*.

Et moi-même, j'ai pu constater la parfaite authenticité de ces dires dans la sous-préfecture de P'in-y, où sont représentées les trois tribus.

A. Les *Na p'ou* sont évidemment les parents de ceux appelés *No-ho* au Seu-tch'ouan.

Na veut dire «noir». *P'ou*, c'est la particule finale servant à désigner le sexe masculin: *Na p'ou* = les Noirs.

Je n'ai pu jusqu'à présent les étudier sérieusement; mais je pense le faire dans la suite. A mon avis, l'étude sérieuse de ces Noirs, tant au Yun-nan qu'au Koui-tcheou, éclaircira notablement la question lo-lo. Tout ce que je dirai aujourd'hui de cette caste ne repose que sur des on-dit que je n'ai pu contrôler.

B. Les trois tribus *Na p'ou*, *Ko p'ou*, *Lou p'ou*, occupent à elles trois, à l'exclusion, je crois, de toute autre tribu lo-lo, presque tout l'est du Yun-nan.

Je crois bien que ces trois tribus doivent se retrouver également au Koui-tcheou. Les Lo-lo du P'in-y hien me disent en effet que les Lo-lo du Koui-tcheou leur ressemblent. De plus, M. Bourne * nous dit: «Au Koui-tcheou . . . ces Lo-lo sont divisés en trois tribus, connues en chinois par *Hé, Pé* et *Kan* (noir, blanc et sec).»

Evidemment, là-bas comme ici au Yun-nan, les *Hé* doivent être des *Na p'ou*, les *Pé* des *Lou p'ou* et les *Kan* des *Ko p'ou*. Au pays de P'in-y, par exemple, un Noir vous dira toujours: «Les *Hé-y* des Chinois, c'est nous autres *Na p'ou*, leurs *Kan-y* sont les *Ko p'ou*, leurs *Pé-y* sont les *Lou p'ou.*»

Et de fait, les *Na p'ou*, parlant chinois, se désigneront toujours sous le nom de *Hé-y* [2] ou *ta Hé-y* [3], de même les *Ko p'ou* sous le nom chinois de *Kan-y*. Mais les *Lou p'ou* eux n'admettent guère la dénomination chinoise de *Pé-y* [5], qui leur semble quelque peu injurieuse.

Ces trois tribus seraient-elles les seules tribus lo-lo représentées au Koui-tcheou? J'ignore.

---

* v. Cordier, *l. c.* p. 68.

C. Les *Na p'ou* au Yun-nan, ont eux aussi, comme les Noirs du Seu-tch'ouan, la manie de vouloir posséder des esclaves. Ces esclaves des deux sexes sont, d'après ce qu'on m'assure, des enfants chinois achetés en bas âge. De ces esclaves, beaucoup prennent la fuite, quand ils sont devenus grands. Les *Na p'ou* trouvent même à acheter comme esclaves des enfants d'autres tribus lo-lo; ce sont ordinairement des bêtas dont les parents se débarrassent à prix d'argent!

Ces esclaves, eux aussi, peuvent donc, ici comme au Seu-tch'ouan, faire souche et à la longue passer comme véritables Lo-lo, aux yeux des étrangers. Ils sont toujours rangés, en langue chinoise, dans la vague catégorie des *Pé-y*. En lo-lo, ils prennent le nom de la tribu chez qui ils habitent, et ils se désignent et sont désignés aussi sous le nom générique de *Na-seu p'ou*. Mais un pur Lo-lo ne s'y trompe pas!

Plus souvent cependant, ils se désignent en lo-lo sous le nom de «hommes de telle tribu».

Je connais, par exemple à Long kai, dans la sous-préfecture de P'in-y, une famille de *Hé-y* qui possède de ces esclaves, passés actuellement à l'état de serfs. Cette famille *Hé-y* et tous ses parents se disent *Ngo p'ou*; et les familles de serfs à leur service se disent *Ngo sou*.

Ngo p'ou = Hommes *Ngo*.

Ngo sou = Hommes des *Ngo*.

Sou dans la langue de ces *Ngo* est le même que le *seu* de *Lo-lo seu*; sans doute le même que *su* de *No-su*. Mais dans *Ngo-sou*, il joue le rôle de substantif. *Ngo* est alors au génitif*.

On me dit que du côté de Hoang-gni ho, mais sur le territoire du Koui-tcheou, il y a tout un groupe de Lo-lo esclaves,

* J'ai parlé plusieurs fois d'esclaves ou de serfs. J'entends pas «esclave» chez les Lo-lo, l'individu volé ou acheté, servant sans rétribution son maître par lequel il est simplement nourri, et dont il est la propriété pure et simple. Par «serf», j'entends ce même individu, à demi-libéré par son maître qui lui donne des terrains à cultiver pour son propre compte, avec seule condition de lui payer une redevance annuelle. Est «serf» aussi, à mon sens, tout Lo-lo qui, sans avoir été précédemment esclave, fait cependant les terrains d'un autre avec charge de payer une redevance.

devenus serfs. Les *Ko p'ou* de Té-chen p'in les appellent *Tcha p'ou*, mot qui signifie directement «esclaves». Mais, ajoutent-ils, ils n'oseraient les appeler de ce nom, en face.

D. J'ai déjà dit plut haut tout ce que je connais des Lo-lo du Koui-tcheou. Mes connaissances à ce sujet se réduisent à fort peu, comme il est facile de le constater.

Pour les Lo-lo du Bas Yun-nan et ceux des préfectures de Tchao-t'ong et Tong-tch'ouan, je ne suis guère mieux renseigné.

En 1878, Mgr. Ponsot, Vicaire apostolique du Yun-nan, écrivait en parlant du district de Tchao-t'ong: «La tribu qu'on appelle *Y-jen* comprend les Indigènes du pays. C'est un peuple à demi-civilisé que les Chinois ont subjugué et qu'ils méprisent cordialement, quoiqu'ils soient loin de le valoir sous le rapport des mœurs et de la franchise. Les *Y-jen* se composent de *Hé-y* et de *Pé-y*. Les premiers sont les Nobles ou Seigneurs, possédant d'immenses territoires que cultivent leurs esclaves appelés *Pé-y*.»

C'est peu comme renseignements ethnographiques! Cependant, nous pouvons déduire de là: 1° que la tribu des Noirs est fort bien représentée dans ces pays; 2° que là-bas, les esclaves sont gratifiés du nom de *Pé-y* en chinois.

Mais n'y a-t-il là-bas que des *Hé-y* et des *Pé-y*? Tous les *Pé-y* sont-ils esclaves ou serfs? De quels noms se gratifient dans leur langue ces *Hé-y* et ces *Pé-y*? Voilà qu'il serait intéressant de connaître! M. d'Ollone, je crois, est passé par là en 1907. Il n'aura pas manqué d'étudier sérieusement ces questions. Attendons donc l'apparition du résultat de ses travaux.

Pour la position de ces Lo-lo du Bas-Yun-nan, du Tchao-t'ong fou et du Tong-tch'ouan fou, je me suis adressé au P. Legarrec, missionnaire au Yun-nan, qui a longtemps vécu dans ces régions. Je crois bon de donner ici ses renseignements pour les explorateurs qui, à l'avenir, voudraient étudier ce peuple. Au moins, sauront-ils où le trouver.

On comprend sous le nom de Bas-Yun-nan tout le bassin du Houen kiang et de ses affluents. On y joint généralement la partie méridionale de la sous-préfecture de Uin-chan, à cause de l'analogie du climat et de la population. Le Bas-Yun-nan

comprend tout le pays au nord d'une ligne tirée de Ta-tsin pa (sur le Fleuve Bleu au N. O. de Tchao-t'ong), à Y-leang tcheou et Tchen-hiong hien (situés à l'est de Tchao-t'ong); autrement dit, il comprend toute la préfecture de Tchao-t'ong, à l'exception de Lou-tien t'in et du haut plateau, qui appartiennent au climat sec.

Les Lo-lo sont assez nombreux dans la préfecture de Tchao-t'ong, où ils habitent surtout les sous-préfectures de Tchen-hiong et de Uin-chan. Ils sont un peu plus rares dans les sous-préfectures de Ta-kouan, de Lou-tien et de Nguen-ngan. La proportion des Lo-lo aux Chinois est à peu près la même dans la préfecture de Tong-tch'ouan. Les Lo-lo, en général, sont plus nombreux au Kiao-kia t'in que dans le Houi-tsé hien, où on les rencontre surtout du côté du Koui-tcheou.

Des deux côtés de la grand-route, en venant de Su fou à Tchao-t'ong, les Lo-lo commençent à partir de Lao-oua t'an. Je ne me rappelle pas en avoir rencontrés plus au nord.

De Tchao-t'ong en allant vers Tong-tch'ouan, vous passez à Ta-choui tsiñ, dont les montagnes environnantes sont peuplées de Lo-lo. Je dirai la même chose pour les montagnes de Y-tché-suin; mais là les Lo-lo ont une forte tendance à se chinoiser. Ils ont presque oublié leur propre langue, la plus sûre garantie de leur nationalité, l'unique moyen de conserver leur caractère propre. Et je dirai la même chose encore pour les montagnes du Tong-tch'ouan fou.

ARTICLE IX.

Les tribus lo-lo en Yun-nan.

Au Yun-nan, on ne peut pas dire que la tribu soit, comme au Seu-tch'ouan, une famille. On ne peut pas davantage donner à ce mot le même sens qu'on lui donnait chez les anciens, ou chez certaines tribus nomades, comme les Arabes et les Indiens. Là, ce mot «tribu» impliquait en soi un principe d'autorité sur l'ensemble du groupe et solidarité entre ses divers éléments. Ici, rien de pareil; indépendance complète, et pas de chef, au sens propre du mot. Dans la même peuplade, les villages conservent chacun leur autonomie et ne se groupent nulle part sous une autorité. Dans le village même, les habitants sont tout-à-fait libres les uns vis-à-vis des autres.

J'entends donc par tribu, un groupe de personnes qui portent le même nom générique, qui parlent un même dialecte, revêtent le même costume, et surtout qui se marient entre eux. Un *A-hi*, par exemple, épousera une *A-hi*, un *Sa-gni*, une *Sa-gni*, un *Lo-lo p'o*, une *Lo-lo mo* etc. Il peut y avoir des exceptions surtout sur les confins de deux tribus; mais ces exceptions sont rares, très rares même.

A. Tribu *Na p'ou*.

Les *Na*, que les Chinois appellent *Hé-y*, semblent être fort nombreux dans le Tchao-t'ong fou, ainsi que je l'ai dit plus haut.

On les rencontre ensuite entre Tchao-t'ong et K'iu-tsin, mais alors plus disséminés et même famille par famille, dans des villages peuplés d'autres tribus lo-lo, ou même de Chinois,

à qui ils louent des terrains. Cela ne les empêche pas d'avoir encore leurs esclaves.

On en retrouve ensuite quelques villages dans le Y-leang hien et le Lou-lan tcheou; et enfin une grosse agglomération au pays de Cheu-pa-tchai de la sous-préfecture de Mi-lé.

Ils sont doués partout d'un profond orgueil; les autres Lo-lo les craignent et les détestent. Ils se croient supérieurs à tous les autres Lo-lo; et quand, ayant besoin d'argent, ils vendent des terrains, ils s'adressent toujours aux Chinois plutôt que de vendre aux Lo-lo, même offrant un meilleur prix. Ils ne s'allient qu'entre eux. Parfois cependant, ils prennent femme dans la tribu des *Ko p'ou*. Quand ils ne trouvent pas femme chez eux ou chez les *Ko p'ou*, ils préfèrent prendre une Chinoise plutôt qu'une femme d'autres tribus lo-lo. Ce cas est excessivement rare toutefois.

B. Tribu *Ko p'ou*.

La tribu des *Ko*, que les Chinois appellent *Kan-y* ou *Kan-po-lo*, habite, me dit le P. Henri Maire, dans la sous-préfecture de Lo-p'in, celle de Seu-tsong et un peu au Kouang-si tcheou.

Ils se divisent en Blancs *(Ko té)* et en Noirs *(Ko na)*. Ceux de Tou-dza (en Chinois Tou-tsa) sont des *Ko na*. Les *Ko té* sont dans la sous-préfecture de Lo-p'in et dans la partie sud du Seu-tsong hien.

Ces *Ko p'ou* sont également représentés dans la sous-préfecture de P'in-y, à un jour au sud-ouest, dans les environs de Té-chen-p'in. Là, ils ignorent la distinction de Blancs et de Noirs.

C. Tribu *Tu-lou p'ou*.

La tribu *Ou-lou*, que les Chinois appellent *Eul-y-tse* [1], et que les *Na p'ou* nomment *Pé-y* en langue chinoise, habitent, m'écrit le P. Badie, un peu partout sur les territoires de Lo-p'in, Lou-léang, Tchan-y, P'in-y. Même dans la plaine de K'iu-tsin, nombre de villages sont habités par ces Indigènes, mais absolument chinoisés.

A P'in-y, le nom de *Ou-lou p'ou* est abrégé en celui de *Lou p'ou.*

Cette tribu des *Eul-y-tse* occupe également la partie E. N. E. de la plaine et des montagnes de la Capitale.

On en retrouve également dans la plaine de Lou-lan, émigrés là des pays du K'iu-tsin fou.

D. Tribu des *Sa-mè.*

Cette tribu occupe la partie est-sud de la plaine de la Capitale jusqu'à Y-léang hien. Les Chinois les appellent *Sa-mi* ou *Sa-mei.*

E. Tribu *Sa-gni.*

Vient ensuite la tribu des *Sa-gni* (ou *Gni*, *Gni-p'a*), aux pays de Lou-lan, Lou-léang, Kouang-si; et même, dit-on, au pays de K'iou-pé, où les hommes portent encore l'ancien costume.

F. Tribu *A-hi.*

La tribu des *A-hi* occupe les montagnes du Lou-lan tcheou au sud, et le pays de Mi-lé. Ils se divisent en *A-hi ma-hè* et en *A-hi ma-dè.* La différence consiste uniquement dans le costume des femmes qui est à longue queue chez les premières, et à la chinoise chez les secondes. Les *A-hi ma-dè* se trouvent à l'O. S. O. de Lan-gny-tsin.

G. Tribu *A-lyé p'o.*

A l'ouest et au sud-ouest de Lang-gny-tsin se trouve la tribu des *A-lyé*, dans les montagnes, sur les confins des districts de Tch'en-kiang, Nin-tcheou, Mi-lé et Lou-lan. Ils se sont fortement chinoisés. Les *A-hi*, leurs voisins, outre le nom de *A-lyé p'o*, les appellent souvent aussi *A-hi t'o-zeu.*

H. Tribu *Dja-yi p'o.*

A Ché-mo, sur les confins du Lou-lan tcheou et du Mi-lé hien, on trouve les *Dja-yi*, dont le gros de la tribu se retrouve, si je ne me trompe, dans la plaine de Tchou-uen.

I. Tribu *Lou-ou p'o.*

A l'E. N. E. de Tchou-uen, dans les montagnes du Kouang-si tcheou, se trouve la tribu des *Lou-ou.*

J. Tribu *A-djè p'o.*

Dans le Mi-lé hien, jusqu'au A-mi tcheou, on rencontre la tribu des *A-djè*, entre Tchou-uen, Kouai-tien, A-mi tcheou, d'une part; et entre Mi-lé, Cheu-pa tchai, Po-si et La-li-hé, d'autre part.

K. Tribu *P'o va.*

Dans l'A-mi tcheou, le Mong-tse hien et le K'ai-hoa fou, se trouvent les nombreux groupes de *P'ou-la*[2] qui dans leur dialecte s'appellent *P'o va* = hommes *P'o*; au moins chez le P. Kircher, à Lo-touk'è.

L. A Mong-tse, au moins du côté du chemin de fer, on trouve le groupe appelé en chinois *Pé t'ou lao*[3]. Ils sont presque complètement chinoisés, me dit Mgr. de Gorostarzu; mais ce sont bien des Lo-lo, qu'il ne faut pas confondre avec les *Hé t'ou lao*[4] des Chinois, habitant ces mêmes pays, mais qui sont, eux, un groupe de race thaï.

M. Tribu *A-tcha p'o.*

Mgr. de Gorostarzu, Vicaire apostolique du Yun-nan, me dit également qu'il a connu dans le Kouang-nan fou une tribu lo-lo qui se donne le nom de *A-tcha* qu'il croit ressembler aux *P'o va.*

Je ne me hasarderai pas à parler des autres tribus lo-lo du bassin du Fleuve Rouge au Yun-nan. Je ne les connais que par les études du Prince H. d'Orléans et les itinéraires de M. Bons d'Anty, dans le Guide Madrolle.

Revenons donc à Yun-nan-sen, pour de là nous diriger vers l'ouest de la province.

N. Tribu Kè-seu p'o.

Nous ferons d'abord connaissance dans les montagnes du Lou-fong hien, du Lo-ts'eu hien, etc., avec la tribu des *Kè-seu.* J'ai pu l'étudier aux salines de Hé-tsin, où ils descendent nombreux, principalement les jours de marché.

O. Tribu *Lo-ou p'o.*

Non loin des salines de Heou-tsin, jusque vers Kouang-t'ong hien, nous avons la tribu des *Lo-ou*, que les Chinois appellent *Lao-ou*, ou même *Lo-ou-tse.*

P. Tribu *Lo-lo p'o.*

Vient ensuite la nombreuse tribu des *Lo-lo* dont déjà plus haut j'ai donné les positions.

Q. Tribu *Ko-la p'o.*

Dans le district de Yao tcheou, surtout près la vallée de Ma-li chou et celle de Ts'in-tch'ang-kouan, nous avons la tribu des *Ko-la.*

R. Tribu *Li p'o.*

De Pé-ien-tsin au Fleuve Bleu, dans le massif montagneux qui borde la rivière de Pé-ien-tsin, rive droite, on trouve la nombreuse tribu des *Li.* Les *Lo-lo p'o*, leurs voisins, les désignent surtout sous les noms de *Y-li p'o* ou de *Mè-tsé p'o. Y-li* est un nom de pays, le nom de *Mè-tsé* doit faire allusion au chanvre qui pousse abondamment dans leurs montagnes et qu'ils viennent vendre en grande quantité chez les *Lo-lo p'o.*

S. Tribu *Mi-si p'o.*

Au sud-est de la précédente tribu, dans le district de Ta-yao hien, en allant vers le marché de So-kio, nous trouvons cette tribu des *Mi-si.*

T. Tribu *Keu-seu p'o.*

On n'en trouve que deux ou trois villages à l'E. N. E. du marché de *T'ié-so*, non loin du Fleuve Bleu, dépendant de Yao tcheou. Ils se disent émigrés anciennement de Houi-li tcheou (Seu-tch'ouan). A en juger par la langue, je croirais plutôt qu'ils viennent des salines de Hé-tsin, et qu'ils sont de la même tribu que les *Kè-seu p'o*, précédemment nommés.

U. Tribu *Li-sou p'a.*

Les *Li-sou*, que les Chinois divisent en *Hé Li-sou* (Noirs), en *Pé Li-sou* (Blancs), en *Hoa Li-sou* (Fleuris), etc., sont très-

nombreux au Yong-pé t'in, et sur les frontières des districts de Pin-tch'ouan tcheou, Yao tcheou et Ta-yao hien.

J'ai de plus trouvé un petit tronçon de cette tribu à La-ouan, à 15 ly à l'ouest de Tin-uen hien.

On en retrouve, m'assure le fils du T'ou-seu de Ken-ma tch'en, dans la préfecture de Chouen-nin, où ils sont mélangés plus ou moins à d'autres tribus lo-lo et aux *Pai-y*.

On m'en signale également un tronçon au nord de Lou-k'iuen hien, entre cette sous-préfecture et le Fleuve Bleu.

Disons enfin, pour être complet, que les *Li-sou* sont très-nombreux au Thibet-Yunnanais. Le P. Emile Monbeig, missionnaire au Thibet, en résidence à Siao-ui-si m'écrit: «Les *Li-sou* se trouvent 1⁰ aux environs de Oui-si t'in et sur les rives du Mékong, depuis la hauteur de Tseu-kou, jusqu'aux pays tout-à-fait chinois vers Yong-tch'ang; 2⁰ au Lou-tse kiang, sur la Salouen, jusqu'en pays chinois également; 3⁰ il y en a aussi (mais très peu nombreux) au nord de Bhamo, en Birmanie.»

Ils ne se divisent pas précisément en tribus, mais en plusieurs groupes, selon les pays qu'ils habitent. Vous avez, par exemple, les *Dja-koua Li-sou** et les *Nè i-tseu Li-sou***.

Les Chinois par ici parlent bien de «*Li-sou* Blancs» et de *Li-sou* Noirs»; mais cette distinction n'existe que pour les *Li-sou* du pays arrosé par le Haut-Mékong. «Blanc» ou «Noir» est synonime de «se laver» ou «ne pas se laver la figure».

J'ai lu quelque part que *Li-sou* aurait le sens de «gens étrangers». Il n'a sûrement pas ce sens en dialecte *li-sou*.

V. Je suis loin d'avoir cité toutes les tribus lo-lo au Yun-nan, même toutes celles de l'ouest. Je n'ai voulu nommer ici que celles connues suffisamment par moi.

Je veux toutefois ajouter que: «Au district de Yong-pé, il existe une tribu lo-lo, appelée par les Chinois *Ta-lou jen*, sans

---

* *Dja* = ville. — *Koua* = en; après de . . . Ce qui fait donc les *Li-sou* des environs de la ville (de Oui-si).

** *Nè* = fleuve. — *I-tseu* = au bord. Ce qui fait les *Li-sou* des bords du fleuve (Mékong).

doute du nom du pays *Ta-lou*, où ils habitent. Les *Lo-lo p'o* leur donnent le nom de *Ta-lo p'o*, et les disent très riches.»

Dans les montagnes du Mong-hoa t'in, nombreux sont aussi les Lo-lo. Je n'ai pu les y étudier, malheureusement, lors de mon voyage là-bas. Les Chinois les appellent *Ta-lu jen* [5] = hommes grands ânes!

Ils sont non moins nombreux dans les montagnes du Kin-tong t'in. Les *Lo-lo p'o* qui vont là-bas chaque année leur fabriquer des feutres, comprennent facilement leur dialecte, me disent-ils.

ARTICLE X.

Origine de la distinction des Lo-lo en Noirs et en Blancs.

Beaucoup se demandent sans doute d'où peut venir cette distinction des Lo-lo en Noirs et en Blancs; et si réellement cette distinction est bien indigène?

Le P. Martin m'écrit qu'au Seu-tch'ouan cette distinction est indubitable: qu'elle existe dans la langue et dans la vie journalière.

Jusqu'à ce que je connusse l'affirmation du P. Martin, j'avais toujours crû cette classification d'origine purement chinoise. Aujourd'hui, je n'oserais plus rejeter si catégoriquement son origine indigène; mais il me reste cependant dans l'esprit bien des doutes.

Supposons en effet, ce qui est très naturel, que «les Lo-lo étaient deux ou trois frères; que le plus jeune, ainsi que le veut la tradition, domina l'autre». Tous s'appelaient du nom de race *No-su*: la descendance du vainqueur a pris l'appellation de *No-ho*; et comme *No* dans leur langue veut dire «Noir», la descendance des vaincus a pris le nom de *K'u-ho* (Blancs).

Voilà une explication très-satisfaisante pour les Lo-lo du P. Martin; et même pour tous les Lo-lo du Seu-tch'ouan, quand cependant on aura pu étudier: 1° si *Lo-sou, Lé-sou, Ngo-sou* (noms des Lo-lo dans d'autres parties du Seu-tch'ouan, d'après Baber) signifient également «Noir» dans les dialectes parlés par les individus qui portent ces noms; et 2° si chez ces individus on distingue également des «Noirs» et des «Blancs».

M. Bons d'Anty a étudié, je crois, quelques tribus lo-lo tant au Yun-nan qu'au Koui-tcheou. Je ne possède malheureusement rien de ce qu'il a pu publier à ce sujet. J'ai cependant vu une lettre de lui au P. Martin, où il demandait: «Connaissez-vous la

division des *Nié-sou* (grands Lo-lo) en deux catégories 1⁰ les *Tsié-nié* et 2⁰ les *Tsié-tou*?

J'ignore où se trouvent ces *Nié-sou*. Mais évidemment cette distinction que M. Bons d'Anty semble connaître sûrement, nous mettrait peut-être mieux sur la voie pour juger de la valeur de la division de «Noirs» et de «Blancs». Je signale la chose pour les futurs explorateurs! En effet *No-su* est nom générique des Lo-lo au Seu-tch'ouan; et nous avons alors *No ho* (les Noirs), *K'u ho* (les Blancs). On peut évidemment expliquer la chose comme je l'ai fait plus haut; mais il me paraît bien curieux quand même que «les Blancs» aient également le nom générique de *No-so* qui veut dire «Noirs».

La distinction signalée par M. Bons d'Anty (non pas, remarquez, que je mette en doute celle du P. Martin) me paraîtrait plus rationnelle, linguistiquement parlant. Et je ne serais pas loin, je crois, de pouvoir trancher la question, si je connaissais le sens du mot *tsié* dans *Tsié-nié* et *Tsié-tou*.

Nié veut dire sûrement «noir».

T'ou doit vouloir dire sûrement «blanc». Et alors nous aurions le nom générique *Nié-sou*, que je traduirais non pas par «grands Lo-lo» (ce qui revient à dire «Lo-lo noirs»), mais par Lo-lo simplement; lesquels Lo-lo alors se divisent 1⁰ en *Tsié-nié* (noirs); 2⁰ en *Tsié-t'ou* (blancs).

Ou bien, si ce nom générique *Nié-sou* est vraiment le nom de race de la seule caste noble, ces termes de *Tsié-nié* et de *Tsié-t'ou* ne prouveraient-ils pas plutôt qu'originairement c'est la seule caste noble qui se divise en «Noirs» et en «Blancs»? Avis aux amateurs de découvertes!

Quoiqui'il en soit, au Yun-nan, jusqu'à présent je n'ai pas rencontré de «Lo-lo Blancs», sinon dans la langue chinoise. Vous avez bien quelques tribus particulières qui se divisent en Noirs et en Blancs. Mais c'est une distinction sans importance qui tient à la couleur des habits. Et remarquez que les Noirs de ces tribus particulières sont rangés parmi les «Blancs» par l'orgueilleuse tribu patricienne, qui ne veut que pour elle seule le nom de «Noir»!

Au Yun-nan également, les *Na p'ou* vous disent que ce *Na* signifie «Noir». Mais remarquez que parmi ces Nobles, ce nom de *Na p'ou* se change:

1⁰ en *Ngo p'ou* au P'in-y hien;

2⁰ en *Gni-sou* au Y-léang hien;

3⁰ en *Nié-sa p'o* au Mi-lé hien.

Ngo, *Gni*, *Nié-sa*, ont-ils également le sens de «Noir»? ou bien cette caste noble se diviserait-elle en plusieurs tribus, même au Yun-nan? Question bien embrouillée, et qui n'a pas été étudiée jusqu'à présent! Peut-être aura-t-elle attirée l'attention de M. D'OLLONE.

Les Chinois déjà vers le VIe siècle, divisaient les Lo-lo en «Blancs» et en «Noirs».

Les «Blans» étaient répartis surtout autour de la Capitale actuelle, et s'étendaient au nord-est jusqu'au pays de K'iu-tsin.

Les «Noirs» se trouvaient au sud-est des premiers, et au sud, ils arrivaient jusque vers Lin-ngan fou.

Parmi les «Noirs», les historiens chinois citent la tribu des *Lou-lou* que les historiens des Mongols appellent *Lo-lo* *. De plus, les historiens nous parlant des *A-tcho Lo-lo (A-djè p'o)* de la sous-préfecture de Mi-lé, les rangent parmi les «Noirs».

Or, la tribu des *Lo-lo* et les *A-djè*, ignorent la distinction de Noirs et de Blancs; et de nos jours, aux yeux de la caste noble, ce sont des «Blancs», et sûrement ils ne sont pas compris parmi les *Hé-y* des Chinois modernes. Pourquoi les historiens les ont-ils rangés cependant parmi les Noirs? Sans doute, à mon avis, parce que cette distinction, tant pour les Lo-lo que pour d'autres peuples anciens du Yun-nan, est une distinction d'origine chinoise qui ne repose sur aucune base sérieuse.

L'auteur du *Tien-Hi* ** nous dit que: Noir et Blanc sont des surnoms!

---

* PELLIOT, *l. c.* p. 137. ** *L. c.* art. Barbares Ts'ouan.

DEUXIÈME PARTIE.

VIE PHYSIQUE DES LO-LOS.

AVANT-PROPOS.

Délimitation plus détaillée du sujet de cette Etude.

J'ai déjà eu occasion de donner les positions des différents groupes de cette tribu particulière. Le dialecte est partout le même, ou à peu près. Nulle part, je n'ai constaté une différence essentielle, ni dans le vocabulaire, ni dans la syntaxe.

L'étude qui va suivre n'a cependant été faite que sur les Lo-lo de Djo-kou-la et du pays de Kou-ti.

Immédiatement au nord de Djo-kou-la commence la tribu des *Li-sou*. De ce côté du Fleuve bleu, ils s'allient souvent aux Lo-lo. Aussi, leur dialecte s'en ressent fortement.

Immédiatement au N. E. N., mais de l'autre côté du Fleuve, commençent les *Pai-y* qui s'appellent *Konn-Thai* dans leur langue, et se disent venus là des pays frontières de la Birmanie. Leurs relations avec les Lo-lo sont presque nulles.

Le pays de Kou-ti se trouve à l'O. S. O de celui de Djo-kou-la, dont il est séparé par une chaîne de montagnes de 2.900 mètres d'altitude. Là, les Lo-lo vivent quelque peu mélangés aux *Min-kia* et aux *Pen-ti jen* (métis de Min-kia et de Chinois).

En étudiant cette tribu des *Lo-lo*, j'aurai souvent occasion, par la suite, de parler des Lo-lo en général. Pour ne pas donner lieu à confusion, j'emploierai parfois le terme inexact de *Lo-lo p'o* pour désigner les individus de cette dite tribu.

Je voudrais en effet éviter le piège dans lequels sont tombés nombre de voyageurs qui, n'ayant observé qu'une ou deux tribus en particulier, ont décrit les Lo-lo en général d'après la seule tribu qu'ils avaient étudiée, et ont ainsi commis d'assez grosses erreurs.

Lo-lo p'o, linguistiquement parlant, doit se traduire en français par «les *Lo-lo*» ou «la tribu des *Lo-lo*»; et non par «les *Lo-lo p'o*».

P'o, mâle, est une particule finale, servant à indiquer le genre masculin: comme *mo*, femelle, indique le genre féminin.

Lo-lo p'o = homme Lo-lo; Lo-lo mâle.

Lo-lo mo = femme Lo-lo; Lo-lo femelle.

Au pluriel = *Nyo-vè Lo-lo p'o nga*; m. à m. «nous Lo-lo être».

Chez les *Lo-lo p'o*, ce terme sert également à désigner tous les Indigènes de n'importe quelle tribu de race lo-lo, et même parfois tout ce qui n'est pas Chinois *(Hi p'o)*.

Le mot *p'o* peut fort bien être supprimé, même en langue indigène. Ainsi l'on dira fort bien: *Ya-vè Lo-lo p'o nga,* ou simplement: *Ya-vè Lo-lo nga,* m. à m. «eux Lo-lo être».

ARTICLE I.

Origine des Lo-lo et des Lo-lo p'o.

Les documents chinois sur les temps reculés, quoique nombreux et anciens, ne nous donnent guère d'indications ethnographiques précises, pas davantage de descriptions de mœurs. Les nations et les peuples y manquent de personnalité.

Pour l'identification des races, on n'y trouve donc pas de données exactes et indiscutables; et c'est aux déductions qu'il faut avoir recours pour jeter un peu de clarté dans ce dédale.

Par déduction donc, nous sommes à peu près certains que les Lo-lo furent les premiers habitants du Yun-nan.

D'où venaient-ils? Aucun document historique, à ma connaissance du moins, ne permet de résoudre catégoriquement la question.

Si, toutefois, nous examinons leur langue, il est évident qu'elle doit être rangée dans la classe «thibéto-birmane»; et de ce fait nous déduirons que les Lo-lo sont apparentés aux Thibétains et aux Birmans, et que donc, ils ont débouché au Yun-nan, venant de l'ouest, ou de l'O. N. O., et non pas du nord; autrement dit, venant du Thibet ou de la Birmanie.

Et en effet, les traditions de certaines tribus du Seu-tch'ouan nous apprennent que leurs premiers ancêtres sont venus de «l'Occident»; et les traditions de certaines tribus de l'est du Yun-nan veulent également que leurs ancêtres soient venus des régions situées entre le «Thibet» et la «Birmanie».

Dans le principe, disent les *Lo-lo p'o*, les Chinois étaient fort peu nombreux en Chine. La Chine n'était peuplée que d'une partie de Chinois, pour neuf parties d'Indigènes: *Lo-lo p'o k'eu ha, Hi-p'o t'i ha*, c'est-à-dire «des Indigènes neuf parts, des Chinois une part».

Au Yun-nan, il n'y avait pas de Chinois. On n'en trouvait, et encore que fort peu, à Tch'en-tou au Seu-tch'ouan. Et du reste,

aujourd'hui encore au Yun-nan, tous ces individus qui se disent Chinois sont de faux Chinois! En voulez-vous la preuve? Voyez, par exemple, quand leurs parents viennent à mourir. Vite, ils s'habillent de chanvre et ils portent des sandales de paille, en signe de deuil. Pourquoi? C'est qu'ils savent que leurs ancêtres ne connaissaient que le chanvre, et les sandales de paille; autrement dit, c'étaient des Lo-lo (des Indigènes). Aussi quand il arrive aux Chinois de nous mépriser et de nous injurier, nous leur répondons fièrement: «Evidemment nous sommes Lo-lo; mais vous aussi vous êtes Lo-lo, espèce de faux Chinois! Si réellement vous n'étiez pas Lo-lo, pourquoi sentiriez-vous le besoin de porter du chanvre à la mort de vos parents?»

Et si vous demandez à ces mêmes *Lo-lo p'o* d'où ils ont débouché pour venir au Yun-nan, ils vous répondent: «Nous venons de Nankin.»

On peut lire chez le Prince H. d'Orléans*: «A Lan-tchou, les Lo-lo s'appellent *Né sou.* Ils seraient venus il y a environ cinq cents ans . . . de Tiang-neu (Nankin).

«Les Lochais seraient venus ici il y a très-longtemps des environs de Nankin.

«D'après nos renseignements, les Li-sou seraient venus il y a quatre (!) générations de Nankin.»

Cette assertion lo-lo, de Nankin comme lieu d'origine de ce peuple, m'avait toujours laissé sceptique; car elle est complètement ignorée chez les Lo-lo du sud ou de l'est que je connais.

Mais cette assertion, inconnue là-bas, est en effet ici commune à nombre de tribus de l'ouest. Dans ces pays, les Lo-lo vous disent invariablement qu'ils viennent de «Nankin».

Malgré leur affirmation, c'est, à mon humble avis, chose absolument fausse.

Quelle est alors l'origine de cette assertion fausse?

Si, quand les *Lo-lo p'o* vous ont rabâché qu'ils viennent de Nankin, vous les poussez quelque peu, ils ajoutent d'abord «qu'ils tiennent la chose de leurs ancêtres»; et si vous les poussez encore un peu, ils finissent même par vous donner mot-à-mot la phrase

* Du Tonkin aux Indes Paris 1898, pp. 54, 98 et 145.

qu'ils tiennent de ces ancêtres. Cette phrase la voici: «*Lo-lo p'o wo-tè dyo-to Na-ki iu-tien fou do-la*»; c'est-à-dire: «les rois des Lo-lo originairement viennent de Iu-tien fou de Nankin».

Remarquons 1⁰ *Na-ki iu-tien fou*! C'est du chinois prononçé à la Lo-lo; c'est-à-dire *Nan kin* [1], *iu-tien fou* [2], ou peut-être aussi *in-tien fou* [3].

Si les Lo-lo p'o venaient réellement de là-bas, ils auraient, je crois, un nom indigène pour désigner ce pays. Comme ils doivent avoir recours aux noms chinois, cela prouverait qu'ils ont pris cette tradition des nombreux *Pen-ti jen* des pays de l'ouest, qui, eux aussi, se disent venus de Nankin.

2⁰ Du reste, d'après cette phrase lo-lo, ce sont les rois des Lo-lo, et non pas les Lo-lo, qui seraient originaires de Nankin. Seulement, tout comme les auteurs chinois, les Lo-lo croient que «leurs rois sont leurs vrais ancêtres, au sens propre du mot»; et si donc ces «ancêtres» sont originaires de Nankin, eux aussi peuvent se dire de là-bas.

Or, les Lo-lo du Seu-tch'ouan et ceux de l'est du Yun-nan disent eux-mêmes qu'ils n'ont jamais eu de rois lo-lo; c'est-à-dire qu'ils n'ont jamais été «royaume lo-lo, sous des rois lo-lo»; ils reconnaissent seulement une certaine sujétion immémoriale à l'empereur *(wo-mou, wo-tè)* de Chine.

Et de fait, si nous ouvrons l'histoire chinoise, le premier roi des Lo-lo connu a dû être *Tchouang-k'iao* [4], généralissime de *K'in-siang* [5], roi de *Tch'ou* [6], qui vint s'emparer, par la force de ses troupes, du pays de *Tien*. Sur ces entrefaites, le royaume de son maître ayant été détruit (223 av. J. C.), *Tchouang-k'iao* garda pour lui les régions qu'il avait conquises, et adoptant le costume et les mœurs des peuples vaincus, il s'établit avec ses troupes à *Tien* (Yun-nan sen), où il devint roi, formant le *Tien koué* [7] = royaume de Tien *.

Ce pays de Tien était vraisemblablement habité par des Lo-lo. Le premier roi des Lo-lo, historiquement connu, fut donc un Chinois naturalisé Lo-lo

---

* v. Sainson, *l. c.* p. 27—28.

En 594, nous voyons *Che ouan-soui* [8], duc de *T'ai-p'in* [9], venir en expédition contre *Ts'ouan ouan-si* [10], barbare de *Nan-nin* [11] *(K'iu-tsin)* [12]. Dans cette expédition, il vainquit plus de trente tribus *.

Ce *Ts'ouan ouan-si* était un roi des Lo-lo, mais d'origine chinoise. Tous ces chefs *Ts'ouan*, en effet, étaient issus d'un certain *Ts'ouan-tsan* [13], né sur le territoire qu'occupe actuellement la province du Chan-si. Il gouvernait, pour le compte de la Chine, le territoire préfectoral désigné aujourd'hui sous le nom de K'iu-tsin fou. Profitant des troubles de l'Empire, il s'était rendu indépendant vers l'année 550. Demeuré maître du pays, il s'était assuré la soumission des Indigènes. Ce pays avait 1.000 ly d'étendue et devait se trouver compris dans les limites du Seu-tch'ouan, du Koui-tcheou et du Yun-nan **.

En 712, les Barbares du Yao tcheou (parmi lesquels se trouvaient sans doute les *Lo-lo p'o*) se révoltent et se donnent aux Thibétains. La Chine ordonne au censeur *Li tche-kou* [14] de les punir et de bâtir des forteresses dans leur pays. *Li tche-kou*, ayant puni de mort les principaux du pays et fait prisonniers leurs fils et leurs filles, fut attaqué et tué par les Barbares, qui, furieux, avaient appelé les Thibétains à leur aide ***.

Vers 738, tout le Yun-nan occidental est soumis à *P'i lo-ko* [15], roi des *Min-kia*, qui vient d'être reconnu par la Chine comme «roi du Yun-nan».

Par contre, tout le Yun-nan oriental, qui forme un royaume lo-lo, est parfaitement sous la main de la Chine. Ces Lo-lo ont à leur tête des chefs indigènes, gouvernant leurs peuples sous la direction de gouverneurs chinois, envoyés par l'empereur. Ces chefs, nous l'avons vu plus haut, se disaient eux-mêmes issus d'un Chinois du Chan-si. Si nous nous en rapportons aux travaux de M. Chavannes †, nombre de préfets des Lo-lo (vers 748) portaient encore ce nom de *ts'ouan*. L'un d'eux, par exemple, commandant

---

* v. Sainson, *l. c.* p. 30—31. ** v. Devéria, *l. c.* p. 125.

*** v. Sainson, *l. c.* p. 35—36.

† Une inscription du Royaume de Nan-tchao. Chavannes, Paris MDCCCCI, p. 27—28.

du district de Nan-nin (K'iu-tsin), avait reçu du gouvernement chinois le nom de *Koui ouang*[16], «roi soumis».

Dans la suite, les Lo-lo passent sous le gouvernement des rois du Nan-tchao, repassent sous celui de la Chine etc., suivant la bonne fortune des armes de la Chine ou du Nan-tchao.

Mais nulle part, on ne rencontre un roi vraiment lo-lo! Donc que les rois des Lo-lo viennent de Nankin, du Chan-si ou d'ailleurs, ces rois n'étaient sûrement pas Lo-lo, et les Lo-lo p'o ne viennent donc pas nécessairement de Nankin.

M. Leclère * a développé cette opinion que les Lo-lo sont des Mongols descendus de la région du Kou-kou-nor. Ils se sont installés, longtemps avant notre ère, dans le Chen-si, puis dans la région occidentale et montagneuse du Seu-tch'ouan. Ils ont par la suite poussé leurs conquêtes jusque dans le Haut-Tonkin où les Mann qui les y représentent, ont encore le même vocabulaire que les Lo-lo du sud du Seu-tch'ouan. Par un reste bien caractéristique des anciennes coutumes mongoles. le fils aîné n'est pas toujours considéré comme le chef de la famille.

N'ayant pas connaissance du vocabulaire trouvé par M. Leclère chez les Mann du Tonkin, je ne puis évidemment pas le comparer avec celui des Lo-lo du Seu-tch'ouan. Mais cette ressemblance me paraît absolument impossible, jusqu'à preuve du contraire.

Est-il bien vrai en outre que chez les Lo-lo, le fils aîné ne soit pas toujours considéré comme chef de famille? A part chez les *T'ou-seu*, il n'y a pas de droit d'aînesse chez les Lo-lo, à ma connaissance du moins. Mais tant que les fils n'ont pas partagé l'héritage paternel, l'aîné remplace le père, tout en consultant ses cadets.

Enfin, par hasard, y aurait-il quelques traditions, quelques documents chinois ou autres, faisant descendre les Lo-lo du Kou-kou-nor jusqu'au Chen-si? Le Dr. Legendre ** nous dit catégoriquement: «Les vieilles annales chinoises signalent des Lo-lo au Chen-si au treizième siècle avant notre ère.» Je serais fort curieux de savoir quelles sont, et où trouver ces vieilles annales chinoises!

---

* La Géographie. 1900, p. 276.

** Deux années au Seu-tch'ouan. Paris 1906, p. 478.

Pour moi, en étudiant sérieusement les évolutions chinoises au Seu-tch'ouan et au Yun-nan, il m'a toujours semblé avec le P. Martin que: Les Lo-lo n'ont jamais dû dépasser la rivière de *Ya-tcheou*[17] ni le *T'ong ho*[18], entre Kia-tin et Su-fou. Il y avait cependant des Indigènes au Seu-tch'ouan, soit avant l'arrivée des Lo-lo, soit avant l'arrivée des Chinois. Quels étaient ces peuples? Des *Pa*, selon l'histoire chinoise. Qu'étaient ces *Pa*? J'ignore!

Des Lo-lo du Léang-chan au Seu-tch'ouan se disent venus là-bas des frontières du Yun-nan-Koui-tcheou. La chose n'est pas pour étonner, vu que de nos jours encore, des nobles du Yun-nan-Koui-tcheou vont prendre femme au Leang-chan, et vice-versâ. Je connais moi-même une famille patricienne de Tchou-uen (P'in-y hien), laquelle est allée chercher un gendre au Leang-chan.

Ces Lo-lo du Leang-chan ne disaient-ils pas eux-mêmes au P. Fenouil * en parlant du Yun-nan: «Vous autres Chinois nous appelez volontiers voleurs et brigands; c'est vous-mêmes qui êtes les spoliateurs. Toutes ces contrées ont appartenu à nos pères; ils en avaient toujours été les maîtres et paisibles possesseurs, quand les Chinois vinrent les en chasser injustement . . . Notre pays ne fut ni vendu ni donné; nous venons donc en perçevoir la rente!»

Est-ce à dire cependant que tous les Lo-lo du Leang-chan viennent originairement des frontières Yun-nan-Koui-tcheou? Je ne le crois pas. Ils ont fort bien pu déboucher là-bas, venant directement de la Birmanie, en suivant le Fleuve bleu.

Les Lo-lo, à mon avis, se trouvaient déjà au Leang-chan, au moins dès les premiers siècles de l'ère chrétienne. Ils y étaient sûrement dès le Xe siècle, si nous nous en rapportons aux documents chinois, traduits par Devéria **. Ces documents nous montrent les Lo-lo noirs comptant sept tribus parmi lesquelles celle de *Kiong*, dont le chef se donnait au Xe siècle, le titre de Chef souverain de tous les barbares méridionaux des deux versants des montagnes de *Kiong* et du midi de la rivière *Ta tou ho* (alias rivière *T'ong*[19]).

* v. Cordier, *l. c.* p. 47. ** v. Cordier, *l. c.* p. 12.

ARTICLE II.

Caractères morphologiques.

La taille des Lo-lo p'o à Djo-kou-la, chez les hommes formés, varie de $1^{m}51$ à $1^{m}65$.

Chez les femmes, de $1^{m}39$ à $1^{m}56$. J'ai vu une seule femme de $1^{m}63$.

Djo-kou-là est à 1440^{m} d'altitude. Je constate que plus on s'élève dans la montagne, à 1700^{m} et 2.000^{m}, par exemple, plus aussi le type est grand, tant chez les hommes que chez les femmes.

Comme on peut le constater, ici en général, la femme est sensiblement plus petite que l'homme. A Kou-ti, la taille est à peu près la même parmi les deux sexes.

A La-ba, les femmes sont presque toutes de haute taille, plus haute même que chez les hommes.

Les cheveux sont noirs, mais pas de ce noir vif des Chinois: ils tirent plutôt sur le blond. Je n'ai pas rencontré de roux, comme dans certains villages chez les A-Hi du Mi-lé hien.

La calvitie, sans être commune, se rencontre toutefois chez les vieillards. La canitie est plus fréquente chez les vieilles femmes.

Bâtis droits, les Lo-lo p'o ont les membres élancés et bien musclés. Ils sont robustes, et l'on ne voit jamais chez eux l'obésité chinoise qui répugne tant à notre œil européen.

La poitrine est profonde, le visage presque ovale. Le teint quelque peu foncé, n'a rien de la couleur chinoise. L'œil horizontal est aussi très-éloigné du type oblique chinois.

Le nez est presque droit et plus proéminent. La bouche est ordinaire avec des lèvres plutôt minces. Le menton est un peu pointu, les dents très-blanches.

N'étant pas à même de procéder à des observations exigeant des études spéciales et un outillage particulier qui n'est pas à ma

portée, je ne veux pas disserter davantage sur ce qui a trait à l'anthropologie proprement dite. Qu'on m'excuse donc de ne pouvoir donner ici que ces quelques vagues indications.

Avant de clore ce paragraphe, je veux cependant hasarder quelques réflexions, non pas pour le plaisir de nier ou de contredire les opinions de certains explorateurs, ayant écrit avant moi sur la question, mais pour noter seulement ce qui me paraît quelque peu invraisemblable dans ces opinions, tout scientifiques qu'elles soient.

Suivant les uns, les Indigènes lo-lo du Kien-tch'ang ne doivent pas être confondus avec les populations indigènes du Yun-nan, généralement désignées sous cette même appellation.

Suivant d'autres, même au Kien-tch'ang, sous cette appellation de Lo-lo, on englobe des races entièrement différentes. Le vrai Lo-lo est un homme de très-haute taille; et en opposition avec cet élément vraiment noble comme physique, se présentent les pygmées trapus, qui constituent probablement le plus ancien facteur ethnique de l'Indo-Chine.

Suivant d'autres encore, même au Seu-tch'ouan, même les Lo-lo du P. Martin sont de faux Lo-lo, très-mélangés, métissés de toutes les races qui ont occupé la riche partie de la vallée du Ta tou ho. L'esclavage règne chez la nation des Lo-lo pour les deux sexes, et c'est là l'explication de l'existence de tant de métis disséminés dans le Seu-tch'ouan, de tant de faux Lo-lo. Cette belle race, au Seu-tch'ouan du moins, se serait mélangée avec d'autres, avec l'autochtone, d'abord; avec le Chinois, ensuite . . .!

Malgré la compétence et l'autorité dans la matière de ces savants explorateurs, je ferai remarquer que les Lo-lo du Seu-tch'ouan sont un même peuple avec ceux du Yun-nan et du Koui-tcheou. Les mœurs et la langue de tous ces individus sont trop ressemblantes pour qu'il puisse en être autrement.

Et je ne vois pas alors pourquoi il ne faut pas confondre les Lo-lo du Kien-tch'ang avec les populations du Yun-nan qui portent le même nom, et qui ne sont pas, à mon avis, ce qu'on appelle ordinairement des pygmées.

Au Yun-nan et au Koui-tcheou, tout comme au Kien-tch'ang, il y a 1° les Lo-lo que nous appelons de caste noble, connus en

chinois sous le nom de *Hé-y*[1] ou *Hé Lo-lo.* Ici comme là-bas, il y a également 2° les Lo-lo que nous appelons de caste moins noble, appelés en Chinois *Pé-y*[2] ou *Pé Lo-lo.*

Ceux-ci se croient de même race que ceux-là; les *Hé* se disent de même race que les *Pé*; et les anciens auteurs chinois eux-mêmes nous donnent ces *Pé Lo-lo* comme de la même famille que les *Hé Lo-lo* *. Et enfin, au Kien-tch'ang, tant chez les *Hé-y* que chez les *Pé-y*, et au Yun-nan-Koui-tcheou, chez les *Hé-y* seulement, il existe 3° la caste des esclaves, d'origine purement chinoise, qui sont connus aussi sous le nom chinois de *Pé-y* ou *Pé Lo-lo.* N'est-ce pas cette dernière catégorie qui déroute quelque peu les ethnographes?

D'après certains explorateurs donc, les représentants de la caste noble du Leang-chan, les Hé-y, sont des Lo-lo purs! Tous les autres Lo-lo, tant au Seu-tch'ouan qu'au Yun-nan, etc. . . . sont des faux Lo-lo, des métis, et surtout des métis de Mongols!

Et pour appuyer cette opinion, on commence par mettre en avant la stature de ces Lo-lo nobles indépendants!

Le P. Martin m'écrit: «Certains endroits du Leang-chan sont en effet peuplés presque uniquement de *Hé-y*, qui, il est vrai, ont une stature assez haute, souvent dépeinte par les voyageurs. Mais nombreux sont les *Pé-y* qui répondent à ce signalement. Rien d'étonnant cependant à ce que, même en admettant l'unité de souche ethnique et linguistique des Lo-lo (la caste des esclaves exceptée), la bifurcation entre Noirs et Blancs, qui date de tas de siècles, ait amené une différenciation de traits et de stature.»

Cette différence de taille ne pourrait-elle pas tenir du reste à autre chose qu'à un métissage? L'existence menée là-bas dans leurs hautes montagnes par ces Noirs Indépendants ne leur est-elle pas plus favorable? J'ai constaté moi-même, au Yun-nan, que les Lo-lo sont généralement plus grands, suivant qu'ils habitent à une plus haute altitude. De plus, dans une même famille, je rencontre des enfants de $1^{m}68$, tandis qu'un frère plus jeune ne mesure que $1^{m}51$. Egalement, dans une même famille, je vois une jeune fille, à la taille élançée, au teint clair, rosé même, au pûr ovale, au cou

* v. Cordier, *l. c.* p. 8.

long et gracile, au nez fin et à la bouche bien dessinée, tandis que sa sœur a plutôt la taille courte et ramassée, le nez plutôt camus que pyramidal, etc. . . . Allez-vous conclure à une monstruosité? C'est chose possible pour un passant, pour un voyageur dans l'obligation de se hâter de voir et de conclure! Pour moi, qui ai vécu longtemps chez ce peuple, je recherche d'autres causes; car, la monstruosité n'existe pas.

Evidemment, l'esclavage existe chez cette nation. Mais est-ce là l'explication d'un métissage? Nullement, et tous ceux qui ont vécu chez les Lo-lo seront de mon avis. Les Nobles, en effet, ne s'allient qu'entre eux, de même les moins Nobles, de même les esclaves, qui se savent d'origine purement chinoise et qui cependant rougiraient de se dire Chinois.

De plus, si un Noble riche prend des femmes secondaires, il ne les prendra que parmi la caste noble; de même, les moins Nobles prendront leurs concubines dans leur propre caste; et jamais, dans la caste des esclaves.

Qu'il puisse y avoir des accidents, même dans les trois castes, je ne le nie pas. Où n'y en a-t-il pas? Mais ce ne sont que des accidents, remarquez-le bien; et nullement aussi fréquents que certains semblent le croire. Ces accidents sont absolument incapables de modifier ainsi une race.

Cette belle race, nous dit-on, se serait mélangée avec l'autochtone d'abord, avec les Chinois, ensuite.

Quelle a été cette race autochtone? Comment se fait-il que malgré ces métissages, la langue soit restée la même dans son essence parmi les diverses tribus de tous les pays?

Cette théorie est quelque peu soutenable, à priori, si les Lo-lo sont venus du Chen-si au Seu-tch'ouan, originairement habité par une vague race, celle des *Pa*. Mais, s'ils ne viennent pas de là-bas?

Y avait-il une race occupant le Yun-nan et le Seu-tch'ouan méridional, à l'arrivée des Lo-lo? Voilà qui n'est pas prouvé du tout et qui me paraît peu probable.

Au Yun-nan, les Lo-lo sont allés tamponner les *Miao-tse* au Koui-tcheou; et ils ont été tamponnés, à l'ouest et au sud, par les *Min-kia* et les *Pai-y*. Y a-t-il mélange entre ces races? Pour qui

connaît la répugnance des Lo-lo à s'allier à ces autres races et vice-versâ, il est permis de douter qu'il en a été autrement à l'origine. Les auteurs chinois nous disent bien que: «Pendant de longues générations, les Lo-lo orientaux ou noirs ont mêlé leur race avec celle des Nan-tchao.» Qu'est-ce à dire? Que faut-il entendre par cette race des Nan-tchao? Sont-ce les Min-kia? les Pai-y? Mais pourquoi donc alors ce mélange leur répugne-t-il tant aujourd'hui? Pourquoi ce mélange n'a-t-il pas affecté leurs langues si différentes?

Reste le métissage avec les Chinois ou les Mongols.

Depuis le IIIe siècle av. J. C., jusqu'au VIe ou VIIe siècle après J. C., les Chinois venus au Yun-nan ont dû se naturaliser Lo-lo, comme je l'ai déjà dit. Ces Chinois, en somme fort peu nombreux et n'habitant que certains centres, n'ont guère pu modifier le type lo-lo.

Dans la suite, les armées chinoises firent de fréquentes apparitions au Yun-nan; les mandarins chinois s'y installèrent plus nombreux; les soldats même devinrent colons. Le mouvement se généralisa davantage encore sous la dynastie mongole (après 1253); et ce n'est sans doute qu'après la conquête du Yun-nan par *Ou san koui*[3], c'est-à-dire donc après 1659, que les femmes chinoises durent déboucher dans ces pays. Peut-être cependant y vinrent-elles déjà dès l'année 1384. L'histoire particulière du Nan-tchao* dit en effet que dès cette époque, «on transport au Yun-nan des familles chinoises de tout l'empire afin de le peupler (de Chinois)».

Avant les Mongols, le nombre de colons ou soldats chinois venus au Yun-nan ne dut pas être quand même très-considérable.

Les historiens chinois nous parlent, il est vrai, d'armées de 200.000 hommes, etc. . . . Mais dans la réalité, tout homme sérieux réduira très-fortement ces chiffres.

Chez les historiens, exagérer les forces chinoises venues au Yun-nan, est une manière comme une autre de faire croire à la postérité que la conquête de cette province a coûté beaucoup à la Chine, et que donc c'est à juste (!) titre qu'elle est chinoise! Quand on songe combien encore de nos jours sont difficiles les mouvements

---

* v. Sainson, *l. c.* p. 222.

de troupes dans ces pays pauvres et ardus, on ne peut que sourire devant ces chiffres fabuleux; d'autant plus que ces braves auteurs chinois nous avertissent également que: «ce même Yun-nan était alors une région déserte! et couverte de forêts impénétrables!»

Quoiqu'il en soit, nombre de ces soldats se sont installés au Yun-nan, et s'alliant aux femmes aborigènes ont fait souche dans cette province; de même, les soldats mongols. Et c'est ainsi que nous avons aujourd'hui un Yun-nan qui n'est guère chinois que de nom.

Les Chinois qui y représentent leur race sont en effet ces *Pen-ti jen* [4] qui se disent Chinois, qui parlent la langue chinoise, mais dont nécessairement le type se rapproche fortement de celui des Aborigènes. Evidemment, ces Chinois sont des métis, tout du reste comme les Musulmans. On peut donc dire que la race chinoise chez ces métis *Pen-ti jen* ou *Houi-tse* [5] (Musulmans) s'est modifiée.

Mais peut-on dire qu'ils ont modifié la race des Lo-lo, même des Lo-lo de caste moins noble? Nullement, à mon avis! La chose, en effet, ne serait possible que par viols, à l'époque des guerres. Mais dans ces cas, les Lo-lo, alors comme de nos jours encore, disparaissent devant l'ennemi, surtout les femmes; et bien mâlin qui pourra les dénicher dans leurs repaires!

Plus tard encore, dans la suite des temps, les Chinois ont-ils pu modifier la race des Lo-lo? Pas davantage, il me semble; vu que 1° les Lo-lo, pas plus les Blancs que les Noirs, ne prennent femme chez les Chinois; 2° des Chinois peuvent avoir des rapports accidentels avec certaines filles de tribus lo-lo: nous pouvons avoir alors évidemment des métis, mais métissage accidentel. Par suite donc de l'apport continuel de sang lo-lo alors que le sang chinois ne s'y renouvelle que peu ou pas, ces métis, il me semble, scientifiquement parlant, doivent revenir nécessairement au sang lo-lo.

Et alors ma conclusion est celle-ci: «Si les données anthropologiques reconnaissent deux races chez les Lo-lo, il faut chercher pour cette différenciation d'autres raisons que celles qu'on nous a données jusqu'aujourd'hui.»

ARTICLE III.

Caractères physiologiques et psychologiques.

Les Lo-lo p'o se contentent d'une quantité assez faible de nourriture; mais ils ne peuvent guère se passer de l'alcool, dont ils usent et abusent. Même les femmes, dans beaucoup de villages, ne peuvent prendre un repas, sans s'ingurgiter une tasse d'alcool.

Les hommes comme les femmes sont rarement inoccupés. Ils sont capables de longs efforts pour la marche, et maintiennent sans fatigue une allure souple, aisée de 10 ly à l'heure sous charge, dans leurs montagnes escarpées. Ils gravissent facilement, sans s'essoufler, les pentes très raides. Ils respirent alors par le nez, à certains intervalles, et font entendre, pour ce faire, un sifflement particulier et original.

La force musculaire des bras, chez les hommes du moins, est proportionnée à celle des membres inférieurs.

Ils dorment sur la dure, la tête peu élevée, sur un billot de bois, recouvert de leur habit de dessus.

Grande est chez eux l'acuité des sens de la vue et de l'ouïe.

Les Lo-lo p'o, tout comme généralement les autres Lo-lo au Yun-nan, et surtout les femmes, ne supportent guère les déplacements. Transportés en dehors de leur village, ils ont aussitôt la nostalgie. Les raisons de cette nostalgie sont toutes morales et nullement physiques, vu que la tribu des Lo-lo se retrouve à toutes les altitudes, des plus basses au plus hautes.

Les métissages, sans être communs, ne sont pas inconnus sur les confins des deux tribus, avec les Li-sou.

Les mariages entre jeunes filles lo-lo et jeunes gens min-kia ou chinois sont excessivement rares; on peut les compter sans peine.

Parfois dans certains villages, des filles ne se refusent pas toujours à des relations passagères avec des Chinois ambulants· L'affection n'y est pour rien; seul le désir d'une étoffe ou d'un bijou est cause d'un acte dont elles rougissent elles-mêmes.

La natalité est au-dessus de la moyenne dans les familles lo-lo p'o; mais la mortalité infantile est assez intense.

Les opinions émises au sujet des caractères psychologiques des Lo-lo en général sont très-diverses, même parmi les missionnaires.

Pour les uns, ils représentent l'ensemble de toutes les vertus; pour les autres, ils sont absolument inférieurs au point de vue moral. La vérité est entre ces deux appréciations extrêmes.

A notre point de vue européen, le Chinois a de grandes qualités, dépréciées par des défauts énormes. Le Lo-lo, peuple enfant, n'a ni grandes qualités, ni grands défauts; à moins cependant qu'il ne se soit enchinoisé! Dans ce cas, il prend tous les défauts des Chinois et pas ses qualités.

Le Lo-lo p'o est lâche devant la force brutale; et toujours il est timide et défiant. On ne peut lui en faire un crime. N'est-ce pas là en effet la caractéristique des peuples esclaves? Et le Chinois, mandarin ou colon, l'a-t-il jamais considéré ou traité autrement?

Il devient vite un bijou entre les mains de celui qui a su avec le temps capter sa confiance par la douceur et la patience. Cette confiance, en son cœur, durera toujours; mais il fera mine cependant de vous lâcher, le jour où vous serez devenu plus faible que ses ennemis.

Contrairement au Chinois, le Lo-lo p'o n'est pas voleur; il respecte avec soin la propriété d'autrui. Près des Chinois, il aime toutefois à rendre œil pour œil, dent pour dent; mais toujours en catimini. Même chez les Chinois, il ne volera que si il a été volé lui-même.

Les Lo-lo p'o ne sont pas incapables d'une certaine culture intellectuelle; ils ont horreur quand même de l'étude. Beaucoup d'enfants sont envoyés dans les villages chinois, voisins des leurs, pour étudier. Hélas! le beau feu ne dure guère! Au premier reproche du maître, on déserte l'école et l'on préfère la vie libre de la montagne. Les plus persévérants arrivent à pouvoir écrire

un acte de vente! On peut les compter: je doute qu'on puisse en trouver plus d'un ou deux par village!

Lâche devant la force brutale, le Lo-lo p'o est courageux et hardi partout ailleurs. Il se dévoue volontiers pour ses semblables. Il est soucieux de sa parole et plus franc dans son langage que le Chinois.

Il est hospitalier pour tous ceux de sa race: c'est un gai et bon enfant. Il aime le plaisir, mais ne néglige nullement son travail.

Les Chinois le disent dépravé, au point de vue des mœurs. Il existe, en effet, chez eux une grande liberté entre les jeunes gens des deux sexes. Le Chinois, sévère extérieurement seulement, trouve cela sauvage! Ne voyons pas, nous autres, généralement du moins, dans cette grande liberté, autre chose que de la simplicité. Les Chinois chez qui j'ai vécu, l'emportent de beaucoup sur les Lo-lo p'o, au point de vue de la dépravation morale!

Chez eux, les fumeurs d'opium n'existent pas. Ce vice chinois s'est comuniqué à quelques rares individus, en relations avec des Chinois. On se les montre du doigt.

Comme je l'ai déjà dit, profond est leur attachement au sol natal. La grande majorité meurt sans avoir jamais connu en dehors de leur village que le marché voisin.

Les très-rares métissages avec les Chinois sont loin d'élever le niveau intellectuel ou moral!

ARTICLE IV.

Alimentation.

1. Les aliments. — 2. La préparation des aliments. — 3. Le tabac.

1. Les aliments.

L'alimentation des Lo-lo est surtout végétale. Chez le Lo-lo p'o, le maïs *(cho-p'eu)*, le riz *(tsè-p'i)*, le blé *(cho)*, le sarrasin *(gou)*, même le sorgho *(lou)* en sont la base.

On ne fait généralement que deux repas par jour; trois, lors des gros travaux, quand on invite à travailler des étrangers à la famille.

Un homme d'âge moyen qui ne peine pas, mange par repas deux ou trois bols de riz ou de maïs; il va jusque six ou sept bols, quand il peine.

Il faut ajouter les fèves *(no-mo)*, les haricots *(no nyi-mo)*, les pois *(no-va)* et les courges *(a-p'eu)*, qui servent de légumes *(va-tsé)*, suivant la saison.

Parfois l'on rencontre près de la maison d'habitation un embryon de jardin *(va-mi)*, où l'on cultive le chou chinois *(va p'i tsé)*, l'oignon *(feu-tso)*, l'aubergine *(tcho-zeu)* et quelques piments *(la-dze)*. Mais c'est toujours si petit que cela vaut à peine d'être mentionné.

La viande de cochon *(vè ho)* est un aliment de fête. Plus commune est la viande de chèvre *(a-tcheu ho)* et celle de bœuf *(no-nyi ho)*.

Les troupeaux de chèvres étant fort nombreux, on en tue facilement une, surtout dans les travaux en commun.

Egalement dans ces pays de montagnes escarpées, les vaches, dégringolant facilement et se cassant un membre, donnent souvent aux Indigènes occasion de faire bombance. La famille dont la

vache s'est tuée ou blessée, garde pour elle une petite provision de viande, et vend le reste dans le village. Une livre de viande se donne contre 6 livres de grains.

Dans les grandes circonstances, quand on n'a pas un petit cochon sous la main, on le remplace par une vieille vache ou un vieux bœuf. Les Indigènes, en effet, ne se débarrassent de leurs animaux, que quand ils ne peuvent plus absolument rien produire.

Souvent aussi, dans les travaux en commun, on tue une poule *(yi-mo)*, ou un coq *(yi-p'eu)*. D'autres fois même on se contentera d'une omelette, mais c'est plus rare.

Les Lo-lo p'o, ceux des bords des rivières du moins, mangent volontiers du poisson; ils s'en procurent par la pêche dans tous leurs moments libres.

J'ai oublié de noter plus haut que le Lo-lo p'o fait lui aussi une grande consommation du fameux fromage chinois, appelé *teou-fou* [1]. C'est, dit-on, le véritable aliment azoté de la Chine, celui qui donne au peuple la vigueur nécessaire à l'accomplissement des travaux pénibles auxquels il est accoutumé. Ce fromage est fabriqué avec le haricot jaune, petit *(phaseolus flavus)*, en chinois *hoang-teou* [2], en indigène *no-pi*, et le fromage *di djo-va*. Les Lo-lo p'o le fabriquent eux-mêmes de la même façon que les Chinois.

On ne fait pas usage du thé *(lo)*, mais on boit de l'eau fraîche *(vi-dyé)*.

L'alcool *(djeu-bè)* est d'un usage quotidien. Chaque famille fait son alcool au fur et à mesure des besoins personnels. L'alcool de sorgho *(lou djeu-bè)* est le meilleur et le plus commun. Mais on en fabrique aussi avec le maïs, le riz, le blé et même le sarrasin.

On rencontre assurément des individus qui ne boivent jamais d'alcool, mais le nombre en est plutôt restreint. Généralement, le Lo-lo p'o se passera de viande, mais pas d'alcool. On en boit aux repas, on en boit entre les repas, et c'est une grande et pénible privation quand on n'en a pas. Dans certains pays, à Pi-ki-tchouang, par exemple, les femmes et même les jeunes filles en boivent tout autant que les hommes.

Chez les Li-sou du Tong chan, c'est pis encore. Là, non-seulement la femme boit autant que l'homme, mais l'enfant tète

encore que la mère, quand il pleure, lui donne déjà sa goutte d'eau-de-vie.

Le condiment le plus employé et dont on ne peut se passer est le sel *(ts'o)* *. — Le piment est aussi employé, mais n'est pas d'un usage courant. Dans les grandes occasions, on se sert de condiments achetés sur les marchés chinois, c'est assez rare cependant.

Le sucre *(chou-t'a)*, est un objet de luxe. On en achète quelques morceaux chaque année pour les fêtes et en cas de maladie.

Pour la cuisine, on se sert de grandes marmites en forme de calottes sphériques, semblables à celles en usage chez les Chinois.

Le riz est cuit comme chez les Chinois. Le maïs et le sarrasin sont cuits comme le riz, après avoir été préalablement moulus.

2. La préparation des aliments.

La préparation des aliments est réduite à sa plus simple expression. La graisse du cochon *(vè ts'è)* du nouvel an doit suffir pour toute l'année; c'est dire qu'on ne peut généralement pas en user pour la cuisine, elle est souvent remplacée par l'huile *(you-vi)* de noix.

La viande, ordinairement coupée en petits morceaux, est cuite à l'eau bouillante. L'opération terminée, on met les portions dans de grands bols ** avec du bouillon, répartis devant les invités. Si

---

* Si je m'en rapporte à la tradition des Lo-lo, il est à croire qu'ils connaissaient l'usage du sel, ou du moins de l'eau salée, dès avant l'arrivée des Chinois.

Les moutons, disent-ils, allant toujours boire à la rivière, au même endroit, on découvrit ainsi les salines de Pé-ien-tsin (en indigène *Ts'o dou* = sel sortir). Ils durent sans doute d'abord se contenter de cette eau salée, comme condiment. Plus tard, je suppose, ils auront appris par quelque Chinois, la manière d'effectuer la fabrication du sel. Un fait certain c'est que les premiers fabricants de sel à Pé-ien-tsin furent des Lo-lo, dont les descendants fort riches, mais complètement chinoisés, existent encore aujourd'hui et exerçent encore le même métier.

** Les bols actuels sont évidemment de facture chinoise; de même, les marmites pour la cuisine. Nombre de Lo-lo p'o se souviennent qu'il n'y a pas longtemps encore ces marmites chinoises étaient inconnues chez eux. Ils se servaient alors de marmites en terre cuite, même pour cuire le riz. Egalement, disent-ils, avant l'introduction des bols chinois, ils se servaient pour manger, de bols en bois.

le nombre des convives est plus considérable, on fait les morceaux un peu plus gros. Cuits, on les sert sur un grand plateau en bois *(to-ba)*, qu'on promène autour de la table, et chacun se sert à sa guise avec les doigts.

Chez les Lo-lo p'o, comme dans beaucoup d'autres tribus du reste, l'homme seul généralement s'occupe de faire cuire la viande. Un voyageur intrigué me demandait un jour l'origine de cette étrange coutume.

Il n'y a là, croyez-moi, aucune interdiction pour la femme, à qui souvent aussi il arrive de remplir pareille fonction.

Ce que la femme ne fait jamais, c'est de tuer les animaux. Pourquoi? Parce qu'elle ne sait pas. C'est un travail réservé aux hommes. La femme n'apprend pas cet art. C'est tout. En Europe aussi, je crois, les femmes vraiment bouchères sont plutôt rares.

Pour tuer une bête, on s'y met plusieurs, et pour ce faire, il faut assez longtemps. Souvent aussi on tue une bête pour un repas public. A ce repas, n'assiste qu'un membre par famille, et c'est un homme qui représente la famille. Une femme n'y prendra part que si son mari ou un de ses fils n'est pas libre.

Alors, comme dans ces occasions, les hommes s'abstiennent de vaquer à d'autres travaux, ils font eux-mêmes cuire la viande, tandis que les femmes les remplaçent à la montagne.

Les pois et les haricots sont cuits à l'eau, puis roussis dans un peu de graisse, ou plus souvent dans un peu d'huile de noix. Parfois même, sont-ils simplement rôtis à sec dans la marmite.

La vaisselle se compose uniquement de petits bols *(ki-lè)* en simple terre cuite, pour manger le riz et boire l'eau-de-vie, et de grands bols *(ko-p'a)* en même terre cuite, pour servir les aliments.

Dans certaines rares familles, on trouve quelques bols en faïence vernie décorée en bleu, qu'on réserve précieusement pour les hôtes de marque. Tous ces bols sont de provenance chinoise.

Les bâtonnets *(a-djou)* sont fabriqués avec des bambous, par les Indigènes eux-mêmes.

3. Le tabac.

Les Lo-lo p'o font grand usage du tabac *(a-keu)* qu'ils cultivent eux-mêmes. N'avoir pas de tabac à fumer est une plus

grande privation encore que celle de l'alcool. Rares sont ceux qui ne fument pas parmi les hommes. Je ne me rappelle pas en avoir jamais rencontré un dans ce cas. Les jeunes gens commençent parfois à fumer dès l'âge de 10 ou 11 ans, ils attendent cependant généralement, pour ce faire, d'avoir de 16 à 20 ans. Beaucoup débutent par fumer la pipe à eau *(choui a-ko)* chinoise. Egalement presque toutes les femmes fument.

La pipe *(a-ko)*, composée d'un vulgaire bambou pour tuyau *(a-ko veu)*, et du fourneau *(a-ko heu)*, suit l'individu partout. On la porte enfilée à la ceinture. On ne s'en sépare que pour dormir, et encore est-elle déposée au chevet du lit. Le fourneau de la pipe est en fer, ou en cuivre, plus souvent encore en terre cuite. Ce dernier genre est une spécialité de Yun-nan hien, vendue une sapèque pièce.

Chez les Li-sou, alors que l'enfant tète encore, sa mère lui donne déjà sa pipe à fumer. J'en ai vu prendre le sein et fumer à la fois.

Comme je l'ai déjà dit, les fumeurs d'opium sont excessivement rares chez les Lo-lo p'o, on se les montre du doigt. Le nombre de ces fumeurs cependant, sans quand même être considérable, est plus grand dans les plaines, où les Lo-lo côtoient les Chinois.

ARTICLE V.

Habitation.

1. Le village. — 2. La maison. — 3. L'intérieur de la maison.

1. Le village.

Les Lo-lo au Yun-nan se réunissent généralement en assez grosses agglomérations. Les villages sont plus ou moins peuplés, suivant l'étendue environnante cultivable. Les villages de 10 à 15 familles sont la minorité, le plus grand nombre contient 30 à 40 familles. J'en connais même, mais très-peu cependant, de 115 et de 120 familles.

Les maisons ordinairement sont plaçées sans ordre, au gré de chacun. La disposition et le genre de construction des habitations varient avec les régions; mais habituellement les Lo-lo ne bâtissent pas autrement que les Chinois, leurs voisins.

Les Lo-lo p'o ne font pas exception à la règle générale.

Dans la montagne cependant, les villages sont moins peuplés que dans la plaine, faute de place. Mais toujours ils vivent en agglomérations. Parfois, une famille s'installera seule auprès de ces terrains, mais toujours faute de place dans le village, et jamais quand même loin du village.

Les Li-sou au contraire, au moins ceux du T'ong-chan que je connais particulièrement, vivent famille par famille, auprès de leurs terrains.

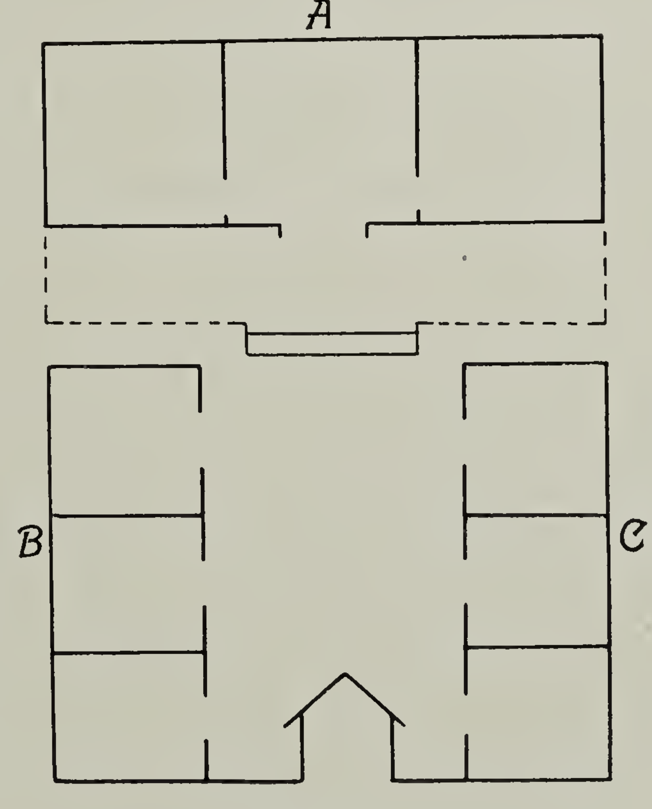


Figure 1.

2. La maison.

Dans la plaine, à Kou-ti, par exemple, le type le plus complet de l'habitation est celui-ci (v. p. 73 fig. I):

En *A* maison principale d'habitation, appelée *tchen fang*[1] en chinois, *tcheu-fa hi* en lo-lo. En *B* et *C* des dépendances, appelées *siang fang*[2] en chinois, *hya-fa* en lo-lo. Tous ces bâtiments ont un étage et sont couverts en tuiles. Les greniers servent à déposer les réserves.

La maison principale, un peu plus haute et plus surélevée que les dépendances, est divisée en trois compartiments. Elle comporte sur le devant un toit plus bas, dont le dessous sert de promenoir (v. fig. II).

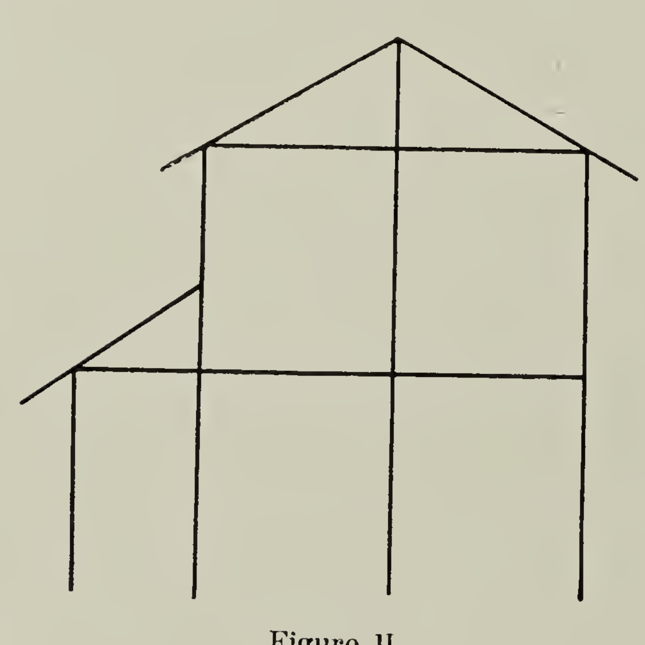


Figure II.

La cuisine se fait dans la première pièce d'une des dépendances. Les deux autres pièces servent d'étables.

Les murs sont en pisé ou en briques séchées au soleil, recouverts le plus souvent d'une couche de boue (terre blanche avec de la paille hachée). Ils reposent sur des pierres taillées, ils ont 0^{m} 50 à 0^{m} 70 d'épaisseur.

La carcasse est en arbres travaillés, semblable en tout à celle de chez les Chinois. Les Lo-lo p'o construisent eux-mêmes ces maisons. Ils achètent les tuiles aux Chinois ou aux Min-kia.

Dans la montagne, à Djo-kou-la, par exemple, où les terrains plats sont archi-rares, les maisons d'habitation, les dépendances et les étables, sont bâties en gradins. Ici, le type le plus complet de l'habitation est celui-ci (v. fig. III):

Sur un premier gradin, en *A*, la maison principale, sur un second gradin, en *B*, transversalement, les dépendances; enfin, beaucoup plus bàs, en *C*, faisant face à la maison principale, les étables *(beu-hi)*, appelées aussi *leu-hi* = maison d'en bàs.

La maison principale est bâtie en pisé, reposant sur un mur

de soutainement en pierres non taillées. La mur n'a guère que 0 m 40 à 0 m 50 d'épaisseur.

Le modèle est le même que celui de la Figure II, sauf que l'on ne se sert pas de colonnes.

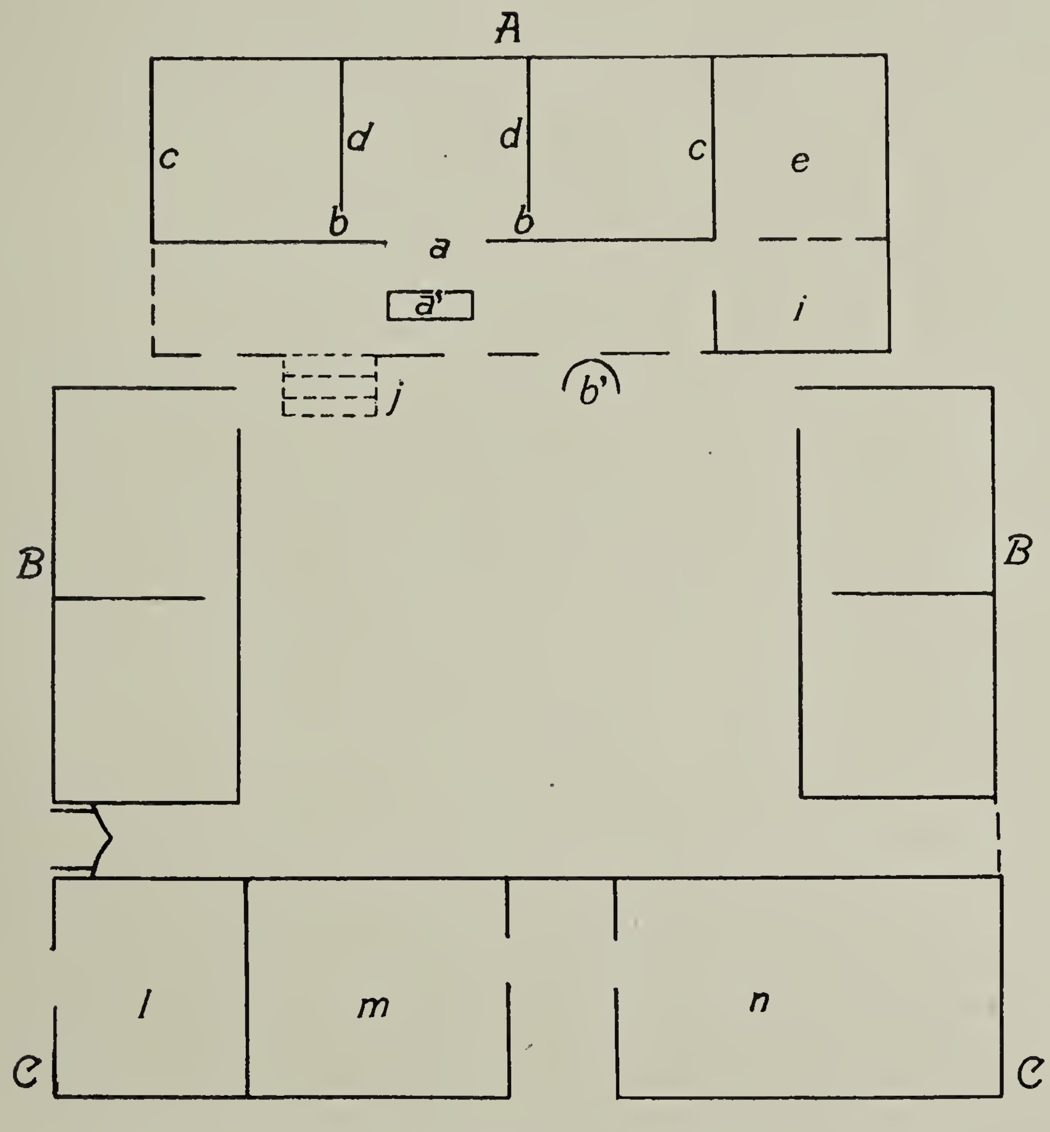


Figure III.

La toiture *(hi veu-to)* repose sur trois grandes poutres appliquées directement sur le mur en pisé; une, au sommet, et une autre, à chacun des côtés.

Les tuiles ne sont pas employées. On ne voit que des maisons en chaume *(cheu hi)*, ou des maisons couvertes avec des lattes *(chè-pi hi)* en bois de sapin, qui mesurent 0 m 50 de long sur 0 m 08 de large.

Cette maison principale compte trois compartiments *(so kè* ou *so hi)* en bas. Ils mesurent chacun 2 m 00 de haut, 3 m 00 de long et 3 m 50 de large.

Seule une porte *a* généralement donne sur la cour, elle est à deux battants *(choua-meu)*. On accède aux chambres de côté par des portes simples *(a-do kè-mi zo)*, placées en *b*.

Seules généralement ces deux chambres ont un étage *(mo-lo-mo)*, on y accède par une échelle portative *(tcheu-geu)*, placée dans la salle du milieu. L'étage mesure 2 m 00 de haut au milieu et 1 m 30 sur côtés.

La salle du milieu, n'ayant pas ordinairement d'étage, on y perçe au-dessus de la porte, une fenêtre *(kyé-sè)* à simples barreaux verticaux, qui donne un peu de clarté.

Pour l'étage, on enfonce des petits troncs d'arbres dans le pignon des murs *c* d'un côté, de l'autre, ils reposent sur le mur-cloison *d*, séparant les compartiments. Ces troncs d'arbres sont déposés les uns contre les autres, et recouverts d'une forte couche d'argile battue.

Accolée à la maison principale, existe un promenoir, comme dans la plaine. Il est recouvert d'un toit plus bas *(kè-tè-kè)*, reposant sur de petites colonnes.

On accède à la maison par les escaliers, en *j*. En face la porte du milieu, sur ce promenoir, se trouve en *a'* un brasero *(ho-p'eu zo)*, où l'on fait chauffer l'eau, ou même cuire les légumes. C'est là aussi qu'on fume la pipe et qu'on fait la causette.

Appliquée contre la maison principale, en *e*, se trouve la cuisine *(k'ō-ti hi)*. La partie *i* est à découvert, elle sert de passage, et à l'écoulement des eaux.

Dans la cour, sous le promenoir, en *b'*, un trou sert de poulailler *(yi beu-hi)*.

Sur un second plan inférieur, nous avons ensuite les dépendances. Elles sont construites en troncs d'arbres superposés horizontalement et enchevêtrés aux angles, comme les *izbas*, en Russie. Les interstices sont bouchés avec de la boue. Elles possèdent un étage.

Enfin, sur un troisième plan, plus bas de 1 m 50, sont les écuries, construites aussi en *izbas*, mais de façon qu'on puisse, par la cour intérieure, accéder de plein pied à l'étage. En somme, le rez-de-chaussée seul sert d'écuries, le haut sert de logement ou de dépendance.

Les bêtes accèdent à l'étable par l'extérieur. Nous avons ainsi, en *l*, l'étable à cochons *(vè beu-hi)*, en *m*, l'étable à chèvres *(a-tcheu beu-hi)*, et en *n*, l'étable à bœufs *(no-nyi beu-hi)*.

Ces dépendances et écuries mesurent au rez-de-chaussée 1 m 50 de haut, à l'étage, 1 m 80 au milieu et 1 m 30 sur les côtés. Les portes sont toutes petites.

3. L'intérieur de la maison.

Que renferme une maison de Lo-lo p'o? Commençons par la cuisine (*k'ō-ti hi* = maison à cuire le riz).

Nous y trouvons le foyer *(lo-tso)*, comprenant un ou deux fourneaux *(a-tchè ti-dou)* en briques sur lesquels sont placées les grandes marmites *(a-tchè)*.

Au-dessus du foyer est suspendu un parc-flammes *(euhl-tcha)*, fait d'un grillage en bambous, faisant l'office de toile métallique. Il sert encore à reçevoir le pot à sel *(ts'o meu-la)*, fait en bois.

En face du foyer, collée à la cloison, l'image du dieu de la cuisine *(tso-ko lo-yi)*.

Fixés à une cloison, le panier à bols *(ki-lè mo-dou)* en bambous tressés, et un autre plus petit pour les bâtonnets *(a-djou ka-tou)*.

Nous avons ensuite, au petit bonheur 1⁰ le baquet pour faire cuire le riz ou le maïs à l'étuvée *(chè-pyé meu-nyi)*, et son couvercle *(chè-pyé beudou)*; 2⁰ des vases en terre cuite pour tremper les légumes, il y en a de grands *(go-la mo)* et des petits *(go-la zo)*; 3⁰ une planche assez épaisse *(pè-pi beu-dou)* sur laquelle on hache les légumes et la viande; 4⁰ un couteau-hachoir *(a-t'o bo-ta)*; 5⁰ une grande louche *(vè-geu)*; 6⁰ une passoire faite de fins bambous tressés *(tcho-li)*; 7⁰ des pincettes *(heu mè-nyo)*; 8⁰ une planchette en forme de pelle *(djyé lè-pi)* servant à retirer les cendres *(ko-fou)* du four *(a-tchè si-dou)*; 9⁰ un petit balai *(mi-seu)* pour nettoyer les marmites; 10⁰ un baquet à résidus *(vè vi lou-tou)*; 11⁰ une planche épaisse *(vè dzo so-pè)* sur laquelle on coupe les légumes des cochons; 12⁰ deux seaux *(t'o)*; 13⁰ une grande cuiller en bois pour puiser l'eau *(vi-dyé keu-pyo)*; 14⁰ un petit baquet en bois pour la toilette *(po-mè ts'eu la)*; 15⁰ un autre baquet plus grand pour nourrir les cochons *(vè dzo pa-la)*.

Une des cloisons de la cuisine, dans les pays de montagnes du moins, est perçée d'un trou en forme de fenêtre, par où l'on

puise l'eau dans un grand réservoir *(vi-dyé lou-tou)*, déposé à l'extérieur. Ce réservoir est un gros tronc d'arbre creusé en forme d'auge. L'eau y arrive directement de la source par des canaux *(vi-dzé)*, faits également de troncs d'arbres creusés.

Sur le promenoir de la maison principale, on trouve ordinairement pendus au mur les instruments de labour, charrue, herse, puis l'auge à battre le riz *(shyé-po)*. A terre, toujours sur le promenoir, l'auge à décortiquer le riz *(lè tseu tou)* avec les pilons *(lè tseu mè)*. Cette auge est une grosse racine d'arbre, creusée en forme de vase élevé.

Nous trouvons ensuite la meule et ses accessoires. D'abord deux pieds *(la ka tsè)* croisés qu'on enlace l'un dans l'autre. Sur ces deux pieds enlacés, un tronc d'arbre creusé en forme d'auge, pour reçevoir la farine. Cette auge *(nyi-bè-la)* forme rigole à un bout par où l'on peut balayer la farine, elle mesure $0^{m}50$ de large, et $1^{m}00$ de long. En travers de cette auge, deux règles sont placées sur lesquelles repose la meule *(nyi-bè)*, qui est en deux pierres cylindriques dont les faces opposées sont gravées de stries contrariées.

On trouve encore une espèce de grand panier servant de table (*mo tchè-tseu* = table de bambous). En bambous finement tressés, cette table mesure $0^{m}40$ de haut, $0^{m}60$ de long et $0^{m}60$ de large. En dessous, on y nourrit les jeunes poussins.

Souvent aussi on trouve des tables en bois de $0^{m}40$ de haut, $0^{m}40$ de large, et $1^{m}50$ de long.

Pendus à la cloison du promenoir, un peu plus haut que le sol, on voit deux ou trois vieux paniers avec de la paille, servant de pondoirs aux poules *(yi-mo tch'eu ka-t'eu)*.

L'auge à piler le riz, la meule et la table se trouvent souvent aussi dans la chambre du milieu, ou même à la cuisine.

Dans les chambres d'à côté, se trouvent les lits, également dans les dépendances, quand la famille est nombreuse. Chaque ménage possède généralement son compartiment.

Un lit *(yi-dou t'i p'o)* se compose de la carcasse *(yi-dou djo-ta)*, un simple encadrement en bois épais, reposant sur quatre pieds. Enchâssés dans cet encadrement, des gros bambous fendus

en deux, servant de grillage *(shyé-bè)*, sur ce grillage, une natte en fins bambous tressés *(mo tè)*, recouverte d'une couverture en feutre, en guise de matelas *(heu-beu ka-tè to)*. L'oreiller *(vou k'a do)* est un simple morceau de bois, parfois aussi, un sac en toile de chanvre, rempli de son de sarrasin. Pour se couvrir, un simple feutre *(heu-beu)*, parfois aussi une couverture ouatée *(meu lo-bo)*, achetée chez les Chinois.

Au milieu de chaque chambre habitée, non loin du lit, un trou en forme de brasero *(kou-tcheu bè-zo)*, où l'on brûle de grosses bûches.

Nous trouvons encore: deux ou trois petites armoires *(djeu-dè)*; quelques bancs en paille *(seu tseu tè)*; des cribles pour les grains *(oh)*; des hottes *(ka-tcheu)*; des paniers tout petits *(ka-ti)* en bambous tressés, recouverts d'une couche de boue mélangée à de la bouse, d'autres petits paniers *(ké-mè nè ka-ti)* bien tressés, non recouverts de boue, servant à déposer le fil de chanvre, les objets de couture, etc., et des paniers à bras *(ka-p'eu)*; des courges vidées en forme des bouteilles *(mo p'eu)* pour porter l'eau à boire à la montagne, d'autres courges en bouteilles artistiquement revêtues d'un treillage en bambous *(mo-k'a ti-to)*; des paniers *(tcheu-tchè)* sans rebord d'un côté, servant à ramasser le fumier, les balayures, ou même à puiser les grains, ces mêmes paniers *(tcheu-tchè va)*, servant à laver les légumes; enfin les grands paniers-greniers cylindriques *(peu-dou)* en bambous tressés, lutés à la boue et à la bouse, sans compter un ou deux métiers à tisser.

Les portes sont fermées à l'aide de cadenas chinois *(so)*.

Les écuries ne sont vidées que deux fois par an, à l'époque où on met les engrais dans les champs. On évite cependant que ces écuries deviennent des fosses à boue fétide, en recouvrant chaque jour le fumier d'une couche de paille ou de feuilles d'arbres, le purin par ailleurs s'échappant facilement.

Les lampes chinoises à huile *(a-to teu)* très-rudimentaires ne sont pas absolument inconnues. On s'en sert très-peu, surtout dans la montagne, où pour s'éclairer, on fait usage de torches. Pour les soirées, on trouve suffisante la lumière du brasero.

ARTICLE VI.

Moyens d'existence.

1. Généralités. — 2. Division du travail quant au temps et aux personnes. — 3. Différentes espèces de plantes cultivées. — 4. Outils. — 5. Fabrication de l'alcool. — 6. Fabrication de l'huile. — 7. Animaux domestiques. — 8. Chasse. — 9. Pêche.

1. Généralités.

Les Lo-lo au Yun-nan sont essentiellement des agriculteurs, élevant beaucoup de bestiaux.

La chasse, et, dans certains pays, la pêche, quoique fort en honneur, ne sont pour eux que des distractions.

Dans les pays de plaines, la culture du riz est la plus importante avec celle du maïs.

Dans les pays de montagnes, le maïs et le sarrasin priment tout. Cependant, même dans la montagne, partout où la nature du sol et la présence de l'eau le permettent, on aménage des rizières en étage.

Si le riz n'est pas, généralement parlant, la nourriture principale des Lo-lo, ils tiennent toutefois à en posséder toujours une certaine provision pour les grandes circonstances. Aussi, même dans les pays de montagnes, on rencontre également des rizières, dites «rizières de montagnes». Celles-ci ne recevant que les eaux de pluies, la récolte en est toujours plus ou moins problématique.

2. Division du travail quant au temps et aux personnes.

Les journées sont bien occupées chez les Lo-lo. Voici, grosso modo, l'emploi du temps chez eux pour chaque mois de l'année:

1ère lune. — On prépare les champs de la montagne pour le sarrasin *(gou mi p'o)* retourner les champs à sarrasin.

2ème lune. — On sème le sarrasin *(gou cheu)*, on sème le riz *(tsè cheu)*, on cueille les fèves, on porte le fumier, et on récolte l'opium.

3ème lune. — On inonde les rizières *(bè di k'i)*, on laboure *(mi mo)*, on herse *(mi k'yé)*, et on repique le riz *(mi tch'eu)*.

4ème lune. — On laboure et on sème le maïs *(cho-peu cheu)*, on sème le sorgho *(lou cheu)*, on sème le millet *(ts'eu cheu)*, on plante les haricots *(no-pi t'cheu)*, et les courges *(a-peu tch'eu)*, et on sème le tabac ordinaire *(a-keu cheu)*.

5ème lune. — On sarcle le maïs *(cho-peu mi kè)*, etc.

6ème lune. — On va à la cueillette du *ho-ts'ao, ké-mè ga*.

7ème lune. — On coupe le riz *(tsè vi)* et on le bat *(tsè koua)*. On récolte les haricots et de nouveau on prépare les terrains pour la petite culture.

8ème lune. — On plante les fèves *(no tch'eu)*, on sème l'orge *(zeu cheu)*, le froment *(cho cheu)*, l'opium *(a-keu cheu)*, on plante les pois *(no-va t'cheu)*.

9ème lune. — Récolte du tabac ordinaire, du maïs *(cho-peu kè)*, du sorgho *(lou-tsè)*.

10ème lune. — On coupe les bois pour la construction des maisons *(hi veu)*, on coupe l'herbe pour couvrir les maisons *(cheu-hè vi)*, on coupe la provision de bois pour l'année *(seu dè)*.

11ème et 12ème lune. — On fait la provision des torches *(cho-bo ngeu)*, on apporte à la maison le bois *(seu beu)* précédemment coupé à la montagne, et on construit les maisons.

Les femmes travaillent avec les hommes, mais certains travaux reviennent en principe aux hommes, d'autres, aux femmes.

Les travaux de labour et de hersage, le battage du riz, le port des matériaux de construction, la coupe du gros bois de chauffage, la coupe des torches: sont du ressort des hommes.

Le repiquage, le nettoyage des rizières, la coupe du riz: sont du ressort des femmes.

Tous les autres travaux sont faits en commun par les gens des deux sexes.

Pour le port des charges, les hommes emploient généralement, un bâton *(ta-kè t'i-mo)*, servant à porter *(pi)* les fardeaux en balançoire sur l'épaule. La charge est attachée directement à chaque

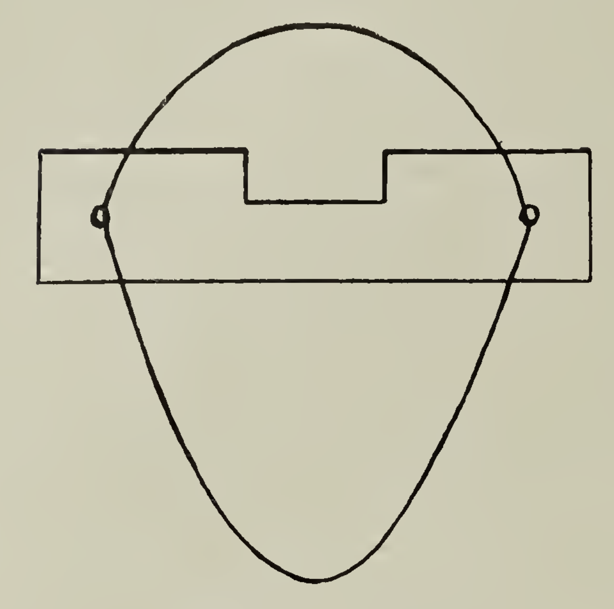


Figure IV. *(a-pè.)*

extrémité du bâton, contrairement à ce qui a lieu chez les Chinois du Yunnan, qui laissent pendre la charge presque à terre.

Les femmes, elles, portent toujours sur le dos *(beu)*. A cet effet, elles se servent d'un plateau en bois *(a-pè)* qui se place sur les épaules, en offrant au cou une échancrure. Un trou de chaque côté de la planchette laisse passer une corde-ceinture dont le haut repose sur le front de la porteuse, tandis que le bas sert à accrocher la hotte (v. fig. IV et fig. V).



Figure V.
Femme lo-lo portant un fardeau à l'aide de la planchette *(a-pè)*, d'après un dessin chinois.

Pour le port de certains objets, du fumier, par exemple, les hommes se servent également de cette planchette, mais eux, font reposer tout le fardeau sur les épaules et non sur le front.

Les Li-sou se servent également de cet instrument pour porter les palanquins, dont les brancards sont attachés de chaque côté de la planchette.

Pour le port du bois dans les montagnes, les femmes se servent en plus d'un autre instrument, appelé *(vè-ka)*. Il se compose 1° d'un châssis formé de deux branches verticales, réunies horizontalement par des battants dans lesquels est enchassé un treillage en bambous pour protéger le dos; 2° de deux tringles volantes fixées en bas du châssis, et

retenues en haut à ce châssis par des cordes (v. figure VI). La charge de bois se place entre le châssis et les tringles.

3. Différentes espèces de plantes cultivées.

Le riz mûr est coupé à la faucille, et presque toujours battu dans la rizière. Si on le bat le jour même de la coupe, on le fait sécher *(tsè vi leu)* un ou deux jours à la maison avant de l'emmagasiner. Si on ne le bat qu'après qu'il a séché dans la rizière, on l'emmagasine de suite, soit dans les grands paniers cylindriques *(peu-dou)*, soit dans les greniers spéciaux *(tsè k'i k'a)*. Ces greniers sont construits dans un coin d'une chambre. Le pignon sert de cloison; avec des petits troncs d'arbres ajoutés horizontalement les uns au-dessus des autres, on forme la devanture du grenier. Les interstices sont bouchés avec de la boue.

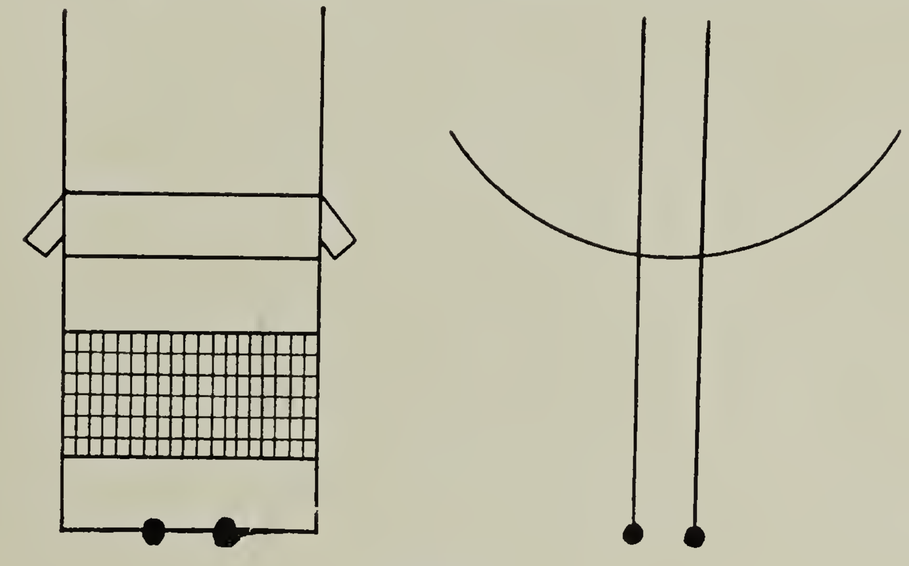


Figure VI.

Le riz gluant *(tsè nya)* est semé et repiqué en même temps que le riz ordinaire, on le récolte 7 ou 8 jours après. On le mange comme l'autre riz, cuit à l'étuvée, ou plus souvent encore, on le réserve pour la fabrication des pâtisseries. Dans ce cas, on le réduit en farine avec la même meule qui sert pour le maïs, le sarrasin, etc.

On cultive plusieurs espèces de maïs *(cho-p'eu)*, à savoir: le maïs rouge *(cho nyi)*, le maïs noir *(cho nè)*, le maïs blanc *(cho p'i)*, le maïs jaune *(cho chè)*, le maïs bleu *(cho la zo)*. Le blanc, le jaune et le bleu sont les plus cultivés, cette dernière espèce est aussi la plus vite mûre: on la récolte dès la 7ème lune.

On cultive trois espèces de sorgho, à savoir: le sorgho-riz *(lou-tsè)*, le sorgho gluant *(lou-nya)*, et le sorgho? *(lou mè-tcha)*. Le sorgho est semé à la volée, et on laboure après le semage.

Le sarrasin est de deux sortes: le sarrasin sucré *(gou tch'eu)*, récolté à la 7ème lune, et le sarrasin amer *(gou k'a)*, récolté à la 11ème lune.

Les Lo-lo p'o font un grand usage de la patate *(mè)*. A la 7ème lune, ils en récoltent une espèce sauvage *(mẹ̀ tch'o)*, et une espèce cultivée *(mè nè)*.

A la 7ème lune également, ils coupent les fruits des cactus, très-abondants dans leurs pays chauds. Ils en distinguent deux sortes. Celle ordinaire, en forme d'arbre, sans tranches *(ko-pè dzeu)*, qui sert à faire des haies, celle à tranches larges *(ko-pè pi-li-tcho)*, dont on mange les fruits *(ko-pè sè)*, et dont on nourrit aussi les cochons.

Les haricots cultivés sont de trois sortes: les blancs-rouges ou fleuris *(no-nyi-mo bo)*, les blancs *(no-nyi-mo p'i)*, et les courts *(no-nyi-mo t'eu-leu)*.

Les haricots comme les courges sont ordinairement cultivés dans l'intervalle des sillons de champs de maïs.

Autour des villages, poussent les arbres fruitiers: grenadiers, poiriers, pêchers, noyers, etc.

4. Outils.

Leurs outils de culture ne sont pas différents en général de ceux en usage chez les Chinois ou chez les Min-kia:

Charrue *(lo-k'yé)* légère, à soc *(lo-k'yé vou-di)* de bois, garni de fer.

Herse *(k'yé)* à longues dents en bois.

Houe *(ts'eu-mo)*. Trois espèces, à savoir: une large *(ts'eu-mo pè-hi)*, une moins large *(ts'eu-mo mè-tch'eu)*, une petite, étroite en longueur et en largeur *(ts'eu-mo a-go zo)*, servant à bêcher les patates, par exemple.

Faucille, deux espèces: l'ordinaire *(mi-tso)* pour couper l'herbe, le riz, les branches d'arbres, la petite, appelée faucille à main *(lè mi-tso)*, pour couper les feuilles, le sorgho, etc.

Pour le décortiquage, on ne voit guère, dans la montagne, que le pilon à main *(lè tseu-tou)*, dont j'ai parlé plus haut.

Dans la plaine, le pilon à pied est davantage employé *(tch'eu tseu tè-lou)*. Il se compose d'un levier *A*, articulé en *B* par un tronc d'arbre, et portant un pilon *C* qui retombe dans un mortier en pierre ou en bois *D*, enfoncé dans le sol (v. fig. VII). Deux individus soulèvent le

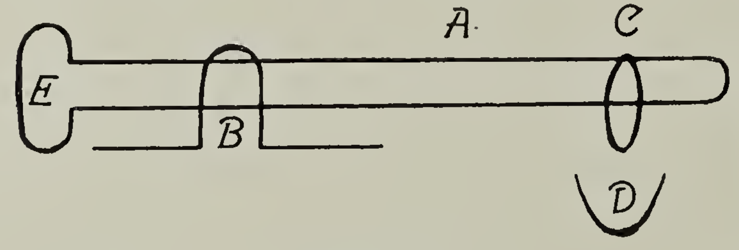


Figure VII.

pilon en appuyant avec un pied sur l'extrémité opposée *E*, en dessous de laquelle se trouve un trou. Il le laisse retomber sur le riz placé dans le mortier.

Dans la plaine encore, on rencontre le pilon à eau *(vi tseu tè-lou)*. Ici le levier *A* est creusé en auge *E* à l'extrémité opposée au pilon *C*

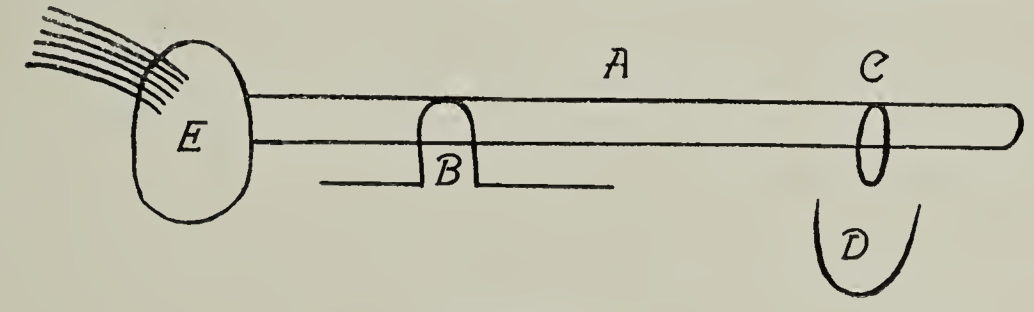


Figure VIII.

(v. fig. VIII). A l'état normal, la partie où est agencé le pilon, est plus lourde que la partie de l'auge. L'eau, amenée par un conduit, remplit l'auge *E*. Ce côté devient alors plus lourd, et bascule autour de l'axe *B*, soulevant ainsi le pilon *C*. Dans ce mouvement, l'eau s'écoule de l'auge, tandis que le pilon retombe dans le mortier *D*.

5. Fabrication de l'alcool.

Chaque famille, dans la montagne du moins, fabrique son alcool *(djeu-bè k'o)*, au fur et à mesure de ses besoins personnels.

Pour ce faire, on dépose un boisseau de sorgho dans la marmite à faire cuire le riz, avec de l'eau froide. On le fait bouillir jusqu'à ce qu'il devienne tendre. Alors on emplit la marmite avec de l'eau froide, de façon que les ordures surnagent et qu'on puisse facilement les enlever. On passe au crible *(djeu-bè tch'a lo-tch'o)*, l'eau sert à nourrir les cochons.

Le sorgho bouilli est répandu sur un grand panier *(djeu dyé ouo-mo)*, plat et rond. Quand il est refroidi, on y mélange le ferment *(ddy)*.

On emploie, ou le ferment acheté chez les Chinois (en chinois *tsiou io* [1]) que les Lo-lo nomment *ddy p'i zo* = ferment blanchâtre, ou le ferment fabriqué par les Lo-lo eux-mêmes, et appelé *ddy nè* = ferment noir.

Pour la fabriquer, ils se servent de la racine de deux plantes. D'après le P. Ducloux, botaniste distingué de la Mission du Yun-nan, l'une de ces plantes serait une «Véronique», l'autre, une «Ainslicea».

Ces racines sont écrasées, passées à l'eau chaude et mélangées ensuite avec de la farine de sarrasin.

Le ferment mélangé au sorgho bouilli, on brasse bien, et on dépose le tout, pour une nuit, dans un panier en bambous finement tressés *(djeu heu p'eu-d'ou).*

Le lendemain matin, on le met en jarre *(djeu ou-t'eu)*, qu'on recouvre, en hiver, d'une peau de chèvre. On l'y garde ainsi six ou sept jours.

Pour la distillation, on se sert d'une boîte ressemblant à celle qui sert à faire cuire le riz à l'étuvée, mais elle est plus haute avec le fond plus large et le sommet plus étroit. On l'appelle *(k'o meu-nyi).*

Dans la grande marmite qui sert à faire cuire le riz, on verse un peu d'eau froide; au-dessus de cette eau, on place deux bâtons croisés *(meu-nyi t'o)*, sur lesquels on dépose un treillis *(meu-nyi dzeu)* en bambous tressés. Sur ce treillis, on fait reposer la grande boîte, en bouchant les vides du bas avec une grosse corde en chanvre.

Dans la boîte, on verse le sorgho fermenté.

A 7 ou 8 centimètres du sommet de la boîte se trouve un trou. On place un plateau en cuivre au-dessus du sorgho. Ce plateau *(swé-pè)* possède un entonnoir à un de ses côtés. On fait dépasser cet entonnoir par le trou de la boîte. Le plateau est maintenu par des cordes. Au-dessus de la boîte, on place une petite marmite avec de l'eau froide.

On allume le feu, et petit-à-petit l'alcool descend par l'entonnoir dans une cruche *(djeu-bè byê)* placée en dessous.

L'alcool distillé, les détritus *(tch'o ho)* sont donnés aux cochons.

6. Fabrication de l'huile.

Pour la cuisine, la graisse de porc est souvent remplacée par l'huile de noix. Chaque famille fabrique son huile. On récolte les noix à la 8e lune. Quand elles sont bien sèches, on les écrase avec un gros maillet sur une grande pierre plate.

Ainsi réduites en miettes, on les fait bouillir, le fruit comme l'enveloppe, dans la marmite à cuire le riz.

On remue souvent, et tout doucement on recueille l'huile à la surface. On ajoute de l'eau froide, et quand elle est bouillante, on remue de nouveau et on recueille encore l'huile à la surface. Et c'est toujours ainsi, jusqu'à exstinction.

7. Animaux domestiques.

Les Lo-lo p'o élèvent des bœufs *(no-nyi)*, des ânes *(ta-lo)*, des chevaux *(mou)* et des buffles *(è-lè)*, dans la plaine. Beaucoup de familles possèdent une ou deux juments *(mou mo)*. Ils nourrissent des porcs *(vè)*, des poules *(yi)*, des moutons *(ya)* et des chèvres *(a-tcheu)*, en grande quantité.

M. Soulié * dit p. 18: «Au Yun-nan . . . les chèvres ne font pas l'objet d'un élevage très-important.» C'est une profonde erreur. L'élevage des chèvres est une spécialité chez presque tous les Lo-lo du Yun-nan; et cet élevage est au Yun-nan beaucoup plus considérable encore que celui des moutons.

A l'extérieur des maisons, on voit souvent, appliquées contre un mur, ou au pied d'un gros arbre, des parties de troncs d'arbres creusées, fermées aux deux extrémités avec de la glaise, et percées d'un petit orifice au milieu. Ce sont des ruches. La cire est échangée contre du sel, le miel excellent est consommé par les indigènes eux-mêmes.

Les chiens *(a-no)*, gardiens de la maison et des troupeaux, sont bien soignés, comme les chats *(vou-mi)* aussi.

Chaque jour, du matin au soir, les troupeaux de bœufs et de chèvres, sont conduits à la montagne pour pâturer. Le métier de pasteurs est dévolu aux deux sexes indistinctement. Dès l'âge de 7 à 8 ans, les enfants font paître les animaux; ils vont ordinairement par groupes de 3 ou 4, avec une personne plus âgée.

Les Lo-lo p'o ne traient ni les vaches ni les chèvres; encore moins donc font-ils usage de lait ou de fromage.

Je ne connais guère du reste que la tribu des *Sa-gni*, ayant la spécialité de traire les chèvres, et de faire un excellent fromage avec leur lait.

Chez les Lo-lo p'o, l'élevage des cochons se fait en grand. On échange les petits contre du sel apporté de Pé-ien-tsin par les Chinois. Chaque jour, de midi à trois heures, on mène paître les cochons. C'est une corvée réservée à la vieille qui reste à la maison pour faire la cuisine.

---

* La Province du Yun-nan. Hanoï-Imprimerie d'Extrême-Orient 1908.

Ils châtrent eux-mêmes la plupart de leurs animaux. On châtre surtout les boucs *(a-tcheu dè)*, 8 ou 9 mois après la naissance, les cochons *(vè mi)*, 4 ou 5 mois après la naissance, les taureaux *(no-nyi dè-hè)*, après deux ans, les coqs *(yi mi)* à 5 mois.

Ils ne mangent pas la viande de chien, pas plus que celle de chat ou de cheval. C'est par simple répugnance, et nullement par interdiction rituelle. Dans certaines tribus, cette répugnance n'existe même pas, et cependant, même dans ces tribus, ce ne sont que quelques individus qui mangent de cette viande de chien.

Quoiqu'il en soit, ainsi que je l'ai déjà dit, chez eux, le chien est bien traité, à cause des services qu'il rend comme gardien des maisons et surtout des troupeaux.

Bien plus, à la fête de la nouvelle récolte, et dans certains villages, le jour du nouvel an, et le jour où l'on tue le cochon du nouvel an, on nourrit les chiens avant les gens, et cela, en souvenir et en reconnaissance d'un signalé service rendu par un des leurs à l'humanité souffrante.

En ce temps-là, disent les Lo-lo p'o, nos ancêtres n'avaient à manger que des herbes, des feuilles et des racines. Ils n'avaient pour se vêtir que des feuilles d'arbres. Ils avaient faim, et les chiens aussi souffraient du même mal.

Or, un chien fut assez mâlin pour monter au ciel, où il implora le secours de Dieu pour les hommes et pour lui. Et Dieu lui remit des graines qu'il apporta aux hommes pour les semer.

En reconnaissance de ce signalé service, chaque année en la fête de la nouvelle récolte, les chiens sont nourris les premiers et ont de la viande, eux qui, le reste du temps, doivent se contenter des os. Et c'est très-sérieusement que les Vieux, avant de se mettre à table en ce jour, disent aux enfants: «*Dzo-cheu a-no vou tsè-la; ya-lo a-heu tcho* = les choses que nous mangeons, c'est le chien qui nous les a apportées; c'est lui qu'il faut d'abord nourrir.»

Cette coutume existe également, me dit-on, chez les Chinois du pays de K'iu-tsin. Qui du Chinois ou du Lo-lo l'a empruntée à son voisin? — J'ignore!

Dans tous les pays, les chiens chassent instinctivement les chats. Pour leur faire passer cette habitude, les femmes lo-lo ont

un moyen qu'elles disent infaillible! On prend le chat et on lui fait saluer le chien, en disant: «*Vou-mi a-no vou-di t'eu* = le chat prosterne la tête devant le chien!» Malgré les dires de mes braves Lo-lo mo, j'ai souvent constaté que le meilleur moyen est encore de bien fouetter les chiens pour leur faire passer cette mauvaise habitude. J'ai retrouvé cette même coutume chez des Chinois de K'iu-tsin.

8. Chasse.

Quoique dans toutes les tribus lo-lo, la chasse soit fort en honneur, ce n'est cependant partout qu'un agréable passe-temps.

Les Lo-lo p'o ne font pas exception à la règle générale. Chez eux, la chasse aux souris *(hè ouo-tou yi)* prime toutes les autres. Au printemps surtout, les hommes y consacrent tous leurs moments libres. On prend les souris avec un piège à bascule *(hè ouo-tou)*, la bascule est une grande pierre plate.

C'est le mets le plus succulent que connaissent les Indigènes. Celles des champs, de la montagne, sont délicieuses, dit-on. Celles des maisons sont sales, aussi n'y a-t-il que les enfants qui en mangent parfois. On ne distingue pas entre souris et rats, qui portent du reste le même nom *(hè)*.

Une fois prises, on les ouvre pour le nettoyage, on les grille sur la braise et on les mange ainsi rôties. C'est meilleur que la chair du faisan.

On chasse également le daim musqué, le coq de bruyère, le faisan, l'antilope, le lièvre, et le singe et l'ours à miel.

Pour ces chasses, on ne se sert guère du fusil, qui n'est pas encore très-répandu chez les *Lo-lo p'o*. On se sert plutôt de lacets, faits de cordes de palmier. Il y en a de deux sortes. L'un, ordinaire *(ouo-tou)*, prend les bêtes par les pattes, l'autre *(lè-sè ouo-do)*, les prend par le cou. Dans la plaine, on se sert d'avantage de filets. Les uns sont à grandes mailles *(tcheu-p'eu)*, les autres à petites mailles *(lo p'eu)*.

Les fusils sont à amorces, ou plus souvent encore à mèche.

Les Lo-lo ont-ils su fabriquer des fusils avant l'arrivée des Chinois? J'en doute! A vrai dire, le mot *(tch'ou)* «fusil» est bien

lo-lo; mais quoiqu'il en soit, de nos jours, ces braves ne savent guère les fabriquer.

La poudre, appelée *ho-yo* comme en chinois, est également achetée, et non fabriquée par les Lo-lo p'o. Cependant les *A-hi* du pays de Lou-lan la font eux-mêmes.

Outre les fusils, on se sert aussi de lances, de triangles, de sabres, le tout chinois.

Une autre arme bien lo-lo, c'est l'arbalète. Chaque enfant a la sienne, chaque homme a la sienne.

L'arbalète ordinaire *(kyé)* mesure 1 mètre. La flèche *(kyé tcheu)* mesure 0 m 25, elle se termine en pointe et ne possède que deux plumes *(kyé tcheu heu)*. Ces flèches sont portées dans un petit carquois *(kyé tcheu k'i-dou)* en petits bambous tressés.

Habitués à s'en servir dès leur plus bas âge, les *Lo-lo p'o* sont très habiles à tirer. Ils n'empoisonnent pas leurs flèches.

Baber* nous dit: «Les Lo-lo ont des arcs qu'il faut trois hommes pour tendre.» C'est quelque peu exagéré, c'est une hyperbole chinoise pour signifier que ce bandage exige une certaine force, plus que pour les arcs chinois.

9. Pêche.

La pêche, pour les Lo-lo p'o qui sont auprès des rivières, est un passe-temps de pratique assez courante.

On pêche à la ligne *(ngo pa)*, les hameçons *(ngo pa veu)* sont faits avec des aiguilles *(veu)* à coudre.

On pêche aussi à la ligne, mais sans hameçon *(ngo no)*. La perche est alors toute petite, et l'on attache un long ver de terre *(a-di)* directement à la ficelle.

Plus à la mode sont les pêches 1° à la nasse *(tcheu-keu)*, 2° à l'épervier *(ngo dyé)*, 3° et au filet *(ngo p'eu)*.

A certaine époque de l'année, on fait même des installations de pêche, comme plans inclinés, barrages, etc.

Il existe enfin une pêche curieuse chez les Lo-lo p'o. Je l'appellerais volontiers «pêche commune des années où il ne pleut

---

* v. Devéria, *l. c.* p. 149.

pas». Je lui crois une origine superstitieuse, quoique les gens m'assurent le contraire.

En effet, si jusqu'au 13 de la 5ème lune, il ne pleut pas, le 13 on pêche le poisson *ngo* à la pêche par empoisonnement *(ngo t'o)*. A cet effet, les chefs de tous les villages se réunissent et délibèrent sur l'heure où aura lieu la pêche. On prend la résolution de veiller à ce qu'aucun village n'aille à la pêche avant les autres: il faut s'y rendre tous ensemble, pour que les chances soient égales.

Chaque village fait provision de racines amères d'un arbre appelé *(cheu tcho)*. On les écrase, et on les fait sécher. Au jour dit (le 13), on éparpille ces racines dans la rivière pour engourdir le poisson, et au moment convenu, tout le monde, hommes, femmes et enfants, sautent à l'eau et attrape les poissons.

S'il pleut avant cette époque, la pêche n'a pas lieu, faute de temps, dit-on. S'il pleut, en effet, les travaux des champs sont plus pressants.

ARTICLE VII.

Vêtements et parures.

1. Généralités. — 2. Vêtements des hommes. — 3. Vêtements des femmes.

---

1. Généralités.

Le costume varie chez toutes les tribus lo-lo, pour les femmes du moins. Chez les hommes, il tend de plus en plus à se rapprocher du costume chinois; sauf cependant la robe, qui n'est encore que l'apanage des plus enchinoisés, comme, par exemple, ceux du P'in-y hien. Avec l'introduction des cotonnades au Yun-nan et leur bon marché, les habits en chanvre disparaissent petit-à-petit.

Dans presque toutes les tribus, les femmes affectionnent les perles, et les cauris, qui servaient autrefois de monnaie. Généralement, les hommes portent le turban de préférence à la calotte chinoise, qui s'introduit elle aussi de plus en plus. Hommes et femmes ont souvent une peau de chèvre ou de mouton au-dessus de leurs habits.

Les Lo-lo du Yun-nan se rasent la tête à la chinoise et portent la queue. Souvent, au lieu de la laisser pendre sur le dos, ils l'enroulent sous le turban, autour de la tête. C'ést du reste plus commode pour travailler.

Il y a cinq ans, on me signalait toutefois des *Sa-gni* au district de K'iou-pé, chez qui les hommes portaient toute la chevelure comme les femmes. Des *Mi-si p'o* m'affirment qu'il en est de même chez une tribu lo-lo au Ta-yao hien non loin du Kin-cha kiang. J'ignore le nom indigène de cette tribu, appelée *Ts'a nè tè p'o* par les *Mi-si.*

Quoiqu'il en soit, la queue, chez les Lo-lo, ne remonte pas à une bien haute antiquité. Il me semble que la corne était d'usage courant chez eux, il n'y a pas très-longtemps encore. En effet, les

auteurs chinois, parlant de ceux du Koui-tcheou et de l'est du Yun-nan, écrivent: «Les hommes (tant chez les Noirs que chez les Blancs) lient leurs cheveux en une touffe avec une étoffe bleue, et l'attachent sur le front comme une corne» *.

Cette corne, à ma connaissance, n'est plus portée de nos jours que par les Lo-lo du Léang-chan. Voici à cet effet ce que m'écrit le P. Martin: «Ici, les Noirs, les Blancs et les Esclaves portent la corne, mais seulement quand il leur plait, et surtout quand ils veulent s'habiller solennellement.

«Porter la corne, se dit: *Dzeu tyé t'i*, m. à m. «chevelure enroulée enrouler». C'est une injure sanglante que de prendre un Lo-lo par sa corne.

«Tous les Lo-lo, même les Indépendants, se rasent la tête, et tressent leurs cheveux d'une tresse unique. C'est cette tresse qui est érigée en forme de corne, soutenue dans le turban. Le plus souvent, sauf toujours évidemment dans les grandes occasions, ils enroulent leur tresse autour de la tête, jamais, ils ne la laissent pendre derrière comme les Chinois.»

Les auteurs chinois nous signalent encore une autre vieille coutume lo-lo, celle de porter les longs favoris et de se raser la barbe au-dessus de la bouche! Cette coutume existe encore chez les *Ou-lou p'ou* du pays de Lo-p'in tcheou et chez nombre d'autres Lo-lo des pays frontières Yun-nan-Koui-tcheou.

Ceci dit, venons-en aux vêtements et parures des Lo-lo p'o.

Chez eux, tous les habits des deux sexes étaient en chanvre, il n'y a pas fort longtemps encore.

Les Chinois se moquent facilement des gens habillés de chanvre, aussi cette étoffe disparaît de plus en plus, surtout dans la plaine, pour faire place aux étoffes chinoises. C'est du reste moins coûteux et moins pénible. Ainsi, dans la plaine de Kou-ti, au lieu de filer et de tisser le chanvre, les femmes lo-lo préfèrent passer leur temps à tresser des sandales en paille qu'elles vendent, 8 sapèques la paire, aux marchands chinois de P'in-tchouan kai, qui, eux, les revendent 13 à 15 sapèques, la paire.

---

* v. Cordier, *l. c.* p. 5 et suiv.

2. Vêtements des hommes.

Les hommes portent un pantalon et une ou deux vestes.

Le pantalon *(mè-nyi)* est de deux sortes. Ou bien, court mais très-large, n'arrivant qu'aux genoux, ou bien, plus étroit, mais arrivant à la cheville.

Le pantalon est retenu par une ceinture *(pè-cheu)* assez longue, dont les deux bouts avec franges travaillées *(lou)* descendent entre les jambes. La ceinture est faite, ou avec l'étoffe chinoise et s'appelle alors *mé nè lou pè-cheu*, ou en chanvre et porte alors le nom de *mé p'i lou pè-cheu*.

Mé nè signifie «étoffe noire», c'est le *ts'in pou* [1] chinois, une toile d'un bleu noir.

Mé p'i signifie «étoffe blanche», dans le cas présent on désigne ainsi la toile de chanvre.

Ces ceintures mesurent 0 m 13 de largeur sur 1 m 70 de long. Les franges pendent à chaque bout. Egalement, à chaque bout de la ceinture en chanvre, au moment du tissage, on intercale 26 ou 30 rangées de fil bleu chinois, sur une longueur de 0 m 20.

Les jeunes gens, surtout dans les grandes occasions, portent souvent aussi la ceinture chinoise en cotonnade blanche *(pyo lou pè-cheu)*, avec les deux bouts en étoffe noire et floritures.

Les vestes *(pya)* sont de deux sortes, et l'on porte souvent les deux espèces à la fois.

La première *(pya mé mo dja)* se boutonne sur le côté et porte au col un tout petit liseré.

En haut, sur côté, deux boutonnières *(nyo-pa)* se touchant presque, avec boutons *(nyou-dze)* en fil, une autre boutonnière, sous le bras, et deux autres en bas, se touchant presque, comme celles du haut. Souvent on y coud une poche *(to-teu-zo)* d'un côté, laquelle ne se voit pas à l'extérieur.

La seconde veste *(pya hè bè)* se boutonne *(nyou-dze kè)* au milieu. Il y a six boutonnières avec vrais boutons chinois *(pa-kè nyou-dze)*. Au col, un tout petit liseré de même couleur que les boutonnières. Les manches, étroites, arrivent jusqu'aux poignets.

Aux jours de fêtes, les jeunes gens surtout, portent encore une autre ceinture (*djo sè* = ceinture des reins), au-dessus de

leurs vestes. C'est une belle pièce d'étoffe d'un noir bleu, ou rouge, ou verte, avec une petite bordure en fil blanc, aux deux bouts.

Sur la tête, les hommes portent la calotte chinoise *(ka-tou)* avec le pompon *(ka-tou dzeu-bi)* rouge. Cette calotte est portée jusqu'à usure complète. Les vieillards portent souvent le turban *(cheu-tcheu)*.

Chaque homme porte de plus sur le ventre, une saccoche *(to-to)*, soit en cuir, achetée chez les Chinois, soit en toile, fabriquée par les femmes

Il porte également, attachées à la ceinture, deux autres petites saccoches, l'une, pour le tabac *(a-keu li)*, l'autre, plus petite encore, *(pi-kou)* pour le briquet.

Ils fabriquent eux-mêmes leurs sandales *(ts'yé-tè)* en paille, ou plus souvent en herbe, longue et très-fine, appelée en chinois *chan-ts'ao* [2], en indigène *fou*. Le mari doit faire les sandales de sa femme; c'est essentiel dans le ménage. Un jour, un garçon m'avait prié de m'entremettre auprès d'une fille qu'il voulait épouser. Celle-ci me répondit: «Père, c'est, il est vrai, un excellent garçon, mais je t'en prie, ne me parle pas de lui, il ne sait même pas faire les sandales.»

Les cheveux *(vou-ts'e)* sont rasés *(vou-di tch'o)* deux ou trois fois par mois, avec un rasoir *(a-to lè vou-di tch'o-dou)* chinois, ou même avec un simple couteau de poche ordinaire. Ils se peignent *(vou-di pi)* tous les deux ou trois jours. C'est ordinairement la femme qui peigne le mari. Pour ce faire, on se sert du démêloir *(vou pi k'yé)*, et du peigne fin *(vou pi dzeu)*.

Parfois les hommes, les vieillards surtout, portent jambières en étoffe *(tcheu sè nè dou)*.

Les hommes, et surtout les jeunes gens, portent au poignet gauche, un bracelet *(lè djeu)* en cuivre ou en jade, et aux doigts, une ou deux bagues *(lè nyi-seu)* en argent.

Les hommes, se rendant à la montagne, ne se séparent pas de leur coutelas *(a-to pè)*, placé dans une gaîne *(a-to hi-gou)* en bois, portée par une ceinture *(a-to hi-gou pè-tchou* = corde de la gaîne du couteau).

3. Vêtements des femmes.

Chez les femmes, de nos jours, le pantalon, qui n'est jamais en toile de chanvre, en arrive jusqu'à la cheville. On affecte la couleur blanche, du moins dans les pays chauds. Le bas des jambes n'a pas d'ourlet, contrairement aux pantalons des hommes. C'est sans doute une coutume prise des femmes min-kia.

Chez les femmes, la ceinture, pour retenir le pantalon, est une simple corde ou ficelle.

La robe est en chanvre ou en étoffe chinoise. Elle affecte la coupe chinoise ou plutôt min-kia, mais devant, elle se termine brusquement sur le bas-ventre, et derrière, elle arrive au bas des cuisses. Elle se boutonne sur le côté. Une boutonnière existe en haut, au milieu, sous le menton, en haut, sur le côté, deux boutonnières, puis une autre, sous le bras.

Si la robe est en chanvre, elle est agrémentée d'un col noir; si elle est en étoffe bleue, le col est en noir également; si elle est en étoffe chinoise noire, le col est de couleur. . Le col et le devant de la poitrine sont agrémentés de parements *(lè-di tcha-to)*. Les manches sont larges, mais pas d'une façon exagérée, elles sont toujours avec parements et sont portées retroussées.

Par devant, elles portent toujours un tablier *(pya-mè tcheu-dou)*, qui arrive aux genoux, et recouvre les hanches et le côté de cuisses. Ce tablier est en chanvre, ou plus souvent en toile bleue chinoise, agrémenté de parements tout au tour. Il est retenu par de longues pattes, faisant deux fois le tour du ventre, et retombant par derrière, avec bouts ouvragés.

Au-dessus de la robe et du tablier, une ceinture (*zo-mè djo to* = instrument pour les reins de la fille) serrant fortement le ventre et les reins Elle est en étoffe bleue ou verte, pliée en deux, elle mesure 0 m 12 de large sur 1 m 70 de long. De chaque côté, la patte en étoffe fleurie mesure 0 m 50 de long.

Les sandales sont plus petites que celles de l'homme. Il en existe de plus une espèce particulière *(a-no kè)* pour les temps de pluie, qui ne prennent que le milieu de la plante du pied.

Les femmes qui fument le tabac, portent également suspendues à la ceinture les deux saccoches à tabac et au briquet.

Aux deux poignets, les dames portent des bracelets en argent *(p'i lè-djeu)*, ou en jade *(cha-lyou lè-djeu)*, et aux doigts, des bagues en argent, en nombre plus ou moins grand, suivant la fortune. Souvent aussi, la fille lo-lo porte à un doigt son dé à coudre *(veu to-do)*.

Les boucles d'oreilles *(no ko)* sont en cuivre, ou plus souvent en argent. Elles se composent d'une boucle *(no veu-leu)* de grandeur moyenne, dans laquelle est enfilée une sapèque en jade *(no pè)*, qui fait place dans les grandes circonstances à des pendants longs et taillés, en argent.

La chevelure n'est pas tressée. Tous les cheveux sont ramenés en arrière. Avec deux gros fils chinois *(vou pi-hi)*, on les attache au haut du cou, quis les fils descendent avec les cheveux jusqu'à la base, où l'on fait de nouveau un nœud. Après les cheveux, il reste encore 0 m 30 de fil, terminé par des franges *(lou-bè)*. Au-dessus des franges, on a enfilé trois perles très-voyantes *(la-seu neu ta-to)*. On entoure le tout autour de la tête, les franges retombant négligemment de côté.

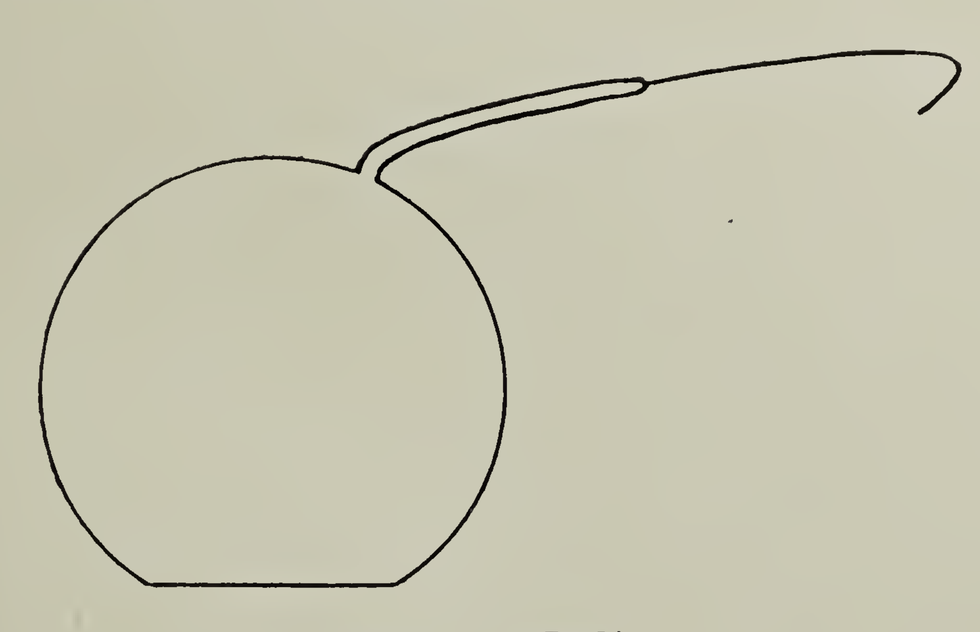


Figure IX. *Bo-bè.*

Les femmes se peignent elles-mêmes, car leur chevelure plus épaisse demande plus d'habileté pour être peignée sans douleur. Le mari cependant peigne sa femme, quand celle-ci est malade.

Sur les cheveux, les femmes portent un turban *(zo-mè cheu-tcheu)*. C'est une vraie couronne de 0 m 03 de large, faite avec une étoffe noire plissée en dix tours. Ce turban pèse 16 onces et plus. Sur le devant, on coud trois boutons d'argent *(p'i la-seu)*.

Dans la montagne, les vieilles, et dans la plaine, toutes les femmes, remplaçent ce turban par le mouchoir chinois *(cheu-tcheu zo)*, ou *(cheu-ki)*.

Pour aller à la montagne, les femmes lo-lo s'ajustent sur les reins un morceau de feutre blanc épais, avec en haut, une ceinture double qu'on passe sur les épaules, laquelle est terminée par une ceinture simple qu'on enroule autour du corps (v. p. 97 fig. IX).

Cet habit a le nom *bo-bè*. Il semble servir surtout à adoucir le poids des fardeaux. Cependant, chez les Y-li et chez les Lo-lo de Mong-hoa, les femmes le portent même dans les grandescir constances.

Quand elles ne vont pas à la montagne et aux jours de fête, les femmes remplaçent leurs sandales par des souliers en toile fleurie.

Signalons enfin, comme commun aux hommes et aux femmes, le grand chapeau chinois *(mié-mao)* [3], en Lo-lo *lo-ko*, et la peau de chèvre *(a-tcheu djeu)* avec en haut deux trous pour passer le bras. Et en plus, l'habit pour la pluie *(djyé-beu)* en cordes de palmier ou de chanvre.

ARTICLE VIII.

Industrie et commerce.

1. L'industrie en général. — 2. Filage du chanvre. — 3. Filage du *Gerbera Delavayi*. — 4. Tissage.

1. L'industrie en général.

Le Lo-lo p'o fabrique lui-même tous ses instruments ou ustensiles en bambou ou en bois.

Tout ce qui est en fer est acheté chez les Chinois. Il existe, il est vrai, quelques rares forgerons dans la tribu, mais ils ont appris le métier chez les Chinois.

Certains Lo-lo p'o, en particulier ceux du pays de Kou-ti, fabriquent des couvertures en feutre qu'ils vendent aux Chinois. Ils vont même au loin pendant plusieurs mois de l'année fabriquer de ces feutres à domicile jusqu'aux pays de Kin-tong.

Chaque village possède quelques charpentiers ou menuisiers.

A une certaine époque de l'année, surtout avant la coupe du riz, les hommes vont à la montagne piocher un tubercule (*ta peu* = tubercule du sapin), qu'ils vendent aux Chinois à raison de 70 à 80 sapèques la livre. Ce tubercule est appelé *fou-lin*[1] par les Chinois. Le P. Perny* traduit *fou-lin* par *Pachyma cocos*. Les Lo-lo comme les Chinois disent que ce tubercule pousse naturellement au bout des racines des vieux sapins de 50 à 100 ans d'âge. Ils serait produit par l'écoulement et l'infiltration de l'eau, le long du tronc de l'arbre. Les Européens, voyageurs en Chine, disent que le *fou-lin* chinois est la *Smilax china*, plus communément appelée «Squine».

---

* v. Appendice du Dictionnaire Français. Latin-Chinois. Paris 1872.

J'ai déjà parlé de l'élevage des cochons. Je n'y reviendrai pas ici.

D'aucuns Lo-lo se livrent, à leurs moments libres, à la chasse du daim musqué. Le musc pur est vendu aux Chinois au prix de 5 à 7 taëls l'once. Ceux-ci le revendent à Ta-li 18 à 20 taëls l'once, et les commerçants de Ta-li d'une poche en font deux qu'ils vendent 20 taëls l'une. Et il paraît que c'est ce dernier musc frelaté qui est le plus prisé à Paris.

Quand, pour les fêtes, les Lo-lo ont besoin de quelques sapèques, ils vont vendre un boisseau de maïs, sur le marché de P'in-tch'ouan.

Ajoutez à cela le commerce des sandales en paille fabriquées par les femmes du pays de Kou-ti, et vous aurez une idée de tout ce qui concerne l'industrie et le commerce dans la tribu des Lo-lo.

2. Filage du chanvre.

Le chanvre est semé *(dzeu cheu)* à la 4ème ou à la 5ème lune, et récolté *(dzeu vi)* à la 8e lune. Le pays des Lo-lo ne produit pas cependant la quantité de chanvre suffisante à leur consommation, aussi en achètent-ils encore beaucoup à leurs voisins, les *Y-li p'o.* Pour la récolte, la femme coupe la tige avec une faucille, tandisque l'homme en sépare immédiatement la partie supérieure.

On met ces tiges en bottes, en séparant les mâles des femelles. La femelle, dit-on, a des graines et pas de fleurs (!), le mâle a des fleurs et pas de graines (!!).

On fait sécher les tiges au soleil *(dzeu leu)* pendant environ dix jours. On les fait alors tremper dans l'eau *(dzeu ti)* pendant quatre ou cinq jours.

Le teillage *(dzeu nè)* se fait à la main. On lave la filasse *(dzeu ts'eu)*, qu'on fait sécher au soleil pendant un jour ou deux.

On trempe cette filasse dans l'eau tiède, on la lave à l'eau froide, on la tord de façon à en épuiser toute l'eau, puis on la frotte fortement sur la cuisse *(dzeu zeu).*

On l'expose au soleil, et on l'entasse au grenier. Le fil se fait au fur et à mesure du temps libre.

Avant de filer, le mari frotte encore fortement la filasse sur un morceau de bois *(dzeu hè).*

Le filage *(dzeu tsé)* est l'occupation des femmes et des filles. Tous les temps libres y sont consacrés, on file en allant à la montagne, en allant garder les troupeaux, on file en revenant de la montagne, on file tous les soirs, à la veillée. Dès l'âge de quatre ans, la fille commence à filer, c'est le premier métier qu'elle apprend.

Avant de tisser *(yi tchè)*, on tresse le fil *(dzeu-yi va)* au rouleau. On le défile *(tcheu vou djo)*, et on le fait bouillir avec de la cendre tamisée *(ts'eu-zo tsé).* On le lave à l'eau froide pour le blanchir *(ts'eu-zo ts'eu)*, et on le fait sécher *(ts'eu-zo leu).* Bien sec, on le passe rapidement dans la graisse de chèvre *(ts'eu-zo tsè ta)*, et on l'embobine *(ts'eu-zo do).*

3. Filage du *Gerbera Delavayi.*

Il est une autre espèce de fil, beaucoup plus blanc et plus solide que celui de chanvre, dont les femmes lo-lo se servent également pour tisser les étoffes. Ce fil est recueilli sur une plante que les Chinois appellent *ho ts'ao* [5]. Mais nombreuses sont les plantes diverses ainsi dénommées par les Célestes. Celle en question est appelée *ké-mè* par les Indigènes. Ça doit être, me dit le P. Ducloux, le *Gerbera Delavayi.*

A la 6ème lune, tout le monde, hommes, femmes, enfants, va à la cueillette de cette plante *(ké-mè ga yi).* On reste 8 ou 10 jours dehors, et cela plusieurs fois répétées. On mange à la montagne, on couche à la belle étoile.

On tient la provision à l'humidité. Dessous la feuille de cette plante, se trouve une couche fort blanche ressemblant quelque peu à du coton. On coupe avec les dents le haut de la feuille. Par cette coupure, on saisit la couche blanche, qu'on enlève en l'enroulant en fil *(ké-mè nè).* Cette opération se fait sur une petite planchette que les femmes s'attachent sur la cuisse. Tous les bouts sont ajustés les uns aux autres au fur et à mesure. Puis on met le fil en tas *(ké-mè k'a)* sur une règle en bois. Il est ainsi conservé en un endroit propre.

4. Tissage.

A la 1ère et à la 2e lune, toutes les femmes sont occupées à tisser. Chacune possède son métier, fabriqué par le mari. C'est un métier à marche *(dja-mou)*, qui ne diffère guère de nos anciens métiers de France. Il mesure 1 m 50 de haut, 0 m 48 de large et 3 m 00 de long. Le siège est à l'intérieur à 0 m 30 du sol.

L'étoffe faite seulement de fils de chanvre ne sert guère qu'à coudre des sacs. Pour les habits, les fils de chanvre sont mélangés aux fils de *ké-mè*, ou même on ne se sert que de ce dernier, si la provision est suffisante.

TROISIÈME PARTIE.

VIE PHYSIQUE DES LO-LOS.

ARTICLE I.

Jeux et Récréations.

1. Jeux des enfants. — 2. Jeux des adultes. — 3. Danse. — 4. Instruments de musique.

---

1. Jeux des enfants.

Les enfants, pendant que la mère travaille, sont livrés à eux-mêmes, et s'amusent avec la première chose qui leur tombe sous la main. On n'a jamais songé à créer pour eux des joujeux particuliers. Aussitôt qu'ils peuvent marcher, ils suivent leurs frères et sœurs, allant faire paître les troupeaux.

Les filles s'amusent à filer le chanvre ou à chanter. Les garçons tendent des pièges aux rats, aux oiseaux et tirent de l'arbalète.

De retour à la maison, les filles s'occupent des petits détails du ménage, les garçons continuent à s'amuser dans le village. Les petites filles assistent souvent à leurs ébats, mais plutôt comme spectatrices.

On joue à la toupie *(ti-lè lo)*. Ces toupies sont en bois, sans clou, fabriquées par les gamins eux-mêmes. Un premier joueur lance sa toupie, un autre lance la sienne à son tour, en essayant de frapper la première, et ainsi de suite.

Un autre jeu fort en vogue, est celui appelé *(to-tsè tè-dè)*. On se réunit 5 ou 6, chacun avec deux sapèques, ou simplement deux cailloux. On fait un trou. Un premier joueur, ayant recueilli une sapèque de chacun, les lance vers le trou. Avec la sapèque qu'il a gardée en mains, il doit frapper la sapèque la plus proche du trou.

Nous avons ensuite le jeu du tigre *(lo da-dè)*. Au milieu d'une cour, on dépose 3 cailloux. Un des enfants se place à quatre pattes devant eux. Les autres essayent de les lui voler. Lui, doit

attraper un des voleurs. Celui qu'il attrape, fait tigre à son tour. S'il n'attrape personne, il fait de nouveau tigre. Si le même a dû faire tigre trois fois de suite, on lui enlève sa ceinture avec laquelle on lui bande les yeux. Les autres l'agaçent, lui essaie d'attraper quelqu'un. Si après un certain temps, il n'a réussi à attraper personne, on l'empoigne par une main, on le fait tourner et on lui demande d'indiquer du doigt l'endroit où le soleil se couche. S'il ne répond pas bien, on le secoue fortement, et on lui demande d'indiquer où le soleil se lève. S'il ne peut l'indiquer, on le houspille avec rage.

Reste enfin un autre jeu d'enfants, celui de la quête des petits chiens *(a-no mè).*

Un grand enfant représente la chienne. Il s'assied en tête. Un plus petit s'assied entre ses jambes, un autre petit entre les jambes de celui-ci, et ainsi de suite.

Un autre grand, retiré un peu plus loin, arrive vers le groupe.

Il appelle: *è! è!*

La chienne demande: «*A-sè?* Qui est là?»

Il répond: «*A-po!* C'est ton chéri!»

La chienne: «*Nyi a-tsa mé la?* Que viens-tu chercher?»

Lui: «*A-no mè la!* Je viens chercher des chiens!»

La chienne: «*A-no-zo hè-mo k'i to!* Les petits chiens sont dans mon ventre!»

Lui s'en va. Au bout d'un instant il revient de nouveau. On pose les mêmes questions. La réponse finale de la chienne est: «*A-no-zo ra hè nga sé!* Les petits chiens ne font que de naître!»

Il part, et revient une troisième fois.

Mêmes questions! Réponse finale:

«*A-no-zo a-t'i-lyou nga sé!* Les petits chiens sont encore tout petits!»

Une quatrième fois, la réponse finale est:

«*A-no-zo ra dzo hè nga sé!* Les petits chiens ne commençent encore qu'à manger!»

Une cinquième fois, la réponse finale est:

«*A-no-zo nyi-lo t'i-mo geu!* Je te donne un petit chien!»

Et il emmène un des enfants.

Une sixième et une septième fois, on lui donne encore un petit chien.

A la huitième fois, la réponse finale est celle-ci:

«*A-no-zo nyi-lo geu-dou n'dja!* Il n'y a plus de petit chien à te donner!»

Et de suite, les petits chiens qui restent encore, sautent sur le quémandeur et le houspillent fortement.

2. Jeux des adultes.

Joueurs de sapèques. — Pour les grandes personnes, pour les hommes, j'entends, le jeu de sapèques est une vraie plaie. Du reste, c'est la plaie de tous les pays chinois du Yun-nan et principalement de ceux de l'ouest.

Dans la montagne, les Lo-lo p'o n'ont heureusement que rarement occasion de s'y adonner.

Dans la plaine, au contraire, où ils sont plus ou moins voisins des Chinois, c'est pour eux une ruine.

Les Chinois, particulièrement les francs-maçons, passent tout leur temps au jeu. Trop près des grands centres, ils peuvent toujours craindre l'arrivée des satellites. Aussi, c'est par vraies bandes, qu'on les voit déboucher dans les villages lo-lo dont ils violent les femmes, tout en ruinant les hommes.

Balançoires. — Les balançoires ne sont pas inconnues des Lo-lo p'o. Elles sont de deux sortes. La première *(lè tchou-tcheu)* consiste en une grosse pièce de bois de 1 ^{m} à 1 ^{m} 50 de haut, solidement enfonçée en terre. Sur ce bois, on dépose un tronc d'arbre de grosseur moyenne de 5 à 6 ^{m} de long, qui forme balançoire. Un individu se pose à chaque bout sur le ventre, et tous deux s'aidant de leurs pieds, balancent alternativement en tournant.

La seconde espèce *(yé hi-vi)* est un immense trapèze.

Ce jeu de balançoires est celui du nouvel an. Chaque année, dans chaque village, les garçons doivent monter ces balançoires pour les filles, mais ils en usent évidemment autant qu'elles. Quand les garçons d'un village sont en bisque avec ceux d'un autre village, et que cependant les filles de chez eux vont quand même flirter avec leurs ennemis, les garçons au nouvel an ne montent pas les balançoires pour se venger des filles.

3. Danse.

Reste enfin la danse *(gou-shyé)*. C'est le jeu national des Lo-lo p'o, ils en raffolent.

Un musicien se place au milieu du groupe, avec son instrument de musique *(p'eu-nya)*, il joue un air doux, dont le rhythme est toujours le même. Tout en jouant, il danse lui aussi sur place, tour à tour avançant ou retirant une jambe.

Les hommes se tenant par la main, les femmes se donnant le bras, se groupent autour du musicien et forment une ronde, frappent le sol du pied en cadence. Lorsqu'on est fatigué, on se retire du cercle, pour revenir y prendre place, après un moment de repos.

A Kou-ti, le mode varie quelque peu. Les femmes dansent également, mais davantage mêlées aux hommes. On forme également un cercle, au milieu duquel un ou deux musiciens, soufflant dans leur *(p'eu-nya)*, donnent la mesure.

Les mouvements se font en une cadence parfaite. On tourne tantôt dans un sens, tantôt dans un autre. On balance les bras, se tenant un moment sur une jambe pour balancer l'autre, et on frappe le sol en cadence.

Ou bien, on danse en rond, on fait deux pas de côté, puis les mains se quittent. On se fait vis-à-vis, l'un avance tandis que l'autre recule, et le cercle se reforme.

D'autres fois, après s'être fait vis-à-vis, on passe de façon à changer de place dans le cercle.

La régularité dans les mouvements des jambes est on ne peut plus remarquable. Ces danses passionnent ces braves Indigènes. Après un certain temps, l'animation devient telle, que c'est une vraie course, une vraie sarabande, mais le mesure est toujours gardée. Ces braves semblent infatigables, ils dansent des soirées entières avec la même agilité.

On danse toute l'année. Cependant depuis la plantation du riz jusqu'à la récolte, on s'abstient généralement de danser, à moins qu'il n'y ait une raison tout-à-fait spéciale.

4. Instruments de musique.

1° *P'eu-nya.* — Instrument fait d'une courge sur laquelle sont emmanchés cinq tubes en bambous, percés de trous.

On prend, pour ce faire, une courge-calebasse *(meu-p'eu)*, mesurant 0 m 06 de long et 0 m 20 de diamètre. On garde le bout de la tige de cette courge *(meu-p'eu lè-veu)* qui sert d'embouchure *(p'eu-nya meu-deu)*.

On perce cinq trous sur la partie supérieure de la courge, et cinq autres trous correspondants à la partie inférieure. On enfonce cinq petits bambous *(p'eu-nya mo-tcheu)* percés de part en part, le bout des bambous arrivent juste à la partie percée inférieure de la courge.

Un premier bambou mesure, à partir de la partie supérieure de la courge, 0 m 07 de haut. Il porte un petit trou *(t'a-dou)*, de côté, à la base.

Un second bambou mesure 0 m 09, avec un petit trou à la base, et un autre trou carré, de côté, en haut.

Un troisième bambou mesure 0 m 11, avec un trou rond à la base et un trou carré en haut.

Un quatrième bambou mesure 0 m 15, avec un petit trou en bas et deux trous carrés en haut.

Un cinquième mesure 0 m 17, avec un petit trou au milieu, de côté.

Pour plus d'harmonie, on ajoute une toute petite courge, avec un grand trou à sa partie supérieure, enfilée dans le grand bambou.

2° *Lè ga. Lè pè.* — Petite palette en bambou dans laquelle est découpée une languette.

L'une *lè ga* se compose d'une seule palette. Près de la languette, une petite ficelle. On tient avec la main l'instrument du côté opposé à la languette. On l'applique presque sur les dents, la bouche ouverte. De l'autre main, on tire la ficelle par petites saccades, et la bouche servant de caisse sonore, on obtient par inspiration, des sons différents, doux et plaintifs.

L'autre *lè pè* se compose de trois petites palettes sans ficelle. On tient l'instrument de la même façon que pour la

lè ga. Et à l'aide de 3 doigts, on fait vibrer tour-à-tour les languettes.

Cet instrument de musique est en la possession de tout le monde, hommes, femmes, enfants, jeunes et vieux. On le porte, attaché à la boutonnière, renfermé dans un étui en bambou.

Jouer de cet instrument est un véritable art. A la seule audition de ces sons doux et plaintifs, les auditeurs comprennent les sentiments exprimés par le musicien. C'est un art, mais un art, dont moi personnellement, je n'ai jamais pu deviner le sens. Je ne puis donc entreprendre de l'expliquer.

3° *Shyé-tseu,* guitare à 3 cordes. — Seuls quelques jeunes gens en jouent. On s'en sert parfois pour les danses.

4° *Djo-lou,* flageolet. — C'est un bambou de 0^m 25 à 0^m 30 de long, sur 0^m 04 de circonférence. Il est bouché évidemment à la partie supérieure.

Dans le haut, l'embouchure *(djo-lou meu-deu)* qui est un trou carré; dans le bas, 6 petits trous ronds *(djo-lou t'a-dou)* pour les doigts.

De plus, chaque village possède en commun:

1° Deux trompes chinoises, appelées *ho* (corruption du chinois *hao* [1]), ou aussi *beu-la-mo.*

2° Un tam-tam *(tcha-la-mo).*

3° Deux clarinettes chinoises à pavillon de cuivre *(sa-la).*

4° Les cymbales chinoises *(po-po-tcha).*

ARTICLE II.

Poésie. — Chansons.

Les Lo-lo p'o, hommes et femmes, aiment à chanter. Les chansons sont de deux sortes.

D'abord celles, amoureuses *(bo-bo shya).* On ne les chante, ou plutôt on ne les improvise qu'à la montagne. Une fille chantera devant une fille, mais jamais devant un garçon. Si le garçon est plus loin et qu'il entend, il n'y a pas de mal cependant. De même, un garçon ne chantera pas tout près d'une fille. Quand un sexe veut exprimer ses sentiments à l'autre sexe, face à face, on se sert de la *lè ga* ou de la *lè pè.*
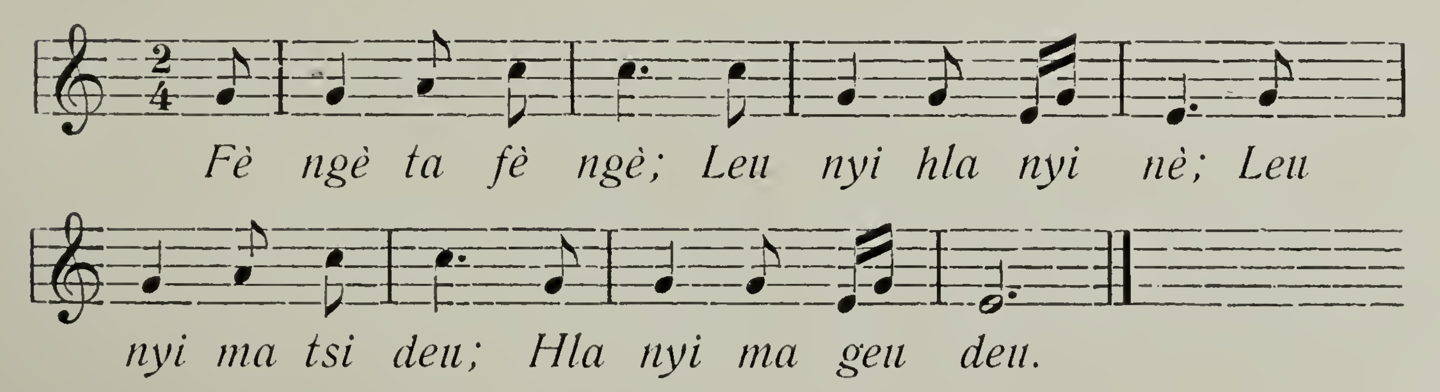
Les autres chansons, *mi-go k'ou*, célèbrent des scènes de toutes sortes. Le soir, à la veillée, les vieux et les vieilles, excellent dans ce genre.

Les vers sont généralement de cinq pieds, chez tous les Lo-lo. Les Lo-lo p'o cependant, eux, n'observent pas toujours scrupuleusement la mesure.

Le rhythme, chez eux, d'abord bas, s'élève insensiblement, pour devenir perçant, restant toujours doucement harmonieux, quand même.

La musique est fort simple, et les airs très-peu variés.

Le P. Badie, un artiste-musicien, a bien voulu me noter un air lo-lo, le plus connu dans la tribu des *Ou-lou p'ou* à Pé-cheu-ngai. Je le reproduis ici:



Les Lo-lo chantent tout, improvisent sur tout. Je veux donner ici quelques spécimens des chansons de la tribu des Lo-lo.

Je noterai d'un côté les paroles lo-lo, avec en regard la traduction littérale, et en bàs une traduction plus large. Les mots soulignés sont des chevilles.

1ère Chanson.

Enfant restée à la maison, tandis que sa mère est allée aux champs. *(Ta-t'ou.)*

A-mo!	Mère!
A-mo djo nè n'do bè!	Mère aimer on ne peut davantage [séparer!
Té-la bè do?	Reviendra-t-elle?
Pè-cheu nyi!	Je n'en sais rien!
Té-la bè n'do?	Ne reviendra-t-elle pas?
Pè-cheu nyi!	Je n'en sais rien!
Ya cho ouo n'ouo, n'sè!	Elle trouver avoir ne pas avoir, ne pas [savoir!
Ngo sya ya tcha-ma té-ta!	Moi penser elle vite revenir!
Ngo nyi-to, nyi-lo;	Moi s'asseoir, s'asseoir;
Ya n'té-la! A-mo!	Elle ne pas revenir! Mère!

Ah! Mère chérie!
Cette bonne mère, qui j'aime on ne peut plus, j'en suis séparée!
Va-t-elle revenir?
Qui le sait!
Ne va-t-elle pas enfin revenir?
Qui saurait le dire!
A-t-elle trouvé ce qu'elle est allée chercher? Je me le demande
Je crois sans cesse qu'elle va bientôt revenir!
J'attends, j'attends toujours!
Et elle ne revient pas! Ah! Mère chérie!

Ta-t'ou.

2ème Chanson.

Jeune fille laborieuse. *(Zo-mè zo.)*

Kou-peu, ta no-djo!	Coucou, sapin entendre!
Mo no ya n'djo!	Mère oreilles lui ne pas entendre!
Neu no ya-lo djo!	Tille oreilles lui entendre!

Kou-peu mya mo t'a,	Coucou travail faire avertir,
Lo-li tè mya t'a!	Cigale rizières travaux avertir!
Neu mya a-sè t'a?	Fille travail qui avertir?
Vi-dja lo-mo di,	Rivière pierre s'asseoir,
Mya n'pè nè di.	Travail ne pas faire, mais s'asseoir.
Ngo a-mo neu i-deu	Moi mère fille cette
Mya ts'eu ba nè di!	Travaux dix entreprendre et s'asseoir!

Le sapin à la montagne a entendu le chant du coucou!
Ma mère, elle, ne l'a pas entendu,
Mais sa fille l'a entendu pour elle.
Ce coucou appelle les gens au travail,
De même que la cigale, par son retour, annonce qu'il faut commencer les travaux des rizières.
Moi qui m'avertira de travailler?
(Pas besoin d'avertissement, je suis laborieuse!)
La pierre au bord de la rivière se repose,
Elle ne travaille pas, mais se repose toujours.
Moi, fille chérie de ma mère (je ne veux pas imiter la pierre),
Je veux faire tout mon travail, et me reposer ensuite!

Zo-mè zo.

3ème Chanson.

Fille donnée en bas âge à la famille de son fiancé. *(Zo-mè zo.)*

Neu seù seù gè-da.	Fille aller d'autrui famille.
Seu dzo dzo so lè,	D'autrui riz manger bon,
Seu da no n'so.	D'autrui paroles entendu pas bon.
Neu chou nga, bo-da!	Fille pauvre être. c'est certain!
Seu lo da no-nyi,	D'autrui paroles écouter,
Beu p'eu beu cheu nga.	Porter donner porter mourir c'est.
Neu chou, n'tcha-tsé!	Fille pauvre, ça ne compte pas!

Me voilà donc venue chez des étrangers.
Si leur riz est bon,
Leurs paroles me sont bien amères.
Pauvre fille, que je sois misérable, c'est un fait certain!
Je n'obéis qu'à la voix d'étrangers;
On ne sait que me donner à porter (de lourds fardeaux) et j'en porte à crever.
Pauvre fille, je suis bien malheureuse, mais que leur importe!

Zo-mè zo.

4ème Chanson.

Jeune homme avant son mariage. *(Hè-ka bo.)*

1) *Nya mo neu nyi lou*	De toi mère fille toi
Neu t'i shyo-beu-neu.	De fille une bon sentir.
Ndè lo vou-bé shyo,	De Yun-nan-hien sésame sentir-bon.
Vou-bé shyo n'nga;	Sésame sentir-bon ne pas être;
Neu mè shyo lou nga.	De la fille sueur sentir-bon être.
2) *A-mè i-t'i-hè*	Hier cette une nuit
T'i hè yi so mi;	Une nuit dormir trois sommes;
Yi-myé lou-ka-lou	Rêver de-ci de-là
Neu lo nè deu sya.	Fille près penser.
T'i-nyi di so tch'a	Aujourd'hui s'asseoir trois fois
Neu lo so tch'a sya.	Fille trois fois penser.
3) *Ts'eu-meu i-nyi k'a*	D'hiver ce jour sur
Hè-mè i-nyi ouo.	Jour-faste aujourd'hui obtenir.
Mo-ché yi-nè gou,	Plaque à tisser fil rencontrer
Y-nyi neu lo gou.	Aujourd'hui fille rencontrer.
4) *Nya mo neu nyi lou*	De toi mère fille toi
Sè-veu vè n'nga,	Du pêcher fleur ne pas être,
Sè-veu vè lo seu;	Du pêcher fleur semblable.
Sè-pè vè n'nga,	De l'abricotier fleur ne pas être,
Sè-pè vè lo seu.	De l'abricotier fleur semblable.
5) *Lo-mo n'heu-vè*	Pierre ne pas changer,
T'i-zè vè meu seu.	Toujours rester semblable.
T'i-nyi ho n'nga	Un jour correspondre ne pas être
Hyo k'o ho dyo-meu.	Cent ans correspondre devoir-rester.
6) *Zo t'i cho ho yi*	Fils unique allumettes couper aller
Cho ho, neu lo sya.	Allumettes couper, fille penser.
Zo t'i seu ho yi	Fils unique, bois couper aller
Seu ho beu-zo tch'a	Bois couper insectes rencontrer
Neu lo tch'a deu sya.	Fille rencontrer près penser.
7) *Zo t'i vi pi yi*	Fils unique eau porter aller
Vi pi neu lo sya.	Eau porter, fille penser.
Zo t'i cho-mo yi	Fils unique peinant aller
Cho-mo neu lo sya.	Peinant fille penser.

8) *Nè-neu dzò dzo lou*	Matin riz manger
Ki tchè lè-k'a k'i,	Bol tenant paume-main dans,
N'dzo, neu lo sya.	Ne pas manger, fille penser.
Mo-k'a a-djou dzeu	En bambou-amer bâtonnets ajustés
Va nyo, neu lo sya.	Légumes piquer, fille penser.
9) *T'i nyi sya n'nga*	Un jour penser ne pas être
Ts'eu nyi sya lou nga.	Dix jours penser être.
T'i nyi ho n'nga	Un jour correspondre ne pas être
Hyo k'o ho dyo nga.	Cent ans correspondre vouloir être.
10) *Meu-lo yi da tch'eu,*	Midi tabac fumer alors,
Ma-cha ho-li-zo	De Ma-chang le briquet
T'i d'è neu bè-vi	Un coup fille la part
T'i djè zo bè-vi!	Un coup du garçon la part!
11) *Meu-lo yi da lou*	Midi tabac fumer
T'i ko zo bè-vi!	Une pipe du garçon la part
T'i ko neu bè-vi!	Une pipe de la fille la part!
12) *Cheu-tcheu lè-mo ho!*	Du turban les plis sont ajustés!
Nyi zo tch'a dyo-meu	Toi garçon avec venir vouloir
Zo bè neu lo ho	Garçon dire fille correspondre
Neu bè zo lo ho!	Fille dire garçon correspondre!

1) Fille chérie de ta mère, toi (que j'aime),
Tu sens bon comme une fille unique.
Le sésame de Yun-nan-hien sent bon, dit-on:
Que m'importe à moi l'odeur du sésame!
Je préfère sentir l'odeur de la sueur de la fille que j'aime.

2) Hier, durant la nuit,
Je me suis éveillé trois fois.
Je me suis pris à rêver de-ci de-là,
Et je pensais que j'étais près de celle que j'aime!
Aujourd'hui, en travaillant, trois fois je me repose,
Et trois fois c'est à elle que je pense!

3) Aujourd'hui,
Je crois que ce sera pour moi un jour heureux.
De même que la plaque à tisser rencontre le fil,
Aujourd'hui je crois rencontrer celle que j'aime!

4) Fille chérie de ta mère!
Tu n'es pas une fleur de pêcher,
Et cependant tu en as la beauté!
Tu n'es pas une fleur d'abricotier,
Et cependant tu es belle comme elle!
5) La pierre ne change pas,
Toujours elle reste ce qu'elle est.
Ce n'est pas un jour que je veux vivre avec toi que j'aime,
C'est cent ans que je veux te posséder!
6) Moi, fils unique, si je vais à la montagne couper des allumettes,
En travaillant, je pense à toi que j'aime.
Si je vais à la montagne couper du bois,
En coupant mon bois, je vois nombre d'insectes,
Et à chacun que je vois, je pense voir celle que j'aime,
7) Moi, fils unique, quand je vais porter l'eau,
En portant l'eau, je pense à toi.
Moi, je vais travailler,
En travaillant, je pense à toi
8) Au repas du matin,
Je tiens mon bol en main,
Mais je ne mange pas, je pense à toi.
Mes bâtonnets sont bien ajustés,
Mais au lieu de piquer les légumes, je pense à toi que j'aime.
9) Et ce n'est pas un jour que je pense à toi,
C'est dix jours durant.
De même ce n'est pas un jour que je veux vivre avec toi,
C'est cent ans durant.
10) A midi, alors que je veux allumer ma pipe,
Je prends mon briquet de Ma-chang.
Je bats un coup, c'est pour toi!
Je bats un autre coup, c'est pour moi!
11) Et alors je me mets à fumer.
Je fume une pipe, c'est pour moi!
J'en fume une autre, c'est pour toi!
12) Tu le sais, les plis du turban (de la fille) sont fort bien ajustés.
(Un pli correspond à un pli, ni plus haut ni plus bas.)
Viens avec moi, toi que j'aime!
Et tu le verras, je serai heureux
Et tu seras heureuse!

Hè-ka bo.

5ème Chanson.

Jeune fille avant son mariage. *(Zo-mè zo.)*

1) *Djo bè do-la-la!*	Aimer devoir sortir-venir!
A-po, zo t'i-nyi,	Chéri, fils unique,
Djo bè é-k'a do-la-la!	Aimer devoir ici venir!
Djo lè, mya n'do!	Aimer, voir ne pouvoir!
2) *Mo-chè yi-nè gou,*	Plaque (à tisser) au fil unir,
Yi-nè yi-mo gou:	Fil vertical au fil horizontal unir:
Nyi djo ma bè	Toi aimer devoir
E-k'a do-la-la!	Ici sortir-venir!
3) *Djo lè mya n'do,*	Aimer voir ne pouvoir,
Ngo djo ga-bè.	Moi aimer presque-fini.
Nyi djo ga-bè.	Toi aimer presque-fini.
E-k'a do-la-la!	Ici sortir-venir!
4) *Sya p'eu sya cheu nga.*	Penser énormément penser mourir [c'est,
Djo lè, mya n'do!	Aimer, voir ne pouvoir!
Tcha-pè tcha tè-ko,	Cigale se faufiler en face,
Tè-ko geu-bo k'a.	En face là-bas sur.
5) *Si-veu so-tsyé mi:*	Siffler trois sifflements chanter:
Zo no ya n'djo.	Du fils oreilles elle ne pas entendre.
Eu-leu ts'a bo-djo,	Parler à voix confuse homme en- [tendre,
Djo lo ya n'nga.	Aimer lui ne pas être.
6) *T'i nyé neu k'a tsyou!*	Cette année fille ici triste!
Ta tsyou cho lo yi?	Sapin triste allumettes parties?
Neu tsyou no lo yi,	Fille triste malade s'en aller,
Zo ni n'tsyou, pya!	Du fils cœur pas triste, je parie!

1) Que celui qui m'aime, vienne!
Mon chéri, fils unique,
Si tu m'aimes, viens ici!
Hélas, celui que j'aime, je ne le vois pas!

2) La plaque à tisser est intimement unie au fil,
Les fils verticaux sont intimement unis aux horizontaux:
Que celui qui veut m'aimer, vienne ici!
(Je veux inséparablement être à lui!)

3) Celui que j'aime, jè ne le vois pas,
Aussi mon amour est bien près de s'éteindre.
Et toi aussi (fils unique qui doit m'aimer en ton cœur)
(Ne me rencontrant pas) ton amour doit être bien près de finir!
Viens donc vite (renouons connaissance)!

4) J'aime à la folie, j'aime à en mourir,
Mais celui que j'aime, je ne le vois pas!
Une cigale se faufile en face,
En face là-bas sur la montagne.
(Cette cigale c'est moi!)

5) Elle fait entendre trois sifflements:
Le fils unique que jaime ne m'entend pas.
Et moi j'entends un homme parler à voix confuse,
Mais à quoi bon prêter l'oreille! Ce n'est pas celui que j'aime!

6) Cette année, je me trouve bien triste ici!
Le sapin n'est-il pas triste quand on lui a enlevé son bois pour faire des allumettes?
Et moi (mes années s'avancent), aussi la tristesse me rend malade!
Et le fils unique que j'aime, lui n'est pas triste, je parie!

Zo-mè zo.

6ème Chanson.

Une jeune mariée se rendant au travail. ***(Li-ts'o yo.)***

1) *Djo p'eu djo cheu!*	Aimer énormément aimer mourir!
Mya n'do:	Voir ne pas pouvoir:
P'o djo cheu dé cheu,	Père aimer mourir et mourir,
Mo djo cheu dé cheu!	Mère aimer mourir et mourir!
Mo lo mya n'do!	Mère voir ne pas pouvoir!
2) *Djo p'eu djo cheu nga!*	Aimer énormément aimer mourir c'est!
Mya n'do:	Voir ne pas pouvoir:
Mo djo lè k'a-da,	Mère aimer (comme) de la main la paume,
P'o djo lè no-pè!	Père aimer (comme) de la main le revers!
Ngo nè djo ni tcho!	Moi aimer (comme) du cœur le canal!

3)	*Ta deu leu-to-ya!*	Du sapin le tronc renversé!
	Ngeu deu tso tou-meu,	Du sapin Ngeu tronc germer pouvoir,
	Ngeu tso peu-leu-leu,	Le Ngeu germe abondamment,
	Ngeu tso n'cheu meu ya!	Le Ngeu germer ne pas mourir devoir!
4)	*Seu nè seu meu tch'eu,*	Aller d'autrui pays arriver,
	Seu dja seu wo-vè!	Autrui avoir autrui déluré!
	Neu wo-bè tsè-la,	Fille indécise se trouver,
	Neu wo-to tsè-la!	Fille fatiguée tomber!
5)	*Li k'a vè-p'o t'i,*	Forêt sommet sanglier un,
	Neu dja neu t'i t'i!	Fille avoir fille une une!
	Ts'eu-meu i-nyi k'a,	D'hiver ce jour en,
	Neu seu wo-meu da!	Fille aller cime-montagne jusque!
6)	*A-gou dzeu ba lo,*	Tourterelle-verte paire être,
	Neu t'i dzeu n'ba!	Fille une paire ne pas être!
	Di-pi wo-to zo,	Tourterelle-ordinaire gémir-en-son-
	Neu wo-to tsè-la!	Fille gémir se trouver! [cœur,
7)	*Ki tchè lè-k'a k'i,*	Bol soutenir main-paume dedans,
	N'dzo: mo lo sya!	Ne pas manger: mère penser!
	Ho dzo a-djou dzè,	Viande manger bâtonnets ajustés,
	N'dzo: mo lo sya!	Ne pas manger: mère penser!
8)	*Mo djo cheu dé cheu!*	Mère aimer mourir et mourir!
	Vi seū vi da ko,	Eau désirer eau boire rassasié,
	Mo djo, ko n'do!	Mère aimer, rassasié ne pouvoir!
	Mo lo dzeu t'i nyi,	Mère rencontrer un jour,
	Ts'eu cho mo lo houi!	Dix tristesses mère consoler!
9)	*P'o djo cheu dé cheu!*	Père aimer à mourir et mourir!
	P'o lo dzeu n'do!	Père près ne pas pouvoir!
	Mo djo cheu dé cheu!	Mère aimer à mourir et mourir!
	T'i-mo t'i-k'a nga!	Un un côté être!
	Mo lo mya n'do!	Mère voir ne pouvoir!

1) J'aime à la folie, j'aime à en mourir!
Ceux que j'aime, hélas, je ne les vois plus:
Mon père, je l'aime à en mourir,
Ma mère, je l'aime de même!
Mais ma mère, hélas, je ne la vois plus!

2) C'est bien à la folie, c'est bien à en mourir que je les aime!
Hélas, je ne les vois plus:
Ma mère, je l'aime comme la paume de ma main,
Mon père, je l'aime comme le revers de ma main!
Oui, moi je les aime tous deux comme le canal de mon cœur!
3) Le sapin ordinaire, une fois son tronc renversé, est bien mort!
Le sapin Ngeu lui, son tronc peut pousser des rejetons,
Le Ngeu, son tronc coupé, germe abondamment,
Il germe et ne meurt pas! — Et moi?
4) Je suis venue en pays étranger,
Ici tout le monde est déluré!
Aussi, moi, pauvre fille, je me trouve indécise,
Moi, pauvre fille, je me trouve gémissante!
5) Au sommet de la forêt, le sanglier est seule,
Moi aussi, pauvre fille, je suis seule, bien seule!
Et en ce jour d'hiver,
Me voilà arrivée au sommet de la montagne!
6) La tourterelle verte n'est jamais seule,
Moi au contraire je suis seule!
La tourterelle ordinaire a pour habitude de gémir en son cœur,
Pauvre fille, je fais comme elle!
7) Mon bol à riz est dans ma main,
Et je ne puis manger, je songe à ma mère!
Pour manger la viande, mes bâtonnets sont bien ajustés,
Mais je ne mange pas, je songe à ma mère!
8) Ma mère, je l'aime à la folie!
Quand on a soif, on boit et on est rassasié,
Moi j'aime ma mère, mais ne la voyant pas, je ne puis me rassasier!
Et cependant si en ce jour, je pouvais la rencontrer,
Comme elle saurait me consoler sur toutes mes peines!
9) Mon père, je l'aime à la folie!
Pauvre père, je ne puis me trouver près de lui!
Ma mère, je l'aime à la folie!
Hélas, elle est d'un côté, moi d'un autre!
Pauvre mère, qu'il est triste de ne pouvoir la voir!

Li-ts'o yo.

7ème Chanson.

Jeune mariée songeant à faire un voyage dans sa famille. *(Zo-mè zo.)*

1) *Mo djo! la-nè tch'eu:*	Mère aimer! bas du fleuve arriver:
La-nè mo n'mya!	Bas du fleuve mère ne pas voir!
P'o djo! wo-meu tch'eu:	Père aimer! cime-montagne arriver:
Wo-meu p'o n'mya!	Cime-montagne père ne pas voir!
2) *Ngo mo nè i-deu!*	Moi de mère fille cette!
Li k'a li vi djeu,	Dans la forêt, de la forêt l'eau [calme,
Neu meu-vi tou-la!	Fille triste se trouver!
Mo di a-dé di?	Mère s'asseoir où s'asseoir?
3) *Djè-k'a mo di-dou,*	Maison de mère demeure,
Hi-k'a p'o di-dou!	Village de père demeure!
Neu seu djè-k'a tch'eu,	Fille aller maison arriver,
Neu t'i mo mya ouo!	Fille unique mère voir pouvoir!
4) *Ts'eu cho t'eu nyi sé,*	Dix chagrins confier vouloir encore,
Ngo cho kya dé sé!	Cinq chagrins narrer encore!
Cho houi lo mo nga,	Chagrins consoler mère c'est,
Mè houi lo p'o nga!	Faim consoler père c'est!
5) *You-lè vi di-dou,*	A droite, de frère aîné la demeure,
Vè-lè nyé di-dou:	A gauche, du cadet la demeure:
Neu lo houi-seu nga,	De fille consolateurs c'est,
Ngo neu wo n'bè.	Moi fille triste ne plus être.
6) *Ngo mo neu i-deu,*	Moi de mère fille cette,
So cheu-fa nè t'eu!	Réconfortée se réjouir parler!
Cho houi lo tch'a nga,	Chagrin consolateur avec avoir,
Mè houi lo dou nga.	Faim consolateur avoir.

1) J'aime ma mère! Je me dirige vers la rivière:
A la rivière, je ne trouve pas ma mère!
J'aime mon père! Je vais à la montagne:
A la montagne, je ne vois pas mon père!

2) Ah, pauvre fille chérie de ma mère!
Dans la forêt l'eau est tranquille,
Et moi je me trouve toujours inquiète!
Car toujours je me demande où se trouve ma mère?

3) Ma mère, elle est à la maison,
Mon père, il est au village!
Fille chérie, j'irai donc là-bas,
Fille chérie, je pourrai voir ma mère!

4) Et je lui confierai mes grandes peines,
Et je lui raconterai mes petits chagrins!
Car ma mère est la consolatrice de mes peines de cœur,
Comme mon père est le consolateur de ma faim!

5) A droite de notre maison, se trouve la demeure de mon frère [aîné,
A gauche, celle de mon frère cadet:
Eux aussi me consoleront,
Et je ne serai plus triste!

6) Moi fille chérie de ma mère,
Je dois me réconforter, je puis me réjouir!
Car (tant que j'aurai ma mère) j'aurai toujours une consolatrice dans mes peines,
(Tant que j'aurai mon père et mes frères) j'aurai toujours un recours pour ma faim.

Zo-mè zo.

8ème Chanson.

Jeune mariée attendant un enfant. *(You-sya yo.)*

1) *Zo-mè a-nyé k'i!*	Fille enfant porter (enceinte)!
S'i-nyé i meu-ko,	Cette année cet hiver,
Zo dja, zo beu ouo;	Fils avoir, fils porter pouvoir;
Neu dja, neu beu ouo!	Fille avoir, fille porter pouvoir!
2) *Zo dja, mo vè-yi,*	Fils avoir, mère soigner,
Neu dja, mo beu ouo.	Fille avoir, mère porter pouvoir.
Neu dja, mo vè-yi,	Fille avoir, mère soigner,
Zo dja, mo beu ouo!	Fils avoir, mère porter pouvoir!
3) *Jè-to-lou tcheu ngè,*	Petit alors être,
Mo zo lo ho-tcho;	Mère fils nourrir;
Vè-to-lou tcheu ngè,	Grand alors être,
Zo mo lo ho-tcho!	Fils mère nourrir!

4) *Neu dja, mo hi-lou,*	Fille avoir, mère entretenir,
A-mo ts'a ma-lou,	Mère personne vieillée,
Neu tseu dja tcheu ngè,	Fille âge avoir alors être.
Neu mo lo ho-tcho!	Fille mère nourrir!
5) *Zo hi, zo vè lo,*	Fils nourrir, fils grandir,
Neu hi, neu vè lo:	Fille nourrir, fille grandir:
Zo p'o lo ho-tcho,	Fils père nourrir,
Neu mo lo ho-tcho!	Fille mère nourrir!
6) *P'o ma wo-meu tch'eu,*	Père vieux montagne aller,
Mo ma wo-meu tch'eu:	Mère vieille montagne jusque:
Wo meu tcha-té-la,	Montagne revenir,
Zo-mi-né ya tcho!	Enfants eux nourrir.

1) Je vais devenir mère!
Cette année vers l'hiver,
Si j'ai un fils, je le porterai avec bonheur;
Si j'ai une fille, je la porterai avec joie!

2) Si c'est un fils, sa mère le dorlotera,
Si c'est une fille, sa mère la portera.
Si c'est une fille, sa mère la dorlotera,
Si c'est un fils, sa mère le portera!

3) Alors qu'il sera petit,
La mère nourrira son fils.
Mais quand il sera grand,
Le fils nourrira sa mère!

4) Si c'est une fille, sa mère en aura soin,
Et la mère devenue vieille,
Sa fille alors aura pris de l'âge,
Elle nourrira sa mère!

5) Nous élèverons notre fils, notre fils grandira,
Nous élèverons notre fille, notre fille grandira:
Et alors le fils nourrira son père,
La fille nourrira sa mère!

6) Quand le père sera vieux, il ira encore à la montagne,
Et la mère aussi, quand elle sera vieille:
Mais quand, fatigués, ils reviendront,
Leurs enfants auront soin d'eux!

You-sya yo.

9ème Chanson.

Jeune femme ayant mis au monde une fille. ***(You-sya yo.)***

Geu lo neu beu-tsé!	Corps fille engendrer-descendre!
Fou-bé vè tcheu pa,	Corde de paille du cochon pied lier,
Dzeu-bé yi tcheu pa!	Détritus fil de chanvre de la poule pied lier!
Neu lè pa tsè-la,	De la fille mains liées devenir.
Neu tcheu pa tou-la!	De la fille pieds liés devenir.
Neu lè pa tou-la,	De la fille mains liés devenir,
Neu wo-vè tou-la!	Fille délurée devenir!

Une fille m'est née!
De même qu'on attache le cochon par le pied avec une corde,
De même que la poule s'entortille les pieds dans les détritus de fils de chanvre,
Me voilà, moi, comme si j'avais les mains liées, je ne puis plus travailler!
Me voilà, comme si j'avais les pieds liés, je ne puis plus aller aux champs!
C'est vrai, me voilà avec les mains enchaînées!
Mais, patience,
Ma fille deviendra grande et délurée!
Et alors je serai heureuse!

You-sya yo.

ARTICLE III.

Religion des Lo-los.

1. Erreurs des auteurs traitant de la religion des Lo-los. — 2. Culte au Ciel. — 3. Messager Céleste. — 4. Culte des ancêtres. — 5. Figurines des ancêtres. — 6. Esprits, superstitions. — 7. Sorciers, sorcières. — 8. Superstition de l'échelle à couteaux. — 9. Divination. — 10. Magie. — 11. Superstition des planchettes. — 12. Pagodes. — 13. Mythes et Légendes. — 14. Légende du Déluge.

---

1. Erreurs des auteurs traitant de la religion des Lo-los.

Du Halde * nous dit: «Les bonzes de Pégou et d'Ava se sont insinués chez les plus riches et les plus puissants des Lo-lo, qui sont dans la partie occidentale du Yun-nan, et y ont bâti de grands temples d'une structure bien différente de la chinoise. Les cérémonies, les prières et tout le culte sacré est le même que dans le Pégou.»

Ignorant tout du Pégou, il m'est difficile de dire si le culte sacré est le même chez les Lo-lo que là-bas. Cette question de l'ancien Ava et Pégou mériterait, à mon avis, d'être étudiée bien à fond au point de vue ethnographique. Elle nous donnerait peut-être la chef de l'énigme qui entoure l'origine des Lo-lo.

Mais je ne puis guère admettre qu'on ait jamais bâti de grands temples chez les Lo-lo, et surtout d'une structure différente de la chinoise. Ne s'agirait-il pas plutôt des pagodes bâties chez les Min-kia et chez les Pai-y du Yun-nan? Car les pays lo-lo brillent précisément par l'absence de pagodes, et, à ce qu'il me semble, il en a toujours été ainsi, même dans l'antiquité. A vrai dire, de nos jours, on rencontre parfois un embryon de pagode, dans certains villages lo-lo.

---

* Description de l'Empire de la Chine, p. 65.

Mais c'est une imitation des Chinois, et souvent, un signe que des Chinois ont passé par ces villages lo-lo.

Le Dr. LEGENDRE * écrit: «Le Lo-lo adore les éléments, ses hautes montagnes, ses glaciers, ses torrents impétueux, et les esprits qui y séjournent.»

Parce qu'on a surpris, en passant chez les Lo-lo, une pratique religieuse quelconque, il ne faudrait pas conclure aussitôt qu'il y a là un acte d'adoration. Un culte admet des degrés divers dans la vénération exprimée. Ne créons pas des divinités, en transformant en prétendues adorations les plus vulgaires superstitions.

Jamais, à ma connaissance, le Lo-lo n'adore les éléments. Il croit à des esprits habitant ces éléments, et par des superstitions tâche de se rendre propices ces esprits, dans certaines circonstances de la vie. Et en cela, il ne fait sans doute que copier les Chinois.

Certaines tribus lo-lo, comme nous le dit M. LECLÈRC **, ont auprès de leurs villages des bois sacrés, où, chaque année, on accomplit une cérémonie. J'ignore encore quel sens religieux donner à ces bois sacrés. Mais il faut se garder de croire que ces bois soient communs à toutes les tribus lo-lo. Je ne les ai vus, au contraire, que dans quelques rares tribus.

Enfin, d'après les renseignements fournis à BABER *** par des captifs: «Les Lo-lo adorent trois divinités, *Lui-wo, A-pou-ko* et *Choua che po.* Toutes trois résident sur le mont *O-mi.*» BABER a visité l'image d'un roi sculptée dans un roc. Cette statue représente *Hi-p'o*, un ancien roi lo-lo, appelé en Chinois: *Ma Ouang* = Cheval-roi. Et ajoute DEVÉRIA: «Les informations de BABER sont en partie confirmées par le passage suivant de l'Histoire du Nan-tchao: ‹Les Lo-lo croient aux esprits, ils honorent les magiciens. Parmi ces magiciens est le grand *Hi-p'o.* Ils adorent *Ma* qu'ils représentent sous la forme d'un cheval blanc.›»

«Je n'ai pas entendu dire, m'écrit le P. MARTIN, que les Lo-lo adorent trois divinités, encore moins qu'elles habitent au mont *O-mi*, à peu près inconnu des Lo-lo.»

---

* *L. c.* p. 480. ** v. CORDIER, *l. c.* p. 79.

*** v. DEVÉRIA, *l. c.* p. 150.

Quant au grand *Hi-p'o*, et au fameux Cheval blanc, je crois qu'il y a là confusion dans la traduction de certains auteurs chinois.

Hi-p'o est connu dans la plaine de Yun-nan-sen parmi la tribu des *Sa-mè*. Est-ce le nom de leur Dieu, n'est-ce pas plutôt le nom de leurs sorciers-lettrés? J'ignore encore! Le P. Ducloux me dit avoir vu autrefois au village de Ta-pien-tsio, sur la route de la capitale à Ta-pan-k'iao, une tablette avec des caractères lo-lo. Les Indigènes, interrogés à ce sujet, répondirent: «Ce sont les caractères de notre grand *Hi-p'o.*»

Quant au Cheval-blanc des auteurs, c'est simplement le terme servant à désigner le «sorcier-lettré» dans certaines tribus lo-lo. On appelle, en effet, ce sorcier *pi mo* ou *pè ma*. Les Chinois écrivent: *pè-ma* 白 馬 = cheval blanc.

Quoiqu'il en soit, les Lo-lo, en général: 1° croient à un Esprit, créateur du Ciel et de la Terre; comme c'est un Esprit qui ne fait de mal à personne, on le néglige généralement; 2° ils ont le culte des ancêtres réduit à sa plus simple expression; 3° ils croient à des esprits malfaisants, et pour le moindre malaise, ils ont recours à la sorcière pour deviner l'esprit-malfaisant, et au sorcier pour lui faire des sacrifices.

Les sorciers sont de deux sortes: le lettré, que j'appellerais volontiers «prêtre», et l'autre, sorcier vulgaire.

Ces prêtres, sorciers ou sorcières, sont très en vogue chez les Lo-lo, mais ne sont ni plus craints, ni plus honorés que le reste des mortels. Ce sont, comme tous leurs compatriotes, de braves agriculteurs.

Je crois bon de faire remarquer enfin que les Chinois, ceux du Yun-nan, du moins, croient aux esprits, autant sinon plus que les Lo-lo. Ils ont leurs *touan-kong*[1] et leurs *se-niang*[2], qui remplissent les mêmes fonctions que les sorciers et sorcières de chez les Lo-lo.

Entrons maintenant dans les détails pour ce qui concerne spécialement la tribu *Lo-lo p'o*. D'après les plus intelligents, chez eux, toute la religion, consiste «à honorer le Ciel» et «à vénérer les parents défunts». Tout le reste, ils l'auraient copié des Chinois.

2. Culte au Ciel.

Au 1er jour de l'an, et le 15 de la 8ème lune, le chef de famille fait «l'offrande au Ciel» = *Meu-nyi-mo shyé.*

Sur un plateau, on dépose un bol de riz et un morceau de viande. Tenant en mains ce plateau, le chef de famille s'avance sur le seuil de la porte, fait trois grandes prostrations et élève le plateau vers le Ciel. La cérémonie est terminée. Le riz est ensuite mangé en famille; également, la viande interdite au premier grand repas, sera mangée plus tard.

Au 15 de la 8ème lune, on n'offre qu'un gâteau.

Ce Ciel, *Meu-nyi-mo*, objet d'un culte chez les Lo-lo p'o, est-ce simplement le ciel matériel qu'ils voient au-dessus d'eux, ou bien, est-ce réellement un «Etre supérieur», le «Grand Esprit», ou bien enfin, est-ce l'un et l'autre, confondus dans une même identité?

C'est une question bien difficile à résoudre sûrement. Cette question d'ailleurs, ces braves gens ne se la posent guère, ou s'ils se la posent, le résultat de leurs réflexions n'est pas très-lucide.

La langue, qu'on dit «l'interprète fidèle de la conscience populaire», ne nous donne aucune donnée plus sérieuse pour résoudre le problème. Ou plutôt, à en juger par les expressions populaires, suivant certaines, il semblerait que nous avons réellement affaire à un «Etre supérieur», suivant quelques autres, au ciel purement matériel.

Interrogez les plus intelligents, chrétiens ou non, peu importe, ils vous répondront: «Le *Meu-nyi mo* adoré par nous est le même que le Dieu des chrétiens.»

Si, au contraire, vous demandez aux moins intelligents: «Quel est ce Ciel que vous adorez?», ils vous répondent: «Mais c'est le Ciel!» — «Mais enfin, qu'entendez-vous au juste par le Ciel?» — «Nous n'en savons rien!» telle est la réponse finale.

Quoiqu'il en soit: 1° Le Ciel *Meu-nyi-mo* a créé les hommes et les choses à l'usage de l'homme. On entend souvent répéter: «*Ts'a Meu-nyi-mo pè-lou nga* = Les hommes c'est le Ciel qui les a faits.»

«*Ts'a dja-nkou i-t'i-vou pè n'hè, Meu-nyi-mo pè-lou* = Les hommes ne sont pas capables de faire les choses de cette espèce, elles ont été faites par le Ciel.»

«*Mi-bou-do Meu-nyi-mo pè-lou nga* = La terre c'est le Ciel qui l'a faite.»

«*Mi-bou-do dja-to, ra Meu-nyi-mo pè-lou nga* = Ce qui est sur la terre, c'est Dieu qui a tout fait.»

«*Mi-bou-do dja-nkou, ra Meu-nyi-mo pè tsyo-to* = Les choses de la terre, c'est Dieu qui les a toutes faites parfaitement.»

2° Le Ciel connaît toutes choses. Dans un danger imminent, dans une grande affliction, quand on est victime d'une criante injustice, quand on doute de la parole d'autrui: c'est encore le Ciel qu'on invoque.

«*Ts'a sè n'do, Meu-nyi-mo sè do* = Les hommes ne peuvent savoir (telle chose), Dieu la sait.»

«*Da-tou pè n'do, Meu-nyi-mo nyi n'tsyo* = Il ne faut pas faire le mal, le Ciel ne nous verrait pas d'un bon œil.»

3° Au lieu de dire simplement *Meu-nyi-mo*, on dit parfois «*Meu-nyi-mo seu p'o* = Le Maître du Ciel». Ce qui indiquerait autre chose que le Ciel matériel.

4° Le Ciel est le père des mortels. On l'appelle souvent «*Meu-nyi-mo a-bo* = Ciel père».

Mais d'autre part, la Terre, *Mi-bou-do*, est parfois aussi gratifiée du titre de mère: *Mi-bou-do a-mo*.

«*Meu-nyi-mo a-bo nga, Mi-bou-do a-mo nga* = Le Ciel est (notre) père, la terre est (notre) mère,» dit-on souvent.

Cette dénomination de père et de mère, indique-t-elle relation d'époux à épouse? Je ne le crois pas. Interrogés à ce sujet, les Indigènes répondent: «La terre est appelée «mère», parce le Ciel qui est notre «père» la couvre et la protège.»

Cette explication semblerait n'indiquer qu'un Ciel matériel, celui-là même qui «couvre» la terre.

On dit également aux enfants qui écoutent les mauvais conseils d'autrui: «*Meu-nyi-mo t'i-mo, Mi-bou-do t'i-mo, nyi a-bo a-mo t'i-mo nga* = (De même qu'il n'y) a qu'un Ciel et qu'une terre, tu n'as qu'un père et qu'une mère c'est à eux qu'il faut obéir.»

5⁰ Ajoutons enfin qu'ici comme chez beaucoup d'autres peuples indo-chinois, le Ciel est considéré comme principe des phénomènes météréologiques:

«*A-meu ho* = Il pleut, le Ciel pleut.»
«*A-meu hi* = Il fait du vent.»
«*A-meu byé* = Il fait des éclairs.»
«*A-meu euls* = Il tonne.»
«*A-meu ti* = Le Ciel est nuageux.»

3. Messager Céleste.

Le Ciel connaît toutes choses! Est-ce cependant par lui-même? La croyance à un messager céleste semblerait indiquer qu'il a besoin de se renseigner par intermédiaire. D'après les Lo-lo p'o, en effet, le Ciel a un messager, nommé *Sé-nyi zo*, dont la charge consiste à venir constater ce qui se passe sur la terre. Quand il descend remplir son office, nous ne le voyons pas, mais lui nous voit. Il examine ce qui se passe dans chaque pays, dans chaque village, dans chaque famille. Il va ensuite rendre compte au Ciel, qui punit alors les méchants individuellement ou par groupes, en envoyant les maladies, les épidémies, etc.

4. Culte des ancêtres.

Chaque année, à la première ou à la seconde lune, les familles à tour de rôle font venir un sorcier *(a-pi p'o)*, et invitent tout le village à danser. Pour la circonstance, on tue un cochon ou une chèvre, on fait cuire quelques boisseaux de riz, et on prépare quelques jarres d'eau-de-vie.

Quand dans la cour, la danse est commencée, le sorcier se rend devant la table où l'on a déposé les figurines *(nè-ts'eu)* représentant les ancêtres, et là, il récite ses formules.

Cette cérémonie s'appelle «*Nè-ts'eu shyé* = Offrir aux figures des esprits», ou encore: «*A-p'eu a-p'o shyé* = Offrir aux ancêtres.»

Quand on a bien dansé et que le sorcier a terminé son office, on mange en commun. Puis la danse reprend de plus bel, jusque fort avant dans la nuit.

Le sorcier, pour sa peine, reçoit la tête de la chèvre ou du cochon et deux mesures d'alcool.

Les formules usitées à cette occassion par le sorcier sont très-longues, mais elles reviennent toutes à dire: «Vénérables ancêtres, vos enfants et vos petits-enfants vous aiment toujours et ne vous oublient pas. Pour vous le prouver, ils font fête aujourd'hui en votre honneur. Ils vous offrent un cochon, etc. Soyez heureux, restez bien tranquillement où vous êtes, et ne leur envoyez aucun mal.»

De plus, le 14 de la 7e lune, on observe un scrupuleux repos toute la journée, en l'honneur des ancêtres. On ne va pas aux tombeaux, mais à la maison, on brûle des bâtonnets et du papier d'argent. Ceci, dit-on, est emprunté aux voisins min-kia. On appelle ce jour «*Cheu-vou tsi-li tsya* ou *Cheu-seu tsya* = Fête des morts.»

5. Figurines des ancêtres.

Nè-ts'eu. — *Nè* signifie «esprit», *ts'eu* désigne un morceau de bois taillé à la hâche.

Et en effet, chez les Lo-lo p'o, ces figurines sont de grossiers morceaux de bois, représentant vaguement un homme.

A la mort de son père, le fils en taille une, une autre également à la mort de sa mère, et on les dépose dans un endroit quelconque de la maison, ordinairement dissimulées sur une latte du toit.

Le fils mort, le petit-fils brûle les figurines de ses grands-parents, pour les remplacer par celle de son père. Si dans la famille, il n'y a plus ni fils ni fille, on ne fait pas de figurine.

Au pays de Kou-ti, on ne détruit pas les figurines, on les garde toutes. Là, on les taille, après l'enterrement, auprès du tombeau, et de suite la figurine est apportée à la maison, où le sorcier récite une formule qui se résume en ceci:

«Tu es mort, tes enfants ne peuvent plus te voir!
Ils t'ont fabriqué une figurine,
Ainsi, ils garderont ton souvenir!
Avec tes enfants, tous tes parents viennent te saluer.
Jamais tu ne devras les haïr!
A tous tes enfants, garçons, filles, grands et petits,
Tu ne devras jamais faire de mal!»

D'après les *Lo-lo p'o*, une mère était allée à la montagne avec son fils. L'enfant battait le sarrasin que la mère criblait ensuite.

Après avoir bien travaillé, l'enfant, voulant satisfaire un petit besoin naturel, s'enfonça dans la forêt. Sa mère ne le voyant pas revenir, se mit à sa recherche. Elle ne le trouva pas, mais elle s'aperçut que son fils avait disparu dans un trou, creusé sous les racines d'un grand arbre.

La mère pleura amèrement, et elle prit un bout de racine de cet arbre. Toujours elle le porta avec elle, en souvenir de son enfant.

L'acte de cette mère pieuse donna naissance à la fabrication des figurines à la mort des parents.

6. Esprits. Superstitions.

Les Lo-lo en général, et en particulier ceux de la tribu des A-hi, craignent le démon, proprement dit, le diable *(nyé-no)*, et les esprits *(sè)*.

Les Lo-lo p'o ne me semblent pas avoir connaissance du diable. Du moins, jusqu'à présent, je n'ai pas trouvé dans leur dialecte un mot qui signifie «diable». Ils me semblent ne connaître que les esprits *(nè)*, qui sont des âmes de morts.

Nous avons vu plus haut le mot *shyé*, que j'ai traduit par «offrande», «offrir». Les Lo-lo p'o lui donnent le sens de «honorer, respecter» (en chinois *k'in* [3]); mais ce n'est, je crois, qu'une déformation du mot chinois *hien* [4] = offrir à un supérieur. Ce mot n'est employé que pour le Ciel et les ancêtres.

Pour leurs superstitions, ils emploient le mot *t'i*, qui correspond au chinois *tsi* [5] = sacrifier, sacrifice.

Leurs sacrifices consistent généralement dans l'immolation d'une poule, qu'on mange évidemment après l'avoir offerte à l'esprit.

1⁰ On sacrifie à l'esprit de la montagne *Ta-da-bo nè t'i*, en chinois *Tsi chan* [6].

Ce sacrifice se fait pour toutes les maladies gagnées en travaillant à la montagne, ou encore, quand on a perdu des chèvres à la montagne.

2⁰ On sacrifie au dragon *Lou t'i*, en chinois *Tsi long* [7].

Ce sacrifice se fait pour les maladies gagnées en buvant de l'eau.

3⁰ On fait des sacrifices sur les tombeaux *(mi-sè t'i)*, une fois chaque année, à n'importe quel jour de la 3e lune. C'est, dit-on, une imitation des Chinois. On dit aussi du reste «*li-bè nyi* = visiter les tombes», en chinois *chang fen*[8].

4⁰ A cette occasion, on fait une autre superstition, celle du *dzo shyé* = offrir du riz, en chinois *hien fan*[9]. Cela consiste tout simplement à déposer un bol de riz sur la tombe.

5⁰ Il existe un sacrifice *tsè t'i* pour les personnes mortes de mort violente, comme les noyés, les pendus, etc.

6⁰ Le genre de superstition, appelé chez les Chinois *kiao houen*[10] = rappeler l'âme, se divise en trois espèces chez les Lo-lo p'o: 1⁰ *Vi-shyo ts'eu* ou *vi-shyo k'ou* = appeler l'âme, superstition qui se fait pour les maladies de frayeur. 2⁰ *Vi-shyo vou* = reprendre l'âme, se fait pour l'enfant malade dont l'âme est supposée être partie sur la tombe de son père défunt, il s'agit donc d'aller la rechercher. 3⁰ *Vi-shyo tso* = remplacer l'âme, se fait également pour l'enfant malade dont l'âme est supposée avoir été emmenée le soir par un esprit chinois *ou lao-yé.*

Restent enfin, les superstitions consistant:

7⁰ A faire brûler des bâtonnets d'encens *heu-ti tch'eu*, en chinois *chao hiang*[11]. On en brûle les 3 premiers jours du nouvel an, le 15 de la 1ère lune, le 14 de la 7e lune, et quand quelqu'un est malade dans la famille, Les riches en brûlent même tous les jours.

8⁰ Ou à faire brûler des papiers en argent *ta-vi tch'eu*, en chinois *chao tche*[12].

Les Lo-lo p'o n'en font guère usage cependant, sauf peut-être ceux voisins des Chinois, et seulement à la 3e et à la 7e lune. Les vieux défunts sont censés n'avoir pas d'argent dans l'autre monde; on leur en brûle donc deux fois par an.

7. Sorciers, sorcières.

Chez les Lo-lo p'o, le sorcier est appelé *a-pi p'o*, la sorcière *a-pi mo.* On dit aussi *nè p'o* et *nè mo.*

Le sorcier plus habile est appelé *pi-sè p'o.*

La sorcière connaît les esprits, et même est censée être en relation avec eux.

On l'appelle donc dans toutes les maladies pour rechercher l'esprit, cause du mal. Autrement dit, tout son métier consiste à faire le *nè nyi* = voir l'esprit, découvrir l'esprit qui nuit au malade.

Pour ce faire, elle possède généralement un grand carton *(nè tchè)*, sur lequel sont peints un tas d'esprits, tous ceux en somme qui sont censés nuire à l'humanité souffrante. Ces images sont achetées chez les Chinois.

Après avoir attaché cette image sur un mur, la sorcière tue une poule dont elle répand le sang sur le sol. Alors, armée de son tambour de basque *(nè kou)*, au manche duquel pendent deux sonnettes *(sa-li-zo)*, elle l'agite d'une main, tandis que de l'autre, elle le frappe *(nè-kou dè)* en mesure avec un petit bâton *(nè-kou veu)*. Elle gambade follement et chante en même temps ses incantations sur un ton larmoyant.

Quand elle a découvert l'esprit, cause de la maladie, elle lui demande quel sacrifice il lui faut faire.

Le sorcier entre alors en scène, car son rôle, en effet, consiste à faire les sacrifices. Lui ne possède pas le tambour de basque. Il récite, en faisant ses sacrifices, des formules apprises par cœur.

L'autre sorcier *(pi-sè p'o)* est plus malin que le précédent. Lui aussi gambade en chassant les esprits, et surtout, il peut monter à l'échelle des couteaux. Outre son tambour de basque, plus grand que celui de la sorcière, il possède un couteau de sorcier *(pao kien tao)*.

Tambour de basque *kou* [13] et couteau de sorcier *pao kien tao* [14], me semblent bien d'importation chinoise, vu que les *Lo-lo p'o* se servent des noms chinois pour les désigner.

8. Superstition de l'échelle à couteaux.

En chinois, cette superstition s'appelle *chang tao chan* [15], en lolo, *a-to nè t'i* = «sacrifier à l'esprit des couteaux», ou *a-to dza t'i* = «sacrifier à l'échelle de couteaux».

Je n'ai vu cette superstition que chez les Lo-lo p'o et chez les Li-sou, où le sorcier reçoit pour sa peine 1200 sapèques, 2 coqs, 2 livres de viande et 2 mesures de vin.

On me dit qu'elle existe aussi au pays de Yang-pi, où après le sorcier, la sorcière doit à son tour monter à l'échelle. Là-bas, ils reçoivent à deux 3600 sapèques.

Cette superstition me paraît bien indigène et nullement chinoise ni min-kia. A la vérité, au pays de Kou-ti, les Min-kia du village de P'an-k'eou ts'uen font faire cette superstition une fois tous les trois ans. Cela m'a tout l'air d'être chez eux l'accomplissement d'un vœu. Ils sont persuadés qu'en l'omettant, nombre d'épidémies surgiraient dans leur village. Mais ils invitent pour la circonstance des sorciers lo-lo ou li-sou.

Chez les Lo-lo p'o, quand donc pour une grande maladie, ou une épidémie, la sorcière a indiqué ce genre de superstition, au jour convenu, tous les hommes du ou des villages préparent une échelle, dont les échelons, au nombre de 36, sont faits avec des couteaux. Les deux montants de l'échelle sont réunis en haut par une planche, large comme la main. A chaque montant est attaché un petit oriflamme.

Le premier échelon du haut est un couteau hache-paille. Les autres échelons sont des sabres, sauf 6 échelons du milieu, dont trois sont faits chacun de deux sabres entre-croisés, et trois autres sont faits de tranchants de cordonnier réunis en forme d'éventails ouverts. Tous les sabres, couteau, et tranchants, sont aiguisés le matin même par les gens du village, et sont montés sur l'échelle tous les tranchants en l'air. Cette échelle n'est pas adossée à un mur. Elle est déposée toute droite sur une petite table, retenue par quatre cordes, prenant le sommet de l'échelle, et fixées en bas à des piquets solidement enfoncés en terre aux quatre coins cardinaux.

Pour accéder à l'échelle, c'est-à-dire en face de la table, on fait trois escaliers, mais chaque escalier est un soc de charrue, chauffé à rouge, et posé là, la pointe en l'air, juste au moment où le sorcier se décidera à monter.

Pendant ces préparatifs, le sorcier récite ses formules en gambadant devant ses poussahs (car il fait des poussahs pour la circonstance). Il porte sur le dos une sacoche dans laquelle se trouvent 1 coq, 36 pains fourrés au sucre, et des bonnets d'enfants.

Il invoque tous les esprits-protecteurs du pays, à savoir pour le pays de Kou-ti:

Tch'en hoang lao yé.
Tong fang ta fou lao yé.
Lan fang tch'ao tche jen t'i.
Pe'long tsiang kuin.
Si fang ta chen oui lin.
Po p'an kin ti.
Pe'fang se fou lao yé.
Yang che kin ti.
Tchong yang eul fou lao yé.
Yn pou kin ti.

Il leur demande de lui protéger les pieds. Puis, bientôt, il est pris de frissons semblables à ceux de la fièvre.

Alors il s'approche de l'échelle. Trempant son couteau de sorcier dans une espèce d'eau lustrale, il asperge l'échelle et les environs.

Il enlève ses sandales, et commence son ascension en passant par les socs de charrues. Il monte lentement, s'arrêtant à chaque échelon.

Arrivé au sommet, il s'assied sur la planche, ses pieds reposant sur le couteau hache-paille.

Il invoque les esprits-protecteurs des quatre points cardinaux, et leur demande de protéger tel et tel village. Voici:

Tong chen chen tcheou.
Nan tchang pou tcheou.
Si niou ho tcheou.
Pé ku long tcheou.
Ta-ts'in koué, Yun-nan.
Ta-li fou Pin-tch'ouan tcheou
Tche hia, tch'e che ngai.
P'an-k'eou ts'uen, tien-oui.
Ku tchou, eul ts'uen.
Pao-iou ts'in tsin. — P'in ngan.

Il jette alors dans toutes les directions ses pains fourrés et ses bonnets d'enfants, qui sont à qui les attrape; il jette aussi son coq, qui est recueilli par les chefs du village et est gardé pour le sorcier.

Et le sorcier redescend du côté inverse, toujours en s'arrêtant sur chaque échelon.

Et sa course achevée, ses pieds ne semblent nullement avoir souffert du tranchant des couteaux. Et cependant, en tout ceci, après avoir souvent scrupuleusement tout observé, je n'ai découvert aucune supercherie.

9. Divination.

Le sorcier, descendu de l'échelle, retourne à ses poussahs et consulte les sorts. Il possède à cet effet deux petites planchettes, un peu plus longues qu'un domino. Il est remue *(ta san koua)*[16] et les laisse retomber. Si les deux retombent sur la face inférieure, c'est *yang koua*[17] = principe parfait, bon signe: la maladie, ou l'épidémie va finir. Si elles retombent, l'une d'un côté, l'autre d'un autre, c'est *yn koua*[18] = principe imparfait, mauvais signe: les esprits ne sont pas contents, l'épidémie ne cessera pas de sitôt.

Si les deux retombent sur la face supérieure, c'est *chen koua*[19] = indécis.

Il n'y a que les sorciers qui se livrent à la consultation des sorts. Et remarquez que le *touan-kong*[20] chinois opère de la même façon.

Il est une chose du reste qui me laisse rêveur. Les auteurs chinois insistent avec force sur la science et le rôle des sorciers chez les Lo-lo. Comment se fait-il alors que les sorciers lo-lo se servent généralement des méthodes chinoises? Auraient-ils perdu leurs vieilles méthodes indigènes? Chose curieuse: leurs formules sont en lo-lo, et presque tous les noms d'esprits sont en chinois; même chez les sorcières, qui cependant ne savent pas parler chinois.

Les sorciers lo-lo p'o tirent aussi les sorts avec des jaunes d'œufs versés dans un bol d'eau.

Enfin, quelques rares particuliers ont aussi l'habitude de consulter les sorts avant d'entreprendre un voyage. Pour ce faire, on tue une poule. Aussitôt qu'on lui a percé le cou, on la laisse tomber à terre, et selon qu'elle meurt, la tête retombée à droite ou à gauche, on se décide à entreprendre le voyage ou non.

10. Magie.

Ouvrons une toute petite parenthèse pour dire un mot de la magie chez les Lo-lo p'o. C'est la science des femmes. Quand un mari a des relations avec une autre que sa femme, celle-ci va injurier et battre sa rivale. Elle tâche de lui arracher quelques cheveux et même de lui voler une robe. De retour chez elle, elle enterre le tout non loin de sa maison et va de temps en temps

vouer son ennemie à tous les mauvais génies. La rivale doit infailliblement mourir dans l'année, ou à moins être gratifiée d'une maladie infecte et incurable.

11. Superstition des planchettes. *(Pè t'i.)*

Avec celle des couteaux, c'est une des grandes superstitions en vogue chez les Lo-lo p'o.

Les Chinois et les Min-kia de P'in-tch'ouan la désignent du terme de *tso pei*[21]. Quoique connaissant la chose, ils ne la pratiquent pas. Ils ridiculisent même les Indigènes à ce sujet. Chez eux, cette pratique est remplacée par le *tch'e tchai*[22], c'est-à-dire, abstinence de viande pendant 2, 3, 4 et même 5 jours.

Chez les Lo-lo p'o, le *pè t'i* ne peut se faire qu'aux 9e, 11e ou 12e lunes, et à un jour *lo-tigre* ou *myo* = singe. Les familles dont la récolte a été mauvaise, ont alors recours au sorcier pour faire cette superstition.

On va d'abord à la montagne, où l'on coupe des branches de différents arbres, dont on fait 6 *pè-gou* (en chinois *mou-kè*[23]). Ces 6 *pè-gou* (planchettes) représentent 3 hommes et 3 femmes, à savoir:

Le Ciel et sa compagne,
La Terre et son compagnon,
Le Genre humain et sa compagne.

On taille de plus 72 autres planchettes représentant des bonshommes.

Au jour fixé, de grand matin, au chant du coq, le sorcier dépose les 6 *pè-gou* dans un boisseau à moitié rempli de riz non-décortiqué. Ce boisseau est déposé au grenier, sur une table, où le sorcier brûle des bâtonnets d'encens et récite ses formules.

Ceci fait, a lieu le repas du matin, où l'on ne peut manger que des légumes.

Table et boisseau sont alors apportés dans la cour, où l'on tue un cochon, une chèvre et une poule, pendant que le sorcier prie toujours.

Devant la table, on fixe en terre, en ligne droite, les 72 bonshommes. Auprès de la table, on plante une grande perche, au haut de laquelle on attache un semblant d'épervier. La cérémonie terminée, on jettera cet épervier que les enfants devront se disputer.

Aux pieds de la table, on dépose également 1° un semblant de buffle, 2° une meule à moudre le grain, 3° un mortier à piler le riz, le tout, pétri avec de la boue.

A midi, a lieu le second repas, où l'on ne peut manger que de la viande crue.

Puis le sorcier se remet à prier, jusqu'au repas de quatre heures. C'est alors un vrai festin, où l'on mange de la bonne viande bien cuite et bien préparée.

A la nuit, on mange des pains fourrés au miel. Les 6 *pè-gou* sont alors déposés sur le toit de la maison, les 72 bonshommes sont portés au loin à la montagne.

Les formules très-longues récitées à cette occasion par le sorcier sont fort intéressantes au point de vue linguistique; elles sont en vers de 5 pieds, comme les chansons. Au point de vue religieux, elles n'offrent aucun intérêt; elles semblent accuser, sinon une origine chinoise, une origine au moins récente. Elles se terminent toujours par une espèce de prière, qui se réduit à ceci:

O vous, Ciel mâle et Terre femelle,
Vous voyez telle famille dont les greniers sont vides!
Voyez et ayez pour agréables, cochon, chèvre, poule,
A vous tués par cette bonne famille!
En retour, faites que ses paniers et ses greniers
Se remplissent des cinq céréales!
Que les bœufs et les chevaux emplissent ses écuries!
Que les chèvres emplissent ses étables!
Que les poules emplissent son poulailler!
A cette bonne famille,
N'envoyez ni souffrance ni maladie!

12. Pagodes.

Je l'ai déjà dit, les Lo-lo n'élèvent guère de pagodes. Les Lo-lo p'o n'en ont dans leurs villages que quand ils se trouvent mélangés aux Chinois, ou quand ils dépendent de propriétaires chinois. Ce ne sont jamais du reste que de misérables cahutes.

Un genre de pagode qu'on trouve plus souvent chez eux, consiste en un simple autel minuscule placé entre quatre piliers en

bois supportant une toiture en paille ou en tuiles. Souvent un petit bosquet l'environne, où il est défendu de couper du bois. Ces petites pagodes sont du reste plus communes encore chez les Chinois. Et le bosquet qui les entoure n'a rien de commun avec le bois sacré des Lo-lo A-hi et Sa-gni.

Il reste quelques autres superstitions en usage chez les Lo-lo p'o, qui pourraient trouver place dans ce chapitre. Nous en parlerons à l'article des «Fêtes» ou à celui des «Funérailles».

13. Mythes et Légendes.

Le Soleil (*Meu-tso* ou *Meu-nyi*, d'après les uns) est l'œuvre de Dieu, d'après les autres, l'œuvre d'un homme. Il en est de même pour la Lune.

C'est un garçon. Le matin, il ressemble à un très-beau jeune homme, le soir, à un vieillard décrépit.

L'éclipse de Soleil. — Un coquin se présente au Ciel. Le Ciel lui ferme la porte au nez, on ne voit plus le soleil.

La Lune *(Ho-bo)* est une jeune fille d'une grande beauté. Cette beauté, tout le monde voudrait sans cesse la contempler. Aussi par pudeur, la Lune ne sort-elle que la nuit.

L'éclipse de Lune. — Un chien galeux va contempler la Lune. Celle-ci furieuse lui ferme la porte au nez.

Etoiles *(Kè)*. — L'étoile du matin est «l'âme de l'Empereur de Pékin». Quand l'Empereur est mort, l'étoile n'apparaît pas. Aussi le matin où l'étoile n'apparaîtrait pas, on peut dire: «L'Empereur est mort!» Pas n'est besoin d'aller à Pékin pour s'assurer de cette mort L'absence de l'étoile en est un signe certain.

Arc-en-ciel *(A-mou cheu-vi da)*. — Nos ancêtres, disent les Lo-lo p'o, ne nous ont rien appris à son sujet. Mais nous savons par les Min-kia, que: Autrefois, le dragon de l'eau ayant inondé la terre, un roi voulut le tuer. Comme cependant il se repentait et promettait de ne jamais plus recommencer, on lui fit grâce, mais en exigeant une assurance de sa promesse. Il fit l'arc-en-ciel.

14. Légende du Déluge.

Le genre humain tout entier s'était corrompu. Seuls, un frère et une sœur, ne faisaient pas le mal et suivaient la voie droite.

Le Ciel indigné avertit les humains, et comme signe de son indignation:

A la 1ère lune, il fit pleuvoir à verse tout 1 jour et 1 nuit;
A la 2e lune, 2 jours et 2 nuits;
A la 3e lune, 3 jours et 3 nuits;
A la 4e lune, 4 jours et 4 nuits;
A la 5e lune, 5 jours et 5 nuits.

L'eau avait inondé la terre, mais les hommes ne se corrigeaient pas. Ils s'étaient retirés dans les montagnes, où ils mangeaient, buvaient, s'entêtant dans leur perversion.

A la 6e lune, le Ciel fit pleuvoir 6 jours et 6 nuits;
A la 7e lune, 7 jours et 7 nuits;
A la 8e lune, 8 jours et 8 nuits;
A la 9e lune, 9 jours et 9 nuits.

Alors, beaucoup d'hommes étaient morts. L'eau avait presque atteint les plus hauts sommets, où s'étaient réfugiés les derniers survivants. Mais ceux-ci ne se corrigeaient pas quand même. Le Ciel résolut de les anéantir jusqu'au dernier, sauf le frère et la sœur, à qui il conseilla de s'enfermer dans une grande calebasse, dont ils bouchèrent l'ouverture avec de la cire. C'est pourquoi on dit couramment à présent: «*Meu-p'eu ts'a cheu-tchè nga* = la courge-calebasse c'est la semence des hommes.»

Et Dieu fit pleuvoir de plus bel:

A la 10e lune pendant 10 jours et 10 nuits;
A la 11e lune pendant 11 jours et 11 nuits.

Les eaux avaient presque atteint le ciel. Tous les hommes étaient morts, sauf le frère et la sœur, qui voguaient dans leur calebasse.

Puis, petit-à-petit les eaux se retirent, et la calebasse aussi petit-à-petit descendit. Un beau jour enfin, la cire qui en bouchait l'entrée se fondit au soleil, et le frère et la sœur se retrouvèrent sur la terre ferme d'où les eaux avaient disparu.

Ils pensèrent bien repeupler la terre. Mais comme leurs cœurs étaient purs, ils n'osèrent se marier, étant frère et sœur.

Un jour, ils descendirent à la rivière pour se baigner. Comme des gens qui se respectent, le garçon se baigna en haut, la fille, beaucoup plus loin, en bas.

Et après s'être baignée, la fille éprouva en son corps quelque chose d'extraordinaire, et plus les jours s'écoulaient, plus elle constatait que son état changeait. Après 1 mois $^1/_2$, elle eût envie de manger des choses aigres, signe certain qu'elle était enceinte. Mais que pouvait-elle avoir dans le ventre, elle qui jamais n'avait eu de rapports avec un homme?

N'était-ce pas plutôt un animal qu'elle portait en son sein? Un chien, un chat, un cochon, une chèvre, une vache, un cheval? Cette pensée la rendait anxieuse.

Enfin deux mois s'écoulèrent, et rien ne parut!

Ce n'est donc pas un chien que je porte en mon sein, pensa-t-elle.

Trois mois s'écoulèrent. Ce n'était donc pas un chat!

Quatre mois. Ce n'était donc pas un cochon!

Cinq mois. Ce n'était donc pas une chèvre.

Au 9e mois, son anxiété redoubla. N'était-ce pas un veau qu'elle allait mettre au monde?

Non. Le 9e mois écoulé, ce fut un bel enfant qui naquit!

Il fut évident que le Ciel permettait au frère et à la sœur de repeupler la terre!

D'après une autre version, le Ciel leur aurait permis de s'unir, dès leur sortie de la calebasse. Après neuf mois, la fille mit au monde dix enfants. Parmi ces dix enfants, un seul fut l'ancêtre des Chinois. Les neuf autres peuplèrent la terre d'Indigènes. C'est pourquoi, de nos jours encore, les Chinois répètent souvent: «*Kiou tchong man-y, i fen Han* = il n'y a qu'une espèce de Chinois, contre neuf espèces d'Indigènes.»

ARTICLE IV.

Des fêtes chez les Lo-lo p'o.

1. Enumération des fêtes. — 2. Cochon du nouvel an. — 3. Ancien nouvel an lo-lo. — 4. Nouvel an chez les Lo-lo p'o. — 5. Fête des pains fourrés. — 6. Fête des torches. — 7. Fête des morts. — 8. Fête des gâteaux. — 9. Fête de la nouvelle récolte. — 10. Fêtes d'origine chinoise.

---

1. Enumération des fêtes.

Elles sont au nombre de sept, à savoir:

1° Celles du nouvel an, «*K'o cheu tsya* = Fête du passage de l'année».

2° Celle du petit nouvel an, «*Ts'eu-ngo tsya* = Fête du quinze».

3° Celle des pains fourrés, «*Cho ma-t'ou tsya* = Fête des pains fourrés de froment».

4° Celle des torches, «*A-to-dzo tsya* = Fête des torches».

5° Celle des morts, «*Cheu-seu tsya* = Fête des morts».

6° Celle des gâteaux, «*Hè syo ts'eu-ngo tsya* = Fête du quinze de la 8ᵉ lune».

7° Celle de la nouvelle récolte, «*Beu-dè tsè cheu dzo* = Manger le nouveau riz du partage».

Seules sont chômées, 1° les fêtes du nouvel an, 2° celle du petit nouvel an, 3° celle des morts, et 4° celle de la nouvelle récolte.

Tsya = «fête» correspond au *tsié* [1] chinois, qui veut dire: «tempérance, fraction, fête.» Est-ce réellement un mot d'origine lo-lo? Je n'oserais ni l'affirmer ni le nier. Je crois cependant que *tsya* est simplement le mot chinois *tsié* déformé.

2. Cochon du nouvel an.

En Chine, il n'y a pas de nouvel an sans cochon. A ma connaissance, chez les Chinois et les Lo-lo du Haut Yun-nan, on tue la bête aux environs du premier de l'an.

Chez les Lo-lo p'o, au contraire, et aussi chez les Min-kia et les Pen-ti jen du Fleuve bleu, on tue dès la fin de la 10e, ou à la 11e lune.

On appelle cela, en chinois, «*cha nien tchou* [2] = tuer le cochon de l'année, et en lo-lo p'o, «*vè-p'o sè* = tuer le cochon mâle». Le cochon mâle a ici le sens de «cochon engraissé pour le nouvel an», pour les autres cochons, on dit simplement «*vè sè* = tuer le cochon».

En ce jour, on invite à dîner les parents et les amis.

3. Ancien nouvel an lo-lo.

D'où vient cette coutume de tuer le cochon avant l'époque du nouvel an? C'est, je crois, une coutume d'ordre tout-à-fait pratique et local. En effet, dans ces régions du Fleuve bleu, cette époque de la 10e et 11e lune, est généralement la moins chaude de l'année. Le cochon tué alors, la viande salée se conserve mieux.

Cependant, si nous en croyons les auteurs chinois, les Lo-lo autrefois ne célébraient pas le nouvel an à la même époque que les Chinois. La chose est fort possible. De nos jours encore, chez les Li-sou du Tong-chan, le nouvel an est pour eux le jour où ils tuent le cochon, à la 10e ou 11e lune, et le nouvel an proprement dit passe complètement inaperçu.

De même chez les Lo-lo du Seu-tch'ouan. Le P. Martin m'écrit en effet: «Le nouvel an lo-lo se célèbre par ici, généralement en Novembre, mais la fixation du jour est de pure convention. Le *t'ou-seu* le fixe quelquefois lui-même, parfois même, il ordonne de recommencer, en même temps que chez les Chinois, en Janvier ou Février. Cependant, le plus souvent, il tient uniquement à ce que son peuple ne célèbre pas le nouvel an avant lui, mais après. Chaque endroit, par groupe de villages ou non, fixe son jour.»

Dans les pays de l'est, au Yun-nan, chez les A-hi, les Sa-gni, les Ou-lou, par exemple, le 24 de la 6e lune est jour de repos. On se réunit en commun dans chaque village, et on tue un bœuf. Les

Chinois disent que les Lo-lo célèbrent en ce jour «leur grand nouvel an». Je n'ai jamais pu savoir au juste quelle origine indigène donner à cette coutume lo-lo. Les auteurs chinois * nous parlent de Lo-lo «qui comptent leurs années du 24e jour de la 6e lune au 24e jour de la 12e lune. A ces deux dates, ils font fête.»

4. Nouvel an chez les Lo-lo p'o.

Chez les Lo-lo p'o, aux deux derniers jours de la 12e lune, il y a grand nettoyage, les murs, les plafonds sont époussetés à fond. Le fait est assez rare pour mériter une mention spéciale.

Il est aussi d'usage à cette époque de renouveler la garde-robe de toute la maisonnée.

La veille du grand jour, les jeunes gens vont à la montagne cueillir des «aiguilles de sapin», qu'on étendra le lendemain et les jours suivants, soit dans la salle du milieu, soit dans la cuisine, soit même dans la cour, à l'endroit où l'on prendra les repas.

Egalement, on renouvelle les images des portes (*meu-cheu*, corruption du *men chen* [3] chinois), on colle les banderoles de papier coloré (*mè-tsè*, en Chinois *men lien* [4]) au-dessus des portes.

Au-dessus du foyer, à la cuisine, on colle l'image de «l'esprit du foyer» (*tso-ko lo yi*, corruption du chinois *tsao kuin lao yé* [5]). Ces choses sont évidemment d'importation chinoise.

La veille du nouvel an, au soir, vers les huit ou neuf heures, on sacrifie un chapon, un coq, ou une poule à «l'esprit tutélaire du foyer». Le chapon tué, le chef de famille fait à l'image de l'esprit trois prostrations par trois fois différentes, prenant entre chaque fois le temps de fumer une pipe. Cette cérémonie s'appelle *tso-ko lo-yi t'i* = sacrifier à l'esprit du foyer. On fait ensuite cuire le chapon, qu'on mange en famille.

Le 1er de la 1ère lune, dès le petit jour (*yi-p'eu beu tcheu* = au chant du coq), tandis que les vieux, les vieilles, les femmes et les filles restent couchés, tous les garçons de la maison se lèvent. Ils revêtent leurs beaux habits, calotte et sandales neuves, et pendant que les autres allument le feu et font bouillir l'eau pour se laver, deux d'entre eux se

* Devéria, *l. c.* p. 144, 155.

rendent à la fontaine publique. L'un porte la grande cuiller en bois qui sert à puiser l'eau, l'autre, une torche pour éclairer la route.

On puise une cuiller d'eau et l'on jette deux belles sapèques dans le ruisseau.

Tous les garçons se lavent alors, et vont ensuite appeler les filles, en leur portant l'eau pour se laver. Celles-ci se lèvent et font leur toilette. Les garçons font bouillir l'eau qu'on est allé précédemment puiser à la source. Si cette eau ne suffit pas, on y ajoute de l'eau du réservoir de la cuisine. Avec cette eau bouillie, ils préparent la pâte de riz glutineux qui va servir à faire les pains.

Les filles, leur toilette terminée, vont à leur tour appeler les vieux et les vieilles, et leur portent l'eau chaude pour se laver. Et pendant que les vieux font toilette, elles reviennent rouler en petits pains la pâte préparée par les garçons, et les font cuire.

Les pains cuits, on en sert un grand bol aux grandes personnes, un petit bol aux enfants, et chacun mange avec appétit. Cela s'appelle «*tcha-meu leu tsè dzo* = manger les pains roulés cuits.»

Ce petit repas terminé, chacun boit du thé. On en boira du reste après chacun des repas de ces trois jours, où l'on mange encore, et toujours, des pains. Le thé a pour effet, dit-on, d'empêcher les gonflements de ventre qui ne manqueraient pas de se produire sans cela par l'usage inaccoutumé du pain.

Les enfants se rendent alors à la source commune, à la recherche des sapèques que chaque puiseur d'eau y a précédemment jetées. Heureux les premiers arrivés et ceux qui les trouvent en plus grand nombre.

Les grandes personnes font la causette, pendant que les garçons lavent la vaisselle. Ce sont en effet les garçons qui font cuire le riz pendant ces trois jours et le 15 au matin; également, ils doivent laver la vaisselle, et préparer la pâte pour les différentes espèces de pains. Les femmes, elles, ont repos, elles se livrent à des travaux de couture pour tuer le temps.

On peut sortir dehors et faire la causette avec les amis et les voisins, mais sur la route ou dans la cour. Car il n'est pas reçu d'entrer dans la maison du prochain avant le premier grand repas.

Le matin, vers 7 ou 8 heures, a lieu ce premier grand repas. On y mange encore des pains, mais plats cette fois, et non plus roulés.

Avant de se mettre à table, le chef de famille accomplit la cérémonie de l'offrande au Ciel (v. p. 128).

A ce repas, la viande est interdite et remplacée par des œufs, dont on consomme une grande quantité. Pour une famille de 15 personnes, on sert une omelette à l'huile de 70 à 80 œufs. Les hommes et les femmes qui aiment le vin, doivent en boire à satiété. C'est le grand genre et un bon signe, aussi aucun n'y manque.

Il serait très-mal vu d'aller prendre ce premier repas dans une famille étrangère. L'étiquette, sous ce rapport, est fort rigoureuse, surtout pour les brus. La bru, en effet, est attachée à la maison de ses beaux-parents, et plus que tout autre, elle doit faire ce premier repas de l'année dans sa vraie famille, qui est celle de son mari. Agir autrement est une grave injure et un signe certain que la bru n'est pas contente chez son mari.

Le repas terminé, les garçons lavent la vaisselle, tandis que les vieux chantent et font rire les jeunes. Alors également tout le monde est libre et chacun peut sortir à son aise, même les brus. C'est le moment où l'on va présenter les vœux de bonne année.

A cet effet, les garçons se réunissent par groupes de quatre ou cinq, et vont dans chaque famille souhaiter la bonne année aux vieux. En entrant dans la maison, ils disent: «*I-nyi k'o-cheu nga, nyo-vè lè-dou pè la* = Aujourd'hui c'est le nouvel an, nous venons faire les rites,» et ils font trois grandes prostrations à chacun des vieux et à chacune des vieilles. On leur sert du miel et des pains qu'ils mangent aussitôt, en buvant le thé.

Puis commencent les danses, auxquelles se rendent tous les jeunes gens.

Vers 4 ou 5 heures du soir, a lieu le second grand repas, où l'on sert alors de la viande. Et à l'entrée de la nuit, les danses reprennent de plus bel.

Pendant ces trois jours, on s'abstient de tout travail à la montagne. On se contente d'aller faire paître les bœufs et les chèvres, et encore chaque jour, on se rechange dans cette corvée.

Dès le 4 au matin, la vie ordinaire reprend son cours, mais le soir, les danses continuent.

Outre la danse, il existe, ainsi que je l'ai dit, un autre genre d'amusement pour l'époque du nouvel an. C'est la balançoire. L'auteur du *Tien-Hi** nous signale lui aussi cette coutume. «La douzième lune, dit-il, est chez les Lo-lo la fête du printemps. On dresse un pied de bois, on pose une planche dessus. Un homme s'assied à chaque extrémité, et ils s'amusent à se faire descendre l'un l'autre.» Petit nouvel an.

Chez les Lo-lo p'o, le 13 ou le 14 de la 1ère lune, on recommence le grand nettoyage de la maison, comme pour le jour du premier de l'an.

Et le 15 de cette première lune, grand repos comme durant les 3 jours du nouvel an. Aux deux repas, on fait bombance, et on mange de la viande.

Ce jour s'appelle «*ts'eu-ngo tsya* = fête du 15», ou «*ts'eu-ngo mou* = faire le 15» (en chinois *siao ko nien* [6]).

Jusqu'au 15 inclus de cette première lune, on n'aime pas à débourser de l'argent, ni quoique ce soit, on aime au contraire à embourser. La raison en est à cette idée superstitieuse que, si l'on débourse durant cette période, on risque fort de devoir débourser toute l'année. Si l'on embourse, au contraire, on a des chances d'embourser toute l'année.

5. Fête des pains fourrés.

Le 5 de la 5e lune, c'est en Chine la fête du «*touan-yang* [7] = fête de l'été». Les Lo-lo p'o ont pris des Chinois l'usage de préparer en ce jour et de manger au repas du matin des pains fourrés de sucre (en chinois *t'ang pao-tse* [8]). Toute la fête consiste dans la manducation de ces pains. Cela s'appelle «*cho ma-t'ou tsya* = fête des pains-fourrés de froment», ou encore «*ngo hyo ngo nyi pè* = faire le cinquième jour de la cinquième lune».

6. Fête des torches.

Le 24 de la 6e lune, au soir, on brûle des torches de sapin, disséminées en petites bottes sur la lisière des champs et des rizières. A certains endroits, les hommes parcourent en file la grand'route

* vol. 37. Chap. des Lou-lou.

du village sur un espace de un ou deux kilomètres, tenant en main des torches allumées dont ils attisent le feu avec de la résine. C'est fort pittoresque. Cette cérémonie est appelée «*a-to-dzo tsya* = fête des torches». L'Histoire particulière du Nan-tchao* nous dit: «Chez les Lo-lo, chaque année le 24e jour de la 7e lune s'appelle *ho-pa tsié*? = fête des torches. Les Lo-lo allument ce jour-là des torches de sapin pour illuminer leurs villages et leurs cabanes des champs.»

Dans le même ouvrage (p. 37, 38) on lit: «Au temps de Yuan-fong des Han (110—104 av. J. C.), une femme nommée A-nan, mariée au chef Man-a-no, habitait au pays actuel de Ta-li. Le général chinois Ko-che-tchong ayant tué Man-a-no, voulut épouser A-nan. Celle-ci lui dit: «Accordez-moi trois choses, et je serai à vous. D'abord, élevez un pavillon pour y sacrifier à mon mari défunt; ensuite, brûlez les habits et remplacez-les par des habits de prince; enfin, publiez dans tout le pays que je vous épouse selon les rites.» Le général chinois accepta ces conditions, et dès le lendemain, réunissant les gens du pays, il fit élever un pavillon en sapin pour y sacrifier au mari défunt. Devant le pavillon, on avait préparé un grand feu. Alors que le feu était très-ardent, A-nan brûla les habits de son mari défunt, et tirant un couteau qu'elle dissimulait, elle se coupa la gorge et tomba dans les flammes. C'était alors le 24e jour de la 6e lune. Les gens du pays la pleurèrent, et par suite chaque année, ce jour-là, ils brûlèrent des torches en signe de regret. On appela cette fête «*sin houi tsié* = fête de l'assemblée des étoiles». On la place aussi au 25e jour de la 6e lune.»

A mon avis, la fête *ho pa tsié* et celle *sin houi tsié* est une seule et même chose. L'auteur chinois place la première au 24 de la 7e lune. C'est évidemment une erreur de sa part. Partout en effet cette fête *ho-pa tsié* a lieu, non à la 7e, mais bien à la 6e lune. Ici au pays de P'in-tch'ouan, chez les Lo-lo p'o, c'est le 24, un peu plus loin, chez les Li p'o, c'est le 25, mais toujours à la 6e lune. Chez les A-hi, au pays de Lou lan, le 24 étant pris par la fête du grand nouvel an, la fête des torches a lieu le 25.

Quoiqu'il en soit, voici, d'après les Lo-lo p'o, l'origine de cette fête des torches *a-to-dzo tsya*.

---

* Sainson, *l. c.* p. 166.

Un grand roi bataillait en vain depuis longtemps pour s'emparer du pays de Ta-li. C'était d'après les uns Ts'eu-kiou ta Ouang, d'après les autres Touan pé-ouang. Un beau jour il rêva d'un stratagème pour effrayer ses ennemis et arriver à ses fins. A cet effet, il fit rassembler 3 à 4.000 chèvres, et fit attacher une botte de torches de sapin à chacune des cornes de chaque chèvre. La nuit venue, on mit le feu aux torches, et on dispersa les chèvres dans la montagne. A ce spectacle, les défenseurs du pays de Ta-li crurent à une armée ennemie considérable, et, désespérant de lui tenir tête, livrèrent leur pays à Ts'eu-kiou. C'est pour commémorer cet évènement que chaque année à cette date, on allume des torches.

D'après l'auteur chinois, cette fête des torches serait particulière aux Lo-lo. Elle existe cependant partout au Yun-nan, tant chez les Min-kia, les Chinois, que chez les Lo-lo. Chez les Chinois, on brûle des torches non-seulement dans les rizières, mais encore auprès des tombeaux.

Au pays de Kou-ti, en ce même jour, les hommes se présentent dans les familles où depuis le nouvel an est né un enfant. Pour un fils nouveau-né, ils exigent un petit cochon, une poule pour une fille. On mange le cochon ou la poule sur la route devant la maison du donateur, après avoir fait quelques superstitions.

7. Fête des morts.

J'en ai parlé à propos du culte des ancêtres (v. p. 130).

8. Fête des gâteaux.

Le 15 de la 8e lune, vers les huit heures du soir, on fait des gâteaux, que l'on mange en famille. Ces gâteaux sont faits de farine de riz glutineux, recouverts d'huile. Avant de manger ces gâteaux, le chef de famille fait l'offrande au Ciel (v. p. 128).

D'après les Lo-lo p'o, le 15 de la 8e lune est le nouvel an de l'empereur de Chine. On fait et on mange des gâteaux en ce jour pour se réjouir avec lui. Ils disent couramment: «*Hè hyo ts'eu-ngo tsya, Pé-ki ouo-té p'o k'o-cheu nga, i t'i-nyi ouo-té p'o lê-dou hyeu-lou dza* = La fête du 15 de la 8e lune, c'est le nouvel an de l'empereur de Pékin, en ce jour nous imitons les coutumes de l'empereur.»

9. Fête de la nouvelle récolte.

Il existe encore une autre fête chez les Lo-lo p'o, chômée comme celles du nouvel an, et celles des morts. Evidemment c'est une fête, et cependant dans la langue elle ne porte pas ce nom. On dit simplement pour désigner ce jour: «*Beu-dè tsè cheu dzo* = manger le nouveau riz du partage.»

La famille dont le riz est mûr le premier, invite un membre de toutes les familles du village à venir l'aider à couper son riz. L'opération terminée, chaque individu égraine sur place un *chen* ($^1/_{10}$ de boisseau) de riz, qu'il emporte chez lui.

Le soir, ce *chen* de riz est décortiqué, et le lendemain matin, on le fait cuire et on le mange au premier repas. Cette faible portion ne suffit pas pour toute la famille, mais seuls les vieux en mangent un bol, les autres se contentant de vieux riz.

En ce jour, on se contente, comme au nouvel an, de faire paître les bêtes, les femmes se livrent à la couture. Et c'est la réouverture de la saison des danses.

Les fêtes ci-dessus décrites sont observées dans toute la tribu. Si toutes ne sont pas d'origine indigène, les Lo-lo p'o du moins les ont faites leurs.

10. Fêtes d'origine chinoise.

Dans certains villages, mais dans certains seulement, surtout là où se trouvent des Chinois, les Lo-lo p'o observent de plus quelques autres fêtes d'origine exclusivement chinoise. Ce sont:

1° Le 8 de la 2e lune. On sacrifie aux morts.

2° Le 5 Avril, à l'époque du *tsin min*[10] chinois, appelée *tsi-mi* par les Lo-lo. Fête chômée.

3° Le 6 Mai, à l'époque *li hia*[11], en lo-lo *li ouo*. C'est la fête du commencement de l'été. Le sacrifice se fait à la source du village.

4° Le 15 de la 8e lune, on sacrifie à la lune. *Ho-bo tsya* = Fête de la lune.

5° Le 10 de la 10e lune, on sacrifie aux ancêtres.

6° Le 22 Décembre, à l'occasion du commencement de l'hiver. *Meu-nyi t'eu* (en chinois *tong tche*[12]).

Dans ces occasions, on sacrifie en commun une poule, un petit cochon, ou une chèvre, qu'on mange ensuite, chaque famille du village étant représentée par un de ses membres.

ARTICLE V.

Vie familiale.

1. Avant le mariage. — 2. Mariage. — 3. Dialogue chanté au mariage. — 4. Usages matrimoniaux particuliers à la tribu des Lo-lo p'o et à quelques autres tribus du pays de Ta-li. — 5. Relations mixtes. — 6. Polygamie. — 7. Naissance. — 8. Noms et surnoms chez les Lo-lo p'o.

---

1. Avant le mariage.

Selon les auteurs chinois, les Lo-lo, les Blancs surtout, sont paresseux, mous et impudiques, et chez eux, ceux qui ne sont pas capables de piller, ne trouvent pas à se marier.

Quant aux opinions émises par les Européens, elles sont très-diverses, au sujet de la moralité de ce peuple. Suivant les uns, il est absolument inférieur au point de vue moral, suivant les autres, il représente l'ensemble de toutes les vertus. Ce sont là des «philies» auxquelles sont sujets tous ceux qui doivent vivre de longues journées de solitude au milieu de gens si différents de nous, et, c'est à cet état d'esprit qu'il faut attribuer les appréciations extrêmes entre lesquelles me paraît être la vérité.

En dehors de la Religion chrétienne, les mœurs sont parfois sévères extérieurement, mais c'est un trompe-l'œil, et ce n'est que cela. L'homme, livré à ses passions sans un frein supérieur, est homme partout. Les Lo-lo ne font pas exception à la règle générale.

Chez eux, les enfants des deux sexes sont élevés librement, ils vont aux champs ensemble. Arrivés à un certain âge (12 à 14 ans), les garçons couchent par groupes, les filles de même, et souvent les sexes se mélangent. A certains soirs, les jeunes gens d'un village donnent rendez-vous dans la montagne aux filles d'un autre village. On chante, on danse, on fait de la musique, et c'est là que se décident souvent les mariages.

Etant donnée la liberté laissée à ces jeunes gens, il paraît bien difficile qu'un grand nombre de filles arrivent à l'époque du mariage avec une vertu indemne.

Les Lo-lo, interrogés à ce sujet, nient ces relations intimes avant le mariage, sinon comme tout-à-fait accidentelles.

Et de fait, je constate que les filles-mères sont rares, beaucoup plus rares que chez les Chinoises, celles de l'ouest du Yun-nan au moins. Celles-ci, il est vrai, ont recours à l'avortement, mais la chose est presque toujours connue quand même.

Les filles lo-lo, au contraire, ont horreur de l'avortement, absolument inconnu dans la plupart des tribus. Et si avec moi, vous voulez bien constater que généralement ces mêmes filles sont mères après un an de mariage, vous avouerez qu'il faut sans doute apporter quelques restrictions à la véracité des dires qui circulent sur les filles lo-lo.

2. Mariage.

La forme du mariage différant avec les tribus, il m'est difficile de donner ici une idée générale du mariage chez les Lo-lo. Je crois bon cependant de relever quelques erreurs, ayant cours à ce propos, dans l'opinion publique.

M. Rocher * écrit: «Le lendemain des noces la mariée quitte le toit conjugal au lever du soleil, et revient chez ses parents sans autre souci de son mari ni de sa nouvelle famille. Elle n'a le droit de retourner auprès de son époux que quand elle ressent les premiers symptômes de la maternité . . .» Et plus loin (p. 17): «Le premier enfant issu du mariage . . . n'est pas reconnu par le mari, qui le considère en quelque sorte comme un étranger. C'est au second, fille ou garçon, qu'appartient le titre d'aîné.»

M. Rocher a-t-il vraiment constaté ces habitudes dans quelque tribu lo-lo au Yun-nan, pour généraliser ensuite? Je l'ignore! Il nous donne cependant ces choses comme «détails caractéristiques que l'on remarque chez toutes les tribus lo-lo»!

Les Lo-lo, en général, ont la mauvaise habitude de marier leurs enfants en bas âge. Ce mariage équivaudrait chez nous à

* *L. c.* t. II p. 16.

des fiançailles. C'est pourquoi souvent la fille retourne dans sa famille, où elle jouit d'une liberté complète, ne se faisant pas faute de continuer à mener la vie de jeune fille, prenant sa bonne part des fêtes et des amusements de la jeunesse.

En grandissant, et en courant les villages voisins, il arrive généralement qu'elle donne son cœur à un autre que celui à elle choisi par ses parents, et dès lors, elle ne veut plus aller avec ce premier mari. De là, chez les Lo-lo des difficultés nombreuses entre les familles. Les choses finissent ordinairement par s'arranger, en cassant à l'amiable le premier mariage. Si cependant, par bisque, le vrai mari ne veut pas rendre sa parole à la fille, les parents de celle-ci la forcent parfois (c'est excessivement rare) à aller quand même chez son mari, et alors, évidemment, si elle a un enfant, elle l'emmène avec elle.

Mais, croyez-moi, le premier enfant issu du mariage, non-seulement est élevé avec les mêmes soins et la même attention que ceux qui viennent ensuite; mais également il est reconnu par le mari, et c'est à lui qu'appartient le titre d'aîné. Peut-être, y a-t-il quelque exception pour quelque tribu. Mais l'exception ne fait pas la règle, et encore, cette exception, je ne l'ai jamais rencontrée. Et il en est de même au Seu-tch'ouan, d'où le P. Martin m'écrit: «Il est faux que l'aîné ne soit pas reconnu comme légitime, mais le second. Invention sans doute des malins Chinois qui, de ce que souvent les jeunes mariées n'habitent définitivement avec leurs maris que fort longtemps après le mariage, concluent que la femme conçoit toujours son premier-né par adultère. Il peut y avoir de rares accidents, mais il y a loin de là à une coutume.»

M. Rocher * nous dit encore: «La façon particulière dont les femmes lo-lo arrangent leurs cheveux permet de dire à première vue si elles ont ou non des enfants, etc.» Voilà une coutume originale que je n'ai pas davantage rencontrée chez les Lo-lo avec qui j'ai vécu. Est-ce le fait d'une tribu en particulier? C'est possible, mais j'en doute.

Ceci dit, venons-en au mariage chez les Lo-lo p'o.

* *L. c.* p. 18.

Les parents, ayant jeté les yeux sur une fille qu'ils veulent faire épouser par leur fils, le père de celui-ci entre en pourparlers avec le père de la fille. La réponse de ce dernier étant favorable, on cherche un entremetteur. Celui-ci doit être un individu qui a beaucoup d'enfants. Cela porte bonheur, et le nouveau ménage, à son tour, a des chances de fonder une nombreuse famille.

L'entremetteur est invité à dîner, et, pendant le repas où l'on sert viande et vin, on le prie de se rendre dans telle famille pour demander telle fille en mariage.

Il s'y rend pour le repas du soir, avec une ou deux livres de viande et deux mesures de vin. Il fait la proposition, et le lendemain, il peut venir rapporter une réponse favorable à la famille du garçon. On lui fait fête, ce qui s'appelle: «*Kyé-syé djeu da* = boire le vin de la promesse».

On attend six mois, ou un an, et l'on procède à la seconde opération appelée: «*Bè tsè djeu da* = boire le vin de la fin des pourparlers».

L'entremetteur est de nouveau invité à dîner. Après le repas, il va dans la famille de la fille, emportant une chèvre, une livre de sel et 20 mesures de vin.

Là, on tue la chèvre, et l'on festoie, tout en débattant les conditions du mariage.

Après le festin, l'entremetteur revient annoncer au père du garçon ces conditions qui sont presque toujours:

6 ou 7 taëls d'argent,
et des souliers fleuris, ou un turban.

Si la famille du garçon est riche, on exige de plus:

Des bracelets en argent,
des bagues,
et des boucles et pendants d'oreilles.

Deux mois avant le mariage, l'entremetteur accomplit la cérémonie de la fixation du mariage (*nyi-hè ti yi* = aller fixer le jour). Pour cela, il vient d'abord chez le garçon, d'où, après un repas fait en famille, il se rend chez la fille indiquer le jour du mariage. Il porte: une pièce d'étoffe, $^{1}/_{10}{}^{e}$ d'once de fil à coudre, 2 mesures de vin.

La veille du mariage, un ami de la famille porte chez la fille une chèvre de 20 livres. Là on tue la chèvre. Si elle n'a pas les 20 livres réglementaires, demain on apportera de quoi les parfaire.

Le matin du grand jour, l'entremetteur, ayant reçu pour sa peine deux mesures de vin et deux têtes de chèvres, porte chez la fillle: .

les 6 ou 7 taëls d'argent,
les souliers (ou, le turban),
les bracelets, bagues et boucles d'oreilles;
avec en plus: huit livres de viande de porc,
vingt mesures de vin,
et une livre de sel.

Il est accompagné du garçon, qui, en arrivant chez la fille, fait la prostration à ses beaux-parents, les remerçiant de lui avoir donné leur fille. La fille, elle, reste à la cuisine, elle ne doit pas voir son fiancé, ni réciproquement (cette dernière règle n'est guère observée cependant).

La famille de la fille donne alors un grand festin aux invités. Le repas est servi dans la cour sous des tentes.

On chante. Les vieux surtout se distinguent par leurs improvisations.

3. Dialogue chanté au mariage.

Ces chants sont ordinairement des dialogues entre les parents-invités de la fille et l'entremetteur, dont voici un modèle:

Parents:	*A-mo nè i-deu*	De mère fille cette
	Ts'eu-meu i-nyi k'a	D'hiver ce jour sur
	Neu fou-to ga ya.	Fille. marier sortir être.
	Li la la dè sya,	Invités venir venir penser,
	Li n'la dè sya.	Invités ne pas venir penser.
	Neu vou a-tsa djou?	Fille tête quoi porter?
Entremetteur:	*Ho-lo cheu-tcheu djou!*	De gaze turban porter!
P.:	*No lo a-tsa djou?*	Oreilles qui porter?
E.:	*P'i no dzé-lé djou!*	D'argent boucles avec pendants
P.:	*Geu lo a-tsa djou?*	Corps qui porter? [porter!
E.:	*A-djeu-lou pya djou!*	Du perroquet robe porter!

Parents: Cette fille chérie de sa mère,
En ce jour de fin d'année,
Voilà que nous devons la marier et nous en séparer!
Les invités viendront-ils nombreux à ses noces? Je me
Ne viendront-ils pas? Je me le demande! [le demande!
Mais qu'avez-vous déposé sur la tête de notre fille chérie?

Entremetteur: Votre fille porte un turban en gaze!

P.: Et que lui a-t-on mis aux oreilles?

E.: Aux oreilles, elle a des boucles d'argent avec de superbes

P.: Et son corps, de quoi l'avez-vous revêtu? [pendants!

E.: Elle porte une robe verte comme celle du perroquet!

P.:	*Djo lou a-tsa djou?*	Reins quoi porter?
E.:	*Ho nyi tè-dzeu djou!*	D'étoffe rouge ceinture porter!
P.:	*Lè lo a-tsa djou?*	Mains quoi porter?
E.:	*P'i lè-mi-seu djou!*	D'argent bagues porter!
P.:	*Da lo a-tsa djou?*	Hanches quoi porter?
E.:	*Ho nyi meu-nyi djou!*	D'étoffe rouge pantalon porter!
P.:	*Neu tcheu a-tsa djou?*	De la fille les pieds quoi porter?
E.:	*Vi-po ts'yé-nè djou!*	De satin souliers porter!
	I-nyi p'i-mè dja,	Aujourd'hui argenté-précieux avoir,
	I-nyi chè-mè nga,	Aujourd'hui jaune-précieux être,
	Neu fou i-nyi gou.	Fille marier aujourd'hui bon-rencontrer.

P.: Et ses reins comment les avez-vous serrés?

E.: Nous lui avons passé une ceinture rouge!

P.: Et aux doigts qu'a-t-elle?

E.: Des bagues en argent!

P.: Et ses jambes comment les avez-vous vêtues?

E.: Nous lui avons donné un beau pantalon rouge!

P.: Et aux pieds qu'a-t-elle?

E.: Aux pieds elle porte des souliers de satin!
Aujourd'hui c'est un jour argenté!
Que dis-je? C'est un jour doré!
Marier votre fille aujourd'hui! On ne pouvait mieux choisir!

P.:	*Neu fou tou-la ho!*	Fille marier se trouver c'est!
	A-sè djo-vou mou?	Qui route-tête faire?
E.:	*Ts'eu-kyo djo-vou mou!*	Entremetteur route-tête faire!
	Ts'eu-kyo li hè seu!	Entremetteur invités conduire aller!
P.:	*Ngo mi-do neu nga.*	De nous de renommée fille c'est.
	Tch'eu seu neu n'yi.	Pied marcher fille ne pas aller.
E.:	*Ngo ts'eu-kyo i-deu*	Moi entremetteur celui-ci
	Tch'o-tse vou-la nyi.	Palanquin appeller (apporter) vouloir.
P.:	*Neu tch'o-tse n'di!*	Fille palanquin ne pas s'asseoir!
E.:	*A-tsa tch'o n'di?*	Pourquoi palanquin ne pas s'asseoir?
P.:	*Vè tch'o neu n'di!*	De cochon palanquin fille ne pas s'asseoir!

P.: Notre fille a été donnée en mariage, c'est entendu!
Mais qui va lui montrer la route pour se rendre à sa nouvelle demeure?

E.: Rassurez-vous, l'entremetteur est là!
Il conduira votre fille et tous vos invités.

P.: C'est très-bien. Mais notre fille n'est pas la première-venue.
Elle ne peut s'en aller à pied!

E.: Rassurez-vous, je vais faire venir un palanquin!

P.: Notre fille ne va pas en palanquin!

E.: Et pourquoi donc ne pas aller en palanquin?

P.: Un palanquin. C'est bon pour les cochons!

E.:	*Ts'eu-kyo zo i-deu*	Entremetteur petit celui-ci
	Po-li tch'o tseu la.	De verre chaise inviter venir.
P.:	*Neu t'i tch'o n'di.*	Fille unique chaise ne pas s'asseoir.
E.:	*Neu t'i mou tseu la.*	Fille unique cheval inviter venir.
P.:	*Mou dzeu mou n'dzè.*	Cheval vide cheval ne pas monter.
	Neu-mo neu beu seu.	Sœur fille porter aller.
	Beu nè a-dé tch'eu?	Porter où jusque?
E.:	*Li tch'a geu-dé tch'eu.*	Li famille cour jusque.
P.:	*Neu kyo t'ou-la ho!*	Fille livrer arriver c'est!
	Neu kyo a-dé kyo?	Fille livrer où livrer?

Mais alors si vous préférez, moi, pauvre entremetteur,
Je vais faire venir une chaise vitrée!

Notre fille unique ne va même pas en chaise!

Mais alors votre fille unique va-t-elle à cheval?

Elle n'a que faire de ton cheval sans selle!
Sa sœur la portera!
Mais où faut-il la porter?

Que sa sœur la porte dans la cour de la famille Li.
C'est vrai, le jour de livrer notre fille est arrivé!

Mais à qui la livrer?

E.: *Tso-ko lo-yi kyo!*	Dieu du foyer livrer!
So djeu mou nè kyo.	Trois prostrations faire livrer.
Yo-p'o-zo lo kyo.	Beau-père livrer.
Yo-mo nè lo kyo.	Belle-mère et livrer.

Livrez-la à l'esprit du foyer!
Quand elle lui aura fait trois prostrations,
On la livrera à son beau-père,
On la livrera à sa belle-mère!

Quand on a bien chanté, le garçon s'en retourne chez lui, accompagné par un de ses parents.

L'entremetteur, lui, fait le salut au père et à la mère de la fille, les invitant à se rendre à la noce chez le garçon. Le père, la mère et tous les membres libres de la famille, se rendent en effet à l'invitation, chacun portant ses couvertures pour la nuit. La sœur aînée, ou à son défaut, une parente plus vieille, prend la jeune mariée sur son dos, et tout le monde se met en route, conduit par l'entremetteur *.

Avant d'arriver à la maison du garçon, on s'arrête sur la route. L'entremetteur seul se rend là-bas, annoncer l'arrivée de la fiancée et de ses parents, et demande quelques hommes de bonne volonté pour venir porter les couvertures des invités.

---

* A Kou-ti, c'est la femme de l'entremetteur qui porte la jeune mariée.

Il revient bien vite avec les hommes de bonne volonté, là où il a laissé la fiancée. Il allume une torche, tandis que sa femme distribue du tabac, et l'on fume une pipe.

Et le cortège se remet en route après qu'on a bandé les yeux à la jeune fille. Celle-ci, en effet, ne doit pas voir sa belle-mère en entrant à sa nouvelle demeure, cela porterait malheur, et ce serait pour toute la vie des disputes continuelles entre elles. Si elle voyait son mari, ce serait plus mauvais signe encore, les deux époux ne s'aimeraient jamais et se battraient à mort.

La fille voilée. on remet à sa porteuse, ou 16, ou 36, ou 36, ou 66 sapèques, suivant la fortune de la famille du marié*.

La sœur aînée donc porte la mariée au milieu de la cour. Là, elle la dépose, et de suite la conduit devant la porte de la cuisine, où elle lui enlève son bandeau. A deux elles entrent à la cuisine et se prosternent devant l'image de l'esprit du foyer. Et elles restent à la cuisine, où d'autres compagnes viennent les rejoindre, c'est là qu'on leur servira à manger au moment du repas.

Pendant ce temps, l'entremetteur présente les parents de la fille aux parents du garçon. Et le festin préparé, on se met à table.

Après le repas, on chante et surtout on danse. La fille sort et danse comme tout le monde, ainsi que le garçon.

Voilà la règle. Est-elle fidèlement observée? Oui, dans les grandes lignes. Mais que la fille ne voie pas sa belle-mère, ni son mari, qu'elle reste à la cuisine, etc. tous ces petits détails ne sont guère observés, ce qui prouve l'origine chinoise de nombre de ces choses futiles.

La fille reste chez son mari 2 ou 4 jours, sa sœur aînée lui tenant compagnie. Après ce laps de temps, le jeune ménage, en compagnie de la même sœur aînée, va passer quelques jours chez les parents de la fille. Après 3 ou 4 jours, les deux jeunes mariés reviennent chez le garçon. On dit adieu à la vie de jeunes gens et on mène dès lors la vie sérieuse.

---

* Si la fille est grande, on ne la porte pas à dos, sinon à partir de ce moment.

4. Usages matrimoniaux particuliers à la tribu des Lo-lo p'o et à quelques autres tribus du pays de Ta-li.

Il en est ainsi, du moins quand on marie les enfants à l'âge de 16 ou 18 ans. Malheureusement, les Lo-lo p'o ont, eux aussi, la détestable habitude de marier leurs enfants dès l'âge de 10 ou 12 ans, même souvent plus tôt, dès l'âge de 4 ou 6 ans.

Dans ce cas, les enfants évidemment ne couchent pas ensemble, après le mariage. Généralement même, la fille retourne coucher le soir chez ses propres parents.

Ce n'est alors qu'à l'âge de 16 ans qu'on fera coucher le mari avec sa femme, si toutefois celle-ci y consent. Et à cette occasion, on fera encore un petit festin, auquel seront conviés quelques proches parents de la fille (comme son père et son frère aîné), et l'entremetteur avec sa femme.

Mais que la fille, mariée ainsi en bas âge, consente ensuite à l'âge de 16 ans à coucher avec son mari: c'est chose rare, fort rare. Dans une moyenne de cas de 98 pour 100, les filles ainsi mariées, ne veulent pas de leur mari, et cherchent un amant.

Il serait plus simple et plus pratique alors de casser le mariage, comme cela se fait dans l'est du Yun-nan. C'est vrai, parfaitement vrai, mais hélas! chez les Lo-lo p'o, les choses ne se passent pas ainsi.

Ici, en effet, la fille reste chez son mari et c'est chez ce mari que son amant vient coucher chaque nuit avec elle, tandis que le mari, de son côté, va passer la nuit avec une autre, à qui il a donné son cœur. Et remarquez-le bien, pour rien au monde, la femme, quoique travaillant avec son mari et mangeant à la même table, ne voudrait avoir de relations avec lui.

Malgré cela, mari et femme sont appelés «*ni mè-yo* = deux époux-épouse» par tout le monde. La femme donne à son mari le nom de «*a-po-ma* = époux», et le mari à sa femme le nom de «*a-pi-ma* = épouse». Les enfants, quoique de l'amant, prennent le nom du mari, et héritent de ses biens. Ils lui donnent le nom de «*a-bo* = père», tandis que l'amant de leur mère est appelé par eux du nom chinois de «*ta tié*[1] = grand père». C'est ce dernier qui fait les sandales pour la mère et ses enfants, et qui leur achète

des habits. La mère va soigner l'amant quand il est malade, et réciproquement.

Les enfants, ai-je dit, donnent au mari le nom de «père», et cependant ils distinguent fort bien, le disant leur «*a-bo mè* = père nourricier», tandis que l'amant de la mère est leur «*a-bo k'a* = père vrai».

Mais pourquoi, me direz-vous, garder ces coutumes si gênantes pour tout le monde? Pourquoi, puisque la femme n'a aucun rapport avec son mari, ne va-t-elle pas avec ses enfants demeurer chez son amant? Pour la bonne raison que la loi chinoise ne reconnaît comme valide que le mariage fait par les parents, et que mépriser ce mariage, c'est s'exposer devant les mandarins à des déboursements rigoureux. On sauve donc les apparences à la chinoise, mais au fond, on s'en moque.

Il n'est pas rare alors, chez les Lo-lo p'o, de voir dans une même famille des enfants de deux pères successifs, parfois même de trois. Les femmes lo-lo, en effet, et les hommes aussi, sont à juste raison fort jaloux. Qu'un amant, habitant dans un village éloigné, ne puisse venir la nuit chez son amante, pendant une période plus ou moins longue, ou qu'il fasse mine d'en aimer une autre, les relations sont vite rompues, et l'on tourne ses regards ailleurs. Ces cas ne sont pas rares, sans être toutefois communs.

5. Relations mixtes.

Là où il y a des Chinois, il arrive parfois qu'une femme lo-lo qui ne veut pas de son mari, s'accouple la nuit avec un Chinois riche. Celui-ci, tout en ayant sa famille chinoise, va, le soir, coucher chez la Lo-lo, qui reçoit de lui argent et vêtements pour elle et ses enfants, les enfants n'étant pas cependant officiellement reconnus par le Céleste. J'ai constaté huit cas de ce genre dans tout le pays de Kou-ti.

C'est sans doute dans ce sens d'une très-rare exception qu'il faut expliquer l'observation de certains explorateurs * qui trouvent que: «Le vif instinct de paternité qui se manifeste chez les Y-jen (?), surtout lorsqu'ils n'ont qu'une femme (!), pousse très-souvent (?)

* v. Rocher, *l. c.* t. II p. 17.

cette dernière à nouer des relations illicites (avec les Chinois) qu'elle conserve parfois sous le toit conjugal.»

Il n'en reste pas moins vrai qu'après un mariage bien assorti, les mœurs sont très-pures dans la plupart des tribus lo-lo. Ainsi j'ai vécu huit ans chez les A-hi, et pendant tout ce temps, je n'ai vu qu'un cas d'adultère, sévèrement puni, du reste.

Si je m'en rapporte aux textes officiels, la loi chinoise ne prohibe pas les mariages entre Chinois et Lo-lo. Cette prohibition n'existe au Yun-nan que pour les Chinois étrangers et les Pai-y [2]. On peut lire en effet dans le livre du P. Houang *: «Ceux qui font le commerce avec les Barbares de l'extérieur dans la province du Yun-nan, étant pour la plupart des étrangers venus des provinces du Kiang-si et de Hou-kouang, et les localités de Lou-kiang dans la préfecture de Yong-tch'ang, et Mien-ning dans la préfecture de Choen-ning (Province de Yun-nan), étant les ports auxquels se rendent de toutes parts les trafiquants, il est sévèrement interdit à ces étrangers du Kiang-si et du Hou-kouang de contracter mariage avec les Barbares Pa-i [3], voisins des confins de la Province de Yun-nan et de la Birmanie.»

Malgré cette non-prohibition, très-rares sont les mariages mixtes entre Lo-lo et Chinois. La chose se voit parfois, mais alors le Chinois s'est naturalisé Lo-lo, et habite dans le village lo-lo depuis sa plus tendre enfance.

6. Polygamie.

Dans la plupart des tribus lo-lo au Yun-nan, la polygamie n'est pas pratiquée (exception faite pour les *t'ou-seu*), sauf dans les cas très rares où la première femme est stérile. Dans ce cas, le mari, de concert avec sa première épouse, en choisit une seconde.

Il en est à peu près de même au Seu-tch'ouan, si j'en crois le P. Martin: «La polygamie, m'écrit-il, n'existe pas en grand dans aucune des trois castes. On ne la rencontre que chez les *dzeu-mou (t'ou-seu)*, les gros seigneurs et les esclaves riches, ou, quand la première femme est stérile. Il est faux cependant de dire qu'un chef prend trois femmes, un sous-chef, deux, et le commun des

* Le mariage chinois au point du vue légal. Changhai 1898, p. 234—235.

mortels, une. Les riches se piquent seulement d'en prendre plusieurs, et les *t'ou-seu* se piquent toujours, par gloriole ou parade de richesses, d'en avoir plus que le plus riche de ses sujets. La polygamie successive, consistant à répudier la première femme et à en prendre une autre, est de fréquence moyenne.»

7. Naissance.

La femme, pour la naissance de son premier enfant, est assistée par sa mère, ou, à son défaut, par sa sœur aînée.

Aussitôt né, l'enfant est lavé à l'eau chaude par la femme elle-même, ou, si elle ne le peut pas, par le père, ou la grand-mère. On l'enveloppe avec un vieux linge, il n'aura un vrai habit qu'après un mois écoulé.

Pendant un mois et même plus, l'enfant sera lavé trois fois par jour. Pour empêcher les déformations des membres, on lui attache les jambes avec une ceinture très-large, les mains, croisées sur le ventre, sont également attachées à hauteur des poignets.

S'il lui pousse des éruptions, la mère brûle un bout de sa robe, et se sert de la cendre pour frotter ces éruptions qui disparaissent infailliblement!

Durant ce mois *hyo-mo to*, la mère elle aussi devra se laver trois fois de la tête aux pieds. le second, le 18e, et le 30e jour après la naissance. Si elle omettait la chose, il lui naîtrait des gerçures sanguines aux pieds et aux jambes.

Dans l'eau qui sert à cet effet, on fait bouillir cinq espèces de plantes, à savoir:

Lo pè = feuilles du *lo*, que le P. Ducloux me dit être une «pistacia».

Mo-dja-la pè = feuilles d'une espèce de «Chèvrefeuille Lonicera».

Vou-di-mè pè = feuilles d'une «Labiée».

T'a-hi-neu = une autre «Labiée».

Ta-hi = aiguilles de pin.

Pendant cette période, la mère doit s'abstenir de manger de la graisse de truie, ou de chèvre, comme de la viande de coq. Si

le nouveau-né est un garçon, elle ne doit pas davantage manger de la viande de chapon.

Pendant un mois moins trois jours, si le nouveau-né est un garçon, pendant un mois plein, si c'est une fille, elle s'abstient rigoureusement de tout travail aux champs ou à la montagne. Elle se contente de nourrir les cochons, de filer le chanvre, et de faire cuire le riz, quand il n'y a personne autre pour ce faire.

Il n'est pas reçu pour elle d'aller chez les voisins, mais par contre, aussitôt l'enfant né, tout le monde peut venir la visiter, sauf les femmes enceintes. La visite d'une femme enceinte ferait tarir le lait de la mère. Si par erreur, ou par absolue nécessité, une femme enceinte se présente cependant chez elle durant ce mois, elle doit donner à boire à la mère un bol d'eau fraîche, remède infaillible dans ce cas pour éviter le tarissement du lait.

Quand une femme a mis au monde son premier enfant, ses frères et sœurs doivent aller la visiter et lui porter:

2 mesures de riz non-décortiqué;
1 mesure de fèves;
½ livre de graisse;
1 livre de sel;
20 œufs;
1 morceau de sucre (1 livre environ).

Et pour l'enfant:

1 robe;
1 bonnet;
1 ceinture servant à porter l'enfant.

Un mois écoulé après la naissance de ce premier enfant, également le père et la mère de la femme doivent une visite à leur fille, chez qui ils doivent demeurer pendant quatre jours. Ils apportent 2 mesures de vin et 4 livres de viande.

Un mois après la naissance a lieu, chez les Lo-lo p'o, une petite fête en l'honneur de l'enfant. C'est après cette fête que la mère pourra reprendre le cours de sa vie ordinaire. Comme je l'ai dit déjà, on attend un mois plein pour les filles, et vingt-sept jours seulement pour les garçons. La raison en est, paraît-il, que les filles, âgées, ne vont jamais au loin. Les garçons, au contraire,

doivent parfois entreprendre des voyages. Si donc la mère sort trois jours avant le mois accompli, plus tard devenu grand, le fils, en voyage, ne s'attardera pas dehors et reviendra vite à la maison.

On profite de cette petite fête pour donner un nom à l'enfant. On invite quelques voisins et voisines. Un homme choisit le nom du garçon, une femme choisit celui de la fille. Celui ou celle qui choisit le nom, tenant l'enfant entre ses bras, fait la prostration à l'esprit du foyer, à qui l'on sacrifie une poule.

Si l'enfant pleure trop, on lui change son nom.

Pendant deux mois, le père couche dans un lit à part, la mère couchant avec l'enfant.

A quatre mois, on commence à donner à l'enfant du riz mâché par la mère. Si même auparavant le lait de la mère n'est pas abondant, on fait cuire du riz avec du sucre, dont on nourrit le nouveau-né.

8. Noms et surnoms chez les Lo-lo p'o.

Originairement les Lo-lo n'avaient pas de nom patronymique *(sin* [4]*)*. Ils ont dû en choisir un, après la conquête chinoise, pour leurs rapports possibles avec les mandarins. Des villages entiers ont pris le même nom chinois: aussi est-il pour ainsi dire de nulle valeur, et généralement connu des seuls chefs de familles. A Djo-kou-la, par exemple, où l'on compte 42 familles, 20 d'entre elles se nomment *Ts'i* [5] *(ki)*, 12 *Li* [6]. On n'attache, pour les mariages, aucune importance à ces noms patronymiques.

Par ailleurs, chaque individu porte un nom personnel. Le plus souvent, c'est le nom du signe sous lequel il est né, signe soit du jour, soit du mois, soit de l'année.

Chez les Lo-lo p'o, le nom personnel des garçons est ordinairement un nom chinois, prononcé à la lo-lo, celui des filles rappelle la date de la naissance, ou plus souvent le rang d'ordre.

Supposons une famille de neuf enfants dont le père est *Li tch'ang sen* [7].

Le 1er enfant (une fille) est appelé *Tcha ta*, du chinois *Tch'ang ta* [8].

Le 2e enfant (un garçon) est appelé *Tcha te*, du chinois *Tch'ang té* [9].

Le 3e enfant (une fille) est appelé *Nè èh*. *Neu* ou *Nè* est le mot lo-lo qui veut dire «fille», mais il n'est employé que dans ce

cas, ou dans les chansons. *Eh* est une corruption du chinois *eul*[10] = deux.

Le 4e enfant (un garçon) est appelé *Tcha siou*, du chinois *Tch'ang siou*[11].

Le 5e enfant (une fille) est appelé *Neu sa*, du chinois *san*[12] = trois.

Le 6e enfant (une fille) est appelé *Neu seu*, du chinois *seu*[13] = quatre.

Le 7e enfant (une fille) est appelé *Neu ouo*, du lo-lo *ngo* ou *ouo* = cinq.

Le 8e enfant (une fille) est appelé *Neu leu*, du chinois *lou*[14] = six.

Le 9e enfant (un garçon) est appelé *Tcha ui*, du chinois *Tch'ang uin*[15].

La plus jeune des filles est souvent appelée *Neu dè* ou *Neu lè* qui veut dire «fille dernière», ou encore de son numéro d'ordre, précédé de la particule *a*: par exemple, *A-lou*, qui devient ainsi un terme doux. Le plus jeune des garçons est souvent appelé lui aussi *Zo dè* ou *Zo lè* qui veut dire «fils dernier», ou encore du terme doux *A-po* = «chéri».

Rares, chez les Lo-lo p'o, sont les individus qui n'ont pas un surnom, tant chez les hommes que chez les femmes. Nous avons ainsi, pour les garçons:

Nyi-sya = Habile à dérober les animaux pris aux filets.
Ta ts'o = Raccordeur de morceaux de sapin.
Li ts'o = Raccordeur de bottes de semis de riz.
Chè ts'o = Raccordeur de morceaux de serpent.
Vou bè = Petit corps — grosse tête.
Hè-k'a = Très maigre.
Mè-sè a-nè kè = Corbeau lui a bêché la pupille de l'œil.
Dji la-tè = Couvercle de marmite en cuivre.
Nyi vou-di = Tête de bœuf.
Li lou-peu = Li trompette-corne, etc.

Nous avons de même pour les femmes:

No pya = Nez plat.
Nyi pyo-sè = Cuisses de bœuf.

Cho-k'o dzeu-mo = Qui se donne beaucoup de peine.
A-pa tè = Qui pétrit du pain.
Ni-vè t'i = Sanglier solitaire.
E-lè-mo ma = Vieille bufflesse, etc.

J'ai allongé à dessein cette liste des surnoms lo-lo. J'ai été en effet fort étonné de lire chez M. Cordier (*l. c.* p. 82) ce qui suit: «M. Henry remarque que la grande autorité sur la religion de la Chine, De Groot, dit qu'il n'a trouvé aucune trace en Chine d'animaux étant adorés comme ancêtres de tribus, et il exprime des doutes sur l'existence d'aucun totémisme comme phénomène religieux dans l'Asie orientale. Il est donc intéressant d'apprendre que les surnoms lo-los signifient toujours le nom d'un arbre ou d'un animal, ou les deux, arbre et animal, et que ceux-ci sont considérés comme les ancêtres de la famille portant le nom».

Pour ce qui concerne les Lo-lo, De Groot pourrait bien avoir raison contre le Dr. Henry! Il est possible (j'en doute fort cependant) que le fait constaté par M. Henry soit vrai pour une tribu, mais il est absolument faux pour ce qui concerne les Lo-lo en général, tant au Yun-nan qu'au Seu-tch'ouan.

Je puis nier l'assertion du Dr. Henry, sans crainte d'être démenti, pour tous les Lo-lo que je connais. Non, certes, les surnoms lo-lo ne signifient pas toujours le nom d'un arbre ou d'un animal! Encore moins, arbre et animal, ne sont-ils pas considérés comme les ancêtres de la famille portant le nom!

ARTICLE VI.

Des maladies et de la mort.

1. Maladies. — 2. Rites funéraires. — 3. Lamentation d'une femme à la mort de son mari. — 4. Lamentation d'une fille à la mort de sa mère. — 5. De l'au-delà.

---

1. Maladies.

Chez les Lo-lo p'o, les médecins sont inconnus. Il n'en est pas de même cependant dans toutes les tribus lo-lo. Chez les A-hi, par exemple, les médecins, même renommés, ne sont pas rares.

Pour les maladies communes, on fait usage de quelques simples connus de tout le monde.

On soigne le mal de tête, en appliquant sur le front des feuilles d'une plante appelée *pi-bè*, chauffées d'abord au feu, ou encore, on pince avec les doigts le front et le sommet de la tête, pendant quelques instants.

Pour le mal de dents, on introduit de la nicotine dans la cavité creusée par la carie.

Pour les maux d'yeux, on se sert du fiel de chèvre.

Pour le goître, on emploie le poumon de cochon.

Les brûlures sont soignées avec l'intérieur de courge.

Il existe un tas de simples pour soigner en outre les maux de ventre, et les blessures, qu'on a garde de jamais laver, surtout à l'eau froide.

Les maladies du cuir chevelu, communes chez les enfants de la tribu A-hi, sont ici presque inconnues. Je ferai la même remarque pour les vers intestinaux.

Il existe, tant chez les Lo-lo p'o que chez les Chinois, leurs voisins, une fièvre pernicieuse avec saignements de nez, qui fait son

apparition chaque année à l'état épidémique. Nombreuses sont ses victimes.

Dès qu'une maladie commence à devenir sérieuse, on a recours à l'art des sorciers. Et dès lors, les malades ne se lavent plus, ils ont horreur de l'eau, surtout de l'eau froide.

2. Rites funéraires.

Les auteurs chinois nous apprennent qu'autrefois les Lo-lo avaient pour habitude d'incinérer leurs morts. Les Lo-lo p'o actuels n'ont pas connu l'incinération, qui, disent-ils, a disparu de leurs mœurs avec l'arrivée des Chinois dans leur pays. Non loin de Djo-kou-la cependant, on a découvert il y a quelques années, des outres renfermant les cendres des ancêtres incinérés.

A ma connaissance, cette coutume a disparu du reste de tout le Yun-nan. Mais elle existe encore chez les Lo-lo du Seu-tch'ouan, d'où le P. Martin m'écrit: «Ici l'usage de brûler les morts est général. Cependant on enterre parfois les riches qui le demandent, les pendus, les noyés, et surtout les petits enfants. La tête et les bras du défunt, alors que le corps n'est pas encore raidi, sont ramenés entre les genoux, les jambes sont repliées sur les cuisses. Le cadavre, ainsi réduit en pelote, est assujetti par des cordes, et placé sur le bûcher funéraire. La combustion terminée, les cendres et les os sont recueillis dans un vase que l'on dépose en terre.»

Chez les Lo-lo p'o, les enfants n'ont pas de cercueil avant l'âge de 10 ou 11 ans. On les enveloppe dans de vieux habits, le tout ficelé dans une natte est porté à la montagne, le soir ou le matin au point du jour, sans cérémonie aucune. Une petite fosse est creusée dans laquelle on dépose le petit mort. On place dessus une grande pierre plate, et la fosse est comblée avec de la terre.

Après l'âge de 11 ans, on prépare un cercueil pour le défunt, mais les funérailles seront plus ou moins solennelles, suivant l'âge du défunt et la fortune de la famille.

Dès qu'on croit sérieusement que quelqu'un va mourir, on appelle quelques hommes de bonne volonté pour faire son cercueil, le malade lui-même le demande ordinairement.

Le moment de la mort approchant, tout le monde, hommes et femmes, vieux et jeunes, appellent, gémissent et pleurent. C'est à fendre l'âme des non-habitués. On revêt le moribond de ses plus beaux habits, et si c'est un individu d'âge mûr, on lui fait boire un peu d'eau dans laquelle on a déposé un peu d'argent réduit en poudre. S'il meurt, ayant par hasard des dettes inconnues de ses enfants, cet argent l'aidera à solder sa faute dans l'autre monde.

Aussitôt mort, la figure du cadavre *(mo-mi seu)* est lavée *(mo pya ts'eu)* avec de l'eau dans laquelle on a fait infuser des feuilles de *tcheu-sè* (en chinois *ti koua* [1]).

On cherche un poussin qu'on transperce avec une flèche d'arbalète *(mo yi cheu kya)*, on le rôtit légèrement avec ses plumes, et déposé dans un bol, on le place devant le mort. Les Indigènes ignorent l'origine et le pourquoi de cette coutume.

De suite également, l'on choisit un cochon qu'on attache avec une corde en paille, et qu'on conduit à la fontaine publique pour être tué *(vè dou-ma dè k'i geu)*. Le cochon est vite tué après la mort, et tué à la source, parce qu'il est possible que l'âme *(vi-hyo-mo)* du défunt dans l'autre monde où elle sera novice, ne sache pas où trouver l'eau pour se désaltérer. Ce cochon qu'on tue en sacrifice, est chargé de diriger l'âme vers les endroits où il y a de l'eau.

Le cochon tué, on le fait cuire. Avant le repas, on prend 3 bols de riz; sur ce riz, dans chacun des bols, on dépose 3 morceaux de viande.

On choisit en outre un autre plus grand bol dans lequel on ne met qu'un peu de riz; sur ce riz, l'on coupe 7 morceaux de viande pour une femme, 9 pour un homme.

Ces bols sont offerts au défunt *(cheu-seu hyé)*. Le grand bol restera devant le cadavre ou le cercueil, jusqu'au moment de l'enterrement; avant chaque repas, on y ajoutera 7 morceaux de viande pour une femme, 9 pour un homme: et le jour des funérailles, il sera porté sur la tombe avec le bol renfermant le poussin, là, on les brûlera.

Les 3 bols de riz avec les 3 morceaux de viande, au contraire, sont offerts au défunt avant le repas, et mangés aussitôt par les convives. Ils sont remplacés avant chaque repas.

Certains sont enterrés le jour même ou le lendemain de la mort, surtout quand la famille est pauvre.

Généralement, on attend l'arrivée des parents. Alors seulement a lieu la mise en bière.

Chaque famille parente et chaque famille amie-intime doit apporter une brasse de toile de chanvre et un petit morceau d'argent (une parcelle d'argent suffit).

On dépose les toiles de chanvre sous le cadavre dans le cercueil en guise de matelas, les parcelles d'argent y sont aussi déposées.

On prend en outre une autre parcelle d'argent qu'on enveloppe dans un morceau de papier avec 7 grains de riz pour une femme, 9 grains pour un homme, et qu'on dépose dans la bouche du cadavre.

Et on ferme alors le cercueil.

Aux funérailles, les femmes accompagnent le cercueil avec les hommes. Mais les femmes seules chantent leurs lamentations, qui se font entendre du reste chaque jour, et plusieurs fois par jour, avant l'enterrement.

En voici deux modèles:

Premier modèle.

3. Lamentations d'une femme à la mort de son mari. *(A-lou bé.)*

Meu-tè k'a-k'a djeu	Aurore énormément claire
A-mo nè lo	De mère fille tomber
Lo to geu ya!	Tomber descendre donner est!
Nya bo bè!	De vous le père éloigner (ne pouvoir plus [être près!)
Tcheu zo a-seu mou?	De bru les fils qui enseigner?
Neu mya t'a tsè n'hè!	Fille travail indiquer capable ne pas [habile!
Nya bo bè!	Votre pauvre père!
Tcheu mou tcheu da n'djeu la pya!	Bru enseigner bru paroles ne pas croire j'ai peur!
Zo mou zo da n'djeu!	Fils enseigner fils paroles ne pas croire!
A-mè-cheu mè to	Quelques jours auparavant
P'o lo ya djo lè.	Père lui craindre.

Mo lo ya n'djo!	Mère lui ne pas craindre!
Nya bo bè!	Pauvre mari!
Vou-ga ho hyé la,	Au chevet viande offrir venir,
Nya bo bè!	Pauvre mari!
Meu-tè a-seu nè	Aurore ce matin
Ho lo sè ngeu la.	De viande odeur flairer venir.
Vou-ga djeu hyé la,	Au chevet vin offrir venir,
Djeu sè ngeu la nyi.	Du vin odeur flairer venir falloir.
Vou-ga dzo t'i la	Au chevet riz sacrifier venir
Nya bo bè!	Pauvre mari!
Neu hyé la lo nga nè!	Fille offrir venir c'est!
Dzo sè ngeu té-la!	Du riz odeur flairer revenir!
Nya bo bè!	Pauvre mari!
Beu-hya meu-mo lo!	Fourmi-ailée ver devenir!
Ngo a-mo nè i-deu	Moi de mère fille celle-ci
Mè-bi dja mou dzo!	Larmes avoir changer riz!
Da p'o so da no lè	Paroles père trois paroles interroger
Da t'i da n'po lo!	Parole une ne pas répondre
Nya bo bè!	Pauvre mari!
A-nyé geu t'i k'o	Au-dernier celle-là une année
N'cheu geu-tcheu ngè	Ne pas mourir ce moment-là c'est
Tcheu-dou t'i-k'eu yi.	Froids-endroits ensemble aller.
Y-tcheu nyi zo sè tsè ya!	A présent de toi fils (mari) respira-
Bi-do!	C'est ainsi! [tion couper est!
Nè-dou t'i-k'eu yi!	Bas-endroits ensemble aller!
E-tch'a neu dzè n'ba ya!	Maintenant fille paire ne plus être
E-tch'a neu ma lo,	Maintenant fille vieille, [c'est!
La pya!	Je parie!
Neu k'a tsyou to-la ya!	Fille sur tristesse tomber c'est!
Cho houy-dou n'dja!	Aux chagrins consolateur ne pas
Nya bo bè!	Pauvre mari! [avoir!

Voilà qu'il fait grand jour!
Et moi, pauvre fille de ma mère, je n'ai plus de force.
Mes forces s'en sont allées.
Ah, mon pauvre mari!

Qui à présent va éduquer nos petits-enfants?
Moi, pauvre mère, j'en suis incapable.
    Ah, mon pauvre mari!
Notre belle-fille obéira-t-elle à ma voix?
    Qui le sait?
Notre fils lui-même m'obéira-t-il?
Il y a quelques jours encore,
Alors que ce pauvre père était encore là, lui on le craignait!

Mais moi me craindra-t-on!
    Ah, pauvre mari!
Chers enfants, au chevet de votre père offrons de la viande!
    Ah, pauvre mari!
Qu'en ce matin,
Il vienne de cette viande respirer le parfum.
A son chevet, offrons du vin!
Et du vin aussi il viendra sentir le parfum!
A son chevet, offrons du riz!
    Ah, pauvre mari!
C'est ta femme qui te l'offre.
Reviens de ce riz respirer le parfum!
    Ah, mon pauvre mari!

La fourmi-ailée se change en ver!
Et moi, pauvre fille de ma mère,
Mon bol de riz se change en larmes!
C'est en vain que par trois fois j'appelle votre père!
Votre père ne me répond pas même un mot.
    Ah, pauvre mari!
L'an dernier encore, ah, oui, il m'en souvient!
Alors que votre père était encore de ce monde,
Avec lui, j'allais à tous les vents!

Maintenant, pauvre mère, ton mari n'est plus!
    C'est chose certaine!
Alors avec lui, j'allais partout!
Et maintenant, me voilà seule, sans mon compagnon!

Me voilà du coup rudement vieillie,
Il me semble!
Ah, pauvre mère, que je suis triste!
Moi qui ai perdu celui qui me consolait dans mes peines!
Ah, pauvre mari!
A-lou bé.

Deuxième modèle.

4. Lamentations d'une fille à la mort de sa mère. *(Zo-mè zo.)*

Hi-dou hi-mo bè!	Combles de la maison éloigner!
A-mo bè!	Mère éloignée (ne pouvoir être près)!
Neu geu ya n'da té-la!	Fille devant elle plus-jamais revenir!
Mo sè tsè-tsè-la!	De mère respiration couper!
A-mo bè!	Ah, pauvre mère!
Dja-vou dja-mé bè!	Ruisseau-tête ruisseau-queue éloigner!
Neu lo bè to ngè!	Fille éloignée c'est!
A-mo bè!	Pauvre mère!
Vi-dja lo-mo bè!	Rivière pierres éloignées!
A-mo neu lo bè to ngè!	Mère fille éloignées c'est!
A-mo bè!	Pauvre mère!
N'dè vou-bé hyo!	De Yun-nan-hien sésame sentir-bon!
A-mo bè!	Pauvre mère!
Vou-bé hyo n'nga!	Sésame sentir-bon ce n'est pas!
Mo mé hyo lo nga!	De mère sueur sentir-bon c'est!
A-mo bè!	Pauvre mère!
Meu-teu a-seu neu	Aurore ce matin
Mo sè bo-n'djo!	De mère respiration ne pas entendre!
A-mè cheu mè to	Auparavant quelques jours
Mo sè djo do lè!	Mère respiration entendre sortir!
Y-tcheu meu-teu a-seu nè	A présent aurore ce matin
Mo sè tsè-tsè la	De mère respiration couper
Mo sè n'djo, n'do ya!	De mère souffle ne pas entendre ne pas sortir est!
A-mo bè!	Ah, pauvre mère!
Ouo-p'eu beu do ya	Coq chanter sortir est
Vou-ga ho hyé la!	Chevet viande offrir venir!

Ho sè ngeu té-la!	Viande odeur flairer revenir!
A-mo bè!	Ah, mère!
Meu-tè a-seu neu,	Aurore ce matin,
Djeu sè hyé ngeu la	Du vin odeur offrir flairer venir
Neu hyé la lo nga!	Fille offrir venir c'est!
A-mo bè!	Ah, mère!
Neu meu-vi tou-la ya!	Fille triste tomber est!
A-mo bè!	Ah, mère!
A-mè-cheu mè-to	Auparavant quelques jours
Da t'i da-po la	Parole une répondre venir
Meu-tè a-seu nè	Aurore ce matin
Da t'i da-n'po!	Parole une ne pas répondre!
A-mo bè!	Ah, pauvre mère!
Neu so da no djeu-di	Fille trois paroles interroger désirer
Mo no-djo meu peu-sya!	Mère entendre pouvoir, je pense!
A-mo bè!	Ah, pauvre mère!
Meu-tè a-seu nè	Aurore ce matin
Seu mo k'ou djeu-dè-djeu!	Autres mère appeler de partout!
Neu mo k'ou-dou n'dja	Fille mère à appeler n'avoir pas
A-mo bè!	Ah, pauvre mère!
A-mo nè i-deu	De mère fille cette
Neu myé tch'eu, bo-da!	Fille destin bien-triste, c'est sûr!
Seu mo k'ou djeu-dè-djeu	Autres mêre appeler de partout
Nen meu-vi do la!	Fille triste sortir-venir!
A-mo bè!	Ah, pauvre mère!
Seu-hyo lo hyé la	Minuit thé offrir venir
A-mo bè!	Ah, pauvre mère!
Lo da té-la nyi	Thé boire revenir il faut
Lo sè ngeu la nyi!	Du thé parfum flairer venir il faut!
A-mo bè!	Ah, pauvre mère!
Neu hyé la lo nga!	Fille offrir venir c'est!
A-mo bè!	Ah, pauvre mère!

Les combles d'une maison sont éloignées de la chambre!
Ah, pauvre mère!
De même ma pauvre mère ne reviendra jamais devant sa fille!

Elle est morte, bien morte!
Ah, pauvre mère!
La source est éloignée de l'embouchure!
Ainsi moi, pauvre fille, voilà ma mère éloignée de moi!
Ah, pauvre mère!
La rivière est éloignée des pierres de la montagne!
Et voilà de même la fille éloignée de sa mère!
Ah, pauvre mère!

Il sent bon, dit-on, le sésame de Yun-nan-hien!
Ah, pauvre mère!
Que m'importe à moi l'odeur du sésame?
C'est l'odeur de ma mère que je voudrais sentir!
Ah, pauvre mère!
A mon lever,
Je n'entends plus le souffle de ma mère!
Et cependant les jours précédents
Comme je l'entendais avec joie!
Maintenant en ce jour,
C'est fini, ma mère est morte!
Je n'entends plus le souffle aimé de ma mère!
Ah, pauvre mère!

Au chant du coq,
Je veux à ton chevet offrir de la viande!
Reviens sentir le parfum de cette viande!
Ah, pauvre mère!
A l'aurore,
Viens sentir le parfum du vin offert!
Car c'est ta fille qui te fait ces offrandes!
Ah, pauvre mère!
Ta fille succombe à sa tristesse!
Ah, pauvre mère!

Les jours précédents, il n'y a que quelques jours encore!
Tu répondais à ma voix!
Aujourd'hui,
En vain j'appelle, tu ne réponds plus!
Ah, pauvre mère!
Et cependant ta fille voudrait encore te causer!
Il me semble que tu devrais encore m'entendre, hélas!
Ah, pauvre mère!

Ce matin,
J'entends de partout les autres filles appeler leur mère!
Mais, moi, hélas, je ne puis plus appeler la mienne!
Ah, pauvre mère!

Fille de ma mère chérie!
Mon sort est bien lamentable, c'est certain!
En attendant de partout les autres filles appeler leur mère,
Moi je succombe de tristesse!
Ah, pauvre mère!
Au milieu de la nuit je viendrai t'offrir du thé!
Ah, pauvre mère!
Ce thé, ne manque pas de venir le boire!
Ne manque pas de venir en respirer le parfum!
Ah, pauvre mère!
Car c'est ta fille chérie qui te l'offrira!
Ah, pauvre mère!

Zo-mè zo.

* * *

Le Lo-lo p'o aime d'être enterré sur son propre terrain, et la femme est toujours enterrée près de son mari.

Le cortège funèbre arrivé au lieu de la sépulture, on creuse la tombe. En évitant d'en fouler le sol, on y dépose le cercueil, de façon à ce que la tête regarde le plus haut sommet des pics de la région.

Les parents viennent à tour de rôle près de la tombe, et tournant le dos au cercueil, ils y jettent un peu de terre. On comble alors la fosse qu'on surelève en tertre. C'est le tombeau.

On fait brûler près de là les vieux habits du défunt, sa pipe, etc. . . . ainsi que le poussin et le bol dont j'ai parlé plus haut.

Après trois jours, les parents reviennent au tombeau. On tue, en l'honneur du défunt, une poule qu'on fait cuire et qu'on mange là-même.

Après 7 mois pour la femmes, neuf mois pour les hommes, on y retourne encore.

Les Lo-lo p'o ne portent pas le deuil, sauf ceux qui vivent tout près des Chinois, et qui font parfois comme leurs voisins.

5. De l'au-delà.

Tous les Lo-lo p'o croient à une vie future. Aussitôt après la mort, l'âme *(vi-shyo-mo)* de chaque défunt se rend au *Mo-mi-*

dou. Là, a lieu le jugement. Celui qui sur la terre s'est bien conduit, est aussitôt dirigé au Ciel où il reste indéfiniment.

Les méchants, eux, restent au *Mo-mi-dou*, où, avec les démons *(nè-zo)*, ils subissent le châtiment de leurs fautes.

Quelle est la nature de la récompense ou du châtiment futur? On l'ignore généralement.

Les sorciers plus instruits ne savent pas davantage quel est l'objet de la récompense des bons. Concernant les méchants qui restent au *Mo-mi-dou*, leur science est un peu plus étendue. Ainsi, disent-ils:

Aux voleurs, on écorche la peau.

Aux faux-procéduriers, on enlève les nerfs.

A ceux qui aident les hommes pervers à battre procès, on crève les yeux.

Ceux qui trompent sur la balance dans les ventes, sont pendus à une balance.

Ceux qui n'honorent pas leurs parents, sont frappés par le tonnerre.

Les mauvais maris, ceux qui abandonnent leur femme, sont sciés de la tête au cœur.

Aux mauvais médecins, on enlève les entrailles.

Les adultères portent une immense cangue avec leur complice.

Les avorteuses, sont englouties dans la glace.

Aux femmes qui gaspillent les vivres, on laboure le corps avec la meule qui sert à piler le riz.

Les brus gourmandes, qui, à la cuisine, mangent les bonnes choses au lieu d'en nourrir leurs parents, ont à boire de l'eau dans laquelle on a fait bouillir du cuivre.

Aux femmes voleuses de poules et de légumes, on enlève les entrailles.

Aux calomniatrices, on coupe la langue.

A celles qui ont lavé les langes de leurs enfants dans la source commune, on donne du sang à boire.

Ces supplices sont de tous les instants, se renouvelant sans cesse.

Les sorciers lo-lo p'o, ont, je crois, connu ces supplices par les Chinois. Il me semble, en effet, me rappeler avoir vu jadis une peinture chinoise, avec ces divers supplices représentés pour ces divers crimes.

ARTICLE VII.

Vie sociale.

1. Vie intérieure. — 2. Organisation sociale. — 3. Des *t'ou-seu* au Yun-nan. — 4. Organisation sociale chez les Lo-lo du Seu-tch'ouan. — 5. Epilogue.

---

1. Vie intérieure.

Chez les Lo-lo, la famille est tout entière sous l'autorité du père, mais c'est une autorité tout-à-fait patriarchale. La femme, quoique semblant ne pas s'occuper des affaires extérieures, est toujours consultée par son mari. Elle compte donc dans la famille, et n'est pas quantité négligeable. Son action sur les enfants, même sur les fils, est aussi grande que celle du père. Le mari aime ses filles à l'égal de ses fils, quoique celles-ci seront davantage près de leur mère.

L'amour des enfants pour leurs parents est sincère, et cet amour durera jusqu'à la plus extrême vieillesse.

Vers l'âge de 50 à 60 ans, les vieux se désintéressent des affaires extérieures, confiées alors au fils aîné. Celui-ci les dirige de concert avec ses cadets. Mais même alors, les avis du père et de la mère ne seront pas dédaignés.

La fille, par son mariage, quitte définitivement sa propre famille pour entrer dans celle de son mari, où ses parents la suivront de toute leur sollicitude. Là, le proverbe chinois: *Lao niou ngai tch'e len ts'ao* est tout-à-fait inconnu.

Veuve, elle restera soumise à ses beaux-parents, qui ne la remarieront qu'avec son consentement.

Si le père n'a pas de fils, il choisit un gendre qui épouse une de ses filles. Il prend le nom patronymique du beau-père et hérite de ses biens.

Si l'on n'a aucun enfant, on adopte le fils d'un frère.

Chez eux, la propriété est familiale. Parfois, quand, à cause des brus, la paix ne règne pas dans la famille, chose assez rare, le père, de son vivant, partage une part de rizières et de terrains à un ou deux de ses fils; ils n'en ont pourtant que l'usufruit, jusqu'à la mort des parents. Alors seulement les biens sont partagés à l'amiable.

Les filles trouvant toujours à se marier, n'héritent pas des biens de leurs parents.

2. Organisation sociale.

Les auteurs chinois, décrivant le Yun-nan ancien, disent que «les peuples de ces contrées, divisés en un grand nombre de principautés, étaient gouvernés par un ou plusieurs chefs indigènes. Ceux-ci, poussés par leurs sentiments belliqueux ou par l'ambition d'agrandir leurs territoires, se faisaient la guerre sous le plus léger prétexte».

Nous voyons également, de 225 à 230, l'Empereur *Kien hin* ordonner à son fidèle conseiller Tchou ko-leang de venir remettre l'ordre au Yun-nan. Celui-ci pacifie la province, et au lieu de l'annexer complètement à la Chine, il y laisse les chefs indigènes gouverner leurs peuples.

Du Halde * nous dit à son tour: «La nation des Lo-lo dominait dans le Yun-nan, et était gouvernée par différents souverains. Les Chinois . . . prirent le parti de s'attacher ces peuples, en donnant à leurs seigneurs à perpétuité les sceaux et tous les honneurs des mandarins chinois, avec les titres de *tche fou* 知 府 de *tche tcheou* 知 州 etc., à condition néanmoins qu'ils reconnaîtraient l'Empereur, et qu'ils dépendraient du gouverneur de la province dans les affaires ordinaires, de la même manière que dépendent les mandarins chinois du même rang. Que, d'ailleurs, ils recevraient de l'Empereur l'investiture de leurs terres, où ils ne pourraient exercer aucune juridiction qu'ils n'eussent reçu son agrément, l'Empereur s'engageant de son côté à investir le plus proche héritier.»

Qu'à l'origine, les Lo-lo aient eu de vrais chefs à leur tête, j'en doute fort. Nous en serons vite convaincus, si nous examinons l'état actuel des choses.

* *L. c.* p. 65.

Chez eux, en effet, les différentes tribus sont indépendantes les unes des autres, ne reconnaissant pas de chef. Dans une même tribu, chaque village conserve son autonomie, ne se groupant nulle part sous une autorité.

Leur soif d'indépendance est si grande, que, dans le village même, les habitants sont tout-à-fait libres, et que, dans la famille elle-même, les parents laissent à leurs enfants la plus grande liberté. Ils éviteront toujours de donner un ordre qu'ils savent devoir déplaire. Rarement même, il leur viendra à la pensée de contraindre leurs enfants à l'obéissance, tant ils trouvent naturelle l'indépendance.

Leur société est donc essentiellement anarchique, elle n'a qu'un centre, le village.

Le village est une personnalité, animée d'une vie propre, dont tous les éléments restent solidaires. Là, les traditions et les coutumes tiennent lieu de lois. A défaut de chef, l'opinion publique est la grande influence dirigeante. Cette opinion juge, absout ou condamne. Si on la brave, on est puni suivant la gravité de la faute; si on veut s'y soustraire, il faut quitter le village.

Il arrive toutefois que certains exercent sur la masse un ascendant indiscutable. Leur autorité, plutôt morale qu'effective, existe de fait, quoique non reconnue en droit. On la subit inconsciemment, et cependant, le premier venu pourrait la contester.

Cette suprématie vient ou des traditions, ou de la crainte, ou d'une supériorité physique ou morale. Emanant de l'individu, elle est circonscrite au centre qu'il habite, elle n'a pour sanction ni un droit reconnu, ni l'hérédité, ni l'élection.

C'est ainsi que nous voyons, par exemple, les fondateurs du village ou leurs descendants, les habitants les plus capables de traiter les affaires, les plus habiles à manier la parole, les vieillards, et les riches: prendre facilement une influence réelle sur leurs congénères.

Et alors, si les contestations, entre gens du même village ou entre gens de villages différents, ne peuvent être réglées à l'amiable entre les parties, c'est devant ces personnages influents qu'elles seront portées.

On n'admet de chefs réels qu'en cas de guerre. On choisit alors comme tels les plus courageux, à qui l'on obéit aveuglément.

C'est sans doute dans ce sens qu'il faut expliquer l'opinion des vieux auteurs nous montrant le Yun-nan gouverné par des chefs indigènes.

Nous avons vu, déjà, que pour les Lo-lo, ces chefs, dans le principe, furent surtout des Chinois naturalisés Indigènes. Ces Chinois insensiblement ont organisé les Lo-lo du centre, en se conformant aux méthodes de l'Empire.

Puis, quand le gouvernement chinois voulut davantage s'infiltrer au Yun-nan, les Lo-lo plus éloignés ont dû, à leur tour, choisir des chefs parmi eux pour résister à l'envahisseur. Et le moment favorable arrivé, l'empereur de Chine donna à ces chefs guerriers une certaine autorité avec des titres chinois. N'est-ce pas du reste toujours le meilleur moyen pour asservir un peuple?

Ces chefs lo-lo étaient sans doute aussi propriétaires *(seu-p'o, sa-p'o, si-p'o)* d'où leur titre de «seigneurs». *Seu-p'o* équivaut en effet au mot chinois *tchou* 主.

Et ces chefs, investis de titres par la Chine, sont les *t'ou-seu* 土 司 de nos jours.

3. Des *t'ou-seu* au Yun-nan.

Je n'ai jamais pu savoir au juste combien il y a de *t'ou-seu* au Yun-nan. Une vieille liste officielle que je possède, en compte trente-neuf. Mais elle est loin d'être complète, et surtout elle ne distingue pas les *t'ou-seu* lo-lo des *t'ou-seu* pai-y, min-kia, mo-so et long-jen.

Je dis que cette liste est loin d'être complète, car au moins cinq *t'ou-seu* des Lolo n'y figurent pas, ainsi que plusieurs *t'ou-seu* pai-y.

Quoiqu'il en soit, si les *t'ou-seu* des Lo-lo de l'est du Yunnan (à part celui de Lou-léang dont la résidence est à Tái ti sin ts'en) sont réellement Lo-lo, il ne faudrait pas croire qu'il en soit de même dans toute la province.

Voici, par exemple, le *t'ou-seu* de Yong-pé. Il n'a sous sa juridiction que des Li-sou et des Lo-lo, et cependant il n'est pas d'origine lo-lo. Cette famille *Kao*[1] descend en effet du fameux *Kao chen t'ai*[2], roi de Ta-li de 1094 à 1097. Celui-ci monta sur

le trône par acclamation du peuple et donna à sa dynastie le nom de *Ta tchong koué* [3] *. Natif de Ta-li fou, il devait appartenir à la race min-kia.

Le *Kao t'ou-seu* [4] de Kou-ti n'est pas davantage de race lo-lo. L'ancêtre de cette famille *Kao* était un chinois du Chan-si, coureur de grands chemins. Palefrenier au service du *t'ou-seu* de Yong-pé, il se fit distinguer par sa vive intelligence. Le *t'ou-seu* de Yong-pé l'adopta, et lui ayant donné une de ses filles en mariage, le fit nommer *t'ou-seu* à Kou-ti.

Le *t'ou-seu* de Mi-tien (Yun-nan hien) était, dit-on, d'origine min-kia. Ayant été tué dans un combat, sa femme épousa clandestinement un aventurier chinois qu'elle fit passer pour son mari défunt, à qui il ressemblait. Cette famille s'est terriblement chinoisée.

Du reste, ces *t'ou-seu* de Yong-pé, de Kou-ti, de Mi-tien, rougiraient de se dire Lo-lo et ils n'épousent que des Chinois. Ils n'en valent pas mieux pour cela.

Faisons maintenant en quelques lignes l'historique du pays de Djo-kou-la. Cela nous donnera occasion de juger de l'état ancien et actuel de la tribu des Lo-lo p'o. Nous n'aurons qu'à généraliser pour nous faire une idée de l'état politique de presque toutes les tribus lo-lo au Yun-nan.

Il y a environ 700 ans, deux familles *Ts'i* [5] *(ki)* venaient des environs de Pé-ien-tsin au pays de Djo-kou-la, où elles se livraient au défrichement.

Elles furent peu-à-peu réjointes par d'autres familles, à qui elles louaient des terrains. Celles-ci leur payaient une minime rente annuelle, se livrant elles-mêmes au défrichement. Et quand les terrains défrichés suffisaient à leurs besoins, elles rendaient aux deux familles *Ts'i* les terrains précédemment loués.

C'est ainsi que les Lo-lo p'o s'installèrent au pays de Djo-kou-la. Tout autour d'eux vivaient d'autres Lo-lo qui les avaient suivis ou précédés de la même manière.

Les choses allèrent ainsi pour le mieux dans le meilleur des mondes, jusqu'au règne de Ouan-li (1573—1620) de la dynastie des Min.

---

* v. SAINSON, *l. c.* p. 97, 98.

A cette époque le pays de Djo-kou-la était déjà sous la dépendance du Kao t'ou-seu, résidant à Kou-ti. Le village payait 1 taël d'impôt par an au dit *Kao*.

«Or donc à cette époque (disent les Annales non-imprimées du prétoire de Pin-tch'ouan tcheou), les montagnes de Djo-kou-la n'étaient habitées que par des Man-tse. Il en était de même du pays de T'ié-so [6], dependant de Yao-ngan [7]. Il n'y avait pas de Chinois dans ces pays. Ces Man-tse descendaient continuellement dans les pays civilisés pour piller et tuer, ils avaient à leur tête un nommé *Lo se-iou* [8]. Ils prirent même le parti de se révolter.»

Aussi, la 1ère année de Ouan-li, à la 11e lune, *Tseou in-long* [9] à la tête d'une armée, fut envoyé contre eux au pays de T'ié-so.

Lo se-iou fut pris et tué, et des autres Man-tse on en tua autant qu'on en put prendre. On ne laissa que 380 familles man-tse dans tout le pays, où à certains endroits on place des mandarins militaires chinois, avec le titre de *chao kouan* [10]. A ceux-ci on partagea des rizières et des champs.

C'est ainsi que les Chinois *Tchang tchong* [11] et *Tchang si-uien* [12] qui se trouvaient au service de *Tseou in-long* reçurent en partage le pays de Lo-si tchai.

La tradition lo-lo concorde quelque peu avec le récit des Annales du Pin-tch'ouan tcheou.

Quelques années avant Ouan-li, disent les Lo-lo, les gens de Djo-kou-la, ayant besoin d'argent, avaient hypothéqué leur pays à un Lo-lo nommé *Houi* [13], de T'ié-so. Ils rachetèrent cette hypothèque la première année de Ouan-li. Ce nommé *Houi* de T'ié-so, était un individu très-riche et très-déluré. Il avait pris dans le pays une telle importance qu'on ne l'appelait plus partout que *Houi ouang-tse* [14] = Houi, le roi.

Des Chinois étant venus faire le commerce à T'ié-so et, s'étant permis de violer des femmes, furent quelque peu malmenés par les Indigènes, l'un d'eux fut même tué. Ils portèrent plainte au mandarin chinois de Pin-tch'ouan, qui appela les accusés à sa barre. Ceux-ci, sachant ce qui les attendait, refusèrent de comparaître. Le mandarin cria à la révolte, annonçant en haut lieu qu'un Lo-lo se déclarait «roi» à T'ié-so.

Un nommé *Tseou iou kuin*[15], originaire du Kiang-si, fut envoyé à la tête d'une armée pour réduire le pays.

A son approche, tous les Lolo se réfugièrent à la montagne. T'ié-so fut pillé par les soldats qui s'installèrent là comme chez eux.

Le *Houi ouang-tse* avait pris la fuite.

Tseou iou kuin, ayant pu entrer en pourparlers avec quelques Lo-lo, décida ceux-ci à tuer le roi lo-lo. Ils le rejoignirent à San-tch'a-ho, où, lui ayant fait fête et l'ayant enivré, ils le tuèrent. On pesa sa tête, elle pesait 36 livres! Cette tête fut déposée dans de la chaux, portée à Pé-ien-tsin et de là à Yun-nan-sen. Le Lo-lo qui avait tranché la tête à *Houi*, reçut un globule chinois.

Après un mois passé à T'ié-so, le chef de l'expédition partagea les rizières à quelques-uns de ses soldats, et il déclara en haut lieu tous les rebelles tués.

En s'en retournant, il passa à Lo-si tchai, où deux de ses suivants, nommés Tchang, demandèrent à s'installer. Ce qui fut accordé.

L'armée partie, les Lo-lo revinrent chez eux. Mais ceux de T'ié-so trouvèrent leurs rizières occupées par les soldats chinois, ceux de Lo-si tchai durent consentir à devenir fermiers des nommés Tchang.

Plus tard, les Chinois voulurent construire un pont entre T'ié-so et Lo-si tchai. A cet effet, ils prièrent le *kao t'ou-seu* de leur donner des revenus pour l'entretien du pont. Celui-ci leur permit de recueillir à cet usage l'impôt de Djo-kou-la. Cet impôt, on s'en souvient, était de 1 taël par an. Les Chinois exigèrent du riz au lieu d'argent, et évidemment ils se firent grassement payer.

Par après, le *t'ou-seu*, ayant besoin d'argent, hypothéqua, par son seul droit du plus fort, les rizières de Djo-kou-la à un Chinois nommé Tao, et cela pour la somme de 30 taëls. Du coup, les Lo-lo de Djo-kou-la devenaient fermiers de propriétaires qu'ils étaient.

Les Chinois ne pouvant plus percevoir l'impôt pour l'entretien du pont menacèrent d'accuser le *t'ou-seu*, qui les supplia de n'en rien faire, et leur donna 20 piculs de rente annuelle à recueillir dans la plaine de Kou-ti, où là aussi donc d'autres Lo-lo se trouvèrent du jour au lendemain fermiers, de propriétaires qu'ils étaient la veille.

D'un taël d'impôt par an, payé précédemment par Djo-kou-la, on dut payer 22 piculs de riz au nommé Tao.

Dans la suite, celui-ci vendit cette rente arbitraire de 22 piculs aux Tchang de Lo-si tchai, pour la somme de 400 taëls. Il dut à cet effet faire de faux papiers de vente, vu qu'il n'avait qu'une hypothèque sur les rizières. Et ces papiers, quoique faux, étaient évidemment enregistrés par les mandarins chinois, chez qui n'osent pas paraître les Indigènes.

Aujourd'hui, les descendants des Tchang se sont multipliés. On en compte 15 familles dans ces pays. La famille qui perçoit actuellement la rente à Djo-kou-la, en exige annuellement 72 piculs, sans compter les corvées qui sont un véritable esclavage de tous les instants.

Quant à la famille du *kao t'ou-seu*, elle a de la même façon vendu petit-à-petit les autres pays lo-lo aux Chinois, et aujourd'hui. il lui reste son titre et quelques rizières, juste de quoi vivre.

Les Lo-lo p'o, dans leurs conflits, ne s'adressent pas à leur *t'ou-seu*, sachant que celui-ci n'en veut qu'à leur argent. Ils ne s'adressent pas davantage au mandarin chinois, celui-ci généralement les méprisant trop pour leur rendre justice.

Chaque village lo-lo possède, comme les Chinois, des *kouan-se* [16], changés chaque année à tour de rôle. C'est à eux que s'adressent les *hiang-io* chinois, pour faire transmettre les proclamations du mandarin, ou pour faire recueillir les sapèques pour les corvées publiques. Le village de Djo-kou-la paie 6.000 sapèques par an aux notables du pays de P'in-tch'ouan, il est ainsi dispensé de fournir des soldats à la milice locale, et il peut distiller tout l'alcool qu'il veut, sans pouvoir être inquiété par les satellites.

Dans le dialecte lo-lo p'o, le mandarin est appelé *dzeu-ma* (en chinois *kouan* [17]), le *t'ou-seu*, «*mi dzeu-ma* = mandarin indigène, mandarin du pays», et les propriétaires chinois, *mi seu p'o*. Ce dernier terme est tout-à-fait impropre. *Mi seu p'o* signifie en effet «maître de la terre». Or la terre, chez ces Indigènes, appartient, par droit de conquête, à l'Empereur qui la leur prête. Les Chinois, ainsi que leurs papiers du reste en font foi, ne sont que propriétaires de la rente. Dans la pratique, cela revient au même, sauf peut-être que les Chinois n'ont pas le droit d'augmenter la rente, ni de chasser leurs fermiers, pourvu qu'ils paient fidèlement

cette rente. Ils ne s'en font pas faute cependant en certains endroits.

Dans ce cas, les Lo-lo pourraient avoir recours au mandarin chinois. Mais comment en approcher? Ce mandarin a, il est vrai, des interprètes à son service, mais ceux-ci sont toujours précisément des Chinois du pays, dont les parents sont ces propriétaires qui font tous les coups chez les Lo-lo!

Quant aux *t'ou-seu* lo-lo au Yun-nan, tous n'en sont pas encore arrivés à la même enseigne que celui dont je viens de parler. Mais ils y arriveront tous insensiblement, et à brève échéance sans doute.

4. Organisation sociale chez les Lo-lo du Seu-tch'ouan.

Si, maintenant, nous examinons l'état des choses chez les Lo-lo du Seu-tch'ouan, nous nous ferons une idée plus nette encore de ce qui a dû se passer au Yun-nan.

Tous les renseignements qui vont suivre me viennent du P. Martin.

Au Seu-tch'ouan, me dit-il, l'organisation politique n'est pas tout-à-fait la même chez les Lo-lo Indépendants que chez les Soumis à la Chine.

Chez les premiers, nous avons les seigneurs, les serfs et les esclaves.

Est seigneur *(si p'o)* tout possesseur de terrains, de serfs ou d'esclaves. Il jouit d'une autorité plus ou moins héréditaire sur sa nombreuse famille, à la manière des anciens patriarches.

Le serf paie au maître des terrains une redevance en céréales. L'esclave, lui, est la chose de son maître. Il peut être vendu au gré du possesseur, qui impose femme à mari ou mari à femme, ou même peut les séparer ou vendre séparément, de même que leurs enfants (ce qui est plus rare).

Chez eux, c'est l'indépendance des seigneurs féodaux entre eux. Même chez ces Indépendants, la Chine donne le titre de *t'ou-seu* à certains *si p'o* influents. Ce sont des *t'ou-seu* purement honoraires, et le globule qu'on leur donne les fait rire des Chinois qui croient les avoir ainsi conquis.

Il n'y a donc pas de chef, à proprement dit, pas davantage de sous-chefs ni de sous-seigneurs. Les litiges sont réglés par des

intermédiaires qui ne sont pas chefs pour cela. Ce sont des gens qui ont de la vertu, ou de la poigne, ou la parole facile.

Chez les Soumis, tout le monde dépend des *t'ou-seu*, ou même des mandarins chinois, et parfois des deux ensemble. Ici, l'organisation politique se rapproche davantage de l'organisation chinoise, par exemple, *hiang io* [18], *p'ai-t'eou* [19], etc.

La Chine ne nomme jamais *t'ou-seu* qu'un Lo-lo qui soit déjà riche et puissant, et c'est toujours un «Hé Lo-lo». Les mandarins chinois cependant donnent parfois des globules honorifiques de *t'ou-seu* à des Pé Lo-lo, grands propriétaires *si p'o*, avec un diplôme où il est fait foi du titre donné. Je n'ai jamais pu voir de ces diplômes, où doivent abonder termes hypocrites et équivoques, pour être au besoin tournes contre eux en faveur de la Chine.

De fait, pour le vrai *t'ou-seu* politique, l'investiture chinoise est héréditaire, mais au besoin le Gouvernement sait la nier ou la transférer.

Au Seu-tch'ouan, il y a une vingtaine de *t'ou-seu*. Certains d'entre eux ont une juridiction ne s'étendant que sur un tout petit espace de pays.

Le vrai *t'ou-seu* lo-lo peut donner, lui, un globule de pierre blanche, avec le titre honorifique de *pé-fou* [20]. *Pé-fou*, c'est le mot chinois, prononcé *pa-fou* par les Indigènes. Ce titre n'est pas héréditaire et ne donne guère plus d'autorité qu'au notable chinois *hiang io*. C'est peut-être dans ce sens qu'on peut soutenir qu'il y a des sous-chefs parmi les Soumis.

En tant que *t'ou-seu* (*dzeu-mou*, en lo-lo) chez les Soumis, celui-ci se fait payer une redevance de 2.000 sapèques par village, soumis à sa juridiction, deux fois tous les trois ans.

Mais les *tsongié* [21] ou autres mandarins militaires chinois, se font également tous payer dans leurs environs (sans leur juridiction, comme ils disent) des redevances annuelles par les Lo-lo soumis, même sous la dépendance directe d'un *t'ou-seu*.

Ainsi, mon village de Gyé-lé o-ka paie: 1° la redevance au *t'ou-seu*; 2° une espèce d'impôt au petit mandarin civil chinois (c'est censé un impôt territorial équivalent à l'impôt proprement dit, ou même, à un tribut d'amende autrefois établi à la charge des

vaincus dans une révolte datant de 60 ans); 3° le *tsong ié* voisin exige annuellement du maïs pour son cheval et 1200 sapèques pour lui; à quels titres? je l'ignore.

Le *t'ou-seu* laisse faire, vu qu'il ne pourrait du reste empêcher la chose sans désagréments pour lui.

La redevance donnée à un *t'ou-seu* d'investiture civile se dit *eul dzu* (*Eul* = surveiller, paître le troupeaux; *dzu* = corvée passive).

Cette redevance (corvée de surveillance) signifie donc: reconnaissance de sujétion envers un *dzeu-mou* d'investiture chinoise vraie et effective.

Tous ceux qui paient cette redevance sont donc les «serfs politiques» du *dzeu-mou.* Ils sont de plus soumis à la corvée de guerriers quand elle est requise, et, en cas de litige, soumis à la peine portée par le *dzeu-mou*, même à la décapitation (ce qui est fort rare cependant), sans appel possible.

Ce servage n'empêche pas ces Soumis d'être pratiquement possesseurs de leurs terrains *(si p'o)*, et d'avoir serfs ou esclaves.

Le *dzeu-mou*, lui, prétend que les terrains de ses serfs lui appartiennent en haute main, et défend de les vendre aux Chinois. C'est peut-être le vrai et suprême droit du Roi, au moins en tant que droit de veto sur contrat. Est-ce légal? illégal?

Quand il y a conflit entre vendeur lo-lo et acheteur chinois, le *t'ou-seu* obtient généralement gain de cause, en achetant à prix d'argent la conscience du mandarin supérieur chinois. Le plus souvent, il ferme les yeux.

Les Chinois, achetant à des Lo-lo, font timbrer leurs papiers au prétoire de Ué-hi, où ils paient alors l'impôt.

Les *t'ou-seu* en général pressurent leur peuple autant qu'ils le peuvent. Aussi sont-ils méprisés par les serfs comme des seigneurs sans entrailles, et par les nobles, comme déchus de leur noblesse et vendus à la Chine.

Aussi, même parmi les Soumis, nombreux sont ceux qui n'ont jamais recours au *t'ou-seu* pour juger leurs différends. Ils préfèrent, comme les Indépendants, choisir des arbitres parmi eux, ou se faire la guerre. Ou même, ils secoueront le joug du *t'ou-seu* pour se donner au mandarin chinois voisin. Là aussi, ils seront mangés,

mais ils préfèrent encore être mangés par un Chinois. C'est le cas de répéter: «Nul n'est prophète en son pays.»

Quelques-uns de ces *t'ou-seu* des Soumis ont également une certaine juridiction sur les Indépendants, les rendant responsables de leurs brigandages. Cette juridiction est toute nominale. Les seigneurs indépendants ne la reconnaissent aucunement: «Vous n'êtes pas plus que nous, disent-ils fièrement à ces *t'ou-seu.* Votre seul titre de *d'zeu-mou* n'ajoute rien à votre noblesse. Ce titre vous vient des Chinois, et non de nous, qui ne les reconnaissons pas pour maîtres.»

Cette juridiction met souvent le *t'ou-seu* dans de grands embarras, dont les mandarins chinois profitent pour sucer celui-ci et le forcer à faire la guerre aux Indépendants, chose, qu'ils ne peuvent ou ne veulent pas faire ordinairement. Tant il est vrai que tous les moyens sont bons à la Chine dans sa méthode de colonisation.

5. Epilogue.

J'en ai fini avec cette question. Je m'en voudrais cependant de ne pas ajouter un mot pour clore ce chapitre.

La civilisation chinoise, c'est entendu, est non la moins ancienne, et non la moins glorieuse de l'Univers. Les Chinois ont eu des philosophes illustres. Ils ont cultivé tout ce qui ennoblit l'homme. Leur code civil, quoique ancien, ne le cède en rien, quant à la lettre, aux codes des autres nations civilisées. La Chine a été, dès la plus haute antiquité, la grande civilisatrice de l'Extrême-Orient.

Mais à quoi, en somme, a abouti cette civilisation? Le régime chinois est-il aimé des peuples vaincus? Qui oserait l'affirmer en connaissance de cause, en particulier pour le peuple lo-lo qui nous occupe actuellement?

Ces montagnards, aux mœurs rustiques, à la nature abrupte et peu communicative avec l'étranger, sont-ils cependant réfractaires à la Civilisation?

Nullement, à mon avis. Ils ne demanderaient que la paix, la tranquillité et une protection même relative, pour chasser de leur cœur la haine et la vengeance contre les vainqueurs.

Une administration sage, éclairée et impartiale se serait sûrement attirée leurs sympathies. A la place, ils n'ont trouvé

jusqu'à ce jour qu'une insigne cupidité auprès de leurs protecteurs, les fonctionnaires chinois. Qu'importent à ceux-ci les principes?

Mandarins, grands et petits, font fi de la concorde et des principes de justice, ces vieilles bases de la vieille morale chinoise. Ne voyant dans leur situation qu'une occasion de faire fortune, ils abusent effrontément de l'ignorance ou de la timidité des Indigènes pour commettre toutes sortes d'exactions et vendre, dans les procès, la justice au plus offrant, et les plus offrants sont toujours les Chinois.

Etonnez-vous après cela, si le régime chinois est détesté.

Le nouveau Président, qui tient aujourd'hui en main les destinées de cet immense Empire, semble s'être rendu compte que la plaie, si préjudiciable à ses intérêts et à sa grandeur, réside tout entière dans la classe des fonctionnaires, chargés de l'administration de son peuple. Nombre de ses décrets, pesés à la balance du bon sens et du plus parfait désintéressement, en font foi.

Puisse-t-il être cru et obéi de tous! Puisse-t-il arriver à changer d'abord et l'esprit et le cœur des plus influents de la nation! Qu'il leur infuse une base morale sérieuse!

Pour ce faire, les principes de Confucius, quoique toujours sublimes, ne semblent plus suffisants. Ils ont fait leurs preuves.

Ne mettons pas notre foi dans la bonté native de l'homme. Nous ne sommes plus aux temps dont parle le *Lou chou tsin ouen*[22]: «A cette époque, où les hommes habitaient les campagnes, couverts de leur seule innocence, qui était grande, étant véritablement les fils ou les créatures du Ciel.»

Mettons notre foi das la bonté de la vie! Témoignons au peuple, au peuple vaincu surtout, notre plus vive sympathie! Apportons-lui la paix sociale, paix que seule peut donner la Religion, faite de justice et d'amour!

Alors, puissions-nous voir une Chine, vraiment grande et vraiment noble! Et l'Homme d'Etat qui aura réalisé cette «révolution», aura bien mérité de la Patrie! Son nom passera à la postérité plus glorieux encore que celui de tous les anciens empereurs!

QUATRIÈME PARTIE

LA LANGUE DES LO-LO P'O.

AVANT-PROPOS.

Au commencement de 1908, j'ai envoyé à Hanoï (Tonkin), au «Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient» un essai intitulé «Notions de grammaire lo-lo (dialecte A-hi)». Cette étude a paru dans le T. IX n°s 2 et 3 (p. 286 à 314) de cette Revue.

Les divers dialectes lo-lo, au Yun-nan *, se ressemblent tellement, quant au vocabulaire et surtout quant à la syntaxe, que je voulais me dispenser, pour le présent travail, de toute étude linguistique.

Mais plusieurs savants français, par moi consultés, me conseillent au contraire de livrer au public ce que je connais du dialecte lo-lo p'o, comme je l'ai fait pour le dialecte a-hi: m'assurant que tout travail, soit ethnographique soit linguistique, sur une tribu quelconque, non encore étudiée, de cette immense famille thibéto-birmano-lo-lo, sera toujours le bien-venu des savants d'Europe. Et ils ajoutaient: «Jusqu'à présent, les moyens d'étude du lo-lo, malgré quelques estimables travaux, font un peu défaut. Et cependant, la question de la langue lo-lo est une de celles qui nous préoccupent le plus, à cause de la parenté qu'elle semble présenter avec d'autres langues voisines, etc.»

Je me rends donc de bonne grâce.

* V. sur ces dialectes l'Appendice III («Les divers dialectes lo-lo du Yun-nan») de l'essai précité.

ARTICLE I.

Les sons.

1. Ordre alphabétique des sons de la langue lo-lo, dialecte lo-lo p'o. — 2. Monosyllabisme. — 3. Voyelles. — 4. Voyelles composées (diphtongues). — 5. Consonnes. — 6. Tons. — 7. Aspiration.

---

1. Ordre alphabétique des sons de la langue lo-lo, dialecte lo-lo p'o.

A	*Djo*	*Gou*	*Kyé*	*Ne*	*Pyé*
Ba (b)	*Djou*	*Gya*	*Kyo*	*Né*	*Pyo*
Be	*Djyé*	*Ha*	*Kyou*	*Nga*	*Ra*
Bé	*Do*	*He*	*La*	*Nge*	*Re*
Bi	*Dou*	*Hè*	*Le*	*Ngè*	*Ro*
Bo	*Dya*	*Hi*	*Lé*	*Ngo*	*Sa*
Bou	*Dyé*	*Ho*	*Li*	*Ni*	*Se*
Bya	*Dyi*	*Hya*	*Lo*	*Nkou*	*Sé*
Byé	*Dyo*	*Hyé*	*Lou*	*No*	*Si*
Byo	*Dza*	*Hyo*	*Lyé*	*Nya*	*So*
Byou	*Dze*	*Hyou*	*Lyo*	*Nyé*	*Sya*
Cha	*Dzé*	*Hi*	*Ma*	*Nyi*	*Syé*
Che	*Dzo*	*Hih*	*Mbe*	*Nyo*	*Ta*
Ché	*Euh*	*Je*	*Me*	*O*	*Tcha*
Cho	*Éh*	*Jè*	*Mé*	*Ou*	*Tche*
Chou	*Fa (f)*	*Ka*	*Mi*	*Ouo (wo)*	*Tché*
Da (d)	*Fe*	*Ke*	*Mo*	*Pa*	*Tcho*
De	*Fé*	*Ké*	*Mou*	*Pe*	*Tchou*
Dé	*Fou*	*Ki*	*Mya*	*Pè*	*Tchoua*
Di	*Ga*	*Ko*	*Myé*	*Pi*	*Te (t)*
Dja	*Ge*	*Kou*	*Myo*	*Po*	*Té*
Dje	*Gè*	*Kya*	*Myou*	*Pou*	*Ti*
Djé	*Go*	*Kyeu*	*N' (n')*	*Pya*	*To*

Tou	*Tso*	*Tyé*	*Vé*	*Yé*	*Zé*
Tsa	*Tsya*	*Tyo*	*Vi*	*Yi*	*Zo*
Tse	*Tsyé*	*Tyou*	*Vou*	*Yo*	
Tsé	*Tsyo*	*Va*	*Ya*	*You*	
Tsi	*Tya*	*Ve*	*Yeu*	*Ze*	

2. Monosyllabisme.

La langue des Lo-lo au Yun-nan est d'un monosyllabisme pur.

Le dialecte lo-lo p'o ne fait pas exception. Ici comme ailleurs, tout mot se compose, et 1^0 d'une consonne simple ou double, et 2^0 d'une voyelle simple ou composée, ou même simplement d'une voyelle composée.

Chaque mot doit être prononcé d'une seule et parfaite émission de voix:

so ^{3} = trois.
di ^{3} = s'asseoir.
mou ^{4} = cheval.
ts'ê ^{3} = graisse.
tsyo ^{2} = bon.
yi ^{4} = poule.

Deux substantifs et un verbe seulement sont formés d'une seule voyelle. Ce sont:

a ^{2} = canard.
o ^{2} = oie.
ā ^{1} = appliquer, poser.
Ex., *tchè* ^{4}-*geu* ^{3} *ā* ^{1} = appliquer une échelle.

3. Voyelles.

Les voyelles simples sont: *a, e, é, i, o.* Elles se prononcent comme en français, mais *a, e, i, o* peuvent être voyelles brèves ou longues, et *é* peut être ou fermé, ou ouvert, ou très-ouvert.

e bref. — Ex., *la* ^{1}-*dze* ^{2} = piment. — *se* ^{4} = sang.
eu long. — Ex., *meu* ^{4}-*nyi* ^{3} = soleil. — *seu* ^{1} = semblable.

a bref. — Ex., *a-po* ^{1}-*ma* ^{3} = époux. — *a-pi* ^{1}-*ma* ^{3} = épouse.
ā long. — Ex., *kā* ^{3}-*tou* ^{1} = calotte. — *tā* ^{4}-*vi* ^{3} = papier.

i bref. — Ex., *i* ^{4}-*mi* ^{3}-*ha* ^{1} = bâiller. — *vi* ^{3}-*dyé* ^{4} = eau.
ī long. — Ex., *pa* ^{3}-*vī* ^{3} = lait. — *tch'eu* ^{3}-*nī* ^{3}-*mo* ^{3} = orteil.

o bref. — Ex., *zo*^{4}-*mè*^{3} = fille. — *dzo*^{3} *dzo*^{4} = manger.
ō long. — Ex., *mō*^{1}-*do*^{3} = bambou. — *tchō* = chercher.

é fermé. — Ex., *a-nyé*^{1} = enfant. — *bé*^{2} = penser.
è ouvert. — Ex., *vè*^{1}-*lè*^{2} = main gauche. — *bè*^{3} = dire.
ê très-ouvert. — Ex., *byê*^{1} = cruchon. — *chê*^{3}-*vê*^{4} = langue.

4. Voyelles composées (diphtongues).

Les mots du dialecte lo-lo p'o, comme du reste ceux de tous les dialectes lo-lo du Yun-nan que je connais, ignorent absolument 1° toute consonne terminale, 2° toute voyelle nasale terminale, 3° toute diphtongue nasale terminale.

Les voyelles composées ou diphtongues sont: *eu, ou, oua, ouo, ya, yeu, yé, yi, yo, you.* Il importe de toujours les prononcer d'une seule émission de voix.

Oua (wa) indique généralement un mot que les Lo-lo p'o ont emprunté aux Chinois, en le déformant.

Eu est souvent confondu avec *è*, ou vice-versâ. Ex.,

peu^4-*mè*^{3} = visage. — *pè*^{4}-*mè*^{3} = visage.
tseu^3 = riz. — *tsè*^{3} = riz.
cheu^1-*tcheu*^{3} = turban. — *chè*^{1}-*tcheu*^{3} = turban.

Eu souvent aussi est confondu avec *o*, ou avec *ou*, et parfois même, mais très-rarement cependant, avec *a*, et vice-versâ. Ex.,

meu^3-*mi*^{1} = pays. — *mo*^{3}-*mi*^{1} = pays.
peu^4-*me*^{3} = visage. — *po*^{4}-*mè*^{3} = visage.
a-peu^1-*ma*^{3} = époux. — *a-po*^{1}-*ma*^{3} = époux.
mo^4 = cheval. — *mou*^{4} = cheval.
byo^3-*vi*^{3} = miel. — *byou*^{3}-*vi*^{3} = miel.

Et nous aurons indifféremment:

bè^3-*meu*^{1}, *bè*^{3}-*mou*^{1}, *bè*^{3}-*ma*^{1} = enseigner.

Ou encore:

mi^1-*beu*^{4}-*do*^{3}, *mi*^{1}-*bo*^{1}-*do*^{3}, *mi*^{1}-*bou*^{4}-*do*^{3} = la terre *.

---

* 1° *Djo*^{3}-*kou*^{3}-*la*^{3} = nom d'un village, est souvent aussi prononcé *Djou*^{3}-*kou*^{3}-*la*^{3}, d'où les Chinois ont fait *Tchou-hou-la*. Ne serait-ce pas de la même façon que les vieux auteurs chinois auraient fait Lou-lou de Lo^3-lo^3?

2° Enfin, faisons remarquer en passant, une autre confusion, mais fort anormale, celle-là. Je veux parler du mot *tè*^{1}-*bo*^{3} = colline. Ce *tè*^{1}-*bo*^{3} se change toujours en *ti*^{1}-*bou*^{3}, quand il s'agit de la descente. Et l'on dira, par ex.,

tè^1-*bo*^{3} *dè*^{3} = monter la côte.
ti^1-*bou*^{3} *tsè*^{2} = descendre la côte.

5. Consonnes.

Les consonnes de notre alphabet français sont très-aptes à rendre les mots lo-lo p'o.

J'emploie, pour ce faire, les suivantes: *b, c, d, f, g, h, j, k, l, m, n, p, r, s, t, v, z.*

Certaines doivent être accouplées: *ch, dj, dz, ng, nk, tch, ts.*

Pour ces consonnes doubles, il faut, dans la prononciation, faire sentir les deux lettres.

Ng cependant est intraduisible dans les langues européennes. Il faut de l'oreille et de l'exercice pour parvenir à imiter ce son lo-lo.

G est toujours dur. Parfois, il est légèrement ou aspiré, ou très rude, suivant les villages.

H est dur et aspiré devant *a, e, o.* Cette aspiration est cependant généralement plus douce qu'en chinois.

H devant *i* ou *y* équivaut à *ch*, ou plutôt à *sh.*

H, dans nombre de mots, n'est cependant que légèrement aspiré, comme par une halation. Dans ce cas, pour éviter la confusion, j'écris, par exemple, *ih, euh.*

B, d, f, l, m, z sont parfois redoublés* par vibration.

6. Tons

La langue lo-lo est tonique. Chez les Lo-lo p'o, je distingue cinq tons, à savoir:

1° un recto tono, mais plus haut que le premier ton chinois;

2° un recto tono, semblable au premier ton chinois;

3° 4° 5° le second, le troisième, et le quatrième ton**, avec la même valeur qu'en chinois.

---

* A certains endroits, on trouve le mot *eul*,[4] qui se prononce, parfois comme en chinois 兒, parfois plus ouvert, *œul*, parfois plus fermé, presque *ul*.

Certains mots, commençant par *j*, changent facilement ce *j* en *y*.

Ex., *jè*[1] = petit. — *yè*[1] = petit.

Certains mots en *vou*, perdent facilement le *v* initial.

Ex., *vou*[1]*-di* = tête. — *ou*[1]*-di* = tête.

** Je dois faire remarquer cependant que le P. Martin nie l'existence du 4e ton en langue lo-lo, au moins chez ses Lo-lo du Seu-tch'ouan. Et j'ai autrefois entendu soutenir la même chose par des missionnaires du Yun-nan, pour certains dialectes lo-lo de cette province.

Je note les tons par des chiffres. Les mots non notés sont au premier ton supérieur.

Ex., *a-nyé*^{1} *geu*^{3}-*deu*^{1} *n'*^{4} *tsyo*^{2} = cet enfant n'est pas bon.
a = 1er ton supérieur.
nyé^{1} = 1er ton ordinaire.
geu^{3} = 3ème ton.
deu^{1} = 1er ton ordinaire.
n'^{4} = 4ème ton.
tsyo^{2} = 2ème ton.

7. Aspiration.

Les consonnes simples *k, p, t,* peuvent être aspirées, de même que les doubles *tch, ts.*

Je marque l'inspiration par une ‘, après la consonne.

Ex., *hi*^{3}-*k‘a*^{3} = village. — *p‘i*^{3} = argent, blanc.
geu^{3} *t‘i*^{4} *tcheu*^{1} = alors. — *tch‘eu*^{3}-*veu*^{2} = pied.

ARTICLE II.

Influence du chinois sur le dialecte lo-lo p'o.

Le dialecte lo-lo p'o a quelque peu été influencé par l'apport de mots chinois. Ces mots chinois sont prononcés évidemment à la façon lo-lo, et sont souvent quelque peu déformés. Ces mots empruntés représentent surtout les idées abstraites, les objets d'importation chinoise, les situations nouvelles, etc. . . . J'en donne ici la liste presque complète pour ce qui concerne le dialecte lo-lo p'o.

Mots chinois prononcés à la façon lo-lo p'o.	Sens donnés à ces mots par les Lo-lo p'o.	Vrais mots chinois.
a-kyou^{3}	oncle maternel	*kiou-fou*
cha^{2}-*dze*^{3}	éventail	*chan-tse*
cha^{1}-*fou*^{3}	faire des excuses intercéder	*chang fou*
cha^{1}-*ho*^{3}	pourboire	*chang-hao*
cheu^{1}	$^{1}/_{10}$ de boisseau	*chen*
cheu^{2}	juger	*chen*
cheu^{4}-*hoa*^{1}	être content se réjouir	*hi-houan*
cheu^{2}-*houi*^{1}	chaux	*che-houi*
choua^{1}-*meu*^{2}	porte à deux battants	*chouang-men*
choui^{4}	droits de douane	*choui*
dzeu^{4}-*tcha*^{3}	soi-même	*tse-ki*
dzoui^{3}	faute péché	*tsoui*
feu^{4}-*ts'o*^{3}	oignon	*ts'ong-tse*
fè^{1}	avoir la fièvre	*fa*
fê^{2}	punir	*fa*
fê^{1}	fermenter	*fa*
fou^{3}	$^{1}/_{100}$ de l'once	*fen*
fou^{1} *n'*^{4} *k'i*^{3}	n'avoir pas de chance	*fou pou k'i*
heu^{1}-*tsyo*^{4}	ferblantier	*t'ié-tsiang*
ho^{2}	concorder	*ho*

Mots chinois prononcés à la façon lo-lo p'o.	Sens donnés à ces mots par les Lo-lo p'o.	Vrais mots chinois.
ho^{4}	trompette	*hao*
ho^{2}-*cheu*^{4}	convenable	*ho-cheu*
ho^{3}-*cheu*^{2}	corde pour amorcer fusil	*ho chouen-tse*
ho^{3}-*p'eu*^{2}-*zo*^{4}	brasero	*ho p'en*
ho^{4}-*yo*^{1}	poudre à feu	*ho io*
hoa^{3}	changer	*houan*
hoa^{2}-*ko*^{2}	orange	*hoang-ko*
houi^{4}-*dze*^{3}	musulman	*houi-tse*
hya^{1}	se reposer	*hié*
hya^{3}-*dè*^{4}	direction	*fang hiang*
hya^{1} *fa*^{2}	maison d'à côté	*siang fang*
hya^{3} *fou*^{4}	être heureux	*hiang fou*
hyé^{4}	offrir	*hien*
ja^{3}	teindre	*jan*
ja^{4}	céder	*jang*
jeu^{4}	reconnaître	*jen*
jeu^{4}-*ts'o*^{3}	reconnaître ses torts	*jen-ts'o*
ka^{1} *pa*^{1}-*teu*^{3}	grand banc	*kao pan-ten*
ka^{1}-*tsi*^{4}	propre, net	*kan-tsin*
kao^{1}-*cheu*^{2}	édit	*kao-cheu*
k'i^{3}-*cheu*^{1}	partir de . . .	*k'i chen*
ko^{3}	signe du passé	*ko*
vi^{3}-*djà*^{4} *ko*^{4} *yi*^{3}	passer une rivière	*ko ho*
k'o^{3}-*lieu*^{2}	que cela fait pitié	*k'o lien*
k'o^{3}-*si*^{1}	que c'est regrettable	*k'o si*
nè^{1}-*kou*^{3}	tambour	*kou*
koua^{3}	s'occuper	*kouan*
tsè^{3} *koua*^{3}	battre le riz	*kouan kou-tse*
koua^{4}-*dze*^{3}	petite cruche	*kouan-tse*
koua^{1}-*ts'ai*^{2}	cercueil	*kouan-ts'ai*
kya^{3}	discuter délibérer	*kiang*
kya^{4}-*dze*^{3}	cadre encadrement	*kia-tse*
kya^{3}- *n'*^{4} *k'ê*^{4}	ne pouvoir expliquer	*kiang pou k'ai*
kya^{1}-*seu*^{4}	ustensile	*kia-se*
kyou^{4}	sauver, secourir	*kiou*
la^{1}-*dze*^{3}	piment	*la-tse*
la^{2}-*tso*^{1}	déluré	*la-tsao*
bo^{4}-*vou*^{1} *lyou*^{2}	conserver la barbe	*liou fou-tse*
lo^{3}	signe du passé	*lo*
lo^{2}-*dze*^{3}	mule	*lo-tse*
lou^{4}	dragon	*long*
ma^{3}-*koua*^{4}	veste chinoise	*ma koua*

Mots chinois prononcés à la façon lo-lo p'o.	Sens donnés à ces mots par les Lo-lo p'o.	Vrais mots chinois.
ma^{3}-t'eu^{4}	étrier	ma t'en
meu^{2}-cheu^{2}	images des portes	men-chen
meu^{1}-tsyo^{4}	menuisier	mou tsiang
mè ho^{1}-dze^{3}	encrier	mè ho-tse
bè^{3} mi geu^{4}	dire clairement	cho min
nyou^{3}-tse^{3}	bouton	niou-tse
pa^{3}	particule numérale	pa
p'a^{4}	gras et gros	p'ang
p'a^{2}-tse^{3}	assiette	p'an-tse
t'i^{4} pa^{3}	une moitié	i pan
p'a^{1} hyo	poïtrail	p'an-hiong
p'ê^{4}-t'ou^{2}	bride de cheval	p'ei-t'eou
lo^{1}-pê	pierre tombale	che pei
seu^{1} pê^{4}	réciter sa leçon	pei chou
po^{3} geu^{4}	protéger	pao
sa^{2}	parapluie	san
soua-ts'ou^{4}	vinaigre	souan-ts'ou
souê^{3}-tcha^{4}	faire les comptes	souan-tchang
souê^{3}-ts'o^{3}	se tromper en comptant	souan ts'o.
sya^{3}	penser, aimer	siang
syé^{4}	se nommer	sin
syou^{1}	caisse	siang
ta^{2}	picul	tan
ta^{3}-ho^{3}	ensemble en même temps	ta-ho
t'i^{4} tchã^{1}	10 pieds	i tchang
t'i^{4} tch'eu^{1}	1 pied	i tch'e
tcha^{3} cheu^{4} tsyo^{2}	très-bon	tcha-cheu hao
tch'a^{1}-ho^{1}	fenêtre	tch'ouang-hong
tcha^{1}-t'o^{4}	hache-paille	tcha-tao
tcheu^{4} fa^{2} hi^{3}	maison principale	tchen fang
tcho^{4} jeu^{2}	tout le monde	tchong jen
t'i^{4} tch'oua^{1}	une ligature de sapèques	i tch'ouan
a-to^{1} teu^{1}	lampe	ten
t'eu^{3}	boisseau	teou
teu^{2} dzoui^{3}	offenser	té tsoui
teu^{1} si	mèche de lampe	ten sin
teu^{3}-dze^{3}	petite balance romaine	ten-tse
nyi^{3}-hè^{3} ti^{4}	fixer le jour	tin je tse
ti^{1}-so dzeu^{3}	arachides	lo-ti-song hoa-sen
ti^{3} tchou^{1} n'^{4} do^{2}	ne pouvoir résister	ti pou tchou
t'iao^{2}-keu^{1}	cuiller	t'iao-ken
t'o^{3}	seau	t'ong

Mots chinois prononcés à la façon lo-lo p'o.	Sens donnés à ces mots par les Lo-lo p'o.	Vrais mots chinois.
t'o^{2}-*ts'ê*^{2}	sapèque	*t'ong-ts'ien*
t'ou^{2}-*ti*^{4}	apprenti	*t'ou-ti*
toua^{4}	rompre avec . . . / délaisser . . .	*touan*
toui^{4}-*dze*^{3}	inscription	*toui-tse*
tsi^{1}-*mi*^{1}	époque de l'année chinoise	*tsin-min*
tso^{4} *ko*^{1} *lo*^{3} *yi*^{2}	esprit du foyer	*tsao kuin lao-yé.*
tsyé^{1}	inviter	*tsié*
t'i^{4} *vā*	dix mille	*i ouan*
va^{1}-*dze*^{3}	bas	*oua-tse*
ya^{1}	soumettre	*ya*
ya^{2} *fa*^{2}-*tchou*^{2}	allumette chimique	*yang fa-tchou*
ya-fou^{1}	réprimer	*ya-fou*
ya^{2}-*yu*^{1}	pomme de terre	*yang iu*

Pour nombre de ces mots, empruntés à la langue chinoise, il existe cependant des mots lo-lo p'o.

Ainsi, par exemple, au lieu de dire:

cheu^{4}-*hoa*^{1}, on dira fort bien: *cheu*^{4}-*fa*^{3}.
ho^{3}-*p'eu*^{2} = *a-to*^{1} *pa*^{3}-*la*^{3},
k'i^{3}-*cheu*^{1} = *syé*^{3}-*tou*^{1},
tch'a^{1}-*ho*^{1} = *a-kè*^{1} *mi*^{4}-*zo*^{4},
t'i^{4}-*vā*^{1} = *t'i*^{4} *tsi*^{3},
t'i^{4} *pa*^{3} = *t'i*^{4} *beu*^{3}, etc.

De plus, certains de ces mots ne sont employés que dans certains cas.

Ex., *ko*^{3} n'est guère employé qu'avec le verbe «faire», et le verbe «dire».
bè^{3} *ko*^{3} = j'ai dit.
pè^{3} *ko*^{3} = j'ai fait.

Lo^{3} n'est employé que dans l'expression: «avoir mangé à satiété» = *dzo*^{4} *bō lo*^{3}.

Mais même dans ces cas, on emploie aussi le vrai mot lo-lo. Ex.
bè^{3} *ya*^{3} = j'ai dit.
pè^{3} *ya*^{3} = j'ai fait.
dzo^{4} *bō ya*^{3} = j'ai mangé à satiété.

ARTICLE III.

Des particules.

1. Finales badines.

Dans ma grammaire du dialecte a-hi, à l'article des particules banales, j'ai parlé des voyelles *a* et *é*, ajoutées à certains mots*. Je n'ai trouvé, dans le dialecte lo-lo p'o, qu'un cas semblable pour ce qui concerne et la voyelle *a* et la voyelle *é*.

Ex., Parle plus bas = *nyi*^{3} *a*^{4}*-zō-a*^{3} *bè*^{3}, m. à m. toi bas dire.

Eternuer = *a*^{4}*-t'i*^{2}*-é*^{3}.

2. Particules euphoniques.

Ces particules n'ont pas de sens, ou, si elles en ont un, elles le perdent momentanément. Elles servent à adoucir le heurtement des mots, ou leur chute trop brusque, à la fin d'une phrase. Elles peuvent être supprimées, sans nuire au sens de la phrase, mais cette suppression nuit à l'élégance pour une oreille lo-lo.

Le dialecte lo-lo p'o emploie surtout comme particules euphoniques:

A. Le mot *lo*^{3}, qui n'a aucun sens en lui-même.

Ex., Demande lui donc ce qu'il y a = *nyi*^{3} *ya*^{1} *lo*^{3} *no*^{1}*-nyi* *a*^{4}*-tsă*^{1} *cheu*^{4}*-vou*^{3} *dja*^{3} *lo*^{3}, m. à. m. toi lui interroger quelle chose avoir.

B. Les mots *to*^{3}, *bè*^{3} et *ya*^{3}, le premier étant par ailleurs signe du présent, le second, signe du futur, et le troisième, signe du passé.

Ex., Ayant tout bien fini, tu pourras t'en retourner = *ra*^{1}*-ra*^{1} *pè*^{3} *tsyo*^{2} *to*^{3} *ya*^{3}, *nyi*^{3} *té*^{3}*-yi*^{3} *do*^{2}, m. à. m. tout faire bien ayant, toi retourner pouvoir.

Il allait arriver chez lui, quand il mourut = *ya*^{3} *lo*^{3} *a-k'eu*^{1} *tch'eu*^{3} *bè*^{3} *to*^{3}, *cheu*^{3} *ya*^{3}, m. à. m. lui à la maison arrivera, mourut.

Je ne suis pas digne d'être ton fils = *ngo*^{3} *nyi*^{3} *zo*^{4} *pè*^{3} *n'*^{4} *do*^{2} *ya*^{3}, m. à. m. moi (de) toi fils faire ne pas pouvoir.

---

* V. Notions de grammaire lo-lo (dialecte A-hi) *l. c.* p. 312 ss.

C. Les mots *ma*^{1} et *geu*^{4}, à la fin d'une phrase, le premier ayant par ailleurs le sens de «enseigner», le second, le sens de «donner».

Ex., Que dis-tu? = *nyi*^{3} *a*^{4}*-tsa*^{1} *bè*^{3} *ma*^{1}, m. à m. toi quoi dire.

Dis-lui = *nyi*^{3} *ya*^{1} *lo*^{3} *bè*^{3} *geu*^{1}, m. à m. toi lui dire.

Aide-le = *nyi*^{3} *ya*^{1} *lo*^{3} *ouo*^{4}*-djo*^{3} *geu*^{4}, m. à m. toi lui aider.

Ton père est vieux, il te faut le nourrir = *nyi*^{3} *a-bo*^{4} *ma*^{4} *ya*^{3}, *nyi*^{3} *ya*^{1} *lo*^{3} *ché*^{3} *geu*^{4} *nyi*^{1}, m. à m. (de) toi père vieux toi lui nourrir falloir.

D. Le mot *lè*^{3}, ayant par ailleurs le sens de «et, encore, ou bien».

Ex., Ce vieillard seul que peut-il faire? = *ts'a*^{3} *ma*^{4} *geu*^{3}*-deu*^{1}, *ya*^{1} *t'i*^{4}*-mo*^{3} *lè*^{3}, *a*^{4}*-tsa*^{1} *pè*^{3} *hè*^{1}*?*, m. à m. homme vieux celui-la, lui un, quoi faire pouvoir.

Celui qui dit que Dieu n'est pas bon, qu'il n'est pas juste, commet un grand péché = *a*^{4}*-di*^{1}*-deu*^{1} *meu*^{4}*-nyi*^{4}*-mo*^{3} *seu*^{4}*-p'o*^{4} *n'*^{4} *tsyo*^{2} *lè*^{3} *bè*^{3}, *ya*^{1} *n'*^{4} *dza*^{4} *lè*^{3} *bè*^{3}, *dzoui*^{3} *vè*^{1}*-lou*^{4} *dja*^{3}, m. à m. qui (du) Ciel (le) Seigneur pas bon dire, lui pas juste dire, péché grand avoir.

Si tu fais ainsi, c'est en vain que tu prends des remèdes = *nyi*^{3} *i*^{1}*-cheu*^{4} *pè*^{3}, *nā*^{3}*-ts'e*^{4} *da*^{3} *lè*^{3} *p'eu-p'eu*^{1} *nga*^{3}, m. à m. toi ainsi faire, remèdes boire en vain être.

E. Enfin, le mot *nyi*^{2} dans les demandes et les réponses.

Ex., Qui a créé les hommes? C'est Dieu! = *ts'a*^{3} *a*^{1}*-di*^{1}*-deu*^{1} *pè*^{3}*?* *meu*^{4}*-nyi*^{3}*-mo*^{3} *seu*^{4}*-p'o*^{1} *nyi*^{2} *nga*^{3}*!*, m. à m. hommes qui faire? Dieu être!

Peut-on faire ainsi? = *i*^{1}*-cheu*^{4} *pè*^{3} *do*^{2} *nyi*^{2} *n'*^{1} *do*^{2}*?*, m. à m. ainsi faire pouvoir ne pas pouvoir.

3. Particules numérales.

En lo-lo, comme en chinois, nous avons un certain nombre de mots, choisis dans la langue, exprimant, les uns, une idée générale mais caractéristique, les autres, une propriété frappante d'objets. Ces mots expriment, par exemple, la longueur, l'étendue, l'unité, la parité, la rondeur, la hauteur, un fragment, un objet roulé, une forme pointue, etc. Les Lo-lo eux aussi ajoutent cette espèce de mots aux noms de nombres cardinaux. J'en donne ci-joint une liste à peu près complète en dialecte lo-lo p'o.

Je signalerai d'abord les trois particules *deu*^{1}, *mo*^{3}, *leu*^{4}. Ce sont trois particules générales usitées pour les hommes et pour les choses. En principe, elles peuvent s'employer avec tous les substantifs, mais il est plus élégant et plus correct de se servir, selon la nature même des mots, de la particule qui leur est propre. De plus, la particule *deu*^{1} ne s'emploie qu'avec le nombre cardinal «un».

Ex., Un homme = *ts'a*^{3} *t'i*^{4}*-deu*^{1}, ou *ts'a*^{3} *t'i*^{4}*-mo*^{3}.
Trois hommes = *ts'a*^{3} *so*^{3}*-leu*^{4}, ou *ts'a*^{3} *so*^{3}*-mo*^{3}.
Dix hommes = *ts'a*^{3} *ts'eu*^{3}*-leu*^{4}, ou *ts'a*^{3} *ts'eu*^{3}*-mo*^{3}.
Un chien = *a-no*^{3} *t'i*^{4}*-deu*^{1}, ou *a-no*^{3} *t'i*^{4}*-mo*^{3}.
Trois chiens = *a-no*^{3} *so*^{3}*-leu*^{4}, ou *a-no*^{3} *so*^{3}*-mo*^{3}.

Bê^{3}, s'emploie pour un pendant d'oreille, pour une sandale, pour les bracelets, les mains, les yeux, les dents, les mamelles, les repas, les sacs, les meules, les fenêtres, les bandes de rizières, les bas, les parements.

Ex., Un pendant d'oreille = *no*^{1}*-ko*^{2} *t'i*^{4}*-bê*^{3}.
Trois sandales = *ts'yé*^{3}*-tè*^{3} *so*^{3}*-bê*^{3}.
Un bracelet = *lè*^{2}*-djeu*^{3} *t'i*^{4}*-bê*^{3}.
Une main = *lè*^{2}*-veu*^{1} *t'i*^{4}*-bê*^{3}.
Un œil = *mè*^{1}*-dou*^{4} *t'i*^{4}*-bê*^{3}.
Une dent = *seu*^{3}*-tcheu*^{2} *t'i*^{4}*-bê*^{3}.
Une mamelle = *pa*^{3} *t'i*^{4}*-bê*^{2}.
Prendre trois repas = *dzo*^{3} *so*^{3}*-bê*^{3} dzo^{4}.
Deux sacs = *mè-li*^{1} *ni*^{4}*-bê*^{3}.
Deux meules = *nyi*^{1}*-bê*^{3} *ni*^{4}*-bê*^{3}.
Une fenêtre = *a-kè*^{1}*-mi*^{4}*-zo*^{4} *t'i*^{4}*-bê*^{3}.
Six bandes de rizières = *tè-mi*^{1} *tch'o*^{2}*-bê*^{3}.
Un bas = *tch'eu*^{3}*-tou*^{3} *t'i*^{4}*-bê*^{3}.
Un parement (d'habit) = *lè*^{2}*-di*^{4} *t'i*^{4}*-bê*^{3}.

Byè^{3}, s'emploie pour les pains de cire.

Ex., Un pain de cire = *byo*^{4}*-chou*^{1} *t'i*^{1}*-byè*^{3}.

Djè^{2}, s'emploie pour les dragons, les serpents.

Ex., Un dragon = *lou*^{4} *t'i*^{4}*-djè*^{2}.
Un serpent = *lo*^{4}*-chê*^{2} *t'i*^{4}*-djè*^{2}.

Dyé^{4}, pour les bâtonnets, les repas.

Dyo^{3}, pour les gorgées.

Ex., Une gorgée d'eau = *vi*^{3}*-dyé*^{4} *t'i*^{4}*-dyo*^{3}.

Dzeu^{3}, pour les arbres, les ponts, les caractères d'écriture, les choses doubles (mains, souliers, bâtonnets, etc.).

Ex., Un arbre = *se*^{3}*-dzeu*^{3} *t'i*^{4}*-dzeu*^{3}.
Un pont = *dzeu*^{3} *t'i*^{4}*-dzeu*^{3}.
Un caractère = *seu*^{1} *t'i*^{4}*-dzeu*^{3}.
Les deux mains = *lè*^{2}*-veu*^{1} *t'i*^{4}*-dzeu*^{3}.
Une paire de souliers = *ts'yé*^{3}*-neu*^{3} *t'i*^{4}*-dzeu*^{3}.
Une paire de bâtonnets = *a-djou*^{3} *t'i*^{4}*-dzeu*^{3}.

Dzè^{3}, pour les arcs, les barques.

Ex., Un arc = *k'yé*^{4} *t'i*^{4}*-dzè*^{3}.

Une barque = *lī t'i*^{4}*-dzè*^{3}.

Fou^{1}, pour les remèdes, les lettres, les cercueils.

Ex., Un remède = *na*^{3}*-ts'e*^{4} *t'i*^{4}*-fou*^{1}.

Une lettre = *seu*^{1} *t'i*^{4}*-fou*^{1}.

Un cercueil = *koua*^{1}*-ts'aï*^{2} *t'i*^{4}*-fou*^{1}.

Gou^{4}, pour les pays, les terrains.

Ex., Un pays = *meu*^{3}*-mi*^{1} *t'i*^{4}*-gou*^{4}.

Ha^{3}, pour les affaires.

Ex., Une affaire = *cheu*^{4}*-rou*^{3} *t'i*^{4}*-ha*^{3}.

Hi^{3}, pour les maisons, les chambres, les boutiques, les fenêtres, les trous.

Ex., Une maison = *hi*^{3} *t'i*^{4}*-hi*^{3}.

Une boutique = *p'ou*^{3}*-tè*^{3} *t'i*^{4}*-hi*^{3}.

Une fenêtre = *tch'oua*^{1}*-ho*^{1} *t'i*^{4}*-hi*^{3}.

Un trou = *hi*^{3}*-dou*^{3} *t'i*^{4}*-hi*^{3}.

Hyé^{2}, pour les aiguilles.

Ex., Une aiguille (à coudre) = *veu*^{4} *t'i*^{4}*-hyé*^{2}.

Hyo^{4}, pour les habits, les sources ou bras de rivière.

Ex., Trois habits = *pya*^{4}*-dze*^{3} *so*^{3}*-hyo*^{4}.

Une source = *vi*^{3}*-dyé*^{4} *t'i*^{4}*-hyo*^{4}.

Ka^{3}, pour les fleurs, les branches, les nuages.

Ex., Une fleur = *vè*^{1}*-lou*^{3} *t'i*^{4}*-ka*^{3}.

Une branche d'arbre = *se*^{3} *ka*^{3}*-lè*^{4} *t'i*^{4}*-ka*^{3}.

Un nuage = *tī*^{3} *t'i*^{4}*-ka*^{3}.

K'a^{3}, pour les villages, les greniers, les oriflammes, les rouleaux d'étoffes.

Ex., Un village = *hi*^{3}*-k'a*^{3} *t'i*^{4}*-k'a*^{3}.

Un grenier = *k'a*^{3} *t'i*^{4}*-k'a*^{3}.

Un drapeau = *djeu*^{4}*-to*^{3} *t'i*^{4}*-k'a*^{3}.

Un rouleau (entier) d'étoffe = *mè*^{3} *t'i*^{4}*-k'a*^{3}.

Kè^{1}, pour les chambres, les cercueils.

Ex., Trois chambres = *hi*^{3} *so*^{3}*-kè*^{1}.

Un cercueil = *ma*^{4}*-gou*^{1} *t'i*^{4}*-kè*^{1}.

Ki^{1}, pour les bols ordinaires.

Ex., Un bol = *ki*^{1}*-lè*^{3} *t'i*^{4}*-ki*^{1}.

K'ou^{3}, pour les bottes de tabac.

Ex., Une botte de tabac = *a-keu*^{3} *t'i*^{4}*-k'ou*^{3}.

Kya^{4}, pour les chars, les palanquins, les échelles, les lits, les métiers à tisser.

Ex., Un char = *a-kè*^{3}*-lè*^{1}*-mou*^{1} *t'i*^{4}*-kya*^{4}.
Un palanquin = *tch'o*^{4}*-t'i*^{4}*-kya*^{4}.
Une échelle = *tchè*^{4}*-geu*^{3} *t'i*^{1}*-kya*^{1}.
Un lit = *djo*^{4}*-t'a*^{3} *t'i*^{4}*-kya*^{4}.
Un métier à tisser = *dja*^{4}*-mou*^{3} *t'i*^{4}*-kya*^{4}.

K'yé^{3}, pour les paroles, les charges de bêtes de somme, les blocs de cire, les têtes d'ail, les bols de riz.

Ex., Une parole = *da*^{4}*-vou* *t'i*^{4}*-k'yé*^{3}.
Une charge de riz = *k'ō*^{1}*-p'i*^{3} *t'i*^{4}*-k'yé*^{3}.
Une masse de cire = *byo*^{4}*-chou*^{1} *t'i*^{1}*-k'yé*^{3}.
Une tête d'ail = *chou*^{1} *di* *t'i*^{4}*-k'yé*^{3}.
Un bol de riz = *dzo*^{3} *t'i*^{4}*-k'yé*^{3}.

Kyo^{3}, pour les paquets de fil.

Ex., Un petit paquet de fil = *tseu*^{1}*-zo*^{4} *t'i*^{4}*-kyo*^{3}.

Lo^{4}, pour les onces.

Ex., Un taël (une once d'argent) = *p'i*^{3} *t'i*^{4}*-lo*^{4}.

Ma^{3}, pour les tas de bois.

Ex., Un tas de bois = *se*^{3} *t'i*^{4}*-ma*^{3}.

Meu^{3}, pour les fusils.

Ex., Un fusil = *tch'ou*^{1}*-* *t'i*^{4}*-meu*^{3}.

O^{1}, pour les couvées, les portées.

Ex., Une nichée de petits chiens = *a-no*^{3}*-zo*^{4} *t'i*^{4}*-o*^{1}.

Ouo^{4} *(wo)*, pour les journées de travail.

Ex., Une journée de travail = *ouo*^{4} *t'i*^{4}*-ouo*^{4}.

Pa^{3}, pour les cheveux et les crins, les brins d'herbe et les pailles, les couteaux, les chaises et les bancs, les pipes, les perches en bambou, les cadenas, les balais, les balances, les fusils, les bâtonnets d'encens, les pioches, etc.

Ex., Un cheveu = *ou*^{1}*-ts'e*^{3} *t'i*^{4}*-pa*^{3}.
Un crin = *meu* *t'i*^{4}*-pa*^{3}.
Un brin d'herbe = *cheu*^{1}*-ba*^{4} *t'i*^{4}*-pa*^{3}.
Un couteau = *a-t'o*^{1} *t'i*^{4}*-pa*^{3}.
Un banc = *pa*^{1}*-teu*^{3} *t'i*^{4}*-pa*^{3}.
Une pipe = *a-ko*^{3} *t'i*^{4}*-pa*^{3}.
Une perche = *mō*^{1}*-do*^{3} *t'i*^{4}*-pa*^{3}.
Un cadenas = *so*^{3} *t'i*^{4}*-pa*^{3}.
Un balai = *mi*^{1}*-seu* *t'i*^{4}*-pa*^{3}.
Une balance (romaine) = *ts'eu*^{3}*-dou*^{3} *t'i*^{4}*-pa*^{3}.

Un fusil = *tch'ou*^{1} *t'i*^{4}-*pa*^{3}.
Une pioche = *tseu*^{1}-*mo*^{2} *t'i*^{4}-*pa*^{3}.
Un bâtonnet (d'encens) = *heu*^{3}-*di*^{4} *t'i*^{4}-*pa*^{3}.

P'a^{2}, pour les grands bols.

Ex., Un grand bol = *ko*^{1}-*p'a*^{2} *t'i*^{4}-*p'a*^{2}.

Peu^{3}, pour les livres, les touffes de bambou, les tas de paille.

Ex., Un livre = *seu*^{1} *t'i*^{4}-*peu*^{3}.
Une touffe de bambou = *mō*^{1}-*do*^{3} *t'i*^{4}-*peu*^{3}.
Un tas de paille = *cheu*^{1}-*ba*^{3} *t'i*^{4}-*peu*^{3}.

Pê^{4}, pour les sapèques, les calottes, les parements de robe, les feuilles, les plants de fleurs, les bandes de papier, les portes, les planches, les socs de charrues, les lattes, les clous, les gaines de palmier, etc.

Ex., Cent sapèques = *t'o*^{2}-*ts'ê*^{2} *t'i*^{4}-*hyo*^{3} *pê*^{4}.
Une calotte = *kā*^{3}-*tou*^{1} *t'i*^{4}-*pê*^{4}.
Un parement d'habit = *lè*^{2}-*di*^{4} *t'i*^{4}-*pê*^{4}.
Une feuille d'arbre = *se*^{3} *pê*^{4} *t'i*^{4}-*pê*^{4}.
Un plant de fleurs = *vè*^{1}-*lou*^{3} *t'i*^{4}-*pê*^{4}.
Une bande de papier = *tā*^{1}-*vi*^{3} *t'i*^{4}-*pê*^{4}.
Une porte = *a-dou*^{3} *t'i*^{4}-*pê*^{4}.
Une planche = *pê*^{3}-*p'i*^{4} *t'i*^{4}-*pê*^{4}.
Un soc de charrue = *lo*^{4}-*k'yé*^{3} *rou*^{1}-*di* *t'i*^{4}-*pê*^{4}.
Une latte = *chê*^{3}-*p'i*^{4} *t'i*^{4}-*pê*^{4}.
Un clou = *heu*^{1}-*tchè* *t'i*^{4}-*pê*^{4}.
Une gaine de palmier = *ts'eu*^{4}-*pi*^{3} *t'i*^{4}-*pê*^{4}.

Po^{1}, pour les blocs de sel.

Ex., Un bloc de sel = *ts'o*^{4} *t'i*^{4}-*po*^{1}.

Pyé^{2}, pour les murs.

Ex., Un mur = *lo*^{1}-*bo*^{3} *t'i*^{4}-*pyé*^{2}.

Pyo^{3}, pour les troupeaux.

Ex., Un troupeau de chèvres = *a-tcheu*^{2} *t'i*^{4}-*pyo*^{3}.

Sè^{3}, pour les poissons.

Ex., Un poisson = *ngō*^{1} *t'i*^{4}-*sè*^{3}.

Ta^{1}, pour les bandes de rizières, les charges de bois.

Ex., Une bande de rizières = *tè-mi*^{1} *t'i*^{4}-*ta*^{1}.
Une charge de bois = *sè*^{3} *t'i*^{4}-*ta*^{1}.

Tcheu^{3}, pour les essaims d'abeilles, les dents, les couteaux et les ciseaux, les routes et les cours d'eau, les fils, les cordes, les bâtonnets, les côtes, etc.

Ex., Un essaim d'abeilles = *byo*^{4} *t'i*^{4}*-tcheu*^{3}.
Une dent = *seu*^{3}*-tcheu*^{2} *t'i*^{4}*-tcheu*^{3}.
Un couteau = *a-t'o*^{4} *t'i*^{4}*-tcheu*^{3}.
Une route = *djo*^{3}*-mo*^{3} *t'i*^{4}*-tcheu*^{3}.
Un fil = *tseu*^{1}*-zo*^{4} *t'i*^{4}*-tcheu*^{3}.
Une corde = *pè-tch'ou*^{3} *t'i*^{4}*-tcheu*^{3}.
Un bâtonnet = *a-djou*^{3} *t'i*^{4}*-tcheu*^{3}.
Une côte = *neu*^{1}*-geu*^{4} *t'i*^{4}*-tcheu*^{3}.

Tch'è^3, pour les rues et les marchés.

Ex., Un marché = *djeu t'i*^{4}*-tch'è*^{3}.

Tch'o^4, pour les nuages, les chaises à porteurs.

Ex., Un nuage = *tī*^{3} *t'i*^{4}*-tch'o*^{4}.
Une chaise à porteurs = *tch'o*^{4} *t'i*^{4}*-tch'o*^{4}.

Tch'ou^3, pour les tables, les trous, les cavernes, les couvertures, les tasses, les marchés et les rues, etc.

Ex., Une table = *tchè*^{1}*-tseu*^{4} *t'i*^{4}*-tch'ou*^{3}.
Un trou = *hi*^{3}*-dou*^{3} *t'i*^{4}*-tch'ou*^{3}.
Une caverne = *do*^{4}*-hi*^{3} *t'i*^{4}*-tch'ou*^{3}.
Une couverture = *mè*^{3}*-lo*^{1}*-bō*^{3} *t'i*^{4}*-tch'ou*^{3}.
Un marché = *djeu t'i*^{4}*-tch'ou*^{3}.
Une tasse de vin = *djeu*^{4}*-bè*^{3} *t'i*^{4}*-tch'ou*^{3}.

Tch'oua^1, pour les ligatures, les poissons.

Ex., Une ligature de sapèques = *t'o*^{2}*-ts'è*^{2} *t'i*^{4}*-tch'oua*^{1}.
Un poisson = *ngō*^{4} *t'i*^{4}*-tch'oua*^{1}.

Tê^3, pour les paires de bracelets, de bas, de pendants d'oreilles, les couples de pigeons, les brassées, les pièces d'étoffe, etc.

Ex., Une paire de bracelets = *lè*^{2}*-djeu*^{3} *t'i*^{4}*-tê*^{3}.
Un couple de pigeons = *di*^{3}*-pi*^{1}*-mī*^{4} *t'i*^{4}*-tê*^{3}.
Une brassée de bois = *se*^{3} *t'i*^{4}*-tê*^{3}.
Une pièce de d'étoffe = *mè*^{3} *t'i*^{4}*-tê*^{3}.

T'eu^2, pour les étages, les longueurs de bambous comprises entre deux nœuds successifs.

Ex., Un étage = *leu*^{3}*-hi*^{3} *t'i*^{4}*-t'eu*^{2}.
Une longueur de bambou = *mō*^{1}*-do*^{3} *t'i*^{4}*-t'eu*^{2}.

T'o^3, pour les calebasses, les nœuds, les bagues, les seaux d'eau.

Ex., Une calebasse = *meu*^{1}*-p'eu*^{4} *t'i*^{4}*-t'o*^{3}.
Un nœud = *teu*^{3}*-leu*^{1}*-bé*^{3} *t'i*^{4}*-t'o*^{3}.
Une bague = *lè*^{2}*-mī*^{3}*-seu*^{4} *t'i*^{4}*-t'o*^{3}.
Un seau d'eau = *ri*^{3}*-dyé*^{4} *t'i*^{4}*-t'o*^{3}.

Ts'eu^3, pour les bandes de rizières.

Ex., Trois bandes de rizières = *tè-mi*^{1} *so*^{3}*-ts'eu*^{3}.

Ts'è^{3}, pour les générations d'hommes, les poignées de bois.

Ex., Trois générations = *ts'a*^{3} *so*^{3}-*ts'è*^{3}.
Une poignée de bois = *se*^{3} *t'i*^{4}-*ts'è*^{3}.

Ts'o^{3}, pour les portées de cochons

Ex., Une portée de cochons = *rè*^{2}-*zo*^{4} *t'i*^{4}-*ts'o*^{3}.

Veu^{3}, pour les familles.

Ex., Trois familles = *ts'a*^{3} *so*^{3}-*veu*^{3}.

Vé^{3}, pour les fagots de bois.

Ex., Un fagot de bois = *se*^{3} *t'i*^{4}-*vé*^{3}.

Yo^{3}, pour les personnes.

Ex., Trois hommes = *ts'a*^{3} *so*^{3}-*yo*^{3} *.

---

* Il est inutile, je pense, de faire remarquer aux savants sinologues que plusieurs de ces particules numérales semblent avoir été empruntées au Chinois; comme, par exemble, *fou, kya, ma, o, pa.*

ARTICLE IV.

Du substantif.

1. De l'article.

L'article défini, comme le français «le», «la», n'existe pas en dialecte lo-lo p'o. Le substantif s'exprime sans addition. L'article indéfini (= français «un») s'exprime généralement.

Ex., *hi*^{3} = (la) maison.
ts'a^{3} = (l')homme.
chou^{1} = (du) froment.
vi^{3}-*dyé*^{4} = (de l')eau.
ts'a^{3} *t'i*^{4}-*mo*^{3} = un homme.

2. Division des substantifs d'après leur formation.

Malgré une apparence trompeuse, le dialecte lo-lo p'o, comme du reste tous les dialectes lo-lo au Yun-nan, ne comprend que des mots monosyllabiques.

Mais, chose, qui pourrait facilement faire croire au polysyllabisme, la réunion de plusieurs de ces mots est souvent employée pour former un seul substantif, voir même un verbe et quelques rares adjectifs.

J'ai dit tout ce que je savais à ce sujet dans mon essai de grammaire du dialecte A-hi *. Quitte à me répéter, je ne crois pas inutile cependant d'y revenir encore ici.

A. Substantifs formés d'un seul mot,

comme, par exemple:

byo^{4}	=	abeille.	—	*chou*^{1}	=	ail.
dzeu^{8}	=	pont.	—	*dzeu*^{1}	=	chanvre.
go^{4}	=	sarrasin.	—	*hè*^{1}	=	rat.

* V. Bull. de l'Ecole d'Extr. Orient. t. IX p. 289 et suiv.

hi^{3}	=	maison.	—	*kè*^{1}	=	cangue.
k'yé^{4}	=	arc.	—	*kyé*	=	racine.
mya^{4}	=	travail.	—	*pê*^{4}	=	feuille.
seu^{1}	=	livre.	—	*tch'eu*^{3}	=	daim.
tch'ou^{1}	=	fusil.	—	*ts'a*^{3}	=	homme.
ts'o^{4}	=	sel.	—	*tch'eu*^{4}	=	fumier.
veu^{3}	=	famille.	—	*vè*^{2}	=	cochon.
vī^{1}	=	saison.	—	*hi*^{3}	=	pou.

Cette classe des substantifs simples n'est pas très-nombreuse.

B. Substantifs formés de deux mots.

Cette classe est plus nombreuse. Je citerai, par exemple:

lo^{1}*-di*^{3}	=	pierre.	—	*pê*^{3}*-p'i*^{4}	=	planche.
sè^{2}*-mo*^{3}	=	voix.	—	*lè*^{2}*-veu*^{1}	=	main.
se^{3}*-dzeu*^{3}	=	arbre.	—	*vou*^{1}*-di*	=	tête.
vi^{3}*-dyé*^{4}	=	eau.	—	*nyi*^{1}*-bè*^{3}	=	meule.
no^{1}*-pā*	=	oreille.	—	*vè*^{1}*-lou*^{3}	=	fleur.
ts'yé^{3}*-neu*^{3}	=	souliers.	—	*ts'yé*^{3}*-tè*^{3}	=	sandale.
seu^{3}*-tcheu*^{2}	=	dent.	—	*djo*^{2}*-tseu*^{4}	=	reins.
mè^{1}*-dou*^{4}	=	œil.	—	*tch'eu*^{3}*-veu*^{2}	=	pied.
tsè^{3}*-sè*^{4}	=	riz non décortiqué.	—	*k'ō*^{1}*-p'i*^{3}	=	riz décortiqué.
chou^{4}*-peu*^{3}	=	maïs.	—	*mè*^{1}*-pyo*^{4}	=	queue.
dé^{3}*-té*^{1}	=	plaine.	—	*djo*^{3}*-mo*^{3}	=	route.
dzè^{4}*-mou*^{4}	=	bête.	—	*da*^{4}*-vou*	=	parole.
ni^{1}*-mo*^{3}	=	cœur.	—	*veu*^{3}*-mo*^{4}	=	ours.
kou^{4}*-hi*^{3}	=	puce.	—	*mō-hi*^{3}	=	punaise.

Nombre de ces substantifs perdent un de leurs mots quand ils entrent en composition avec d'autres substantifs, ou parfois même sans entrer en composition.

Ainsi, nous aurons, par exemple:

1° *lo*^{1}*-tsyo*^{4} = tailleur de pierres.
lo^{1}*-pê* = pierre plate (planche de pierre).
lo^{1} *dzeu*^{3} = pont de pierres.

2° *sè*^{2} *n'*^{4} *dja*^{3} = n'avoir pas de voix.
sè^{2} *pyé*^{3} *ya*^{3} = la voix est éteinte (extinction de voix).

3° *lè*^{2} *nī*^{3}*-mo*^{3} = doigt.
you^{3} *lè*^{2} = main de droite (main droite).
vè^{1} *lè*^{2} = main de gauche (main gauche).

4° *se*^{3} *ko*^{2} = ecorce d'arbre.
se^{3} *sè*^{4} = fruit d'arbre.
se^{3} *pê*^{4} = feuille d'arbre.
se^{3} *vou*^{1}*-di* = sommet de l'arbre.

vou^{1} *mi*^{3} = tête trouble (ivre, syncope).
chou^{1} *di t'i*^{4}*-k'yé*^{3} = une tête d'ail.
vou^{1}*-di pī*^{3} = peigner la tête.
vou^{1}*-pī*^{3} = peigne.

5⁰ *vi*^{3} *tcheu*^{3} = eau fraiche.
vi^{3} *djeu*^{3} = eau claire.

6⁰ *no*^{1}*-ko*^{2} = pendant d'oreille.

7⁰ *vi*^{3}*-nyi*^{1} = moulin à eau.

8⁰ *vè*^{1} *dzeu*^{1}*-bi*^{1} = bouton de fleur.

9⁰ *seu*^{3} *t'eu*^{2} = dent proéminente.
seu^{3} *beu*^{4}*-dzo*^{4} = dent ver manger (mal de dents provenant, soi-disant de vers qui les rongeraient).

10⁰ *djo*^{2}*-sè*^{3} = ceinture.
djo^{2}*-to*^{3} = tablier.

11⁰ *mè*^{1} *keu*^{4}*-djeu*^{3} = paupière.
mè^{1} *tseu*^{1} = cil.
mè^{1} *bi*^{3} = larme.
mè^{1} *tè*^{1} = aveugle.

12⁰ *tch'eu*^{3} *djeu*^{4}*-to*^{3} = cou-de-pied.
tch'eu^{3} *k'a*^{4}*-da*^{3} = plante du pied.

13⁰ *tsè*^{3} *cheu*^{1} = semer le riz.
tsè^{3} *neu*^{3} = épis de riz.

14⁰ *k'ō*^{1} *ti*^{3} = cuire le riz.

15⁰ *chou*^{4} *sè*^{4} = grains de maïs.
chou^{1} *ni*^{1}*-mo*^{3} = épi de maïs dépouillé de ses grains.
chou^{4} *vou*^{1}*-ts'e*^{3} = barbe de l'épi de maïs.

16⁰ *dé*^{3}*-mè*^{1} = queue de la plaine.
sa^{3} *hyo*^{3} *mè*^{3} *k'a*^{3} = à la fin de la 3e lune.

17⁰ *djo*^{3} *kou*^{3} *la*^{3} = route aboutissant à un renfoncement.

18⁰ *dzè*^{4} *ga*^{3} = conduire les bêtes.

19⁰ *ts'a*^{3} *myo*^{1}, *da*^{4} *myo*^{1} = hommes nombreux, paroles nombreuses.

Comme on peut le constater, dans ces substantifs c'est toujours le second mot qui est supprimé dans la composition.

Il n'y a d'exception que:

1⁰ pour le mot *vou*^{1}*-di* = tête, dont le second mot est seul employé dans l'expression *chou*^{1}*-di* = tête d'ail;

2⁰ pour le mot *se*^{3}*-dzeu*^{3} = arbre, dont le second mot est toujours uniquement ajouté à toutes les espèces d'arbres.

Ex., *sè*^{4}*-li*^{1} *dzeu*^{3} = poirier.
sè^{4}*-vè*^{4} *dzeu*^{3} = pêcher.

sè⁴-pè¹ dzeu³	=	abricotier.
sè⁴-mè³ dzeu³	=	noyer.
ta¹ dzeu³	=	sapin.
ts'eu⁴-pi³ dzeu³	=	palmier.
sè¹-tcho¹ dzeu³	=	prunier, etc.

Quand ces substantifs composés n'entrent pas en composition avec d'autres, le second mot est cependant rarement supprimé. Ainsi l'on dira toujours:

lo¹-di³ pi²	=	porter des pierres.
lè²-veu¹ no³	=	avoir mal à la main.
djo³-mo³ yi³	=	faire route.
da⁴-vou t'eu²	=	dire des paroles (parler).

Ne font guère exception que les mots *sè²-mo³* = voix, *vi³-dyé⁴* = eau, *nyi¹-bè³* = meule, *tsè³-sè⁴* = riz non-décortiqué, *k'ō¹-p'i³* = riz décortiqué. — On dira indifféremment, par exemple: *vi³ da³* ou *vi³-dyé⁴ da³* = boire de l'eau.

Dans les chansons, au contraire, les substantifs sont presque toujours simplifiés. Nous aurons, par exemple:

no¹	=	oreille, pour *no¹-pā*.
da⁴	=	paroles, pour *da⁴-vou*.
ni¹	=	cœur, pour *ni¹-mo³*.
vè¹	=	fleur, pour *vè¹-lou³*.
deu¹	=	tronc, pour *geu⁴-deu¹-mo³*.

C. Substantifs formés de trois mots.

La liste cependant en est assez restreinte.

meu⁴-nyi³-mo³	=	ciel.	—	*mi¹-bo⁴-do³*	=	terre.
vi¹-hyo³-mo³	=	âme.	—	*vi³-dja⁴-mo³*	=	rivière.
lo-ka¹-mo³	=	grue.	—	*a-nè³-mo³*	=	corbeau.
vi³-dzeu¹-mo³	=	cormoran.	—	*beu⁴-ti¹-li³*	=	cigale.

La particule *mo* est souvent supprimée pour *vi¹-hyo³* = âme et *vi³-dja⁴* = rivière.

Meu⁴-nyi³-mo³ = ciel, devient *a-mou⁴*, *a-meu⁴*, dans les expressions:

a-mou⁴ ho³	=	il pleut (le ciel pleut).
a-mou⁴ ih³	=	il vente.
a-mou⁴ euh⁴	=	il tonne.
a-mou⁴ byê³	=	il éclaire, etc.

Mi¹-bo⁴-do³ = terre, devient:

mi¹ = terrain.
meu³-mi¹ = pays.

D. Substantifs composés de la particule initiale *a*, et d'un ou deux autres mots.

1° Ce sont d'abord nombre de substantifs indiquant la parenté:

a-bo^{4}	=	père.	—	*a-mo*^{3}	=	mère.
a-kyou^{3}	=	oncle.	—	*a-ko*^{3}	=	tante.
a-nyé^{1}	=	enfant.	—	*a-yi*^{4}	=	frère aîné.
a-tseu^{2}	=	sœur aînée.	—	*a-vi*^{1}	=	beau-frère.
a-lo^{2}	=	belle-sœur.	—	*a-lo*^{1}	=	grand-père.
a-nê^{1}	=	grand-mère.	—	*a-ma*^{3}*-p'o*^{4}	=	ancêtre.
a-po^{1}*-ma*^{3}	=	époux.	—	*a-pi*^{1}*-ma*^{3}	=	épouse.
a-pi^{3}*-p'o*^{4}	=	sorcier.	—	*a-cheu*^{3}*-p'o*^{4}	=	bonze.

Cet *a* initial est également employé pour les noms de filles:

a-seu^{4} = la quatrième.
a-lou^{1} = la sixième.

2° Ce sont ensuite nombre d'autres substantifs:

a-tcheu^{2}	=	chèvre.	—	*a-no*^{3}	=	chien.
a-dzeu^{4}	=	crevette.	—	*a-di*^{4}	=	ver de terre.
a-djeu^{2}	=	perroquet.	—	*a-tché*^{3}	=	pie.
a-do^{3}	=	porte.	—	*a-pa*^{1}	=	galette.
a-to^{1}	=	feu.	—	*a-t'o*^{4}	=	couteau.
a-tso^{1}	=	hâche.	—	*a-djou*^{3}	=	bâtonnet.
a-keu^{3}	=	tabac.	—	*a-ko*^{3}	=	pipe.
a-mou^{4}	=	ciel.	—	*a-p'eu*^{4}	=	courge.
a-né^{3}*-mo*^{3}	=	corbeau.	—	*a-mbeu*^{1}*-leu*^{3}	=	hirondelle.
a-tchou^{4}*-ngeu*^{3}	=	épine.	—	*a-tcheu*^{4}*-lè*^{3}	=	écrouelles.
a-dyé^{4}*-keu*^{3}	=	raisin.	—	*a-kè*^{3}*-lè*^{1}*-mou*^{4}	=	char.

Cet *a* initial n'est jamais suppprimé, sauf pour *a-bo*^{4}, *a-mo*^{3}, *a-pa*^{1}. — On dira, par exemple:

ya^{1} *bo*^{4} = son père ([de] lui [le] père).
ya^{1} *mo*^{3} = sa mère.
go^{4} *pa*^{1} = galette de sarrasin.

E. Substantifs composés avec la particule *ya*, particule initiale d'une certaine classe d'adjectifs.

Le nombre de ces substantifs est très restreint.

Ex., *ya-mi*^{1} = mouche. — *ya kyé* = origine.

3. Division des substantifs d'après leur signification.

A. Les noms abstraits

ne sont guère connus en lo-lo p'o. Pour les exprimer, on change la tournure de la phrase.

Ex., La bonté de l'homme le rend agréable à Dieu = *ts'a*^{3} *tsyo*^{2} *meu*^{4}-*nyi*^{3}-*mo*^{3} *seu*^{4}-*p'o*^{4} *ya*^{1}-*lo*^{3} *nyi tsyo*^{2}, m. à m. homme bon (du) Ciel (le) Maître lui voir bien.

B. Les substantifs relatifs au pays,

se forment en ajoutant au nom du pays les particules adjectivantes *seu*^{3} ou *p'o*^{4}.

Ex., *djo*^{3}-*kou*^{3}-*la*^{3} *seu*^{3} } habitant de *djo-kou-la*.
djo^{3}-*kou*^{3}-*la*^{3} *p'o*^{4} }

On pourrait dire aussi *djo*^{3}-*kou*^{3}-*la*^{3} *ts'a*^{3} = homme de *djo-kou-la*.

C. Les substantifs relatifs à la profession,

se forment de la même manière.

Ex., *mo*^{4} *tcho*^{1} *seu*^{3} = palefrenier, cheval nourrir personne.
mo^{4} *vé*^{4}-*yi*^{1} *seu*^{3} = palefrenier, cheval entretenir personne.
no^{3} *seu*^{3} = malade, souffrir personne.
pya^{4}-*dze*^{3} *djeu*^{2} *seu*^{3} = tailleur, habits coudre personne.
k'ō^{1} *ti*^{3} *seu*^{3} = cuisinier, riz cuire personne.
dzo^{3}-*mè*^{2} *seu*^{3} = mendiant, de vivre avoir faim personne.
seu^{1} *dza*^{3} *seu*^{3} = écolier, livres étudier personne.
mya^{4} *mo*^{3} *seu*^{3} = domestique, travail faire personne.
k'ō^{1} *ti*^{3}-*p'o*^{4} = cuisinier, riz cuire mâle (homme).
ts'eu^{2} *ts'a*^{3} = domestique, du commandement homme.

D. Les substantifs relatifs à la profession, mais désignant un art,

sont formés en ajoutant le mot *tsyo*^{4}, qui me semble être une corruption du chinois *tsiang* = ouvrier, fabricant.

Ex., *dzeu*^{3}-*mi*^{1} *tsyo*^{4} = châtrer, châtreur ouvrier.
nyi^{1}-*sya*^{4} *tsyo*^{4} = maçon, de la boue ouvrier.
heu^{1} *tsyo*^{4} = forgeron, du fer ouvrier.
lo^{1} *tsyo*^{4} = tailleur de pierres.

E. Les substantifs relatifs aux demeures, monuments, etc.

sont presque tous formés par l'addition du mot *hi*^{3} = maison.

Ex., *k'ō*^{1} *ti*^{3} *hi*^{3} = cuisine, riz cuire maison.
dzeu^{4}-*ma*^{4} *hi*^{3} = prétoire, du mandarin maison.

beu^1-*zo*^{4} *hi*^{3} = pagode, des poussahs maison.
vè^2 *beu*^{3} *hi*^{3} = porcherie, des cochons étables-maisons.

Pour les étables, écuries, le mot *hi*^{3} = maison, précède souvent le mot *beu*^{3} = étable.

Ex., *a-tcheu*^{2} *hi*^{3}-*beu*^{3} = des chèvres maison-étable.
vè^2 *hi*^{3}-*beu*^{3} = des cochons maison-étable.

F. Une classe très-nombreuse de substantifs sont formés par l'addition de la particule *dou*^{3} qui a, je suppose, le sens vague de «chose», «objet», «instrument», etc. Avec cette particule, les Lo-lo p'o forgent, on peut dire, un tas de mots.

Ex., *di*^{3} *dou*^{3} = chaise, m. à m. chose pour s'asseoir.
yi^2 *dou*^{3} = lit, chose pour se coucher.
mè^3 *ja*^{3} *dou*^{3} = teinture, chose pour teindre les étoffes.
heu^1 *do*^{3} *dou*^{3} = mine de fer, chose (d'où) sort le fer.
ts'o^4 *k'i*^{2} *dou*^{3} = salière, chose pour déposer le sel.
vi^3-*dyé*^{4} *da*^{3} *dou*^{3} = verre, chose pour boire l'eau.
vi^3-*dyé*^{4} *tché*^{3} *dou*^{3} = carafe, chose pour enfermer l'eau.

G. Diminutifs.

Nombre de substantifs peuvent avoir un diminutif correspondant par l'addition de *zo*^{4} = fils.

Ex., *a-nyé*^{1} = enfant. — *a-nyé*^{1}-*zo*^{4} = tout petit enfant.
gê^3-*dou*^{3} = cuiller. — *gê*^{3}-*dou*^{3}-*zo*^{4} = petite cuiller.
byê^1 = cruchon. — *byê*^{1}-*zo*^{4} = tout petit cruchon.
vè^2 = cochon. — *vè*^{2}-*zo*^{4} = petit cochon.
mou^4 = cheval. — *mou*^{4}-*zo*^{4} = poulain.

D'autres fois, on fait suivre le substantif de l'adjectif *jè*^{1} = petit.

Ex., *ni*^{1}-*mo*^{3} = cœur. — *ni*^{1}-*mo*^{3} *jè*^{1} = homme timide.
se^3-*dzeu*^{3} = arbre. — *se*^{3}-*dzeu*^{3} *jè*^{1} = arbuste.
lo^1-*di*^{3} = pierre. — *lo*^{1}-*di*^{3} *jè*^{1} = petite pierre.

4. Du genre.

Le genre ne s'exprime généralement que lorsqu'on veut désigner le sexe. On ajoute alors au substantif la particule *p'o*^{4} pour le masculin, et la particule *mo*^{3} pour le féminin.

Ex., *lo*^{3}-*lo*^{3} *p'o*^{4} = un Lo-lo.
lo^3-*lo*^{3} *mo*^{3} = une Lo-lo.
tcheu^3 *p'o*^{4} = un esclave.
tcheu^3 *mo*^{3} = une esclave.

k'ō^{1} *ti*^{3} *p'o*^{4} = cuisinier.
k'ō^{1} *ti*^{3} *mo*^{3} = cuisinière.
hi^{3} *p'o*^{4} = un Chinois.
hi^{3} *mo*^{3} = une Chinoise.
mi^{1} *seu*^{4} *p'o*^{4} = propriétaire.
mi^{1} *seu*^{4} *mo*^{3} = femme propriétaire.
ouo^{3} *tè*^{3} *p'o*^{4} = roi.
ouo^{3} *tè*^{3} *mo*^{3} = reine.

Pour les animaux, «mâle» se dit *ya-po*^{1}, «femelle» se dit *ya-mo*^{3}.

Pour les oiseaux, mâle = *ya-p'eu*^{3}, femelle = *ya-mo*^{3}.

Et nous aurons alors:

mou^{4}*-po*^{1}	= cheval.	—	*mou*^{4}*-mo*^{3}	= jument.
vou^{1}*-mi*^{3} *po*^{1}	= chat.	—	*vou*^{1}*-mi*^{3} *mo*^{3}	= chatte.
yi^{4}*-p'eu*^{3}	= coq.	—	*yi*^{4}*-mo*^{3}	= poule.
a^{2}*-p'eu*^{3}	= canard.	—	*a*^{2}*-mo*^{3}	= canne.

Exception pour le Taureau qui a nom *lo*^{1}*-beu*^{1}.

Pour les animaux châtrés, on fait suivre le substantif de l'adjectif «châtré».

Ex., *vè*^{2} *tsè*^{1} = cochon châtré.
a-tcheu^{2} *tsè*^{1} = bouc châtré.
ya^{2} *no*^{1} = mouton châtré.
yi^{4}*-mi*^{1} = chapon.
a^{2}*-mi*^{1} = canard châtré.

Exception pour le Mulet qui même châtré s'appelle *lo*^{2}*-dze*^{3}*po*^{1}.

5. Du pluriel.

Au pluriel, on énonce simplement le substantif, comme pour le singulier; ou, on fait suivre le substantif d'un nombre indiquant la pluralité.

Ex., (Des) hommes disent = *ts'a*^{3} *bè*^{3}.
J'ai des chèvres = *ngo*^{3} *a-tcheu*^{2} *n'*^{4} *so*^{3}*-leu*^{4} *dja*^{3}, m. à m. moi chèvres deux trois avoir.

Certains dialectes lo-lo ont une particule spéciale pour marquer le pluriel *. Le dialecte lo-lo p'o, n'a pas, à ma connaissance, de signe distinctif du pluriel, sauf pour les pronoms personnels. Si

* V. Notions de grammaire lo-lo, *l. c.* p. 212.

l'on tient absolument à exprimer la pluralité, on se sert de périphrases. On dira, par exemple:

Des hommes disent = *ya*^{1}-*vè*^{4} *ts'a*^{3} *bè*^{3}, m. à m. eux hommes dire.

Comme je l'ai déjà dit pour l'article, le dialecte lo-lo p'o n'a pas de signe du pluriel, qui est indiqué par le contexte, quand besoin est.

6. De la déclinaison.

En lo-lo p'o, tous les mots sont invariables, et seule généralement leur position dans la phrase indique le nominatif, le génitif, le datif ou l'accusatif.

Ex., Je veux te donner les souliers de ton père = *ngo*^{3} *nyi*^{3} *a-bo*^{4} *ts'yé*^{3}-*neu*^{3} *nyi*^{3} *lo*^{3} *geu*^{4} *nyi*^{1}, m. à m. moi (de) ton père souliers (à) toi donner vouloir.

Il existe bien en lo-lo p'o une particule spéciale *dyi*^{4}, marque du génitif. Mais elle n'est guère employée qu'avec les pronoms.

Presque toujours donc la relation de possession s'exprime en faisant précéder immédiatement la possédé de son possesseur.

Ex., Les bracelets de ma mère = *ngo*^{3} *a-mo*^{3} *lè*^{2}-*djeu*^{3}, m. à m. (de) ma mère (les) bracelets.

Exprimant la matière d'un objet, le substantif se place aussi immédiatement avant celui qui le régit.

Ex., Bracelets d'argent = *p'i*^{3} *lè*^{2}-*djeu*^{3}.
Bracelet de jade = *cha*^{1}-*lyou*^{4} *lè*^{2}-*djeu*^{3}.

ARTICLE V.

Des adjectifs.

---

1. Division des adjectifs d'après leur formation.

A. Adjectifs simples.

bī^{1}	= plein.	—	*k'yé*^{3}	=	vide.
cheu^{3}	= nouveau.	—	*li*^{3}	=	ancien.
tch'eu^{2}	= sucré, doux.	—	*k'a*^{4}	=	amer.
hê^{4}	= bouillant.	—	*tso*^{1}	=	chaud.
tcheu^{3}	= frais.	—	*djeu*	=	froid.
myo^{1}	= abondant.	—	*ngā*	=	peu nombreux.
nyi^{2}	= court.	—	*cheu*^{2}	=	long.
jè^{1}	= petit.	—	*vè*^{1}	=	grand.
mou	= élevé.	—	*pya*^{1}	=	bas.
tsyo^{2}	= bon.	—	*yé*^{2}	=	méchant.
ts'ê^{3}	= gras.	—	*to*^{3}	=	maigre.
beu^{2}	= moisi.	—	*hè*^{3}	=	sec.
hya^{1}	= oisif.	—	*lè*^{3}	=	trouble.
li^{4}	= lourd.	—	*ma*^{4}	=	vieux.
mi^{3}	= mur, cuit.	—	*seu*^{1}	=	semblable.
nè^{1}	= proche.	—	*né*^{2}	=	profond.
so^{3}	= facile.	—	*tch'a*^{3}	=	glissant.
mè^{3}	= libre.	—	*ts'o*^{3}	=	escarpé.

1° Il existe en lo-lo p'o, une particule spéciale comme signe distinctif de l'adjectif, la particule *lou*^{3}. Elle peut toujours être supprimée dans la pratique, souvent du reste elle n'est employée que pour l'euphonie, et est confondue avec la particule euphonique *lo*^{3}.

Ex., Homme bon = *ts'a*^{3} *tsyo*^{2}*-lou*^{3}.
Homme méchant = *ts'a*^{3} *yé*^{2}*-lou*^{3}.

Mais on dira tout aussi bien:

ts'a^{3} *tsyo*^{2}. — *ts'a*^{3} *yé*^{2}.

Et nous aurons par exemple:

Pourquoi dit-on qu'il y a de bons et de mauvais anges? Les uns ont obéi à Dieu, ils sont heureux au Ciel, ce sont les bons anges. Les autres ont désobéi à Dieu, ils souffrent en enfer, ee sont les mauvais anges = *A*^{4}*-tsa*^{1}*-mo*^{3} *nè*^{1} *tsyo*^{2} *nè*^{1} *yé*^{2} *lo*^{3} *bè*^{3}? *T'i*^{1}*-hyo*^{3} *meu*^{4}*-nyi*^{3}*-mo*^{3} *seu*^{4}*-p'o*^{4} *da*^{4}*-vou no*^{1}*-nyi*^{2}, *meu*^{4}*-nyi*^{3}*-mo*^{3} *nyi*^{3} *to*^{3} *dja*^{3}*-so*^{3}; *ya*^{1}*-vè*^{4} *nè*^{1} *tsyo*^{2}*-lou*^{3} *nga*^{3}. *T'i*^{4}*-hyo*^{3} *meu*^{4}*-nyi*^{3}*-mo*^{3} *seu*^{4}*-p'o*^{4} *da*^{1}*-vou n'*^{4} *no*^{1}*-nyi*^{2}, *mo*^{3}*-mi*^{1}*-dou*^{2} *di*^{3} *chou*^{4}*-k'ou*^{3}, *ya*^{1}*-vè*^{4} *nè*^{1} *yé*^{2} *lo*^{3} *nga*^{3}, m. à m. Pourquoi Esprits bons Esprits mauvais dire? Un-cent (du) Ciel (du) Seigneur (les) paroles éeouter, (au) Ciel s'asseoir heureux (avoir-facile), eux Esprits bons être. Un-cent (du) Ciel (du) Seigneur (les) paroles ne pas éeouter, (en) Enfer s'asseoir malheureux (éprouver-souffrances), aux Esprits mauvais être*.

2⁰ En lo-lo p'o, l'adjectif ne s'emploie pas seul, comme en français, par exemple, les bons, les mèchants. On dira toujours: «hommes bons, hommes mèchants». Si cependant précédemment on a énoncé un sujet, on peut très-bien n'employer ensuite que l'adjectif sans son substantif.

Ex., Il y a sur terre des hommes bons et des hommes mauvais, les bons peuvent aller au Ciel, les mauvais, non = *mi*^{1}*-bo*^{4}*-do*^{3} *dja*^{3}*-to*^{3}, *ts'a*^{3} *tsyo*^{2}*-lou*^{3} *dja*^{3}, *ts'a*^{3} *yé*^{2}*-lou*^{3} *dja*^{3}, *tsyo*^{2}*-lou*^{3} *nga*^{3}, *meu*^{1}*-nyi*^{3}*-mo*^{3} *dè*^{3}*-yi*^{3} *no*, *yé*^{2}*-lou*^{3} *nga*^{3}, *dè*^{3}*-yi*^{3} *n'*^{4} *no*, m. à m. terre sur, hommes bons avoir, hommes mauvais avoir, bons être, Ciel monter-aller pouvoir, mauvais être, monter-aller ne pas pouvoir.

On ne dira jamais à brûle-pour-point, par exemple, *sé*^{1}*-lou*^{3}, *cheu*^{3}*-lou*^{3} *cheu*^{2} = juger les vivants et les morts; mais toujours, dans ee cas, on dira: *ts'a*^{3} *sé*^{1}*-lou*^{3}, *ts'a*^{3} *cheu*^{3}*-lou*^{3} *cheu*^{2}, ou encore: *ts'a*^{3} *sé*^{1}, *ts'a*^{3} *cheu*^{3} *cheu*^{2}, m. à m. hommes vivants, hommes morts juger.

3⁰ Nombre de verbes peuvent devenir adjectifs par l'addition de la particule *lou*^{3}, ou même, sans changement aucun.

Ex., Remplir une cruche de vin = *djeu*^{4}*-bè*^{3} *t'i*^{4}*-byê*^{1} *k'i*^{2} *bī*^{1} *to*^{3}, m. à m. vin une cruehe mélanger emplir.

Verser un plein verre de vin = *djeu*^{4}*-bè*^{3} *bī*^{1} *t'i*^{4} *k'yé*^{3} *heu*^{4}, m. à m. vin plein un verre verser.

---

* *Chou*^{4}*-k'ou*^{3}, que les Lo-lo p'o emploient avec les sens de «être malheureux, être fatigué de la route», doit être le «*cheou-k'ou*^{1} des chinois. Ils disent, à la vérité *chou*^{4} *n'*^{4} *k'ou*^{3} = «ne pas être malheureux», «ne pas être fatigué», ce qui semblerait indiquer que *k'ou*^{3} est verbe, et non substantif. Ces emprunts à la langue ehinoise avec des entorses à la syntaxe lo-lo existent dans presque tous les dialectes lo-lo. Dans le cas présent, pour être logiques avee leur syntaxe, les Lo-lo p'o auraient dû dire: *k'ou*^{3} *chou*^{4}, *k'ou*^{3} *n'*^{4} *chou*^{1}.

Ex., J'ai vieilli, je ne puis plus travailler = *ngo*^{3} *ma*^{4} *ya*^{3}, *é*^{1}*-t'i*^{1}*-tcheu*^{1} *mya*^{4} *mou*^{3} *n'*^{4} *hè*^{1}, m. à m. moi vieillir, maintenant travail faire ne pas pouvoir.

Un homme vieux ne doit pas travailler = *ts'a*^{3} *ma*^{4}*-lou*^{3} *mya*^{4} *mou*^{3} *n'*^{4} *do*^{2}, m. à m. homme vieux travail faire ne pas devoir.

B. Adjectifs formés avec la particule *ya* initiale.

Ce sont ceux indiquant la couleur et quelques autres, dont voici la liste à peu près complète.

ya-p'i^{3}	=	blanc.	—	*ya-nè*^{1}	=	noir.
ya-nyi^{1}	=	rouge.	—	*ya-chê*^{1}	=	jaune.
ya-la^{3}	=	bleu.	—	*ya-lou*^{1}	=	vert.
ya-bo^{2}	=	fleuri.	—	*ya-vou*^{1}	=	premier.
ya-ka^{1}	=	désert, sauvage.	—	*ya-mi*^{3}	=	apprivoisé.
ya-ga^{4}	=	vide.	—	*ya-cheu*^{2}	=	nouveau.
ya-li^{3}	=	vieux.				

Dans la pratique, la particule est souvent supprimée.

Ex., Est-ce blanc ou noir? = *ya-p'i*^{3} *nga*^{3}, *ya-nè*^{1} *nga*^{3}?

C'est blanc! = *ya-p'i*^{3} *nga*^{3}!

Est-ce un cheval noir ou blanc? = *mou*^{4} *nè*^{1}, *mou*^{4} *p'i*^{3} *nga*^{3}?

C'est un cheval blanc = *mou*^{4} *p'i*^{3} *t'i*^{4}*-mo*^{3} *nga*^{3}! Ou encore: *mou*^{4} *ya-p'i*^{3} *t'i*^{4}*-mo*^{3} *nga*^{3}.

Chien fleuri = *a-no*^{3} *bo*^{2}.

C. Adjectifs formés par répétition du mot simple, laquelle répétition peut équivaloir à un superlatif. Ce sont:

bè^{3}*-bè*^{3}	=	plat.	—	*tseu*^{1}*-tseu*	=	menu.
djè^{3}*-djè*^{3}	=	incliné.	—	*nè*^{1}*-nè*	=	proche.
pya^{1}*-pya*	=	bas.	—	*zé*^{3}*-zé*^{3}	=	solide.
keu^{3}*-keu*^{3}	=	dur.	—	*t'ou*^{3}*-t'ou*^{3}	=	épais.
bo^{4}*-bo*^{4}	=	menu.	—	*la*^{3}*-la*^{3}	=	léger.
teu^{3}*-teu*^{3}	=	droit.	—	*seu*^{1}*-seu*	=	semblable.

Dans la composition, ces adjectifs redoublés, de même que ceux de la classe précédente, perdent facilement leur redoublement.

Si l'on veut exprimer la négation d'une qualité, d'un attribut quelconque, on se sert de l'adjectif lui-même qui exprime la qualité, en le faisant précéder de la particule négative. Et dans ce cas, les adjectifs perdent toujours leur redoublement.

Ex.,	*tsyo*^{2}	=	bon.	—	*n'*^{4} *tsyo*^{2}	=	pas bon.
	mou	=	élevé.	—	*n'*^{4} *mou*	=	pas élevé.
	ya-p'i^{3}	=	blanc.	—	*n'*^{4} *p'i*^{3}	=	pas blanc.
	bè^{3}*-bè*^{3}	=	plat.	—	*n'*^{4} *bè*^{3}	=	pas blat.

D. Adjectifs composés.

Nous avons vu qu'il y avait en lo-lo des substantifs composés. Il y a également quelques adjectifs composés, mais le nombre de ces adjectifs ne s'élève pas très-haut. — Je ne connais guère comme pouvant prétendre à la composition que les adjectifs suivants:

go^{3}-*ma*^{4}	=	riche.	—	*mi*^{1}-*vi*^{4}	=	loin.
bè^{4}-*yo*^{3}	=	paresseux.	—	*veu*^{3}-*cheu*^{1}	=	fatigué.
pè^{3}-*so*^{3}	=	facile.	—	*tcheu*^{3}-*to*^{3}	=	triste.
t'i^{4}-*zé*^{1}	=	perpétuel.	—	*vi*^{3}-*tcheu*^{3}	=	humide.
p'eu^{4}-*k'a*^{3}	=	cher.				

Et encore, seuls les quatre premiers peuvent vraiment être dit composés.

Go^{3}-*ma*^{4} = riche, et *ma*^{4} = vieux, devenant substantifs prennent avant, le mot *ts'a*^{3} = homme, et la particule *p'o*^{4}, ou *mo*^{3}, après. C'est une bizarrerie usitée seulement pour ces deux adjectifs.

Ex., Un richard = *ts'a*^{3} *go*^{3}-*ma*^{4} *p'o*^{4} *t'i*^{4}-*mo*^{3}.
Une richarde = *ts'a*^{3} *go*^{3}-*ma*^{4} *mo*^{3} *t'i*^{4}-*mo*^{3}.
Un vieillard = *ts'a*^{3} *ma*^{4}-*p'o*^{4} *t'i*^{4}-*mo*^{3}.
Une vieille = *ts'a*^{3} *ma*^{4}-*mo*^{3} *t'i*^{1}-*mo*^{3}.

Mi^{1}-*vi*^{4} = loin, éloigné, se dit aussi *mi*^{1}-*vi*^{4}-*vi*^{4}. Jamais en lo-lo p'o, ces deux mots *mi*^{1} et *vi*^{4} ne sont séparés. Dans le dialecte Ou-lou cependant *vi*, à lui seul, à le même sens.

Pour cet adjectif, la négation se place entre les deux mots.

Ex., Pas éloigné = *mi*^{1} *n'*^{4}*vi*^{4}.

Je ne puis décomposer les adjectifs *bè*^{4}-*yo*^{3} et *ven*^{3}-*cheu*^{1}.

Pè^{3}-*so*^{3} = *pè*^{3}, faire, et *so*^{3}, commode.

Tcheu^{3}-*to*^{3} = *tcheu*^{3}, être triste, et *to*^{3}, particule, marque du présent.

T'i^{4}-*zé*^{4} = un toujours, est plus souvent employé comme adverbe.

Vi^{3}-*tcheu*^{3} = eau humide.

P'eu^{4}-*k'a*^{3}, peut être employé comme adjectif, mais aussi comme substantif. Et même *p'eu*^{4} à lui seul a le sens de «prix». Les Lo-lo p'o, au lieu de dire que «une chose est chère», disent plutôt que «elle a du prix».

Ex., Le riz est cher = *k'ō*^{1}-*p'i*^{3} *p'eu*^{4} *dja*^{3}.

Le riz n'est pas cher = *k'ō*^{1}-*p'i*^{3} *p'eu*^{4} *n'*^{1} *dja*^{3}, m. à m. riz prix ne pas avoir.

2. Position.

L'adjectif qualificatif se place régulièrement après le substantif qu'il qualifie.

Ex., Etoffe blanche = *mè*^{3} *p'i*^{3}.

Etoffe noire = *mè*^{3} *nè*^{1}.

3. Degrés de comparaison.

A. Comparatif.

Comparatif simple. — Je crois avoir dit dans ma grammaire du dialecte A-hi que: le comparatif simple, tel qu'en français «plus beau», «plus habile», n'existe pas en lo-lo. La chose est peut-être vrai pour le dialecte A-hi, où en effet je ne me souviens pas avoir rencontré l'exemple du comparatif simple.

En Lo-lo p'o, ce comparatif existe parfaitement. «Plus», se rend par *t'i*^{4}-*keu*^{3} = un plus.

Ex., Tu es plus éloigné, il est plus haut = *nyi*^{3} *t'i*^{4}-*keu*^{3} *mi*^{1}-*vi*^{4}, *ya*^{1} *t'i*^{4}-*keu*^{3} *mou*, m. à m. toi plus éloigné, lui plus haut.

Ex., Les cercles en fer sont plus solides = *heu*^{1} *va-kou*^{3} *t'i*^{4}-*keu*^{3} *keu*^{3}, m. à m. (de) fer cercles plus solides.

Comparatif de supériorité. — On exprime simplement l'adjectif, ou l'on fait précéder cet adjectif du terme *t'i*^{4}-*k'eu*^{3} = plus.

Ex., Cet homme est plus grand = *ts'a*^{3} *i*^{1}-*deu*^{1} *mou*, m. à m. homme celui-ci grand.

Ou encore: *ts'a*^{3} *i*^{1}-*deu*^{1} *t'i*^{4}-*keu*^{3} *mou*.

Pour la comparaison entre deux objets, on fait suivre les deux objets à comparer du terme *heu*^{3}-*n'*^{4}-*tseu*^{4} qui a le sens de «comparé à . ., par rapport à . .».

Ex., Je suis meilleur que toi = *ngo*^{3} *nyi*^{3} *heu*^{3}-*n'*^{4}-*tseu*^{4} *tsyo*^{2}, m. à m. moi toi comparé bon.

Je suis plus vieux que toi = *ngo*^{3} *nyi*^{3} *heu*^{3}-*n'*^{4}-*tseu*^{4} *ma*^{4}.

Cet homme est plus déluré qu'avant = *ts'a*^{3} *i*^{1}-*deu*^{1} *a*^{4}-*nyé*^{3} *cheu*^{4}-*nyé*^{3} *heu*^{3}-*n'*^{4}-*tseu*^{4} *yé*^{2}, m. à m. homme celui-ci l'an dernier l'an-avant-dernier (auparavant) comparé déluré.

Comparatif d'égalité. — On fait suivre les objets à comparer du terme *seu*^{1}-*seu* = semblable.

Ex., Il est aussi grand que toi = *ya*^{1} *nyi*^{3} *seu*^{1}*-seu mou,* m. à m. lui toi semblablement grand.

Comparatif d'infériorité. — Aucun terme particulier pour l'exprimer.

Ex., Il n'est pas aussi grand que toi = *ya*^{1} *nyi*^{3} *mou n'*^{4} *dja*^{3}, m. à m. lui toi grand ne pas pas avoir.

B. Superlatif.

Superlatif absolu. — Il s'exprime ou 1^{0} par le redoublement de l'adjectif; ou 2^{0} par l'adjectif suivi de la particule *t'eu*^{2} = très; ou 3^{0} par l'adjectif précédé de l'expression chinoise *tcha*^{3}*-cheu*^{4} = très.

Ex., Cette pipe est très-longue = *a-ko*^{3} *i*^{1}*-deu*^{1} *cheu*^{2} *cheu*^{2}.
Cet homme est très-grand = *ts'a*^{3} *i*^{1}*--deu*^{1} *mou t'eu*^{2}.
Ma mère est très-malade = *ngo*^{3} *a-mo*^{3} *tcha*^{3}*-cheu*^{4} *k'eu*^{3}*-no*^{3}.

Superlatif relatif. — Il s'exprime de cette façon:

Ex., De toutes, c'est celle-ci qui est la plus belle = *geu*^{3} *pa*^{4} *dè*^{3}, *é*^{1} *pu*^{4} *tsyo*^{2}, m. à m. (de) ces espèces là, cette espèce-ci belle.

De ces trois bêtes, celle-ci est la plus chère = *dzè*^{4} *i*^{1} *so*^{3}*-leu*^{4}, *i*^{1}*-deu*^{1} *p'eu*^{4}, m. à m. (de) bêtes ces trois, celle-ci chère.

De *Djo-kou-la,* tu es le plus déluré = *Djo*^{3}*-kou*^{3}*-la*^{3} *t'i*^{4} *k'a*^{3}, *nyi*^{3} *ts'a*^{3} *i*^{1}*-deu*^{1} *yé*^{2}, m. à m. (de) *Djo-kou-la* un village, toi homme celui-ci déluré.

De ces chèvres, quelle est la plus grasse? = *a-tcheu*^{2} *i*^{1} *n'*^{4} *so*^{3}*-leu*^{4}, *a*^{4}*-di*^{1}*-deu*^{1} *p'a*^{4}, m. à m. (de) chèvres ces deux trois, qui grasse?

Pour les adjectifs démonstratifs, interrogatifs, et possessifs, voyez les pronoms du même nom.

ARTICLE VI.

Adjectifs numéraux, ou Noms de nombre.

1. Nombres cardinaux.

1	*t'i* ^{4}	30	*so* ^{3}*-ts'eu* ^{3}
2	*n'* ^{4}	40	*li* ^{2}*-ts'eu* ^{3}
3	*so* ^{3}	50	*ngo* ^{4}*-ts'eu* ^{3}
4	*li* ^{2}	60	*tch'o* ^{2}*-ts'eu* ^{3}
5	*ngo* ^{4}	70	*cheu* ^{4}*-ts'eu* ^{3}
6	*tch'o* ^{2}	80	*hè* ^{2}*-ts'eu* ^{3}
7	*cheu* ^{4}	90	*keu* ^{3}*-ts'eu* ^{3}
8	*hè* ^{2}	100	*t'i* ^{4}*-hyo* ^{3}
9	*keu* ^{3}	101	*t'i* ^{4}*-hyo* ^{3}*-t'i* ^{4}
10	*ts'eu* ^{3}	110	*t'i* ^{4}*-hyo* ^{3}*-ts'eu* ^{3}
11	*ts'eu* ^{3}*-t'i* ^{4}	120	*t'i* ^{4}*-hyo* ^{3} *n'* ^{4}*-ts'eu* ^{3}
12	*ts'eu* ^{3}*-n'* ^{4}	200	*n'* ^{4} *hyo* ^{3}
13	*ts'eu* ^{3}*-so* ^{3}	300	*so* ^{3} *hyo* ^{3}
14	*ts'eu* ^{3}*-li* ^{2}	400	*li* ^{2} *hyo* ^{3}
15	*ts'eu* ^{3}*-ngo* ^{4}	500	*ngo* ^{4} *hyo* ^{3}
16	*ts'eu* ^{3}*-tch'o* ^{2}	600	*tch'o* ^{2} *hyo* ^{3}
17	*ts'eu* ^{3}*-cheu* ^{4}	700	*cheu* ^{4} *hyo* ^{3}
18	*ts'eu* ^{3}*-hè* ^{2}	800	*hè* ^{2} *hyo* ^{3}
19	*ts'eu* ^{3}*-keu* ^{3}	900	*keu* ^{3} *hyo* ^{3}
20	*n'* ^{4}*-ts'eu* ^{3}	1000	*t'i* ^{4}*-to* ^{3}
21	*n'* ^{4}*-ts'eu* ^{3}*-t'i* ^{4}	10.000	*t'i* ^{4}*-vā*
22	*n'* ^{4}*-ts'eu* ^{3}*-n'* ^{4}	100.000	*ts'eu* ^{3}*-vā*

1° Dans la pratique, ces noms de nombre, jusqu'à 100, sont rarement employés seuls. On y ajoute la particule numérale *mo* ^{3} ou *leu* ^{4}.

Ainsi, on dit *t'i* ^{4}*-mo* ^{3}, *so* ^{3}*-leu* ^{4}, *ngo* ^{4}*-ts'eu* ^{3}*-leu* ^{4}, etc.

2° On dit *t'i*^{4} *hyo*^{3} = un cent, *t'i*^{4} *to*^{3} = un mille, *t'i*^{4}*-vā* = un dix-mille.

Avec les centaines, mille, etc., on n'emploie pas la particule numérale.

Ainsi, l'on dira, par exemple, il y en a 100 = *t'i*^{4}*-hyo*^{3} *dja*^{3}.
Mais on dira: Il y a 100 sapèques = *t'o*^{2}*-ts'ê*^{2} *t'i-*^{4}*-hyo*^{3} *pê*^{1} *dja*^{3}.
Et on dira également: Cent-un = *t'i*^{4}*-hyo*^{3} *t'i*^{4}*-mo*^{3}.

3° *N'*^{4} = deux, est une élision en lo-lo p'o, employée pour *ni*^{4}, qu'on n'exprime complètement que quand l'élision pourrait choquer l'oreille.

Quand avec *n'*^{4} on emploie la particule *leu*^{4}, *n'*^{4} se prononce alors *nneu*^{4}.

Ainsi l'on dira: Vingt-deux = *n'*^{4}*-ts'eu*^{3}*-nneu*^{4}.
Et: Vingt-deux sapèques = *t'o*^{2}*-ts'ê*^{2} *n'*^{4}*-ts'eu*^{3}*-ni*^{4} *pê*^{4}.

4° *T'i*^{4}*-vā* = dix mille, c'est évidemment le mot chinois *ouan*, déformé. Les Lo-lo p'o ont cependant le mot *t'i*^{4} *tsi*^{3} = dix mille, mais il est rarement employé.

5° Lorsqu'on parle d'un nombre indéterminé, incertain, au-dessous de dix, comme, par exemple, trois ou quatre, cinq ou six, la particule numérale ne s'exprime qu'après le second nombre.

Ex., Il y en a 3 ou 4 = *so*^{3} *li*^{2}*-leu*^{4} *dja*^{3}.
Ils sont venus 5 ou 6 = *ya*^{1}*-vè*^{4} *ngo*^{4} *tch'o*^{2}*-leu*^{4} *la*^{3} *ya*^{3}.

Pour les nombres indéterminés plus considérables, on emploie l'expression: *tcha*^{1}*-meu*^{4}*-tcheu*^{1} = environ.

Ex., Une cinquantaine de ly = *tcha*^{1}*-meu*^{4}*-tcheu*^{1} *djo*^{3}*-mo*^{3} *ngo*^{4}*-ts'eu*^{3} *lè*^{3}, m. à m. environ (de) route cinquante ly.

Une centaine de taëls = *tcha*^{1}*-meu*^{4}*-tcheu*^{1} *p'i*^{3} *t'i*^{4}*-hyo*^{3} *lo*^{4}, m. à m. environ (d')argent 100 taëls.

2. Nombres ordinaux.

1° Les nombres ordinaux se forment par répétition.

Ex., Le premier = *t'i*^{4}*-mo*^{3} *t'i*^{4}*-mo*^{3}
Le second = *nneu*^{4} *nneu*^{4}.
Le troisième = *so*^{3}*-leu*^{4} *so*^{3}*-leu*^{4}.

2° «Le premier», se rend aussi par *a-heu*^{3} *t'i*^{4}*-deu*^{1} = (d')avant un. «Le second», se rend alors par *ka-nyi*^{3} *t'i*^{4}*-deu*^{1} = (d')après un.

Et «le troisième», «le quatrième», etc., se rendent par *ntcheu*^{4}-*keu*^{3} *so*^{3}-*leu*^{1}, *ntcheu*^{4}-*keu*^{3} *li*^{2}-*leu*^{1}, etc., c'est-à-dire en bas trois, en bas quatre.

3° «Le premier jour», se rend par *a-heu*^{3} *t'i*^{4}-*nyi*^{3}, «le second jour», par *ka-nyi*^{3} *t'i*^{4}-*nyi*^{3}, et le troisième, le quatrième jour, *so*^{3} *nyi*^{3} *t'i*^{4}-*nyi*^{3}, *li*^{2} *nyi*^{3} *t'i*^{4}-*nyi*^{3}, ce qui veut dire: d'avant un jour, d'après un jour, trois jours un jour, quatre jours un jour.

4° Pour exprimer le nombre de fois, on dit: *t'i*^{4} *tch'ā* = une fois, *ni*^{4} *tch'ā* = deux fois, *so*^{3} *tch'ā* = trois fois, etc.

Ex., Combien de fois est-il venu? = *ya*^{1} *k'ō tch'ā la*^{3} *ya*^{3}?, m. à m. lui combien ici venir.

Il est venu ici trois fois = *ya*^{1} *é*^{1}-*k'a*^{3} *so*^{3} *tch'ā la*^{3} *ya*^{3}, m. à m. lui ici trois fois venir.

3. Division du temps.

A. Cycle.

Comme les Chinois, les Lo-lo p'o se servent du cycle de douze ans = *ts'eu*^{3}-*ni*^{4} *k'o*^{2} *t'i*^{4}-*zeu*^{1}, m. à m. (de) douze ans un cycle.

Ce cycle est connu de tout le monde, et sert à compter l'âge des individus.

Chaque année est désignée par le nom d'un animal, suivi du mot *k'o*^{2} = année, dans l'ordre suivant:

1°	*lō k'o*^{2}	=	année du tigre.
2°	*ta*^{4}-*lo*^{3} *k'o*^{2}	=	année du lièvre.
3°	*lou*^{4} *k'o*^{2}	=	année du dragon.
4°	*chê*^{2} *k'o*^{2}	=	année du serpent.
5°	*mou*^{4} *k'o*^{2}	=	année du cheval.
6°	*ya*^{2} *k'o*^{2}	=	année du mouton.
7°	*myo*^{1} *k'o*^{2}	=	année du singe.
8°	*yi*^{4} *k'o*^{2}	=	année de la poule.
9°	*tch'eu*^{1} *k'o*^{2}	=	année du chien.
10°	*vè*^{2} *k'o*^{2}	=	année du cochon.
11°	*hè*^{1} *k'o*^{2}	=	année de la souris.
12°	*nyi*^{4} *k'o*^{2}	=	année du bœuf.

Pour demander l'âge de quelqu'un, c'est souvent en vain qu'on se sert de la formule:

Nyi^{3} *k'ō k'o*^{2} *lo*^{2} = toi combien années écouler? Seuls les vieillards savent leur nombre d'années, et encore pas toujours.

On demande donc toujours: *Nyi*^{3} *a*^{4}*-tsa*^{1} *k'o*^{2} *seu*^{3}? = toi (de) quelle année individu?

Et on vous répondra, par exemple: *Ngo*^{3} *myo*^{1} *k'o*^{2} *seu*^{3} = moi (du) singe (de l')année individu, ce qui peut équivaloir à 1908, ou 1896, ou 1884, ou 1872, etc.

Il est à remarquer que chez les Lo-lo p'o, comme chez nombre de peuples asiatiques, une année est comptée comme entière, dès qu'un fait a lieu dans cette année, n'import en quel mois.

Un enfant, né par exemple, au 1er Novembre 1907, est censé avoir un an accompli au 31 Décembre 1907. Et si en 1908, vous demandez l'âge de cet enfant, on vous répond qu'il a deux ans.

B. De l'année. Ses divisions.

L'année, qui donc porte un nom de bête, est lunaire. Chaque année se divise en 12 mois ou 12 lunes. Chaque lune porte elle aussi un nom de bête. Et chaque jour (29 ou 30) de chaque lune porte lui aussi un nom de bête.

C. Des mois ou lunes.

Dans la pratique cependant, les Lo-lo p'o comptent comme les Chinois, dont ils achètent les petits calendriers.

Les mois ou lunes sont désignés de la manière suivante:

1ère lune = *k'o*^{2}*-cheu*^{2} *hyo*^{3}, de l'année passage lune.
2ème lune = *beu*^{4}*-cheu*^{2} *hyo*^{3}, du port? passage lune.
3ème lune = *so*^{3} *hyo*^{3}, trois lune.
4ème lune = *li*^{2} *hyo*^{3}, quatre lune.
11ème lune = *ts'eu*^{3}*-t'i*^{4} *hyo*^{3}, onze lune.
12ème lune = *tcha*^{1}*-keu*^{3}, époque, saison de l'année correspondant à la 12e lune.

La lune intercalaire *jouen iué*^{2}, est appelée *hyo*^{3} *k'è*^{3}.

D. Jours du mois.

Comme chez les Chinois, il y a une expression spéciale pour désigner les dix premiers jours du mois. A partir du onzième jour, on emploie les noms de nombres cardinaux:

Le premier jour du mois	=	*dè*^{1} *t'i*^{4}.
Le second jour	=	*dè*^{1} *ni*^{4}.
Le troisième jour	=	*dè*^{1} *so*^{3}.
Le dixième jour	=	*dè*^{1} *ts'eu*^{3}.
Le 11ème jour	=	*ts'eu*^{3}*-t'i*^{4}.
Le 12e jour	=	*ts'eu*^{3}*-ni*^{4}, etc.

Ex., Le 6 de la 8e lune = *hè² hyo³ dè¹ tch'o² nyi³.*
Le 20 de la 11e lune = *tcha¹-keu³ n'¹-ts'eu³ nyi³.*

Pour demander le quantième du mois, on se sert invariablement de l'expression: *i⁴-nyi³ a⁴-di¹ t'i⁴ nyi³?* = aujourd'hui quel un jour?

E. Des saisons.

Chez les Lo-lo p'o, comme chez les Chinois, l'année est divisée en quatre saisons. *T'i⁴ k'o² li² vī¹* = une année quatre saisons. Ce sont:

Les trois premiers mois = *nè³ nyi³*, jours de printemps.
Les trois mois suivants = *sè³ so³ hyo³*, trois mois d'été.
Trois autres mois = *tcho² so³ hyo³*, trois mois d'automne.
Les trois derniers mois = *ts'eu⁴ nyi³, ts'eu⁴ meu¹*, jours d'hiver.

Chez eux, la division des saisons et chinoise également. Des époques chinoises, ils connaissent:

1⁰ Pour le printemps:

α. Li¹-tch'ō, qui n'est autre que le *li-tch'ouen* = ouverture du printemps (4 février).

β. Tsi¹-mi², *tsin-min* = clarté limpide (5 Avril).

2⁰ Pour l'été:

γ. Li¹-ouo⁴, *li-hia* = commencement de l'été (6 Mai).

δ. Ma²-tcho³, *man-tchong* = semence des plantes (5 Juin).

3⁰ Pour l'automne:

ε. Li¹-tsyo¹, *li-tsiou* = commencement de l'automne (8 Août).

4⁰ Pour l'hiver:

ζ. Meu⁴-nyi³ teu³ (soleil court), équivalant au *tong-tche* chinois (temps d'hiver, 22 Décembre).

η. Tcha¹-keu³, c'est la 12e lune. J'ignore à quelle expression chinoise correspond ce dernier terme.

F. Division du jour et de la nuit.

Un jour, se dit *t'i⁴-nyi³*, ou *t'i⁴ nyi³-hè³*.

Une nuit, se dit *t'i⁴-hè³*.

Chez les Lo-lo p'o, les heures et les veilles chinoises sont inconnues. Les divisions du jour connues de tout le monde sont:

a^{4}-*neu*^{2} *nè*^{3} = le matin.
a^{4}-*nyi*^{3} *gou*^{3} = le jour.
a^{4}-*mo*^{4} *tch'eu*^{2} = le soir.

Et encore:

yi^{4}-*p'eu*^{3} *beu*^{3} *tcheu*^{1} = chant du coq, m. à m. coq chanter moment.
mo^{4} *tè*^{1} *n'*^{4} *djeu*^{3} *sé*^{3} = le ciel ne fait pas encore jour.
mo^{4} *tè*^{1}*djeu*^{3} = le ciel fait jour.
mo^{4} *tè*^{1} *k'a*^{3}-*k'a*^{3} *djeu*^{3} = le ciel fait grand jour.
meu^{4}-*nyi*^{3} *do*^{3} = le soleil sort.
dzo^{3} *tcheu*^{2} *dzo*^{4} *tcheu*^{1} = moment de manger le repas du matin.
nyi^{4} *ga*^{2} *tcheu*^{1} = moment de conduire les bœufs.
dzo^{3} *dyé*^{4} *dzo*^{4} *tcheu*^{1} = moment de manger le repas de midi.
a-to^{1} *tseu*^{1} *tcheu*^{1} = moment d'allumer le feu.
meu^{4}-*nyi*^{3} *dyo*^{3} *tcheu*^{1} = moment de la tombée du soleil.
dzo^{3} *dja*^{4} *dzo*^{4} *tcheu*^{1} = moment de manger le repas du soir.
meu^{4}-*nyi*^{3} *dyo*^{3} *ya*^{3} = le soleil est tombé.
ho^{3}-*bo*^{3} *n'*^{4} *tcheu*^{3} *sé*^{3} = la lune n'éclaire pas encore.
ho^{3}-*bo*^{3} *tcheu*^{3} = la lune éclaire.
yi^{2}-*to*^{3} *yi*^{3} *tcheu*^{1} = moment d'aller se coucher.
t'i^{4} *pa*^{3} *hè*^{3} = minuit (une demi-nuit).

ARTICLE VII.

Des Pronoms.

1. Pronoms personnels.

A. Pronoms personnels absolus.

Dans le dialecte Lo-lo p'o, les pronoms personnels sont:

A. Pour le singulier:

ngo^{3} = je, moi.
nyi^{3} = tu, toi.
ya^{1} = il, elle, lui.

B. Pour le pluriel:

nyo^{3}-*vè*^{4} = nous.
nya^{3}-*vè*^{4} = vous.
ya^{1}-*vè*^{4} = eux, ils, elles.

Au lieu de la particule *vè*^{4} qui sert ici à faire le pluriel, on emploie souvent la particule euphonique *lo*^{3}.

Ex., Nous pouvons partir = *nyo*^{3}-*vè*^{4} *yi*^{3} *do*^{3}, ou *nyo*^{3}-*lo*^{3} *yi*^{3} *do*^{3}, m. à m. nous partir pouvoir.

Ex., Tu aimes ton père et ta mère! Si donc ils sont malades, soigne-les, s'ils sont malheureux, nourris-les, s'ils meurent, enterre-les convenablement = *nyi*^{3} *a-bo*^{4} *a-mo*^{3} *djo*^{4}*!* *ya*^{1}-*vè*^{4} *no*^{3} *to*^{3}, *ya*^{1}-*lo*^{3} *vé*^{4}-*yi*^{1} *nyi*^{1}, *ya*^{1}-*vè*^{4} *chou*^{1} *to*^{3}, *ya*^{1}-*lo*^{3} *ché*^{3}-*geu*^{4} *nyi*^{1}, *ya*^{1}-*vè*^{4} *cheu*^{3} *dja*^{3}, *ya*^{1}-*lo*^{3} *k'è*^{2}-*ti*^{1} *nyi*^{1}, m. à m. toi père mère aimer! Eux souffrir, eux soigner falloir, eux malheureux, eux nourrir falloir, eux mourir avoir, eux enterrer falloir.

B. Formules de politesse.

Le Lo-lo est hospitalier avec ceux de sa race qu'il traite sans ostentation avec un luxe barbare. Il ignore, en effet, les dehors souvent menteurs de la politesse. A peine a-t-il quelques signes de la civilité la plus vulgaire. Sous ce rapport, quel contraste avec le Chinois, mangréant en son cœur, contre un hôte importun, tout en l'accablant extérieurement de ses interminables protestations d'amitié.

En lo-lo p'o, les formules de politesse sont plutôt rares. Ici, on tutoie tout le monde, et on fait toujours usage des pronoms personnels, même à la première personne.

Quand on s'adresse à quelqu'un, on l'interpelle par son nom de parenté réelle ou fictive, surtout de plus jeune à plus vieux. Quand le nom de l'individu est connu, on se sert de ce nom, pour l'interpeller.

Pour les vieux et les vieilles, on les interpelle: *a-lo*^{1} = grand-père, *a-nê*^{1} = grand-mère.

Les supérieurs sont interpellés également sous le nom de *a-lo*^{1}. Tout le monde, parlant au missionnaire, dira, par exemple: Père, où vas-tu? = *a-lo*^{1}, *nyi*^{3} *a*^{4}*-dé*^{1} *yi*^{3}?, m. à m. grand-père, toi où aller.

C. Pronoms personnels réfléchis.

Ils se rendent:

1° Ou par les pronoms personnels auxquels on ajoute les mots *dzeu*^{4}*-tcha*^{3} = soi-même.

Ex., Y aller soi-même = *dzeu*^{4}*-tcha*^{3} *yi*^{3}.
J'y vais moi-même = *ngo*^{3} *dzeu*^{4}*-tcha*^{3} *yi*^{3}.

2° Ou par la répétition du pronom personnel, en intercalant entre les deux la particule *bè*^{3}.

Ex., Il faut y aller toi-même = *nyi*^{3} *bè*^{3} *nyi*^{3} *yi*^{3} *nyi*^{1}.

3° Ou en faisant suivre le pronom personnel du terme *t'i*^{4}*-mo*^{3} = un.

Ex., Il y est allé lui-même = *ya*^{1} *t'i*^{4}*-mo*^{3} *yi*^{3} *ya*^{3}, m. à m. lui un (seul) est allé.

D. Pronoms possessifs.

Ce ne sont que les pronoms personnels, mis au génitif ou 1° par leur position dans la phrase, ou 2° par l'emploi de la particule *dyi*^{4}, signe particulier du génitif.

Ex., Mon père et ma mère = *ngo*^{3} *a-bo*^{4} *a-mo*^{3}.
Ton livre = *nyi*^{3} *seu*^{1}.
Son chien = *ya*^{1} *a-no*^{3}.
Notre rizière = *nyo*^{3}*-vè*^{4} *tè-mi*^{1}.
Votre cheval = *nya*^{3}*-vè*^{4} *mou*^{4}.
Leur chat = *ya*^{1}*-vè*^{4} *vou*^{1}*-mi*^{3}.

Dans la pratique, pour la seconde et la troisième personne, au singulier comme au pluriel, on dira plus élégamment:

Ton livre = *nyi*^{3} *seu*^{1} *i*^{1}-*t'i*^{4}-*peu*^{3}, m. à m. (de) toi livre ce un.
Leur chat = *ya*^{1}-*vè*^{4} *vou*^{1}-*mi*^{3} *i*^{1}-*deu*^{1}, m. à m. (d')eux chat celui-ci.

Autre exemple:

De qui est cette fille? = *zo*^{4}-*mè*^{3} *i*^{1}-*deu*^{1} *a*^{4}-*di*^{1}-*deu*^{1} *zo*^{4}-*mè*^{3} *nga*^{3}?, m. à m. fille celle-ci (de) qui fille être.

Ou encore:

zo^{4}-*mè*^{3} *i*^{1}-*deu*^{1} *a*^{4}-*di*^{1}-*deu*^{1} *dyi*^{1}?, m. à m. fille celle-ci qui de (de qui).

On répond:

C'est la mienne! = *ngo*^{3} *zo*^{4}-*mè*^{3} *nga*^{3}, m. à m. (de) moi fille être.

Ou encore:

ngo^{3} *dyi*^{4} *nga*^{3}, m. à m. moi de (de moi) être.

Ex., A qui est ce livre? = *seu*^{1} *i*^{1}-*t'i*^{4}-*peu*^{3} *a*^{4}-*di*^{1}-*deu*^{1} *dyi*^{1}?
C'est à moi! = *ngo*^{3} *dyi*^{4} *nga*^{3}.

2. Pronoms démonstratifs.

Ces pronoms se confondent généralement avec les adjectifs démonstratifs et s'expriment de la même manière.

Ce sont: *i*^{1}-*deu*^{1}, celui-ci, ceci, ce, cette, pour les personnes ou les choses plus rapprochées, et *geu*^{3}-*deu*^{1}, celui-là, cela, pour les plus éloignées.

Ex., Celui-ci est bon, celui-là ne l'est pas = *i*^{1}-*deu*^{1} *tsyo*^{2}, *geu*^{3}-*deu*^{1} *n'*^{4} *tsyo*^{2}.
Cet homme-ci = *ts'a*^{3} *i*^{1}-*deu*^{1}.
Cette maison-là = *hi*^{3} *geu*^{3}-*deu*^{1}.

La particule *deu*^{1} de ces pronoms est évidemment la même que celle dont j'ai parlé au paragraphe des particules numérales.

Pour les règles des positions, elles sont assez bizarres. On peut dire d'une façon générale qu'en lo-lo p'o:

1° Le pronom se place après le substantif, s'il est employé avec sa particule, comme dans les deux exemples précédents.

2° Il se place avant le substantif, s'il est employé sans sa particule.

Ex., *i*^{1} *ts'a*^{3} = cet homme-ci.
geu^{3} *hi*^{3} = cette maison-là.

A. Mais de plus, en lo-lo p'o, la particule *deu*^{1} peut être remplacée par la particule *mo*^{3}.

Ex., *ts'a*^{3} *i*^{1}-*mo*^{3} = cet homme-ci.
hi^{3} *geu*^{3}-*mo*^{3} = cette maison-là.

B. Mais avec la particule *mo*^{3}, il est plus élégant de dire:

ts'a^{3} *i*^{1}-*t'i*^{1}-*mo*^{3} = homme ce un.

C. Il en sera de même, si au lieu de la particule *mo*^{3}, on emploie la spécifique.

Ex., *hi*^{3} *geu*^{3}-*t'i*^{4}-*hi*^{3} = cette maison-là.

D. Parfois, on emploie même à la fois les deux particules *deu*^{1} et *mo*^{3}.

Ex., *ts'a*^{3} *geu*^{3}-*deu*^{1}-*mo*^{3} = cet homme-là.

E. On dit aussi fort bien:

i^{1} *t'i*^{4} *mo*^{3}-*mi*^{1} = ce pays-ci (ce un pays-ci).
geu^{3} *t'i*^{4} *mo*^{3}-*mi*^{1} = ce pays-là (ce un pays-là).

A'. On entend parfois les expressions:

i^{1}-*mo*^{3} *ts'a*^{3} = cet homme-ci.
geu^{3}-*mo*^{3} *hi*^{3} = cette maison-là.

Mais dans ce cas, il faut traduire: «de cette espèce homme», «de cette espèce maison».

B'. Autre bizarreries enfin, c'est qu'il arrive souvent qu'on ne garde que la particule *mo*^{3}, et l'on dira par exemple:

ts'a^{3} *mo*^{3} *n'*^{4} *tsyo*^{2} = cet homme ne vaut rien.
seu^{1} *mo*^{3} *a*^{4}-*di*^{1}-*deu*^{1} *dyi*^{4} = à qui est ce livre.
Au lieu de *ts'a*^{3} *i*^{1}-*t'i*^{4}-*mo*^{3}, *seu*^{1} *i*^{1}-*t'i*^{4}-*mo*^{3}.

3. Pronoms interrogatifs.

Qui, lequel, pour les personnes se rend par *a-di-deu*.

Ex., Je ne sais pas qui = *a*^{4}*di*^{1}-*deu*^{1} *nga*^{3}, *ngo*^{3} *n'*^{4} *sè*^{1}, m. à m. qui être, moi ne pas savoir.

A toi d'appeler qui que ce soit = *a*^{4}-*di*^{1}-*deu*^{1} *k'ou*^{3} *la*^{3}, *nyi*^{3} *lo*^{3} *dja*^{3}, m. à m. qui appeler venir, (de) toi avoir.

Qui a dit cela? = *a*^{4}-*di*^{1}-*deu*^{1} *i*^{1}-*cheu*^{4} *bè*^{3} *ya*^{3}, m. à m. qui (de) cette façon a-dit.

Que, quoi, pour les choses se rend par *a*^{4}-*tsa*^{1}, dans la montagne, par *a*^{4}-*ma*^{1}, dans la plaine.

Ex., Que manges-tu? = *nyi*^{3} *a*^{4}-*tsa*^{1} *dzo*^{4}.

J'ignore ce à quoi il pense = *ya*^{1} *ni*^{1}-*mo*^{3} *a*^{4}-*tsa*^{1} *sya*^{3}, *ngo*^{3} *n'*^{4} *sè*^{1}, m. à m. (de) lui cœur quoi penser, moi ne pas savoir.

De l'interrogation en général.

Quand, se rend par *ha-t'o*^{1}, *a*^{4}-*di*^{1} *t'i*^{4}-*tcheu*^{1}.

Ex., Quand reviendras-tu? = *nyi*^{3} *ha-t'o*^{1} *té*^{3}-*la*^{3}?
Quand viendras-tu? = *nyi*^{3} *a*^{4}-*di*^{1}-*t'i*^{4}-*tcheu*^{1} *la*^{3}?

Combien, se rend par *ha-mè*^{3}, ou plus souvent par *k'ō*.

Ex., Combien as-tu dépensé de sapèques? = *nyi*^{3} *t'o*^{2}*-ts'ê*^{2} *ha-mè*^{3} *geu*^{4}?, m. à m. toi sapèques combien donner.

Ou bien:

nyi^{3} *t'o*^{2}*-ts'ê*^{2} *k'ō-pê*^{4} *zé*^{4}?, m. à m. toi sapèques combien (*pê* = numérale des sapèques) employer.

Quel âge as-tu? = *nyi*^{3} *k'ō k'o*^{2} *lo*^{2}?, m. à m. toi combien années écouler.

Combien a-t-il d'enfants? = *ya*^{1} *a-nyé*^{1} *ha-mè*^{3} *dja*^{3}?, m. à m. lui enfants combien avoir.

Ou encore!

ya^{1} *a-nyé*^{1} *k'ō-leu*^{4} *dja*^{3}?

Comme on peut le constater, *k'ō* = combien, est souvent accompagné de la particule numérale.

Pourquoi, se rend par: *a*^{4}*-tsa*^{1}*-mo*^{3} = quoi-faire, ou *a*^{4}*-tsa*^{1} *pè*^{3} = quoi-faire, ou *a*^{4}*-tsa*^{1} *t'i*^{4}*-ha*^{3} = quelle une espèce, ou *a*^{4}*-tsa*^{1} *t'i*^{4}*-ha*^{3} *pè*^{3} = quelle une espèce faire.

Ex., Pourquoi dis-tu qu'il y a de bons et de mauvais esprits? = *a*^{4}*-tsa*^{1}*-mo*^{3} *nè*^{1} *tsyo*^{2}, *nè*^{1} *yé*^{2} *lo*^{3} *bè*^{3}?

Nous ne pouvons l'expliquer, pourquoi alors faut-il croire? = *kya*^{3} *n'*^{4} *kê*^{4}, *a*^{4}*-tsa*^{1}*-pè*^{3} *nyo*^{3}*-vè*^{4} *no*^{1}*-nyi*^{2} *nyi*^{1}?

Pourquoi dis-tu que c'est Dieu? = *a*^{4}*-tsa*^{1}*-t'i*^{4}*-ha*^{3}*-pè*^{3} *meu*^{4}*-nyi*^{3}*-mo*^{3} *seu*^{4}*-p'o*^{4} *nyi*^{2} *bè*^{3}.

Comment, se rend par: *a*^{4}*-di*^{1}*-cheu*^{4}, ou *a*^{4}*-di*^{1}*-cheu*^{4}*-pè*^{3}, ou *a*^{4}*-di*^{1}*-cheu*^{4}*-t'i*^{4}*-ha*^{3}, ou *ha-leu*^{1}*-pè*^{3}.

Ex., Comment le mandarin l'a-t-il puni? = *dzeu*^{4}*-ma*^{4} *a*^{4}*-di*^{1}*-cheu*^{4} *ya*^{1} *lo*^{3} *fê*^{2}?

Comment faut-il aimer nos pères et mères? = *a*^{4}*-di*^{1}*-cheu*^{4}*-pè*^{3} *nyo*^{3}*-vè*^{4} *a-bo*^{4} *a-mo*^{3} *djo*^{4} *nyi*^{1}?

Comment faut-il penser à Dieu? = *a*^{4}*-di*^{1}*-cheu*^{4} *t'i*^{4}*-ha*^{3} *meu*^{4}*-nyi*^{3}*-mo*^{3} *seu*^{4}*-p'o*^{4} *sya*^{3} *nyi*^{1}?

Je ne comprends pas cette parole, comment l'expliquer? = *da*^{4}*-vou* *i*^{1}*-t'i*^{4}*-k'yé*^{3} *ngo*^{3} *n'*^{4} *sè*^{1}, *ha-leu*^{1}*-pè*^{3} *kya*^{3}?

Ha-leu^{1}*-pè*^{3}, a aussi le sens de «pourquoi», et souvent aussi, au lieu de *ha-leu*^{1}*-pè*^{3}, on dit simplement *ha-pè*^{3}.

Ex., Pourquoi ne peut-on pas dire cela? = *ha-pè*^{3} *i*^{1}*-cheu*^{4} *bè*^{3} *n'*^{4} *do*^{2}?

Où, se rend par: *a*^{4}*-dé*^{1}.

Ex., Où vas-tu? = *nyi*^{3} *a*^{4}*-dé*^{1} *yi*^{3}?

D'où, se rend par: *a*^{4}*-dé*^{1}*-k'a*^{3}.

Ex., D'où viens-tu? = *nyi*^{3} *a*^{4}*-dé*^{1}*-k'a*^{3} *la*^{3}?

Pour les autres interrogations, elles se font par la répétition du verbe avec la négation au milieu.

Ex., Sais-tu? = *nyi*^{3} *sè*^{1} *n'*^{4} *sè*^{1}?, m. à m. toi savoir ne pas savoir?

M'aimes-tu? = *nyi*^{3} *ngo*^{3} *lo*^{3} *djo*^{4} *n'*^{4} *djo*^{4}?

Quand on veut parler sur un ton plus solennel, on fait précéder la négation de le particule euphonique *nyi*^{2}.

Ex., M'aimes-tu? = *nyi*^{3} *ngo*^{3} *lo*^{3} *djo*^{4} *nyi*^{2} *n'*^{4} *djo*^{4}?

Peut-on faire? = *pè*^{3} *do*^{2} *n'*^{4} *do*^{2}?, ou *pè*^{3} *do*^{2} *nyi*^{2} *n'*^{4} *do*^{2}?, ou *pè*^{3} *do*^{2} *nyi*^{2} *pè*^{3} *n'*^{4} *do*^{2}?

4. Pronoms relatifs.

En lo-lo p'o, la relation n'est exprimée que par le contexte, ou la construction de la phrase.

Ex., L'homme qui a des richesses = *ts'a*^{3} *go*^{3}*-ma*^{4}, homme riche.

Le Père qui est bon ne me punira pas = *a-lo*^{1} *ni*^{1}*-mo*^{3} *tsyo*^{2}, *ya*^{1} *ngo*^{3} *lo*^{3} *fê*^{2} *n'*^{4} *nyi*^{1}, m. à m. (du) grand-père cœur bon, lui moi punir ne pas vouloir.

Il n'en est rien = *i*^{1}*-cheu*^{4} *n'*^{4} *nga*^{3}, m. à m. (de) cette façon ne pas être.

S'il en est ainsi, je t'en aime encore davantage = *i*^{1}*-cheu*^{4} *nga*^{3}, *ngo*^{3} *nyi*^{3} *t'i*^{4}*-keu*^{3} *djo*^{4}, m. à m. (de) cette façon être, moi toi un-plus aimer.

ARTICLE VIII.

Du Verbe.

---

1. Verbes composés.

A. De même que, comme nous l'avons vu, il y a en lo-lo p'o, nombre de substantifs composés, il existe également nombre de verbes composés.

J'en veux donner ici une petite liste:

bo^{1}-*djo*^{4}	=	entendre.	—	*da*^{4}-*p'o*^{2}	=	répondre.
dé^{3}-*geu*^{4}	=	rendre.	—	*djeu*^{3}-*dè*^{1}-*dè*^{4}	=	se battre.
djeu^{3}-*hè*^{2}-*dè*^{4}	=	se disputer.	—	*ga*^{2}-*t'i*^{4}	=	chasser.
hè^{1}-*veu*^{4}-*tcheu*^{3}	=	haïr.	—	*ho*^{1}-*tcheu*^{4}	=	se souvenir.
ka^{2}-*go*^{3}	=	s'amuser.	—	*k'e*^{2}-*ti*^{1}	=	enterrer.
lo^{4}-*ho*^{4}	=	rejeter.	—	*lō-ko*^{3}	=	s'appuyer.
no^{1}-*nyi*^{2}	=	obéir.	—	*no*^{1}-*nyi*	=	interroger.
sè^{3}-*ta*^{1}	=	rougir.	—	*vé*^{4}-*yi*^{1}	=	servir, etc.

B. Il n'est peut-être pas inutile de faire observer que les deux verbes *la*^{3} «venir» et *yi*^{3} «aller» sont souvent accouplés à un autre verbe, faisant l'office de certaines particules usités dans la langue latine, comme «ab», «ad». — Ces deux verbes reviennent sans cesse dans la conversation, remplissant, pour ainsi dire, le rôle de verbes auxiliaires.

Ex., *dé*^{3} = monter. On dira toujours par exemple, *dé*^{3}-*la*^{3} ou *dé*^{3}-*yi*^{3}, correspondant au chinois: *chang-lay*, *chang k'u*.

Di^{4} = entrer On dira: *di*^{4}-*la*^{3} ou *di*^{4}-*yi*^{3}, suivant les cas.

De même avec les verbes: *do*^{3} = sortir, *ga*^{2}-*t'i*^{4} = chasser. *tsé*^{2} = descendre, etc.

Comment décomposer ces verbes? J'ai dit tout ce que je savais à ce propos, dans me grammaire A-hi *. Et, je l'avoue, ce que j'en sais n'est pas de nature à contenter la curiosité des savants.

---

* *L. c.* p. 290.

2. Les verbes «être» et «avoir».

A. Verbe «être».

Le verbe substantif «être» se rend par *nga*^{3}.

Ex., Qui est-ce? = *a*^{1}*-di*^{1}*-deu*^{1} *nga*^{3}*?*,
Est-ce vous? = *nyi*^{3} *nga*^{3} *n'*^{4} *nga*^{3}*?*

Ce verbe est souvent sous-entendu, surtout quand il s'agit seulement d'attribuer une qualité à un sujet. Cette suppression ne cause aucune équivoque dans le langage.

Ex., Est-ce bon? = *tsyo*^{2} *n'*^{1} *tsyo*^{2}*?* m. à m. bon pas bon.
C'est bon = *tsyo*^{2}.

B. Verbe «avoir».

Le verbe «avoir» se rend par *dja*^{3}.

Ex., Combien y-a-t-il de personnes? = *ts'a*^{3} *k'ō-leu*^{4} *dja*^{3}*?*
Il y en a trois = *so*^{3}*-leu*^{4} *dja*^{3}.

Ce verbe lui aussi est très-souvent sous-entendu. On dira par exemple, tout aussi bien:

ts'a^{3} *k'ō-leu*^{4}*?* = combien y-a-t-il de personnes?

3. Verbes auxiliaires.

Ces verbes, placés après le verbe attributif, servent à former des idiotismes ou des expressions propres à la langue lo-lo. Ils sont d'un usage très-fréquent. Je crois donc bon de montrer par de nombreux exemples la manière de les employer.

1° *Do*^{2} = pouvoir, devoir, avec le sens de: «il est possible, il faut.»

Ex., Peut-on faire = *pè*^{3} *do*^{2} *n'*^{4} *do*^{2}, m. à m. faire pouvoir ne pas pouvoir.
Il faut que les souliers aillent au pied, qu'ils ne soient ni trop grands ni trop petits = *ts'yé*^{3}*-neu*^{3} *tch'eu*^{3}*-veu*^{2} *ho*^{2}*-lou*^{3} *nyi*^{1}, *rè*^{2} *n'*^{4} *do*^{2}, *jè*^{1} *n'*^{4} *do*^{2}, m. à m. souliers pieds adapter falloir, grands ne pas devoir, petits ne pas devoir.
Il ne faut pas descendre = *tsé*^{2}*-yi*^{2} *n'*^{4} *do*^{2}.
Je ne puis attendre = *ngo*^{3} *hya*^{1} *n'*^{4} *do*^{2}.
La maladie ne peut guérir = *no*^{3} *ko*^{3} *n'*^{4} *do*^{2}.
Je ne puis le voir (il me répugne) = *ngo*^{3} *ya*^{1} *lo*^{3} *mya*^{1} *n'*^{4} *do*^{2}.
Il viendra certainement = *ya*^{1} *n'*^{4} *la*^{3} *n'*^{4} *do*^{2}, m. à m. lui ne pas venir ne pas pouvoir.

2° *Hè*^{1}, pouvoir, avec le sens de: «être habile, être capable.»

Ex., Tu peux causer = *nyi*^{3} *bè*^{3} *hè*^{1}.
Je ne puis dire = *ngo*^{3} *bè*^{3} *n'*^{4} *hè*^{1}.

Je ne puis manger de la viande de porc = *vè*^{2} *ho*^{4} *ngo*^{3} *dzo*^{4} *n'*^{4} *hè*^{1}, m. à m. (de) porc viande moi manger ne pas pouvoir (ne pas habile).

Je ne puis rendre = *seu*^{4}*-to*^{3} *n'*^{1} *hè*^{1}.

Je ne puis faire remuer = *vi*^{1}*-t'ou*^{3} *n'*^{4} *hè*^{1}.

Je ne puis y aller = *yi*^{3} *n'*^{4} *hè*^{1}.

3⁰ *No* = pouvoir, avec le sens de «être bon à, être commode de . . .»

Ex., Dans votre pays, quand on descend la colline, on ne peut monter à cheval = *nya*^{3} *i*^{1}*-meu*^{3}*-mi*^{1}, *ti*^{1}*-bou*^{3} *tsé*^{2} *tcheu*^{1}, *mo*^{4} *dzè*^{4} *n'*^{4} *no*, m. à m. (de) vous ce pays, colline descendre alors, cheval monter ne pas pouvoir (ne pas commode).

On peut faire = *pè*^{3} *no* (cela peut se faire facilement).

On peut manger = *dzo*^{4} *no* (cela peut se manger).

On ne peut le guérir = *ya*^{1} *no*^{3} *gou*^{4} *n'*^{4} *no*, m. à m. lui souffrir guérir ne pas pouvoir.

La route peut passer = *djo*^{3}*-mo*^{3} *yi*^{3} *no*.

4⁰ *Ouo* = pouvoir, avec le sens de: «arriver à . . ., facile de . . ., obtenir de . . .»

Ex., Peut-on acheter = *vè*^{3} *ouo n'*^{4} *ouo*, m. à m. acheter pouvoir ne pas pouvoir (arriver ne pas arriver).

Je n'irai pas, je ne puis y aller = *ngo*^{3} *yi*^{3} *ouo n'*^{4} *do*^{2}, m. à m. moi aller arriver ne pas pouvoir.

Je ne puis voir = *ngo*^{3} *mya*^{1} *n'*^{4} *ouo*, m. à m. moi voir ne pas obtenir.

Je ne puis manger = *ngo*^{3} *dzo*^{4} *n'*^{1} *ouo*.

Je ne puis emprunter = *ngo*^{3} *tch'eu*^{1} *ouo n'*^{4} *do*^{2}, m. à m. moi emprunter obtenir ne pas pouvoir.

Je ne puis racheter = *ngo*^{3} *vè*^{3}*-té*^{3} *ouo n'*^{4} *do*^{2}.

5⁰ *Nyi*^{1} = falloir.

Ex., Dis-lui de s'en aller = *ya*^{1} *lo*^{3} *k'ou*^{3}*-yi*^{3} *nyi*^{1}, m. à m. lui appeler aller falloir.

Dis-lui de sortir = *nyi*^{3} *ya*^{1} *lo*^{3} *k'ou*^{3} *do*^{3}*-la*^{3} *nyi*^{1} *bè*^{3}, m. à m. toi lui appeler sortir falloir dire.

6⁰ *Ka*^{3}. = finir.

Ex., J'ai tout dit = *ngo*^{3} *bè*^{3} *ka*^{3} *ya*^{3}, m. à m. moi dire finir.

On n'a pas besoin de tout = *nyi*^{1} *ka*^{3} *n'*^{4} *do*^{2}, m. à m. vouloir finir ne pas devoir.

Je ne puis me rappeler tant de choses = *ngo*^{3} *i*^{1}*-mé*^{4} *ma*^{2}*-mo*^{1} *tcheu*^{4} *ka*^{3} *n'*^{4} *do*^{2}, m. à m. moi (de) cette façon beaucoup se souvenir finir ne pas pouvoir.

7⁰ *Dè*^{4} = frapper. Mais comme auxiliaire il est assez difficile de le traduire par «frapper» en français. Je ne le traduirai donc pas dans les exemples suivants:

Ex., Eux deux ne sont pas d'accord = *ya*^{1}-*rè*^{4} *nneu*^{4} *n'*^{4} *to*^{2} *dè*^{4}, m. à m. eux deux ne pas accorder.

Ils s'aiment mutuellement = *ya*^{1}-*rè*^{4} *nneu*^{4} *cheu*^{4}-*fa*^{3} *dè*^{4}, m. à m. eux deux s'aimer.

Je l'ai rencontré sur la route = *ngo*^{3} *djo*^{3}-*mo*^{3} *k'a*^{3} *ya*^{1} *lo*^{3} *dzeu*^{4} *dè*^{4}, m. à m. moi route sur lui rencontrer.

Je le retiens quelques jours pour m'aider = *ngo*^{3} *ya*^{1} *lo*^{3} *n'*^{4} *so*^{3} *nyi*^{3} *lyou*^{2} *to*^{3}, *ya*^{1} *ngo*^{3} *wo*^{4}-*djo*^{3} *dè*^{4} *meu*^{1}, m. à m. moi lui deux trois jours garder, lui moi aider.

Je lui ai dit quelques vertes paroles = *ngo*^{3} *ya*^{1}-*lo*^{3} *t'i*^{4} *n'*^{4} *k'yé*^{3} *bè*^{3} *dè*^{4}, m. à m. moi lui une deux paroles dire.

8⁰ Il y a encore quelques autres verbes pouvant passer comme auxiliaires, comme *k'i*^{2} = mélanger, *meu*^{1} = enseigner, *geu*^{4} donner, etc. J'ai parlé de *meu*^{1} et de *geu*^{4} au paragraphe des particules euphoniques.

4. La négation.

1⁰ La négation se place devant le verbe simple.

Ex., *bè*^{3} = dire. — *n'*^{4} *bè*^{3} = ne pas dire.

2⁰ Avec les verbes composés des autres verbes «aller» et «venir», la négation se place avant le premier verbe.

Ex., *dè*^{3}-*yi*^{3} = monter. — *n'*^{4} *dè*^{3}-*yi*^{3} = ne pas monter.
té^{3}-*la*^{3} = revenir. — *n'*^{4} *té*^{3}-*la*^{3} = ne pas revenir.

3⁰ Avec les autres verbes composés, la négation se place généralement, peut-on dire, avant le premier mot.

Ex., *no*^{1}-*nyi*^{2} = écouter. — *n'*^{4} *no*^{1}-*nyi*^{2} = ne pas écouter.
vé^{4}-*yi*^{1} = servir. — *n'*^{4} *vé*^{4}-*yi*^{1} = ne pas servir.

4⁰ Il n'y a exception que pour les verbes composés suivants:

lō-*ko*^{3} = se confier. — *lō* *n'*^{4} *ko*^{3} = ne pas se confier.
ho^{1}-*tcheu*^{4} = se souvenir. — *ho*^{1} *n'*^{4} *tcheu*^{4} = ne pas se souvenir.
bo^{1}-*djo*^{4} = entendre. — *bo*^{1} *n'*^{4} *djo*^{4} = ne pas entendre.
cheu^{1}-*fa*^{3} = se réjouir. — *cheu*^{1} *n'*^{4} *fa*^{3} = ne pas se réjouir.
mè^{1}-*mya*^{1} = voir. — *mè*^{1} *n'*^{4} *mya*^{1} = ne pas voir.
wo^{4}-*djo*^{3} = aider. — *wo*^{1} *n'*^{4} *djo*^{3} = ne pas aider.

5⁰ Pour le verbe «remuer = *li*^{4}-*kou*^{3}», on dit indifféremment:

li^{4} *n'*^{4} *kou*^{3} = ne pas remuer. — *n'*^{4} *li*^{4}-*kou*^{3} = ne pas remuer.

5. Manière de former en lo-lo les temps et les modes des verbes.

A. Observations générales.

1⁰ Faisons d'abord observer qu'en lo-lo p'o, tous les verbes sont invariables, et sont toujours à l'infinitif.

2° Le nombre et la personne sont indiqués par le sujet exprimé ou sous-entendu.

3° Des temps. — Les trois temps principaux peuvent être indiqués par une particule spéciale, qui se place toujours après le verbe. Ces particules sont:

to^{3}, pour le présent,
ya^{3}, pour le passé,
bè^{3}, pour le futur.

Dans la pratique, ces particules peuvent être souvent supprimées, sans que cette suppression donne lieu aux amphibologies. Nous avons déjà vu que, parfois, elles ne sont employées que comme particules euphoniques. Parfois aussi, deux de ces particules sont employées à la fois, avec un sens très-subtil.

Ex., Il étudie = *ya*^{1} *seu*^{1} *dza*^{3}, m. à m. lui livre étudier.
Il étudie (il est en train d'étudier) = *ya*^{1} *seu*^{1} *dza*^{3} *to*^{3}.
ngo^{3} *bè*^{3} *ya*^{3} = j'ai dit.
nyi^{3} *la*^{3} *bè*^{3} = tu viendras.

On dira aussi:

Il va mourir = *cheu*^{3} *bè*^{3} *to*^{3} (il mourra, et c'est en train de se faire).

Il va arriver à la maison = *ya*^{1} *a-k'eu*^{1} *tch'eu*^{3} *bè*^{3} *to*^{3} (lui maison arrivera, et c'est presque fait).

Mon péché est bien grand = *ngo*^{3} *dzoui*^{3} *vè*^{1} *to*^{3} *ya*^{3} (de moi péché grand, il l'a été et il l'est encore.

La particule *ya*^{3}, signe du passé, est parfois remplacée par le verbe *dja*^{3} = avoir.

Ex., J'ai mangé = *ngo*^{3} *dzo*^{3} *dzo*^{4} *dja*^{3}, m. à m. moi riz manger avoir.

On dit presque toujours: J'ai mangé = *dzo*^{4} *tyou*^{3} ou *dzo*^{4} *tya*^{3}.

Mais j'ai rarement vu *tyou*^{3} ou *tya*^{3} employés comme signes du passé avec un autre verbe que *dzo*^{4} = manger.

Le cas existe cependant.

Ex., Combien as-tu dépensé de sapèques = *nyi*^{3} *t'o*^{2}*-ts'ê*^{2} *ha-mè*^{3} *zé*^{4} *tyou*^{3}.

Tyou se prononce aussi *kyou*^{3}.

Parfois on emploie et le verbe *dja*^{3} = avoir et la particule *ya*^{3} à la fois, pour renforcer le sens.

Ex., Il a dilapidé son héritage = *ya*^{1} *tch'ã-cho*^{3} *da*^{3}*-tou*^{1} *dzo*^{4} *ka*^{3} *dja*^{3} *ya*^{3}, m. à m. lui héritage malhonnêtement manger finir avoir.

La particule chinoise *lo* est parfois employée avec la seule expression:

J'ai mangé à satiété = *ngo*^{3} *dzo*^{4} *bō lo*^{3}.

Mais on dit plus souvent cependant:

ngo^{3} *dzo*^{4} *bō ya*^{3}.

Une autre particule chinoise, *ko*, est souvent employée à la place de la particule *ya*^{3}.

Ex., *pè*^{3} *ko*^{3} = j'ai fait.
dzo^{4} *ko*^{3} = j'ai mangé.
bè^{3} *ko*^{3} = j'ai dit.

Mais cette particule *ko*^{3} généralement dit plus que la particule *ya*^{3}. Ainsi *pè*^{3} *ko*^{3} = «j'ai fait» a le sens de «j'ai déjà fait cela».

Avec ces particules, toujours placées après le verbe, la négation se place avant le verbe, sauf précisément quand elle est employée avec *ko*^{3}.

Ex., *ya*^{1} *n'*^{4} *dzo*^{4} *to*^{3} = il n'est pas en train de manger.
nyi^{3} *n'*^{4} *dzo*^{4} *ya*^{3} = tu n'as pas mangé.
ngo^{3} *n'*^{4} *la*^{3} *bè*^{3} = je ne viendrai pas.
ngo^{3} *dzo*^{4} *n'*^{4} *ko*^{3} = je n'en ai pas mangé.
ya^{1} *pè*^{3} *n'*^{4} *ko*^{3} = il n'a pas fait cela.

B. Les temps et les modes.

Les modes peuvent être rendus de différentes manières. Voici quelques exemples:

Indicatif présent.

Il mange = *ya*^{1} *dzo*^{3} *dzo*^{4} *to*^{3}, m. à m. il est à manger.

Imparfait.

Hier j'étais malade, je ne suis pas venu = *ngo*^{3} *a*^{1}-*mè*^{3} *no*^{3} *to*^{3}, *n'*^{4} *la*^{3}, m. à m. moi hier à souffrir, ne pas venir.

L'an passé quand il mourut, j'étais absent = *a*^{4}-*nyé*^{3} *ya*^{1} *cheu*^{3} *ya*^{3} *t'i*^{4}-*tcheu*^{1}, *ngo*^{3} *é*^{1}-*k'a*^{3} *n'*^{4} *dja*^{3}, m. à m. an-dernier lui mourir alors, moi ici ne pas avoir.

Parfait.

Alors je le frappai = *geu*^{3} *t'i*^{4}-*tcheu*^{1} *ngo*^{3} *ya*^{1} *lo*^{3} *dè*^{4}, m. à m. ce un moment moi lui frapper.

Il est venu = *la*^{3} *ya*^{3}.
J'ai vu = *mè*^{1}-*mya*^{1}.
Je n'ai pas vu = *mè*^{1} *n'*^{4} *mya*^{1}.

Plus-que-parfait.

J'avais mangé quand il vint = *ya*^{1} *la*^{3} *t'i*^{4}*-tcheu*^{1} *ngo*^{3} *dzo*^{3} *dzo*^{4} *bō ya*^{3}, m. à m. lui venir alors moi riz manger à satiété.

Futur absolu.

Tu mourras = *nyi*^{3} *cheu*^{3} *bè*^{3}.
Je viendrai demain = *ngo*^{3} *chou*^{4}*-nyi*^{3} *la*^{3}.

Futur passé.

J'aurai fini quand tu reviendras = *nyi*^{3} *té*^{3}*-la*^{3}, *ngo*^{3} *pè*^{3} *ka*^{3} *ya*^{3}.

Conditionnel présent.

Sans cette affaire, je serais libre = *cheu*^{4}*-vou*^{3} *i*^{1} *t'i*^{4}*-ha*^{3} *n'*^{4} *dja*^{3}, *ngo*^{3} *mê*^{2}, m. à m. affaire cette une ne pas avoir, moi libre.

Il voudrait bien s'en aller, mais il a peur que tu ne le voies pas d'un bon œil = *ya*^{1} *té*^{3}*-yi*^{3} *nyi*^{1}, *yi*^{3} *n'*^{4} *pi*^{1}, *nyi*^{3} *ya*^{1} *lo*^{3} *hé*^{1}*-reu*^{4}*-tcheu*^{3}, *chā*^{1}, m. à m. lui retourner vouloir, aller ne pas oser, toi lui haïr, sans doute.

Conditionnel passé.

J'aurais fini plus tôt, s'il m'avait aidé = *ya*^{1} *ngo*^{3} *wo*^{1} *n'*^{4} *djo*^{3} *ya*^{3}, *ya*^{1} *ngo*^{3} *wo*^{4}*-djo*^{3}, *ngo*^{3} *a-heu*^{3} *tcha*^{1}*-ma*^{3} *pè*^{3} *ka*^{3} *ya*^{3}, m. à m. lui moi ne pas aider, lui moi aider, moi avant vite faire finir.

Impératif.

Mange = *dzo*^{3} *dzo*^{4}*-nyi*^{3} *dzo*^{3} *dzo*^{4}.
Viens = *la*^{3}.
Qu'il mange = *ya*^{1} *dzo*^{4} *do*^{2}.

Impératif prohibitif.

Ne dis pas = *nyi*^{3} *bè*^{3} *n'*^{4} *do*^{2}.
Ne dis pas = *nyi*^{3} *t'o*^{4} *n'*^{4} *bè*^{3}.
Ne fais pas = *nyi*^{3} *t'o*^{4} *n'*^{4} *pè*^{3}.
Ne crains pas = *n'*^{4} *djeu*^{1}.

Subjonctif présent.

Que j'aie des sapèques! = *ngo*^{3} *t'o*^{2}*-ts'ê*^{2} *dja*^{3}, *tsyo*^{2}*!*, m. à m. moi sapèques avoir, bien!

Il permet que tu t'en ailles = *ya*^{1} *nyi*^{3} *yi*^{3} *do*^{2} *bè*^{3}, m. à m. lui toi aller pouvoir dire.

Subjonctif imparfait.

Dimanche dernier, il commanda que je travaillasse = *a*^{4}*-mè*^{3}*-cheu*^{4} *meu*^{4}*-nyi*^{3}*-mo*^{3} *seu*^{4}*-p'o*^{4} *nyi*^{3}, *ya*^{1} *ngo*^{3} *mya*^{4} *n'*^{4} *mo*^{3} *n'*^{4} *do*^{2} *bè*^{3}, m. à m. d'avant du ciel seigneur jour, lui moi travail ne pas faire ne pas pouvoir dire.

Subjonctif parfait.

Plût à Dieu, qu'il fut mort! = *ya*^{1} *n'*^{4} *cheu*^{3}, *cheu*^{3} *ya*^{3} *t'i*^{4} *keu*^{3} *tsyo*^{2}, m. à m. lui ne pas mourir, mourir davantage bien.

S'il m'eût crû, il eût été vite guéri = *ya¹ ngo³ da⁴-vou n'⁴ no¹-nyi², tsyo²-tsyo² no¹-nyi², ya¹ tcha¹-ma³ ko³ do² ya³*, m. à m. lui (de) moi paroles ne pas écouter, bien écouter, lui vite guérir pouvoir.

Participe passé. — Il se forme en ajoutant la particule *lou³* au verbe, comme pour les adjectifs, avec lesquels il se confond souvent du reste, comme aussi avec les adverbes.

Ex., Les anges sont descendus du ciel = *nè¹ tsyo²-lou³ meu⁴-nyi³-mo³ tsé²-la³ lou³ nga³*, m. à m. esprits bons ciel descendus être.

C'est vous que j'ai appelés = *ngo³ nya³-vè¹ k'ou³-la³ lou³ nga³*, m. à m. moi vous appelés-venir être.

Participe présent.

Il ne faut pas parler en mangeant = *dzo³ dzo⁴ t'i⁴-tcheu¹, da⁴-vou t'o⁴ n'⁴ t'eu²*, m. à m. riz manger alors, paroles ne pas dire (ne dis pas).

Ou encore:

dzo³-dzo⁴ t'i⁴-tcheu¹, da⁴-vou bè³ n'⁴ nyi¹, m. à m. riz manger alors, paroles dire ne pas falloir.

Passif dans les verbes. — Cette forme n'est jamais employée, à ma connaissance du moins, dans le dialecte lo-lo p'o.

ARTICLE IX.

Des adverbes.

1. Adverbes de temps.

Je donnerai ici la manière de rendre en lo-lo nos principaux adverbes français, ou nos locutions adverbiales.

Aujourd'hui	= *i*^{4}-*nyi*^{3}.
Hier	= *a*^{4}-*mè*^{3}.
Avant-hier	= *cheu*^{4}-*mè*^{3}.
Le jour d'avant-hier	= *cheu*^{4}-*o-mè*^{3}.
Demain	= *chou*^{4}-*nyi*^{3}.
Après-demain	= *tsa*^{4}-*pè*^{3}-*nyi*^{3}.
Le jour d'après-demain	= *tsa*^{4}-*geu*^{3}-*nyi*^{3}.
Le jour suivant après-demain	= *tsa*^{4}-*o-nyi*^{3}.
Journellement	= *t'i*^{4}-*nyi*^{3} *seu*^{1} *t'i*^{4}-*nyi*^{3}. = *t'i*^{4}-*nyi*^{3} *lè*^{3}.
Dans six jours	= *tch'o*^{2} *nyi*^{3} *lo*^{2} *ga*^{3}. = *ka-nyi*^{3} *tch'o*^{2} *nyi*^{3}. = *tch'o*^{2}-*nyi*^{3} *ka-nyi*^{3}.
Cette année	= *t'i*^{4}-*nyé*^{3}.
Ce mois	= *i*^{1} *t'i*^{4}-*hyo*^{3}-*bo*^{3}.
L'an prochain	= *no*^{4}-*hê*^{3}.
L'an passé	= *a*^{4}-*nyé*^{3}.
Maintenant Désormais	= *é*^{1}-*mè*^{4}. = *é*^{1}-*t'i*^{4}-*tcheu*^{1}.
Une fois	= *t'i*^{4} *tch'ā*.
Deux fois	= *ni*^{4} *tch'ā*.
La première fois	= *ya-vou*^{1} *t'i*^{4}-*tch'ā*. = *a-heu*^{3} *t'i*^{4}-*tch'ā*.
La cinquième fois	= *ngo*^{4} *tch'ā* *t'i*^{4}-*tch'ā*.
De même	= *t'i*^{4}-*ha*^{3}.
Ensemble	= *ta*^{3}-*ho*^{3} (expression chinoise). = *t'i*^{4}-*k'eu*^{2}.
Ensuite Dans la suite	= *chou*^{4}-*meu*^{3} *lè*^{3}-*lè*^{1}. = *ka-nyi*^{3}.
Jadis, autrefois	= *a-heu*^{3}.

Jamais	=	*t'i*^{4}-*zé*^{4}.
Subitement	=	*tcha*^{1}-*ma*^{3} (vite).
Longtemps	=	*myo*^{1}.
Quand ?	=	*ha-t'o*^{1}.
	=	*a*^{4}-*di*^{1} *t'i*^{4}-*tcheu*^{1}.

2. Adverbes de lieu et de distance.

Où ?	=	*a*^{4}-*dé*^{1}, *a*^{4}-*dé*^{1}-*k'a*^{3}.
D'où ?	=	*a*^{4}-*dé*^{1}-*k'a*^{3}.
Ici	=	*é*^{1}-*k'a*^{3}, *i*^{1}-*lè*^{1}.
Là	=	*geu*^{3}-*k'a*^{3}, *geu*^{3}-*lè*^{1}.
Par ici	=	*i*^{1}-*bè*^{1}.
Par là	=	*geu*^{3}-*bè*^{1}.
En bas	=	*da-seu*^{1}.
En haut	=	*na-seu*^{1}.
Dedans	=	*k'eu*^{1}, *k'eu*^{1}-*seu*^{1}.
Dehors	=	*dé*^{4}-*bo*^{3}.
Devant	=	*a-heu*^{3}.
Derrière	=	*ka-nyi*^{3}.

3. Adverbes de quantité.

Beaucoup	=	*myo*^{1}, *ma*^{1}-*mo*^{3}.
Combien	=	*ha-mè*^{3}, *k'ō-leu*^{4}.
Tous	=	*ra*^{1}.
Peu	=	*la*^{3}-*la*^{3}.
Moins	=	*tch'a*^{2} (manquer).
Assez	=	*lo*^{2} *do*^{2} (suffir pouvoir).
Trop	=	*dzeu*^{1}.

4. Adverbes de qualité.

Ce sont les adjectifs pris adverbialement. En lo-lo p'o, un adjectif pris comme adverbe ne change pas.

Ex., Il fait grand vent = *a-mou*^{4} *hi*^{3} *vè*^{3} (ciel venter grandement).

Poser solidement = *zé*^{3}-*zé*^{3} *to*^{3}-*to*^{3} (solidement poser).

Les œufs sont trop cuits = *yi*^{4} *fou*^{3} *tsé*^{1} *keu*^{3} *dzeu*^{1} *ya*^{3} (de poule œufs cuire durement trop).

5. Adverbes de manière.

Un bon nombre d'adverbes de manière rentrent dans la classe des adverbes de qualité. En voici quelques autres:

Comment	=	*a*^{4}-*di*^{1}-*cheu*^{4}-*pè*^{3}.
Ainsi / De cette manière	=	*i*^{1}-*cheu*^{4}.

De même
Semblable = *seu*^{1}-*seu*.
Lentement = *lè*^{3}-*lè*^{3}.
Promptement = *tcheu*^{1}-*tcheu*^{3}, *tcha*^{1}-*ma*^{3}.
D'abord = *a-heu*^{3}.
Ensemble, à la fois = *t'i*^{4}-*k'eu*^{2}.
Encore, de nouveau = *a*^{4}-*lé*^{3}.

6. Adverbes interrogatifs.

Pour les principaux adverbes interrogatifs «où, quand, combien, comment, pourquoi», voir le paragraphe «Des pronoms interrogatifs», «De l'interrogation en général».

7. Adverbes de négation.

1° La négation est *n'*^{4} et aussi *ma*^{4} dans certains endroits.

N'^{4} se prononce comme s'il était, par exemple, accouplé au mot *dzo*^{4}, *ndzo*^{4}, en faisant fortement sentir le *n*.

Et nous aurons ainsi:

ngo^{3} *n'*^{4} *dzo*^{4} = je ne mange pas.
nyi^{3} *yi*^{3} *n'*^{4} *do*^{2} = tu ne peux t'en aller.
n'^{4} *tsyo*^{2} = pas bon.

2° Pour l'impératif prohibitif, on fait précéder cette négation d'une autre négation, à savoir *t'o*^{4}:

t'o^{4} *n'*^{4} *dzo*^{4} = ne mange pas.
t'o^{4} *n'*^{4} *yi*^{3} = ne va pas.

3° L'adverbe de temps «encore» accouplé à la négation, joue un rôle important en lo-lo p'o, au moins par la fréquence de son emploi.

Cet adverbe *sé*^{3} «encore» se place toujours après le verbe, comme les particules *to*^{3}, *ya*^{3}, *bè*^{3}, du présent, du passé, du futur.

Ex., Je n'ai pas encore mangé = *ngo*^{3} *dzo*^{3} *n'*^{4} *dzo*^{4} *sé*^{3} (moi riz ne pas manger encore).

Sans la négation, cet adverbe est plus rarement employé, sauf avec le verbe «avoir».

Ex., *dja*^{3} *sé*^{3} = il y en a encore.

ARTICLE X.

Des Postpositions.

Les postpositions, qui se trouvent, au lieu de prépositions, ne sont pas bien nombreuses en lo-lo p'o. Je crois bon de faire remarquer que les particules numérales euphoniques dont j'ai parlé plus haut me semblent remplir parfois en lo-lo p'o le rôle de certaines prépositions.

Quoiqu'il en soit, voici la liste à peu près complète de ces prépositions.

1° *Dyi*^{4} = de, exprimant le rapport de relation. Nous avons vu plus haut que cette préposition était presque toujours supprimée dans la pratique, sauf avec les pronoms.

Ex., De qui est cette calotte? = *kā*^{3}*-tou*^{1} *i*^{1}*-deu*^{1} *a*^{4}*-di*^{1}*-deu*^{1} *kā*^{3}*-tou*^{1} ?, ou bien *kā*^{3}*-tou*^{1} *i*^{1}*-deu*^{1} *à*^{4}*-di*^{1}*-deu*^{1} *dyi*^{4} ?

2° *Dzeu*^{1}*-bo*^{4} = devant, à côté de . ., sur le bord de . .

Ex., Elever une digue sur le bord de la rivière = *vi*^{3}*-dja*^{4} *dzeu*^{4}*-bo*^{3} *dê*^{4}*-to*^{1} *tch'ā*^{1}.

Conduis-le devant le mandarin = *nyi*^{3} *ya*^{1}*-lo*^{3} *dzeu*^{4}*-ma*^{4} *dzeu*^{4}*-bo*^{3} *ga*^{2}*-yi*^{3}.

A côté de la maison = *hi*^{3} *dzeu*^{4}*-bo*^{3}.

3° *K'a*^{3} = sur.

Ex., Sur le tertre = *lo*^{1}*-di*^{3}*-bo*^{3} *k'a*^{3}.

Je l'ai rencontré sur la route = *ngo*^{3} *djo*^{3}*-mo*^{3} *k'a*^{3} *ya*^{1} *lo*^{3} *dzeu*^{4} *dè*^{4}.

4° *Tch'a*^{3} = avec.

Ex., Va avec lui = *nyi*^{3} *ya*^{1} *lo*^{3} *tch'a*^{3} *yi*^{3}.

5°, 6° *A-heu*^{3} = avant, devant; *Ka-nyi*^{3} = après, derrière.

Ex., Deux, trois jours avant ou après, peu importe = *a-heu*^{3} *ka-nyi*^{3} *n'*^{4} *so*^{3} *nyi*^{3}, *n'*^{4} *koua*^{3}.

Va en avant = *nyi*^{3} *a-heu*^{3} *yi*^{3}.

Viens par derrière = *nyi*^{3} *ka-nyi*^{3} *la*^{3}.

Derrière la maison = *hi*^{3} *ka-nyi*^{3}.

7° *Dja*^{3}*-tô*^{3} = dans, chez, sur.

Ex., Il est chez lui = *ya*^{1} *a-k'eu*^{1} *dja*^{3}*-to*^{3}.

mi^{1}*-bo*^{4}*-do*^{3} *dja*^{3}*-to*^{3} = sur terre.

8°, 9° *Geu*^{3}*-bè*^{1} = delà; *i*^{1}*-bè*^{1} = deça.

Ex., Au-delà de la rivière = *vi*^{3}*-dja*^{4} *geu*^{3}*-bè*^{1}.

ARTICLE XI.

Des Conjonctions.

Les conjonctions sont presque inusitées. Le nombre du reste en est fort restreint.

1⁰ *Lè*^{3} = et.

Ex., Ne pouvoir ni monter ni descendre = *tsé*^{2} *lè*^{3} *tsé*^{2} *n'*^{4} *do*^{2}, *dé*^{3} *lè*^{3} *dé*^{3} *n'*^{4} *do*^{2} (descendre et descendre ne pouvoir, monter et monter ne pouvoir).

J'ai eu beau attendre une fois deux fois, il n'est pas venu = *t'i*^{4} *tch'ā hya*^{1} *lè*^{3} *n'*^{4} *la*^{3}, *ni*^{1} *tch'ā hya*^{1} *lè*^{3} *n'*^{4} *la*^{3} (une fois attendre et ne pas venir, deux fois attendre et ne pas venir.

2⁰ *Nyi*^{2} = ou.

Ex., Je ne sais si c'est vrai ou faux = *nga*^{4}*-lou*^{3} *nyi*^{2} *n'*^{4} *nya*^{4}*-lou*^{3} *ngo*^{3} *n'*^{4} *sè*^{1} (vrai ou pas vrai moi ne pas savoir).

3⁰ *Nyé*^{2} = c'est à savoir, c'est-à-dire, précisément.

Ex., Il est mort avant de naître = *zè*^{4}*-tsé*^{2}*-la*^{3}, *nyé*^{2} *cheu*^{3} *ya*^{3} (naître-descendre-venir, précisément mort.

ARTICLE XII.

La syntaxe.

1. Observations générales.

En expliquant dans les articles précédents les diverses parties du discours, j'ai dit ou j'ai montré par des exemples, quelles sont pour chacune d'elles les principales règles de syntaxe généralement observées. J'avoue cependant qu'il resterait encore beaucoup à dire pour traiter à fond de la syntaxe lo-lo. Le temps me manque pour faire, sous ce rapport, un travail achevé et pouvant être soumis à la critique. Cependant pour permettre aux savants de mieux juger, je donnerai à la fin de ce travail un très-grand nombre de phrases types.

Auparavant je n'ajouterai donc que quelques observations générales sur la construction des phrases.

Règle générale. On énonce d'abord le sujet, puis la phrase incidente, s'il y en a une, ensuite le régime direct, le régime indirect et enfin le verbe.

A. Le sujet.

Il est toujours précédé de son complément et suivi de son adjectif qualificatif.

Ex., La belle calotte de mon père = *ngo*^{3} *a-bo*^{4} *kā*^{3}*-tou*^{1} *tsyo*^{2}*-lou*^{3} *i*^{1}*-deu*^{1}, m. à m. (de) moi (du) père (la) calotte belle celle-ci.

Quand il n'est pas à craindre l'amphibologie, le sujet est souvent rejeté après le complément.

Ex., Qui a créé le ciel et la terre? = *meu*^{4}*-nyi*^{3}*-mo*^{3} *mi*^{1}*-bo*^{4}*-do*^{3} *a*^{4}*-di*^{1}*-deu*^{1} *pè*^{3}*?*, m. à m. ciel terre qui faire?

Je ne puis manger la viande grasse = *ho*^{4} *ts'ê*^{3}*-lou*^{3} *ngo*^{3} *dzo*^{4} *n'*^{4} *hè*^{1}, m. à m. viande grasse moi manger ne pas pouvoir.

B. Le verbe.

Il se place toujours à la fin de la phrase. Si l'on veut exprimer le présent, le passé, le futur, on fait suivre le verbe de particules spéciales. De même, l'adverbe *sé*^{3} „encore“ se place toujours après le verbe.

Ex., Il est en train de manger = *ya*^{1} *dzo*^{3} *dzo*^{4} *to*^{3}.
L'ouvrage est terminé = *mya*^{4} *mou*^{3} *ka*^{3} *ya*^{3}.
Il viendra = *ya*^{1} *la*^{3} *bè*^{3}.
Il n'est pas encore venu = *ya*^{1} *n'*^{4} *la*^{3} *sé*^{3}.

Quand une phrase se termine par deux verbes dont l'un est principal, l'autre causal, ou indiquant une possibilité, une permission, etc., celui-ci se place en dernier lieu.

Ex., Il ne faut pas exposer sa tête au soleil = *vou*^{1}*-di mo*^{3}*-tso*^{3} *k'a*^{2} *n'*^{4} *do*^{2}.
Tu es habile à parler = *nyi*^{3} *bè*^{3} *hè*^{1}.

Si parfois une phrase semble terminée par un adjectif ou un adverbe, c'est que le verbe, suffisamment indiqué par le contexte, est sous-entendu.

Ex., Il a mauvaise réputation = *ya*^{1} *mi*^{3}*-da*^{3} *n'*^{4} *tsyo*^{2}.
Il a trois fils et deux filles = *ya*^{1} *zo*^{4} *so*^{3}*-leu*^{4}, *zo*^{4}*-mè*^{3} *nneu*^{4}.

J'ai dit plus haut que le régime direct se plaçait avant le régime indirect. Ce n'est cependant pas une règle absolument rigoureuse. Dans certains dialectes lo-lo, c'est même le contraire qui a lieu.

Ex., Le mandarin lui a imposé une amende de trois ligatures = *dzeu*^{4}*-ma*^{4} *ya*^{1}*-lo*^{3} *t'o*^{2}*-ts'ê*^{2} *so*^{3} *tch'oua*^{1} *fê*^{2}.
Donne-lui deux ligatures = *nyi*^{3} *t'o*^{2}*-ts'ê*^{2} *ni*^{4} *tch'oua*^{1} *ya*^{1}*-lo*^{3} *geu*^{4}.

On serait tout aussi bien compris en plaçant le régime direct après le régime indirect.

J'ai dit également que les phrases incidentes se plaçaient après le sujet. C'est évidemment la règle générale, qui n'est pas non plus d'une absolue rigueur.

Ex., Ce porc, gras à point, est bon à tuer = *vè*^{2} *i*^{1}*-deu*^{1} *p'a*^{1} *to*^{3} *ya*^{3}, *sè*^{4} *do*^{2} *ya*^{3}.

Je venais à peine de me coucher, je n'étais pas encore endormi que des gens m'appelèrent = *ngo*^{3} *ra*^{1} *yi*^{2} *yi*^{3} *nga*^{3} *sé*^{3}, *yi*^{2} *n'*^{4} *vou*^{3} *sé*^{3}, *ya*^{1}*-vè*^{4} *ngo*^{3} *lo*^{3} *k'ou*^{3} *la*^{3}, m. à m. moi tout coucher aller être encore, coucher ne pas dormir encore, eux moi appeler venir.

Les deux époux ne sont pas d'accord = *a-po*^{1}*-ma*^{3}, *a-pi*^{1}*-ma*^{3}, *ni*^{4} *mê*^{2}*-yo*^{3}, *n'*^{4} *t'o*^{2}*-dè*^{1}, m. à m. mari, femme, deux époux ne pas concorder frapper.

2. Phrases-types en dialecte lo-lo p'o.

1⁰ Ne tue pas = *ts'a^{3} t'o^{4} n'^{4} sè^{4}.*

2⁰ Sécher à point = *leu hè^{3},* m. à m. sécher sec.

3⁰ Cette échelle est un peu branlante = *tchè^{4}-geu^{3} i^{1}-deu^{1} t'i^{4}-sè^{3} hya^{2},* m. à m. échelle celle-ci un peu branler.

4⁰ Un peu plus, un peu moins = *tè^{3} myo^{1}, tè^{3} nyi^{3},* m. à m. peu beaucoup, peu pas-beaucoup.

5⁰ J'en veux peu = *ngo^{3} la^{3}-la^{3} nyi^{1}.*

6⁰ Il y a beaucoup d'hommes = *ts'a^{3} ma^{1}-mo^{3} dja^{3}.*

7⁰ Il manque quelques sapèques = *t'o^{2}-ts'ê^{2} n'^{4} lo^{2} t'i^{4} n'^{4} pè^{4} tch'a^{2},* m. à m. sapèques ne pas suffir une-deux manquer.

8⁰ Il en manque beaucoup = *ma^{1}-mo^{3} tch'a^{2}.*

9⁰ Il manque énormément de sapèques = *t'o^{2}-ts'ê^{2} ha-mè^{3} tch'a^{2} n'^{4} sè^{1},* m. à m. sapèques combien manquer ne pas savoir.

10⁰ Combien as-tu dépensé de sapèques? = *a) t'o^{2}-ts'ê^{2} k'ō-mè^{3} zé^{4} kyou^{3}? b) t'o^{2}-ts'ê^{2} k'ō-pê^{4} zé^{4} kyou^{3}? c) t'o^{2}-ts'ê^{2} ha-mè^{3} zé^{4} ya^{3}?*

11⁰ Il a dépensé beaucoup de sapèques = *ya^{1} t'o^{2}-ts'ê^{2} ma^{1}-mo^{3} zé^{4} ya^{3}.*

12⁰ Je ne sais quelle en est la profondeur = *ha-mè^{3} né^{2} n'^{4} sè^{1},* m. à m. combien profond ne pas savoir.

13⁰ Il n'en reste pas beaucoup = *ha-mè^{3} n'^{4} dzé^{1},* m. à m. combien (beaucoup) ne pas rester.

14⁰ Ils s'aiment beaucoup tous les deux = *ya^{1} meu^{4} tcha^{3}-cheu^{4} cheu^{4}-fa^{3} dè^{4},* m. à m. eux deux beaucoup s'aimer frapper. Ou encore: *ya^{1} n'^{4} tè^{3} tcha^{3}-cheu^{4} cheu^{4}-fa^{3} dè^{4},* m. à m. eux deux personnes beaucoup s'aimer.

15⁰ Il ne faut pas excéder dans l'usage du vin = *djeu^{4}-bè^{3} ma^{1}-mo^{3} da^{3} n'^{4} do^{2},* m. à m. vin beaucoup boire ne pas pouvoir.

16⁰ Quel est le taux du change de l'argent en sapèques = *p'i^{3} t'o^{2}-ts'ê^{2} ha-mè^{3} po?,* m. à m. argent sapèques combien changer?

17⁰ Combien de fois? = *k'ō tch'ā?*

18⁰ Nombre de fois = *k'ō tch'ā n'^{4} sè^{1},* m. à m. combien fois ne pas savoir (c'est-à-dire souvent).

19° Je n'ai rien du tout = *t'i^{4}-cheu^{4}-lè^{3} n'^{4} dja^{3}.*

20° Je n'en veux pas trop = *ma^{1}-mo^{3} nyi^{1} n'^{4} pi^{1},* m. à m. beaucoup vouloir ne pas oser.

21° Il y a combien d'hommes? = *ts'a^{3} k'ō-leu^{4} nga^{3}?*

22° Dans ta famille combien y-a-t-il de personnes? = *nyi^{3} ts'a^{3} i^{1} t'i^{4}-veu^{3} ts'a^{3} ha-mè^{3} dja^{3}?,* m. à m. (de) toi hommes cette une famille hommes combien avoir.

23° Ma famille est de huit personnes = *ngo^{3} ts'a^{3} i^{1} veu^{3} hè^{2}-leu^{4} nga^{3},* m. à m. (de) moi (d')hommes cette famille huit être.

24° La pluie n'a pas duré longtemps = *a-mou^{4} ho^{3} myo^{1} n'^{4} do^{2},* m. à m. ciel pleuvoir longtemps ne pas pouvoir.

25° Sous peu je viendrai = *ha-mè^{3} n'^{4} lo^{2} la^{3},* m. à m. combien ne pas écouler venir.

26° Beaucoup de rizières, peu de terrains = *tè-mi^{1} myo^{1}, mi^{1} ngā-nyi^{3}.*

27° Il peut manger beaucoup = *ya^{1} ma^{1}-mo^{3} dzo^{4} hè^{1}.*

28° Beaucoup d'hommes = *ts'a^{3} myo^{1}-dzeu^{1}.*

29° Je n'oserais pas exiger plus qu'il ne faut = *ngo^{3} ma^{1}-mo^{3} nyi^{1} n'^{4} pi^{1}.*

30° Il manque pas de chose = *t'i^{4}-dyé^{3} n'^{4} lo^{2}, tcha^{2} n'^{4} myo^{1},* m. à m. un peu ne pas suffir, manquer ne pas beaucoup.

31° Un peu plus = *t'i^{4}-dyé^{3} myo^{1}.*

32° La moitié en plus = *t'i^{4}-beu^{3} myo^{1}.*

33° Souffrir par tout le corps = *t'i^{4} geu^{4}-tcheu^{3} no^{3},* m. à m. un corps souffrir.

34° Il n'a pas de sapèques à dépenser = *ya^{1} t'o^{2}-ts'ê^{2} zé^{4}-dou^{3} n'^{4} dja^{3}.*

35° C'est bien dit = *bè^{3} tsyo^{2},* m. à m. dire bien.

36° Je vais te dire la chose = *ngo^{3} nyi^{3} lo^{3} bè^{3} ma^{1} geu^{4},* m. à m. moi toi dire enseigner donner.

37° Dire à autrui = *seu^{3} lo^{3} bè^{3} geu^{4},* m. à m. autrui dire donner. Ou encore: *ké^{1}-lou^{3} seu^{3} bè^{3} geu^{4},* m. à m. autre personne dire donner.

38° Parler de quelqu'un = *seu^{3} lo^{3} bè^{3}.*

39° Pas la peine de dire = *bè^{3} n'^{4} tchè^{2},* m. à m. dire ne pas être-la-peine.

40° Si, si, il faut dire! = *bè^{3} tchè^{2}! bè^{3} tchè^{2}!*

41° Ne pouvoir fermer la bouche à son adversaire = *ngo^{3} ya^{1} lo^{3} bè^{3} to^{3} n'^{4} hè^{1},* m. à m. moi lui dire surpasser ne pas pouvoir.

42° Je ne puis ni exprimer = *ngo^{3} bè^{3} t'i^{4} n'^{4} hè^{1},* m. à m. moi dire sortir ne pas pouvoir.

43° Mal parler = *ba^{3}-tou^{1} bè^{3}.*

44° Sors la langue = *nyi^{3} chè^{3}-vè^{4} ga^{2} t'i^{4} la^{3},* m. à m. toi langue amener sortir venir.

45° Il en reste = *dzé^{1} to^{3} lou^{3} dja^{3},* m. à m. resté avoir.

46° Quel est son revenu annuel en riz? = *ya^{1} t'i^{4}-k'o^{2} ts'eu^{3} ha-mè^{3} cheu^{1}?,* m. à m. lui un an rente combien recueillir.

47° Retire la cheville de sûreté de la porte = *nyi^{3} a-dou^{3} kè^{2}-dou^{3} ga^{2} t'i^{4} la^{3},* m. à m. toi (de la) porte cheville amener sortir venir.

48° Va rincer proprement ces terrines = *nyi^{3} koua^{4}-dze^{3} geu^{3} vou^{3}-la^{3}, tsyo^{2}-tsyo^{2} ts'eu^{4} lè^{3} yi^{3},* m. à m. toi terrines celles-là prendre, très-bien laver aller.

49° Dormir = *yi^{2}-vou^{3}.*

50° Se coucher = *yi^{2}.*

51° Ne pas dormir = *yi^{2} n'^{4} vou^{3}.*
Ne pouvoir dormir = *yi^{2}-vou^{3} n'^{4} hè^{1}.*

52° Dormir couché sur le dos = *hè^{4}-mo^{3} mo^{4}-lo^{3}-mo^{3} yi^{2},* m. à m. ventre en-l'air dormir.

53° Dormir couché sur le ventre = *hè^{4}-mo^{3} mi^{1}-bo^{4}-do^{3} mo^{3} yi^{2},* m. à m. ventre terre faire (sur) dormir.

54° Tenir compagnie à quelqu'un = *ya^{1}-lo^{3} tch'a^{3}-pè^{3} pè^{3} yi^{3},* m. à m. (de) lui compagnon faire aller.

55° Envoyer un homme = *ts'a^{3} t'i^{4}-deu^{1} yi^{3} meu^{1},* m. à m. homme un aller enseigner. Ou bien: *ts'a^{3} t'i^{4}-deu^{1} k'ou^{3} yi^{3},* m. à m. homme un appeler aller.

56° Tu viendras un autre jour = *chou^{4}-nyi^{3} tsa^{4}-pè^{3}-nyi^{3} la^{3},* m. à m. demain, après-demain venir.

57° Je reviendrai une autre fois = *ngo^{3} ka-nyi^{3} té^{3}-la^{3},* m. à m. moi dans la suite revenir.

58^0 Chaque fois c'est la même chose = *t'i*^{4} *tch'ā seu*^{1} *t'i*^{4} *tch'ā t'i*^{4} *ha*^{3} *nga*^{3}, m. à m. une fois semblablement une fois une espèce être.

59^0 Cela peut servir à faire autre chose = *geu*^{3}*-mo*^{3} *ké*^{1}*-lou*^{3} *t'i*^{4} *ha*^{3} *pè*^{3} *zé*^{4} *do*^{2}, m. à m. cela autre une espèce faire servir pouvoir.

60^0 Parler comme ceci, comme cela = *geu*^{3} *ha*^{3} *bè*^{3}, *é*^{1} *ha*^{3} *bè*^{3}, m. à m. cette espèce-là dire, cette espèce-ci dire.

61^0 Egalement grand, également petit = *t'i*^{4}*-ha*^{3} *vè*^{1}, *t'i*^{4}*-ha*^{3} *yè*^{1}, m. à m. une espèce grand, une espèce petit.

62^0 Il n'y a pas autre chose = *ké*^{1}*-lou*^{3} *n'*^{4} *dja*^{3}, m. à m. autre ne pas avoir. Ou bien: *ké*^{1}*-lou*^{3} *cheu*^{4}*-vou*^{3} *n'*^{4} *dja*^{3}, m. à m. autre chose ne pas avoir.

63^0 Il y a en outre cent sapèques = *ké*^{1}*-lou*^{3} *t'o*^{2}*-ts'ê*^{2} *t'i*^{4}*-hyo* *pê*^{4} *dja*^{3}.

64^0 Il a marié toutes ses filles = *ya*^{1} *a-nyé*^{1} *ra*^{1} *fou*^{4} *ya*^{3}, m. à m. lui enfants tous placer; *fou* = marier une fille.

65^0 Chacun donnera cent sapèques = *ts'a*^{3} *ra*^{1}*-ra*^{1} *t'i*^{4}*-mo*^{3} *t'i*^{4}*-hyo*^{3} *pê*^{4} *dō*^{3}, m. à m. (des) hommes tous un cent sapèques sortir.

66^0 Un peu plus, un peu moins, il n'importe = *t'i*^{4}*-dyé*^{3} *myo*^{1}, *t'i*^{4}*-dyé*^{3} *ngā-nyi*^{3}, *n'*^{4} *djeu*^{1}, m. à m. un peu beaucoup, un peu peu, n'aie pas peur.

67^0 Plus grand encore, ce n'est que mieux = *t'i*^{4}*-keu*^{3} *vè*^{1}, *t'i*^{4}*-keu*^{3} *tsyo*^{2}, m. à m. plus grand, plus bien.

68^0 Très noir = *nè*^{1} *nè*^{1}, m. à m. noir-noir. Ou bien: *nè*^{1} *t'eu*^{2} *nè*^{1}, m. à m. noir très noir.

69^0 Certainement qu'il viendra = *ya*^{1} *n'*^{4} *la*^{3} *n'*^{4} *do*^{2}, m. à m. lui ne pas venir ne pas pouvoir.

70^0 Je reviendrai bientôt = *ngo*^{3} *tcha*^{1}*-ma*^{3} *té*^{3}*-la*^{3}, m. à m. moi vite revenir.

71^0 Le pain est bien levé = *a-pa*^{1} *fê*^{1} *tsyo*^{2}.

72^0 L'arbre a été renversé par le vent = *a-mou*^{4} *hi*^{3} *se*^{3}*-dzeu*^{3} *beu*^{4} *ya*^{3}, m. à m. ciel venter arbre renversé.

73^0 Le vent a dispersé les nuages = *a-mou*^{4} *hi*^{3} *tī*^{3} *hi*^{3} *ga*^{2}, m. à m. ciel venter nuages venter chasser.

74° Cette table est trop basse = *tchè^{1}-tseu^{4} i^{1} t'i^{4} tch'ou^{3} pya^{1} dzeu^{1},* m. à m. table cette une basse trop.

75° Il y en a trop = *myo^{1} dzeu^{1} ya^{3}.*

76° C'est encore trop tôt = *nè^{1} sé^{3},* m. à m. tôt encore.

77° L'arbre est trop grand pour pouvoir être transplanté = *sé^{3}-dzeu^{3} vè^{1} dzeu^{1}, tcheu^{2} sé^{1} n'^{4} do^{2},* m. à m. arbre grand trop, transplanter vivre ne pouvoir.

78° Impossible de l'éduquer = *ya^{1} lo^{3} mou^{1} t'i^{4} n'^{4} do^{2},* m. à m. lui enseigner exhiber ne pouvoir.

79° Près de la rivière = *vi^{3}-dja^{4}-mo^{3} nè^{1}.*

80° Tu es trop près, écarte-toi = *nyi^{3} nè^{1} la^{3} myo^{1}-dzeu^{1}, mi^{1}-vi^{4} yi^{3},* m. à m. toi proche venir beaucoup, loin aller.

81° Traîner quelqu'un devant le mandarin = *ts'a^{3} ga^{2} yi^{3} dzeu^{4}-ma^{4} dzeu^{4},* m à m. homme traîner aller mandarin voir (visiter).

82° Aller en voyage = *dzeu^{4}-do^{3} yi^{3}.*

83° La montée fatigue = *tè^{1}-bo^{3} dè^{3} ts'a^{3} veu^{3}-cheu^{1},* m. à m. colline monter homme fatiguer.

84° La table ne tient pas d'aplomb, il faut la caler = *tchè^{1}-tseu^{4} n'^{4} bè^{3}, tè^{3} djeu^{4} nyi^{1},* m. à m. table pas d'aplomb, un-peu caler falloir.

85° En ce monde, il n'y a pas d'homme droit = *mi^{1}-bou^{4}-dou^{3}, dé^{3}-té^{1}-k'a^{3}, ts'a^{3} ni^{1}-mo^{3} lo^{3} tsyo^{2}-lou^{3} n'^{4} dja^{3},* m. à m. terre, plaines, homme cœur bon ne pas avoir.

86° Quand des hommes se battent, il faut les séparer = *ts'a^{3} djeu^{3}-dè^{1}-dè^{4}, ga^{2}-kè^{2} geu^{4} nyi^{1},* m. à m. hommes se battre, séparer donner falloir.

87° Tourner autour de la maison = *hi^{3} ki^{1}-li^{3}-li^{3} yi^{3}-té^{3},* m. à m. maison autour tourner.

88° Au milieu de la maison = *hi^{3} ka^{1}-vi^{4}-vi^{4}.*

89° En un jour on ne peut arriver à Ta-li = *t'i^{4} nyi^{3} sè^{4}-mi^{1} tch'eu^{3} n'^{4} do^{2}.*

90° Dans le cœur = *ni^{1}-mo^{3} k'eu^{1}-seu^{1},*

91° Dans la bouche = *mé^{1}-kou^{2} nè^{1}-nè^{1}.*

92° Il a trop mangé = *ya^{1} dzo^{4} myo^{1}-dzeu^{1}.*

93° Nous sommes tous deux de la même année et du même mois = *ngo^{3}-vè^{4} nneu^{4} t'i^{4} k'o^{2}, t'i^{4} hyo^{3} seu^{3},* m. à m. nous deux (d')un an, (d')un mois individus.

94° Où la route se bifurque-t-elle? = *a^{4}-dé^{1}-k'a^{3} tch'eu^{3} djo^{3}-mo^{3} nyi^{3} ko^{4}-yi^{3}?,* m. à m. où arriver route bifurquer passer aller.

95° Où faut-il déposer? = *a^{4}-dé^{1}-k'a^{3} to-to nyi^{1}?,* m. à m. où déposer falloir.

96° Où est-ce déposé? = *a^{4}-dé^{1}-k'a^{3} to^{3}-to^{3}?*

97° Nous nous arrêterons pour coucher où la nuit nous prendra = *a^{4}-dé^{1} mo^{4}-hi^{2}-dzeu^{1}, a^{4}-dé^{1} hê^{1},* m. à m. où noir (nuit), où loger.

98° Où le feu a-t-il pris? = *a-to^{1} a^{4}-dé^{1}-k'a^{3} byo?,* m. à m. feu où s'enflammer. Ou bien: *a-to^{1} a^{4}-dé^{1}-k'a^{3} tsé^{1} to^{3},* m. à m. feu où brûler.

99° Ne pouvoir allumer le feu = *a-to^{1} tsé^{1} n'^{4} byo,* m. a m. feu brûler ne pas s'enflammer.

100° A la volonté de Dieu = *a^{4}-di^{1}-cheu^{4} pè^{3} tcha^{3}, meu^{4}-nyi^{3}-mo^{3} seu^{4}-p'o^{4} lo^{3} dja^{3},* m. à m. comment faire disposer, (de) Dieu avoir.

101° A mon gré = *ngo^{3} lo^{3} dja^{3}.*
A ton gré = *nyi^{3} lo^{3} dja^{3}.*
A son gré = *ya^{1} lo^{3} dja^{3}.*

102° Il faut s'en tenir aux décisions du père = *a-lo^{1} ha-leu^{1}-pè^{3} pè^{3} ya^{1} lo^{3} da^{4}-vou no^{1}-nyi^{2} nyi^{1},* m. à m. grand-père comment faire (de) lui paroles écouter falloir.

103° Selon moi, c'est une mauvaise affaire = *ngo^{3} lo^{3} nyi meu^{1}, cheu^{4}-vou^{3} i^{1}-mo^{3} n'^{4} no,* m. à m. moi voir enseigner, affaire celle-ci ne pas aller.

104° Selon toi, combien cela vaut-il? = *nyi^{3} lo^{3} nyi meu^{1}, i^{1}-mo^{3} t'o^{2}-ts'ê^{2} ha-mè^{3} p'eu^{4} do^{2}?,* m. à m. selon toi, cela sapèques combien coûter pouvoir.

105° Cela ne dépend pas des hommes = *ts'a^{3} lo^{3} n'^{4} dja^{3}.*

106° Il s'est trompé dans ses calculs = *ya^{1} veu^{1} n'^{4} dza^{4} ya^{3},* m. à m. lui compter ne pas juste.

107° Je n'aurais pas dû agir ainsi = *ngo^{3} i^{1}-cheu^{4}-pè^{3} pè^{3}, pè^{3} n'^{4} dza^{4} ya^{3},* m. à m. moi ainsi faire, faire ne pas juste.

108° J'ai mal entendu = *ngo^{3} no^{1}-nyi^{2} n'^{4} dza^{4} ya^{3}.*

109° Désormais, je n'en veux plus = *é^{1}-t'i^{4}-tcheu^{1} n'^{4} nyi^{1}.*

110° Je le veux de suite = *é^{1}-t'i^{4}-tcheu^{1} nyi^{1}.*

111° Je viens à l'instant = *é^{1}-t'i^{4}-tcheu^{1} la^{3}.*

112° En ce moment = *é^{1}-t'i^{4}-tcheu^{1},* m. à m. ce un moment. On peut constater que le pronom *i* est souvent prononcé *é,* parfois même *é* est légèrement aspiré, suivant les villages. J'écris alors *éh.*

113° Il vient de sortir à l'instant = *ya^{1} ra^{1} do^{3}-yi^{3} nga^{3} sé^{3},* m. à m. lui tout sortir être encore.

114° Récemment = *ha-mè^{3} n'^{4} lo^{2} sé^{3},* m. à m. combien ne pas écouler encore.

115° Il n'y a pas deux jours = *ni^{4} nyi^{3} n'^{4} lo^{2} sé^{3}.*

116° Tout cela en est = *ra^{1} nga^{3},* m. à m. tout être.

117° Il aura de la peine à vivre encore quelques années = *ya^{1} k'ō n'^{4} k'o^{2} di^{3} n'^{4} do^{2},* m. à m. lui combien deux ans demeurer ne pouvoir.

118° Passer une rivière plusieurs fois = *vi^{3}-dja^{4} k'ō n'^{4} tch'ā ko^{4},* m. à m. rivière combien deux fois passer.

119° La terre est restée inculte plusieurs années = *mi^{1} n'^{4} so^{3} k'o^{2} n'^{4} no^{4} ya^{3},* m. à m. terre deux trois ans ne pas défrichée.

120° Je lui ai donné quelques bons coups de pied = *ngo^{3} ya^{1}-lo^{3} t'i^{4} n'^{4} ko^{1} dè^{4} k'i^{2} ya^{3},* m. à m. moi lui un deux coups frapper mélanger.

121° Cercler de plusieurs cercles = *k'ō n'^{4} keu^{1} ko^{2},* m. á m. combien deux cercles cercler.

122° Je lui ai dit quelques injures = *ngo^{3} ya^{1} lo^{3} t'i^{4} n'^{4} k'yé^{3} hè^{1} k'i^{2} geu^{4},* m. à m. moi lui une deux paroles maudire mélanger donner.

123° Je lui ai répliqué quelques mots = *ngo^{3} ya^{1} lo^{3} t'i^{4} n'^{4} k'yé^{3} bè^{3} dè^{4}.*

124⁰ Parole = *da^{4}-vou.*
Une parole = *da^{4}-vou t'i^{4}-k'yé^{3}.*

125⁰ Ce n'est qu'un mot = *da^{4}-vou t'i^{4}-k'yé^{3} nga^{3}.*

126⁰ Il ne sait pas dire un seul mot = *da^{4}-vou t'i^{4}-k'yè^{3} lè^{3} bè^{3} t'i^{4} n'^{4} hè^{1},* m. à m. parole une et dire sortir ne pas pouvoir.

127⁰ J'ai un mot à te dire = *ngo^{3} da^{4}-vou t'i^{4}-k'yé^{3} dja^{3} nyi^{3} lo^{3} bè^{3} geu^{4}.*

128⁰ N'avoir qu'une parole = *t'i^{4}-k'yé^{3} bè^{3} t'i^{4}-k'yé^{3} nga^{3}.*

129⁰ Parler d'une manière désagréable = *da^{4}-vou bè^{3} t'i^{4} la^{3}, no^{1}-nyi^{2} n'^{4} tsyo^{2},* m. à m. paroles dire sortir venir, entendre non bon.

130⁰ Je n'ai rien à dire = *ngo^{3} da^{4}-vou t'eu^{2}-dou^{3} n'^{4} dja^{3}.*

131⁰ Je n'ai (absolument) rien à dire = *ngo^{3} t'i^{4}-cheu^{4} lè^{3} bè^{3}-dou^{3} n'^{4} dja^{3}.*

132⁰ Dire de mauvaises paroles = *da^{4}-vou n'^{4} tsyo^{2}-lou^{3} bè^{3}.*

133⁰ Dire des paroles obscènes = *da^{4}-vou sé^{3}-ta^{1}-lou^{3} t'eu^{2}.*

134⁰ Je n'ai pas de quoi manger = *ngo^{3} dzo^{4}-dou^{3} n'^{4} dja^{3}.*

135⁰ Bonnes sapèques = *t'o^{2}-ts'ê^{2} tsyo^{2}-lou^{3}.*
Mauvaises sapèques = *t'o^{2}-ts'ê^{2} zé^{4} n'^{4} do^{2} lou^{3},* m. à m. sapèques employer ne pouvoir (sapèques qu'on ne peut employer).

136⁰ Je n'ai pas de sapèques = *t'o^{2}-ts'ê^{2} zé^{4}-dou^{3} n'^{4} dja^{3},* m. à m. sapèques à employer n'avoir pas.

137⁰ Ne pas prononcer clairement = *da^{4}-vou bè^{3} tchè^{4} n'^{4} hè^{1},* m. à m. paroles dire clairement ne pas pouvoir.

138⁰ Répondre = *da^{4}-p'o^{2}.*

139⁰ Rendre réponse = *da^{4}-vou p'o^{2}.*

140⁰ Ecrire un mot de réponse = *seu^{1} vè p'o^{2}.*

141⁰ Remous de l'eau = *vi^{3} p'o^{2} dè^{4}.*

142⁰ Dieu ne peut être ni trompé ni trompeur = *meu^{4}-nyi^{3}-mo^{3} seu^{4}-p'o^{4} fou^{2} lou^{3} n'^{4} do^{1}, ya^{1} ts'a^{3} lo^{3} n'^{4} fou^{2},* m. à m. Dieu trompé ne pouvoir, lui hommes ne pas tromper.

143° On peut tromper les hommes, mais pas Dieu = *ts'a^{3} fou^{2} ouò do^{2}, meu^{4}-nyi^{3}-mo^{3} seu^{4}-p'o^{4} fou^{2} ouo n'^{4} do^{2},* m. à m. hommes tromper arriver pouvoir, Dieu tromper arriver ne pas pouvoir.

144° N'aie pas peur = *n'^{4} djo^{1}.*

145° N'aie pas honte = *sé^{3}-ta^{1} n'^{4} tchè^{2},* m. à m. rougir pas être la peine.

146° Ne parle pas ainsi = *i^{1}-cheu^{4} da^{3}-tou^{1} t'o^{4} n'^{4} bè^{3},* m. à m. (de) cette façon à tort à travers ne ne dire.

147° Se reposer un instant = *t'i^{4}-ka^{1} hya^{1}-di^{3},* m. à m. un instant cesser-demeurer.

148° Attends un instant = *t'i^{4}-ka^{1} hya^{1} sé^{3},* m. à m. un instant attendre encore.

149° Tu ne devrais pas agir ainsi = *geu^{3}-cheu^{4} pè^{3} n'^{4} do^{2},* m. à m. (de) cette façon-là faire ne pouvoir.

150° Cette affaire ne me regarde pas = *cheu^{4}-vou^{3} i^{1} ha^{3} ngo^{3} cheu^{4} n'^{4} nga^{3},* m. à m. affaire cette espèce (de) moi affaire ne pas être.

151° Les deux faces sont pareilles = *ni^{4} pya^{1} t'i^{4}-ha^{3},* m. à m. deux faces une espèce.

152° Tout-à-coup, il disparut = *t'i^{4}-ka^{1} ya^{1} lo^{3} n'^{4} mya^{1},* m. à m. un instant lui non voir.

153° Un instant, j'arrive! = *t'i^{4}-ka^{1} lè^{3} la^{3}!*

154° Il est mort subitement = *t'i^{4}-ke^{1} no^{3} cheu^{3},* m. à m. un instant souffrir mourir.

155° C'est la même chose = *t'i^{4} ha^{3} nga^{3},* m. à m. une espèce être.

156° Je lui ai promis une ligature = *ngo^{3} t'o^{2}-ts'ê^{2} t'i^{4}-tch'oua^{1} ya^{1} lo^{3} da^{4}-p'o^{2} ya^{3},* m. à m. moi sapèques une ligature lui ai répondu.

157° On ne lui permet pas de partir = *ya^{1} lo^{3} n'^{4} yi^{3} meu^{1},* m. à m. lui ne pas aller enseigner.

158° Avancer pas à pas = *t'i^{4} t'o^{2} t'i^{4} to^{2} yi^{3},* m. à m. un pas un pas aller.

159° Il ne viendra pas, je crois! = *ya^{1} la^{3} n'^{4} do^{2}, chā^{1}!*

160° Dis-lui de s'en aller = *nyi*^{3} *ya*^{1} *lo*^{3} *k'ou*^{3} *yi*^{3} *nyi*^{1}, m. à m. toi lui appeler aller falloir.

161° On l'appelle en vain = *ya*^{1} *lo*^{3} *k'ou*^{3} *n'*^{4} *da*^{4}*-p'o*^{2}, m. à m. lui appeler ne pas répondre.

162° Je t'ai appelé trois fois, tu t'entêtes à ne pas répondre = *ngo*^{3} *nyi*^{3} *lo*^{3} *so*^{3} *tch'ā k'ou*^{3}, *nyi*^{3} *n'*^{4} *da*^{4}*-p'o*^{2}, m. à m. moi toi trois fois appeler, toi ne pas répondre.

163° Un brave homme = *ts'a*^{3} *tsyo*^{2}*-lou*^{3} *t'i*^{4}*-mo*^{3} *nga*^{3}.

164° Aimer à manger ce qui est bon = *dzo*^{4}*-lou*^{3} *tsyo*^{2}*-lou*^{3} *nyi*^{1}, m. à m. choses à manger (les) bonnes vouloir.

165° Manger ensemble = *ta*^{3}*-ho*^{3} *dzo*^{3}*-dzo*^{4}.

166° Venez ensemble = *nya*^{3}*-vè*^{4} *ta*^{3}*-ho*^{3} *la*^{3}.

167° Plus on gratte, plus cela démange = *ou*^{1} *tsyé*^{2}, *ou*^{1} *yo*^{4}.

168° Le chemin est très-glissant = *djo*^{3}*-mo*^{3} *tch'a*^{3} *nè*^{2}*-n'*^{4}*-do*^{2}, m. à m. chemin glissant on ne peut plus.

169° De ma vie je n'ai bu de vin = *ngo*^{3} *t'i*^{4}*-zé*^{4} *djeu*^{4}*-bè*^{3} *da*^{3} *n'*^{4} *ko*^{3}, m. à m. moi jamais vin boire ne pas avoir.

170° Plus jamais je ne boirai de vin = *ngo*^{3} *t'i*^{4}*-zé*^{4} *djeu*^{4}*-bè*^{3} *da*^{3} *n'*^{4} *pi*^{1}, m. à m. boire ne pas oser. Ou bien: *ngo*^{3} *t'i*^{4}*-zé*^{4} *djeu*^{4}*-bè*^{3} *da*^{3} *n'*^{4} *nyi*^{1}, m. à m. ne pas vouloir.

171° Je ne reviendrai plus jamais = *ngo*^{3} *t'i*^{4}*-zé*^{4} *n'*^{4} *té*^{3}*-la*^{3}.

172° Plus jamais je ne franchirai le seuil de ta porte = *ngo*^{3} *t'i*^{4}*-zé*^{4} *nyi*^{3} *a-dou*^{3} *ti*^{3} *n'*^{4} *ko*^{4}*-la*^{3}, m. à m. moi jamais (de) toi (de) porte seuil ne pas passer-venir.

173° C'est un mauvais homme = *ya*^{1} *ts'a*^{3} *nyi n'*^{4} *do*^{2} *t'i*^{4}*-mo*^{3}, m. à m. lui homme voir ne pouvoir un.

174° N'avoir pas l'air content = *nyi*^{3} *cheu*^{4} *n'*^{4} *fa*^{3} *lo*^{3} *mo*^{4}*-dzeu*^{1}, m. à m. toi n'être pas content comme-si.

175° C'est fondu complètement = *djeu*^{4} *ka*^{3} *ya*^{3}, m. à m. fondre fini.

176° N'avoir pas besoin de tout = *nyi*^{1} *ka*^{3} *n'*^{4} *do*^{2}, m. à m. vouloir finir ne pas pouvoir.

177° Il est mort de chagrin = *ya*^{1} *tcheu*^{3} *cheu*^{3} *ya*^{3}, m. à m. lui se chagriner mort.

178° Chaque famille = *t'i*^{4}*-veu*^{3} *seu*^{1} *t'i*^{4}*-veu*^{3}.

179° Chaque année = *a^{4}-di^{1} t'i^{4} k'o^{2}.*
Chaque mois = *a^{4}-di^{1} t'i^{4} hyo^{3}.*
Chaque jour = *a^{4}-di^{1} t'i^{4} nyi^{3}.*
Chaque fois = *a^{4}-di^{1} t'i^{4} tch'ā.*

180° Il faudra bien qu'il revienne = *ya^{1} ha-leu^{1}-pè^{3} pè^{3} té^{3}-la^{3},* m. à m. lui comment faire revenir. Ou bien: *ya^{1} ha-leu^{1}-pè^{3} pè^{3} n'^{4} té^{3}-la^{3} n'^{4} do^{3}.*

181° Cent et plus = *t'i^{4}-hyo^{3} la^{3} seu^{1}.*

182° S'il ne peut manger, il finira par mourir = *ya^{1} dzo^{4} n'^{4} hè^{1}, cheu^{3} la^{3},* m. à m. lui manger ne pouvoir, mourir venir.

183° On ne peut tout dire en un moment = *t'i^{4} ka^{1} bè^{3} ka^{3} n'^{4} do^{2}.*

184° Il y a plus d'un mois qu'il ne s'est levé = *t'i^{4} hyo^{3}-bo^{3} la^{3} syé^{3}-tou^{1} n'^{4} hè^{1}.*

185° Je ne puis me rappeler tant de choses = *éh^{1}-mè^{4} ma^{1}-mo^{3} tcheu^{4} ka^{3} n'^{4} do^{2},* m. à m. de cette façon beaucoup me souvenir finir ne pouvoir.

186° Comme cela, c'est mieux = *i^{1}-mo^{3} seu^{1}-seu pè^{3} tsyo^{2},* m. à m. de cette façon semblable faire bien.

187° Cela peut aller ainsi = *é^{1}-mo^{3} geu^{3} seu^{1} do^{2},* m. à m. ceci cela semblable pouvoir.

188° Agiter l'éventail ne vaut pas le vent qui souffle naturellement = *cha^{2}-dze^{3} cha^{4}, a-mou^{4} hi^{3} lo^{3} n'^{4} meu,* m. à m. éventail agiter, ciel venter ne pas souffler.

189° Il faut venir de temps en temps = *nyi^{3} n'^{4} so^{3} nyi^{3} t'i^{4} tch'ā la^{3},* m. à m. toi deux trois jours une fois venir.

190° Il n'en faut pas tant que cela = *geu^{3} cheu^{4} nyi^{1} n'^{4} tchè^{2},* m. à m. de cette façon vouloir pas la peine.

191° Il ne peut avaler ni une goutte d'eau ni une goutte de thé = *ya^{1} vi^{3}-dyé^{4} t'i^{4}-dyé^{3} lè^{3}, lo^{4} t'i^{4}-dyé^{3} lè^{3} na^{3}-tsé^{4} n'^{4} do^{2},* m. à m. lui eau une goutte et, thé une goutte et, avaler ne pouvoir.

192° Ce mois est-il de 30 ou de 29 jours? = *é^{1} t'i^{4} hyo^{3}-bo^{3} vé^{1} nyi^{2} jè^{1}?* = m. à m. ce un mois grand ou petit?

193° Si tu ne veux pas étudier, tu n'as qu'à t'en aller = *nyi*^{3} *seu*^{1} *dza*^{3} *lo*^{3} *cheu*^{4} *n'*^{4} *fa*^{3}, *ké*^{1}*-lou*^{3} *yi*^{3}, m. à m. toi livres étudier ne pas être content, ailleurs aller.

194° Cette année, il y a une cinquième lune intercalaire = *t'i*^{4} *nyé*^{3} *ngo*^{4} *hyo*^{3} *k'è*^{3}, m. à m. cette année cinq lune redoubler.

195° L'année prochaine il n'y aura pas de lune intercalaire = *no*^{4}*-hê*^{3} *hyo*^{3} *n'*^{4} *k'è*^{3}, m. à m. l'an-prochain lune ne pas redoubler.

196° Chacun ses affaires = *a-mè*^{3} *cheu*^{4}*-vou*^{3} *a-mè*^{3}, m. à m. (de) chacun affaires chacun.

197° Autant d'hommes, autant d'opinions = *a*^{4}*-sè*^{3} *a*^{4}*-sè*^{3} *ni*^{1}*-mo*^{3}, m. à m. qui de qui cœur. Ou bien: *a-mè*^{3} *a-mè*^{3} *ni*^{1}*-mo*^{3} *nga*^{3}, m. à m. chacun de chacun cœur être.

198° Marche tout droit devant toi sans prendre de tournant = *nyi*^{3} *teu*^{3}*-teu*^{3} *yi*^{3}, *dyi*^{4}*-li*^{1} *go*^{4}*-la*^{3} *t'o*^{4} *n'*^{4} *yi*^{3}, m. à m. toi directement aller, coudes (de route), sinuosités ne pas aller.

199° Les hommes d'un côté, les femmes de l'autre = *ou*^{4}*-tchè*^{1}*-mè*^{4} *t'i*^{4}*-k'eu*^{2}, *zo*^{4}*-mè*^{3} *t'i*^{4}*-k'eu*^{2}.

200° Riz de maïs = *cho*^{4}*-peu*^{3} *mê*^{1}, m. à m. *mê*^{1}, désigne tout ce qui est cuit à la façon du riz; de même *dzo*^{3}, désigne toute espèce de grains qu'on mange à la façon du riz; de même *k'ō*^{1}.

201° Il y a juste de quoi manger = *dzo*^{3} *a-t'i*^{1} *dzo*^{4} *lo*^{2}, m. à m. riz juste manger suffir.

202° Je ne puis lui tenir tête dans la discussion = *ngo*^{3} *ya*^{1} *lo*^{3} *kya*^{3} *n'*^{4} *to*^{1}, m. à m. moi lui discuter ne pas surpasser.

203° Prends de la farine, du sucre, des œufs, mélange et bats les ensemble pour faire des galettes = *nyi*^{3} *cho*^{1} *meu*^{3}, *chou*^{4}*-t'a*^{3}, *yi*^{4} *fou*^{3} *vou*^{3}, *t'i*^{4}*-k'eu*^{2} *pè*^{3}*-gè*^{4}, *a-pa*^{1} *pè*^{3}, m. à m. toi froment-farine, sucre, poule-œufs prendre, ensemble faire-mêler, galettes faire.

ARTICLE XIII.

De l'écriture chez les Lo-lo p'o.

Les caractères lo-lo sont absolument inconnus dans la tribu, et les braves Lo-lo p'o ne se figurent même pas que certaines tribus de leur race ont des caractères d'écriture.

Pour ce qui me concerne personnellement, je n'ai jamais eu la chance d'être en relation avec aucune tribu lo-lo possédant encore des caractères.

Les Lo-lo p'o, qui n'ont pas d'écriture, la remplacent pour leurs contrats par des planchettes entaillées, connues en chinois sous le nom de *mou-kè*, et en lo-lo p'o, sous le nom de *pè*[3]*-gou*[3].

Comme l'a dit le Prince d'Orléans*, on taille deux planchettes, de la même essence, de la même longueur, de la même largeur et de la même épaisseur. Devant témoins, on marque, sur la face externe et sur chaque côté des planchettes, le même nombre de coches. Chaque coche signifie un mot ou une phrase. Chaque contractant garde une planchette. En cas de discussion ultérieure, les deux contractants appellent les témoins et exhibent leurs planchettes, qui sont alors un aide-mémoire.

---

* Du Tonkin aux Indes, p. 153.

NOTES

contenant des caractères chinois.

Ière Partie.

ART. I.

1 蠻 2 夷 3 蠻子 4 夷人 5 夷家 6 夷家人 7 擺夷 8 儂人 9 沙人 10 狆家子 11 民家 12 白兒子 13 月卩人 14 苗子 15 古宗 16 西番 17 摩些 18 狆家子 19 本地人 20 猺人 21 土家 22 土家伴 23 土人 24 老本家

ART. II.

1 黑夷 2 白夷 3 大黑夷 4 小黑夷

ART. III.

1 黑玀玀 2 白玀玀 3 古底 4 撒頗 5 苴可 6 耐德

ART. IV.

1 妙玀玀 2 海—— 3 乾—— 4 撒彌—

— [5]阿者—— [6]魯屋—— [7]撒完——
[8]阿蝎—— [9]葛—— [10]普拉—— [11]阿烏
—— [12]老牾—— [13]洒泥—— [14]阿係——
[15]妙—— [16]海—— [17]壩—— [18]老屋 [19]乾
夷 [20]乾波羅 [21]羅武

ART. V.

[1]黑骨頭 [2]白—— [3]生—— [4]熟——
[5]蠻子 [6]夷人 [7]夷家 [8]黑夷 [9]黑——
[10]白夷 [11]白—— [12/3]娃子 [14]瓦黑

ART. VI.

[1]爨 [2]——斯 [3]慢—走 [4]夷家 [5]土民

ART. VII.

[1]糯米 [2]雲南

ART. VIII.

[1]土司 [2]黑夷 [3]大黑夷 [4]乾夷 [5]白夷

ART. IX.

[1] 二夷子 [2] 蒲剌 [3] 白土獠 [4] 黑土獠 [5] 大驢人

IIème Partie.

ART. I.

[1] 南京 [2] 于闐府 [3] 英一一 [4] 莊蹻 [5] 頃襄 [6] 楚 [7] 滇國 [8] 史萬歲 [9] 太平 [10] 爨翫西 [11] 南甯 [12] 曲靖 [13] 爨瓚 [14] 李知古 [15] 皮羅閣 [16] 歸王 [17] 雅州 [18/9] 桐河

ART. II.

[1] 黑夷 [2] 白夷 [3] 吳三桂 [4] 本地人 [5] 回子

ART. IV.

[1] 豆腐 [2] 黃豆

ART. V.

[1] 正房 [2] 厢一

ART. VI.

[1] 洒藥

ART. VII.

[1] 青布 [2] 山草 [3] 篾帽 [4] 茯苓 [5] 火草

IIIième Partie.

ART. I.

[1] 號

ART. III.

[1] 端公 [2] 師孃 [3] 敬 [4] 獻 [5] 祭 [6] 一山
[7] 一龍 [8] 上墳 [9] 獻飯 [10] 吽魂 [11] 燒香 [12] 一
紙 [13] 跛 [14] 寶劍刀 [15] 上刀山 [16] 打三卦 [17] 陽
一 [19] 勝一 [20] 端公 [21] 作碑 [22] 喫齋 [23] 木刻

ART. IV.

[1]節 [2]殺年猪 [3]門神 [4]一帘 [5]灶君老爺 [6]小過年 [7]端陽 [8]糖包子 [9]火把節 [10]清明 [11]立夏 [12]冬至

ART. V.

[1]大爹 [2]擺夷 [3]玀一 [4]姓 [5]紀 [6]李 [7]一長生 [8]一大 [9]一德 [10]二 [11]一宿 [12]三 [13]四 [14]六 [15]一榮

ART. VI.

[1]地瓜

ART. VII.

[1]高 [2]一昇泰 [3]大中國 [4]一土司 [5]紀 [6]鐵索 [7]姚安 [8]羅思尤 [9]鄧應龍 [10]哨官 [11]張忠 [12]一錫元 [13]惠 [14]一王子 [15]鄧遊君 [16]管事 [17]官 [18]鄉約 [19]排頭 [20]百戶 [21]總爺 [22]六書精温

Revue du Clergé Français. Il est frappant de reconnaître combien ces religions africaines se ressemblent: cette excellente monographie, qui répond aux enquêtes ethnographiques provoquées par le savant et laborieux directeur d'Anthropos, en est une preuve de plus. La description fidèle des mœurs ou hiérographie y occupe de beaucoup la plus large place. Tel qu'il est, le livre témoigne d'un rare talent d'observation, et les nombreuses photographies qui l'illustrent rendent encore le récit plus piquant.

Mitteilungen der Anthrop. Gesellsch. in Wien, Bd. XLII, 1912. P. Henry liefert uns einen wertvollen Beitrag zur Ethnographie des westlichen Sudan, welchen wir um so dankbarer begrüßen müssen, als trotz der reichen französischen Literatur über dieses Gebiet ausführliche völkerkundliche Arbeiten in derselben nur ziemlich spärlich vertreten sind. In elf Abschnitten gibt uns der Verfasser ein wahrheitsgetreues Bild des geistigen Lebens der Bambara und behandelt insbesondere in eingehender Weise den Animismus und seine Folgeerscheinungen, die Vorstellungen über Krankheit, Tod und Jenseits, über Gott und die Erschaffung der Welt, den Fetischismus und Geisterglauben, das sexuelle Leben, die Kindererziehung, Beschneidung, Hochzeit und Bestattung. Von besonderem Wert erscheinen uns die Angaben über die Tabus (S. 15 f.) oder tnés, welche aber mit Totemismus nichts zu tun haben, denn die Tabutiere der Bambara sind nicht dieAhnherren, sondern nur die Schutzgeister derGeschlechter, und es gibt kein Heiratsverbot zwischen den Angehörigen desselben oder verschiedener Totems.

Koloniale Rundschau, Berlin, Aug. 1912. Inhaltlich ist das Material ausgezeichnet und von größtem Wert, wenn auch die teilweise etwas in den Vordergrund tretenden Deutungen, mit denen der Verfasser den Verfall der Religion von einer früheren, reineren Stufe beweisen will, nicht jedermann überzeugen werden. Die religiösen Gebilde der Bambara sind von ganz überraschender Fülle und Mannigfaltigkeit, sie scheinen darin die der uns näher bekannten Ewe in Togo fast noch zu übertreffen. Hingewiesen sei nur auf die Maskentänze — deren Darstellung, wie der ganze Text überhaupt, gut unterstützt wird durch eine Reihe von Photographien.

Über Heft 3.

Mitteilungen der Anthrop. Gesellsch. in Wien, Bd. XLI, 1911. Der Verf., dem wir bereits einige linguistische Arbeiten über das Gebiet danken, in dem er als Missionar wirkt, ist eben durch seine sprachlichen Kenntnisse und seinen langen, engen Verkehr mit den Eingebornen wie keiner berufen, dieses schwierige Thema zu behandeln. Wie aus allen Naturvölkern, ist ja auch aus den Neumecklenburgern alles, was das Religiöse angeht, außerordentlich schwer herauszubekommen. Das Büchlein enthält nicht nur eine Fülle wertvollen Materials für den Ethnologen, sondern ist durch die zahlreichen Sprachproben und linguistischen Anmerkungen auch für den Sprachforscher wichtig.

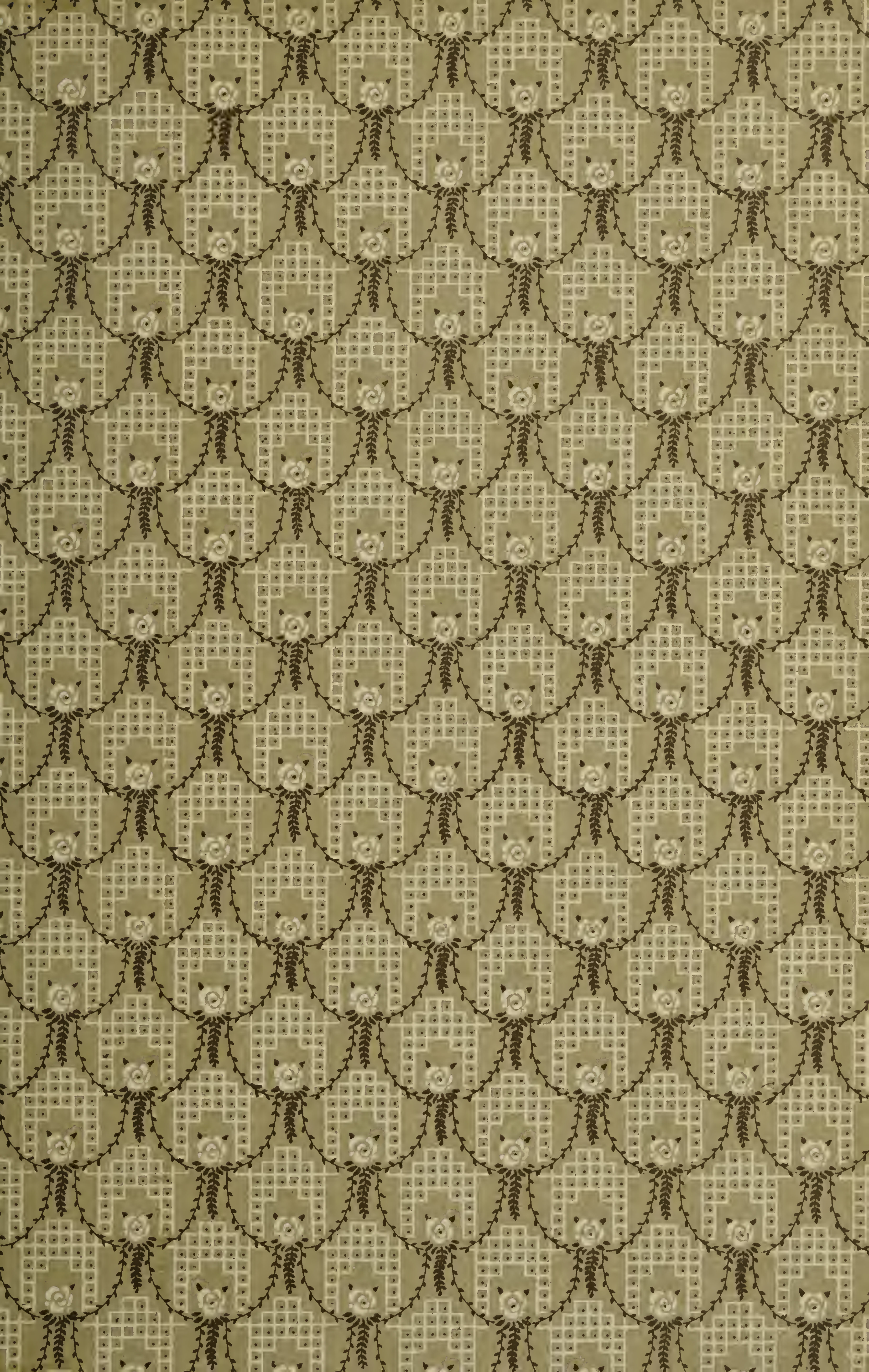
Über Heft 4.

Mitteil. d. k. k. Geogr. Ges., Wien, 1913, Heft 4. P. Trilles, der über 15 Jahre bei diesem Volke als Missionar wirkt und seine schwierige Sprache vollkommen beherrscht, führt hier in äußerst übersichtlicher und klarer Weise die sonst so verwirrenden Einzelheiten vor, die fast das ganze religiöse, soziale und private Leben dieses Volkes durchsetzen.

Theolog. Literaturbericht, 1913, Nr. 2. Diese tiefeindringende Arbeit eines französischen katholischen Missionars über das dortige Heidentum ist allseitiger Beachtung und besondern Dankes wert. Texte mit Übersetzung erhöhen den Wert des ungemein reichhaltigen Buchs, dem noch ein sprachvergleichender Anhang, etwas aus Madagaskar und ein Index angefügt ist.

Theolog. Revue, 1913, 20. Aug. Der Verf., der 20 Jahre lang unter den Fañ gelebt, ihre Sprache beherrscht und vielfach Gelegenheit gefunden hat, nicht bloß mit den gewöhnlichen sozialen Einrichtungen und religiösen Vorstellungen dieses Volkes, sondern durch besondere Umstände auch mit den für Uneingeweihte sonst unzugänglichen Geheimlehren bekannt zu werden, bietet uns im vorliegenden Werke ein reichliches Material, das für alle, die sich mit Religionsgeschichte, namentlich aber mit dem Totemismus beschäftigen, von höchstem Interesse ist. Da Trilles dazu auch noch die über den Totemismus vorhandene Literatur berücksichtigt und die Ansichten über ihn beurteilt, gewinnt seine ausführliche Arbeit noch mehr an Interesse.






GN4 .A62 v.1:5
Au Yun-nan.
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00024 8643